This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

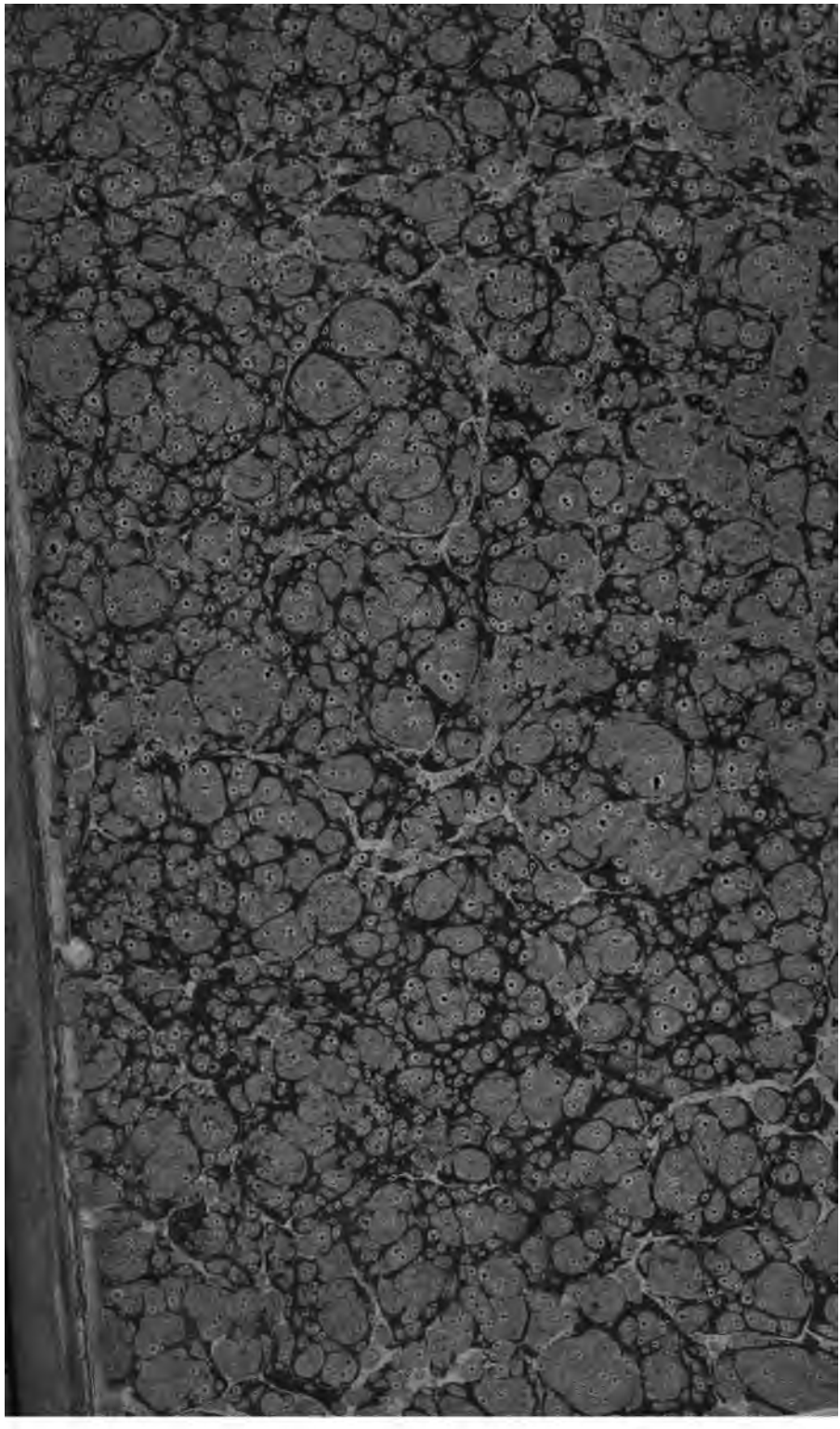
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 910,225

Omnes in unâ
J. CHARLES DE LABARTHE ∴
(de la Société d'Ex-libris)



Charles Robert Ho

2
.S678

REVUE

AMÉRICAINE ET ORIENTALE

RÉDACTEURS :

BEAUVOIS (E.), de la Société d'Ethnographie américaine, 53, 97, 137, 212.

BRASSEUR DE BOURBOURG (l'abbé), administrateur des Indiens de Rabinal (Guatémala), 354.

BONNEAU (Alexandre), rédacteur de *la Presse*, 237.

CHARENCEY (H. de), de la Société asiatique, 39, 210, 297.

CHODZKO (Alexandre), professeur de littérature slave au Collége de France, 4, 167.

CORREA DE SERRA (le Docteur), 316.

CORTAMBERT (E.), de la Société de géographie, 279.

DENIS (Ferdinand), de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 172.

EICHHOFF, correspondant de l'Institut, 91, 395.

FOUCAUX, professeur de littérature sanscrite au Collége de France, 25.

GARCIN DE TASSY, de l'Institut, 259.

JULIEN (Stanislas), de l'Institut, 20, 295.

KUHLKE (A.), professeur à l'école égyptienne de Paris, 114.

LENORMANT (François), rédacteur de *l'Union*, 217.

OPPERT (Jules), professeur de sanscrit à la Bibliothèque impériale, 191.

PEREZ (José), 35.

RODET (Léon), de l'École polytechnique, 155, 390.

ROSNY (Léon de), 57, 177, 380.

SCHŒBEL (C.), rédacteur de *l'Univers*, 400.

TEXIER (Ch.), de l'Institut, 326.

LES ARTICLES INSÉRÉS DANS CETTE RÉVUE SONT RIGOUREUSEMENT INÉDITS. TOUTE REPRODUCTION OU TRADUCTION DE CES ARTICLES EST INTERDITE, SANS L'AUTORISATION PRÉALABLE DU DIRECTEUR.

Paris. — Imp. H. Carion, rue Bonaparte, 61.

REVUE
ORIENTALE
ET
AMÉRICAINE

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS

DE MEMBRES DE L'INSTITUT, DE DIPLOMATES, DE SAVANTS
DE VOYAGEURS, D'ORIENTALISTES ET D'INDUSTRIELS

PAR

LÉON DE ROSNY

TOME PREMIER

PARIS
CHALLAMEL AINÉ, ÉDITEUR
COMMISSIONNAIRE POUR L'ALGÉRIE ET L'ÉTRANGER
30, RUE DES BOULANGERS

1859

Vignaud Lib
7-31-1925
10 vols.

AMÉRIQUE ET ORIENT.

La publication d'une nouvelle Revue entraîne de la part de la rédaction un exposé succinct de la voie qu'elle se propose de parcourir, et une déclaration de ses tendances et de son but.

Notre marche est vers l'Orient, ce berceau des lumières, cette terre si heureusement privilégiée, au sein de laquelle l'homme naquit à la conscience et à la civilisation; vers cet Orient enfin où demeurent oubliés ou méconnus depuis des siècles les germes de nos cultes, de notre poésie, de nos arts, de nos sciences, en un mot de tout ce qu'il y a de beau, de grand, de sublime, dans les plus saintes inspirations des peuples.

Et qu'on ne trouve pas étrange que nous portions également nos regards sur l'Amérique, ce continent vierge encore, si plein de vie et d'espérance, où se rencontrent à côté du plus actif développement des idées modernes les derniers vestiges de civilisations inconnues. Nos tendances sont avant tout généralisatrices : nous voulons que le progrès se répande

simultanément d'orient en occident, du nord au s[illegible]d
voulons pour tous une égale part de doit et d'a[illegible]o
l'œuvre extensive du progrès ; car le temps est pro[illegible]
grâce à la télégraphie électrique et aux rapides rail[illegible]
les cinq parties du monde connaîtront en un même [illegible]
chaque pensée, chaque découverte capable d'ac[illegible]
marche ascendante de l'humanité. Nous voulons en[illegible]
par l'universalisation des lumières, tous les peuples [illegible]
appelés indistinctement vers leur but suprême de frat[illegible]
et d'amour.

D'ailleurs ne pouvons-nous pas imiter Colomb, ce [illegible]
puissant et réalisateur qui se dirigeait vers l'Amérique [illegible]
qu'il cherchait par l'occident le plus court chemin [illegible]
régions fortunées de l'orient, *el levante por el poni*[illegible]
comme il le disait lui-même? Sans nul doute il sera d[illegible]
à notre siècle, si fertile en réalisations gigantesques, [illegible]
confirmer la pensée du grand navigateur génois, en [illegible]
vrant par le Nouveau-Monde la route la plus directe p[illegible]
atteindre aux dernières limites de l'Orient. Le percem[illegible]
de l'isthme de Nicaragua, qui, considéré au point de [illegible]
du commerce de l'Asie, ne le cède en rien en importan[illegible]
à l'ouverture du canal de Suez ; la création du télégrap[illegible]
transatlantique, dont l'accomplissement, malgré les obst[illegible]
cles, est assuré pour un avenir très-prochain ; la constru[illegible]
tion de ces longues lignes ferrées qui uniront bientôt les de[illegible]
océans ; toutes ces conquêtes du génie ambitieux du d[illegible]
neuvième siècle, ouvriront infailliblement par l'Amériqu[illegible]
la véritable route de l'Orient.

La Revue dont nous publions aujourd'hui le premier nu[illegible]
méro, trouve dans toutes ces innovations de notre époqu[illegible]

sa raison d'être et son avenir. Il était, en effet, nécessaire de fonder un recueil destiné à élucider périodiquement les questions que soulèvent chaque jour l'ouverture des voies de communication transocéaniques, l'extension rapide de notre puissance maritime, l'accroissement de nos colonies, et les efforts des nations orientales pour converger vers l'occident. De tous côtés, la mission qui nous est dévolue, est noble et belle : en Orient, ce sont les plus antiques foyers de la civilisation qu'il nous est donné de raviver ; en Amérique, c'est l'Europe éclairée, mais vieillie, qu'il s'agit de continuer ; partout, ce sont des forces à réunir, des peuples de races diverses à homogéniser, des idées de synthèse à faire prévaloir.

A l'œuvre donc ! Ouvriers de la pensée et pionniers de la civilisation transmaritime, travaillons à faire connaître chaque jour de plus en plus l'Orient et l'Amérique. L'un et l'autre ont des droits à notre sympathie : l'Orient, parce qu'il a été jadis le berceau de notre race ; l'Amérique, parce qu'elle est aujourd'hui pour l'Europe, une terre libre et hospitalière où elle trouvera des éléments pour se retremper et se rajeunir.

L'horizon qui s'ouvre devant nous est immense ; la grandeur et l'utilité de nos tendances font notre force et sont pour nous les garants du succès.

LE RÉDACTEUR.

après avoir lu quelques *pesmé iounatchké*, était dans l'attente d'une épopée slave.

La plus belle des rapsodies historiques serbes est sans contredit celle que M. Karatzich a intitulée : « Le Mariage de Maxime, fils d'Ivo Tzernoïévich ». Elle appartient au Monténégro, et égale en étendue un chant d'Iliade (1,125 vers). Le sujet en est tiré de l'histoire de Venise. Le nom du prince monténégrin Ivo se trouve en effet inscrit dans le *Livre d'or* de Saint-Marc, l'an 1474, parmi les patriciens de la république. Venise, toute puissante alors, cherchait à s'allier avec des Slaves de l'Adriatique. Le mariage eut lieu, mais il aboutit à une guerre désastreuse, parce que Dieu, à en croire les Serbes, n'a pas béni l'union contractée par leur prince orthodoxe avec une catholique. Cet admirable poëme a déjà trouvé un appréciateur digne de lui dans Mickiewicz, qui nous en laissa une analyse détaillée et marquée du sceau du génie dont sont caractérisées toutes les œuvres du grand poëte polonais. Le *Mariage de Maxime* fut traduit deux fois en français, d'après la version allemande de Talvi, par le baron d'Eckstein et par Mme Voïart.

Si nous sommes entré dans tous ces détails, c'est que le chant qu'on va lire occupe les plus récentes pages de l'épopée serbe, ou si l'on aime mieux, de l'*histoire chantée* du Monténégro. Il est peut-être inférieur au poëme du fils d'Ivo, bien qu'il soit conçu dans le même esprit d'orgueil national, et qu'il ait le même rhythme et la même forme ; il ressemble surtout aux pesmas qui avaient été composés lors de l'occupation de la Dalmatie par l'armée française (1806-1810), et qui ont été publiés depuis dans le *Gorlitza* « la tourterelle », ou Annuaire de la ville de Tsétigné, par ordre

Sous la pression d'un joug aussi cruel qu'abrutissant, la nation serbe conserva toujours, grâce à ses poëtes illétrés, la conscience de ses droits consacrés par l'histoire.

A défaut d'écoles et d'institutions, l'enfant apprend la langue et les hauts faits de ses pères dans les *pesmas*, ou recueils de « chants populaires », qui devront charmer tous les loisirs de son existence à venir. Il y a également pour lui et des « chants de famille » (*jenské pesmé*), reproduisant les tableaux et les affections de la vie intime, et des « chants guerriers » (*pesmé iounatchké*), consacrés à la peinture des émotions de la vie des camps et des exploits des patriotes serbes qui ont combattu contre l'oppression. L'engouement est tel dans toutes les classes de la nation pour les *pesmas*, qu'en Bosnie, où l'islamisme a déjà fait de rares conversions parmi les nobles du pays, ceux-ci n'en demeurent pas moins fidèles au culte de la poésie nationale.

Un petit nombre seulement de ces poëmes nous est parvenu. En 1775, l'abbé Fortis rapporta de son voyage en Dalmatie un *pesma*. Vouk Karatzich, né à Trieste, seize années plus tard, consacra toute sa vie à la recherche et à la publication des chants serbes, dont 983 textes ont déjà été publiés.

Les érudits d'Allemagne, dans la langue desquels parut la première traduction de ces sortes de poëmes jusqu'alors inconnus en Europe, ne tardèrent point à en signaler l'importance. Herder admirait la beauté morale des hommes capables de produire et d'aimer une littérature semblable ; Gœthe s'enthousiasmait pour les finesses artistiques de composition dont sont remplis les chants serbes, et Grimm,

ajdaia[1]. Toute la surface de la mer oscille, remuée par la queue du monstre, et se couvre de vapeurs pestilentielles qu'il exhale.

Le nuage s'abat et enveloppe la Tsernogorie[2]; il couve le châtiment, et du haut des falaises les faucons s'écrient : « Veut-on anéantir notre race ? »

Mais l'*ajdaia* aborde au rivage; elle ouvre sa gueule béante, comme si l'enfer ouvrait ses portes, et, de sa bave immonde, elle souille les falaises et la côte, afin que les faucons abandonnent leurs aires et que les reptiles seuls s'y nichent.

Ce ne sont point les nuages de Stamboul qui enveloppent la Tsernogorie, ni l'hydre *ajdaia* qui de sa bave immonde souille les côtes : ce sont les armées puissantes que le tzar des Turcs envoie, l'une par mer, l'autre par terre, pour s'abattre sur la malheureuse Tsernogorie et anéantir ses enfants.

Lorsque le tzar osmanli eut réuni vingt mille hommes, fleur de son armée, et que ses vaisseaux furent prêts à appareiller, il fait venir son pacha Hussein, et lui dit :

« Écoute-moi, mon fidèle serviteur. Voici une troupe d'élite de vingt mille jeunes Osmanlis; voici des vaisseaux aux voiles déployées, plus rapides à la course que les che-

---

[1] En turc, *eidéha*, monstre fabuleux vomissant le feu et la fumée, qui figure souvent dans les Mille et une Nuits. Ici il s'agit d'une flotille de bâtiments à vapeur.

[2] C'est-à-dire Monténégro, que les Turcs appellent *Karadag*. « La montagne Noire » veut dire la montagne des proscrits, des réfractaires, habitée par des gens insoumis.

vaux d'Égypte, et pourvus de canons qui, enchaînés sur leurs affûts, n'éclatent jamais quelle qu'en soit la charge ; ils ne font de mal qu'à l'ennemi, quand ils vomissent le feu comme les forges de l'enfer.

« Conduis ces troupes dans le Karadag. Qu'elles l'enveloppent de tous les côtés, imitant le serpent qui, après avoir atteint sa proie, la resserre dans les replis de sa queue, et tout à l'aise la dépèce tranquillement avec ses petites dents qui distillent du poison.

« Va avec le gros de l'armée investir Grahovo, y faire élever des retranchements. Fortifie-toi dans ta position le mieux que tu pourras.

« Ensuite fais-y dresser toutes les tentes de l'armée, afin de frapper de terreur ce *vlah* (chrétien) de la ville de Cétigne et sa maudite engeance, qui ne veulent pas servir le padichah et qui tant de fois déjà, j'en rougis de honte, ont craché à la barbe du prophète.

« Arrivé sous Grahovo, et aussitôt après avoir convenablement disposé mes troupes, envoie un messager à Cétigne, et que ta lettre dise :

« En bas, ô chef du Karadag ! Descends ici, sors de ta caverne, et vite, viens me saluer à Grahovo ! Viens baiser le pan du manteau dont je suis revêtu par le sultan, ton souverain !

« Amène-moi tes officiers ; fais désarmer tous les rayas du Karadag, et qu'avec leurs ventres nus[1] ils sautillent

[1] C'est-à-dire : Faites-leur ôter leur ceinture à laquelle sont attachés les pistolets, le poignard et le yatagan, que les Monténégrins ont l'habitude de porter toujours sur eux.

de rocher à rocher, comme il sied aux rayas soumis !

« Puis tu me livreras tous les défilés de ta montagne malencontreuse, ces coupe-gorge infâmes où personne ne peut s'aventurer sans peur. Nous y conduirons ma force armée.

« Quand je serai venu te rendre visite à Cétigne, je t'accueillerai sous l'ombre protectrice du manteau impérial, et non-seulement toi, prince, mais aussi tous les gueux qui t'obéissent. Qu'ils respirent librement, eux aussi ; qu'ils jouissent du repos de deux tiers des habitants du monde qui nous sont soumis et qui en remercient le grand Allah ; tandis que le troisième tiers, les récalcitrants, payent le tribut au tzar de Stamboul, et prient le ciel pour la conservation des jours précieux du padichah de la sublime Porte ? »

« Si le chef de la Tsernogorie ne voulait prêter l'oreille à tes ordres, alors jure par le sanctuaire de la Kaaba, par le grand jeûne de ramazan et par le Koran, livre de la vérité! Menace-le de pulvériser toute sa montagne noire et d'en pétrir la poussière avec le sang des Monténégrins, pour élever un mausolée en l'honneur d'Allah et de son prophète!

« Qu'ils soient réduits au néant et que personne désormais n'ose plus rire à nos barbes ! »

Cher Dieu [1], toi seul vrai Dieu ! A l'appel de Hussein pacha : « Préparez-vous, mes soldats ; en avant ! marchons sur le Karadag, dans ce repaire où les démons se nichent ! » on vit les deux armées s'ébranler et partir l'une par terre, l'autre par mer. On entendait leurs cris bruyants, mêlés

[1] Cher Dieu ! *Boié mili !* exclamation fort en usage chez les Serbes.

au roulement des tambours, au son des fifres et des timbales. Ah! mes frères, le plus brave se sentait saisi de frayeur!

Lorsque l'armée turque fut arrivée sous Grahovo et qu'elle eut occupé les meilleurs postes de la plaine, le pacha s'assit sur son prie-dieu [1]. Mettant sur ses genoux une feuille de papier, il écrivit à l'illustre prince Danilo, le faucon de la Tsernogorie...

Ici le poëte reproduit, avec une fidélité homérique, mot pour mot, la lettre que le sultan avait dictée au pacha.

... Le prince monténégrin lit la lettre, et son front s'assombrit. Sous son front, chaque coup d'œil luit comme autant de coups de couteau ou comme un éclair gros de foudre. Sa poitrine est haletante par trop de douleur; on dirait une nappe d'eau qui bouillonne.

Lorsqu'il eut médité et apprécié tout ce que la lettre renfermait, il appele ses officiers et les chefs des *nahias* (cantons). En peu de mots il leur raconte ce qui en est, les pourquoi et les comment. Ils écoutent tranquillement comme s'ils ne faisaient aucun cas du message du pacha. Cependant quelques-uns se caressent la moustache, d'autres dégaînent et examinent les lames de leurs yatagans. Tous se regardent en silence l'un l'autre.

Mais qui pourrait étouffer l'orage ou défendre à une mer houleuse de déborder, ou bien encore à arrêter l'élan du

[1] C'est-à-dire un petit tapis sur lequel les musulmans font leurs prières et qu'ils préservent soigneusement de toute espèce de souillure.

cœur humain? Où est l'homme qui, mordu au cœur, pourrait ne pas s'écrier : « Je souffre! »

Au silence succéda le murmure, et aux murmures l'explosion d'un tumulte affreux. On eût dit le bruit d'un massacre d'hommes à la guerre. Le Turc les a douloureusement irrités. Chacun des *vitèzes*[1] s'est tout à coup ressouvenu du carnage de Koçovo[2] et des gloires de l'antique Serbie qui s'éclipsèrent le jour de saint Vidal, alors que le Monténégro ne faisait qu'une partie minime de nos immenses possessions.

Chacun y pense avec regrets et se demande dans l'âme : « Où est la Bosnie? où est notre Serbie naguère si puissante? que sont devenues Zetà et l'Herzégovine, berceau de nos aïeux? Ah! tout souffre maintenant sous la fourche des Osmanlis. Rien ne nous en est resté, rien que des falaises stériles! O Monténégro! petit cierge[3] qui brûle encore, comme la dernière étincelle de ce feu qui naguère brillait sur l'autel des libertés de la Serbie! Ici même Satan veut pénétrer; le voilà, il se redresse pour éteindre le feu sacré! »

L'angoisse accable l'âme des vitèzes indignés. Dans leurs larges poitrines le cœur pleure, comme une veuve qui ré-

---

[1] *Vitez*, nom que les guerriers slaves se donnaient anciennement les uns aux autres, et qui correspond au *preux chevalier* du moyen âge.

[2] L'anniversaire (13 juillet) de la défaite de Koçovo, c'est-à-dire le jour de saint Vidal, est chômé et tenu en grande vénération chez les Serbes, qui croient à une prophétie, que le même jour Dieu leur permettra de reconquérir leurs libertés. On ne précise pas l'année.

[3] Allusion aux cierges que le peuple a l'habitude de brûler sur les tombeaux de ses parents et amis.

pand des larmes sur le tombeau de son premier né. Dans leur affliction muette, ils s'embrassent les uns les autres.

Tels, au moment du départ pour un voyage lointain, les amis se disent adieu sans l'espoir du retour : car chacun des héros s'est dégoûté des douceurs de la vie; il voudrait déjà n'être plus.

Est-elle heureuse la mère du prince Danilo, faucon de la montagne Noire ! Aussitôt qu'il sentit ce qui pesait sur l'âme des vitèzes, du plus profond de son gosier blanc, il pousse le cri :

« Aux armes, mes héros ! Comme les feuilles du même arbre, disséminez-vous dans les nahias, arborez-y notre drapeau tricolore [1]. Que tous les braves y accourent ; tous ceux qui ont de quoi payer dûment la bienvenue de ce pacha ! Il nous envoie de ses nouvelles. Il nous attend dans les plaines de Grahovo et nous promet un abri sous le manteau du padichah. Il faut qu'il ait lieu de se louer de l'accueil que nous lui ferons à notre tour. Aux armes ! »

Écoutez, amis, frères d'une seule mère, la Serbie ! Quand les chefs revinrent dans leurs nahias, ils sommèrent tous les vitèzes de se réunir sous le drapeau. Partout les chants guerriers retentissent, confondus avec les décharges des carabines ornées de ciselures en argent. Par monts et par vaux, d'écho en écho, toute la Tsernogorie en tressaillit, comme si notre patrie s'écroulait dans l'Adriatique (mer Bleue), ou comme si elle s'abîmait dans les entrailles de la terre !

---

[1] Rouge, blanc et bleu, comme le drapeau français, avec cette différence que les bandes en sont horizontales.

enfants du malheur. Nous ne vous envions pas votre bonheur. Dieu nous regarde du haut de ces falaises : elles sont là debout, pour rappeler à tous les peuples de la Serbie qu'il y eut un temps où ils étaient libres et forts !

« Répondez-nous, Hussein le Turc, dites, pourquoi ne donnez-vous pas la paix aux Serbes? pourquoi vous acharnez-vous à les traquer jusqu'ici? Mais voyez, ils ne savent plus où fuir : derrière ces falaises mugit une mer profonde, et plus haut, au ciel, il n'y a que les âmes qui prennent l'essor, après avoir secoué le cadavre qui les tenait prisonnières.

« Ainsi soit-il. Le Monténégrin ira en avant. Que Dieu et la fortune du brave en décident ! [1] »

Mirko envoie sa lettre au pacha et conduit ses vitèzes en avant. Il s'approche des retranchements des ennemis ; puis il invoque le vrai Dieu et il s'écrie : « Sus, mes braves ! il est à nous ! courez sus au Turc ! »

Cher Dieu, sois glorifié dans toutes les œuvres qui émanent de toi ! Lorsque l'armée de la Tsernogorie eut serré ses rangs, elle se jeta sur les Osmanlis. Le choc en fit tressaillir les monts et les vallées. Les cris de guerre s'élevaient jusqu'au faîte du ciel, et les champs oscillaient sous les pieds des combattants. On aurait dit que la terre, ainsi pressée, s'écroulait sur elle-même.

Une fois seulement les vitèzes déchargèrent leurs fusils, puis ils dégaînèrent leurs yatagans effilés, pourfendant les Turcs. Enfin, ceux-ci tournent le dos, et du champ de bataille se sauvent dans leurs retranchements.

---

[1] Proverbe des montagnards de la Tsernogorie : *Pa chto Bog da i srécha tounatchka.*

Le combat se réengage. Les Turcs se concentrent. Un de leurs retranchements est pris d'assaut ; mais l'artillerie fait vomir son feu meurtrier. Leurs fantassins, la joue clouée à leurs fusils, ne se laissent pas dompter facilement.

Trois fois les vitèzes ont couru à l'assaut, escaladant les retranchements, faisant tomber des têtes innombrables, mais sans pouvoir anéantir l'ennemi. La lutte continuait du matin au soir. Alors les deux camps se reposèrent un peu, et à l'aube du jour, l'œuvre de la mort recommença. Ah! le carnage fut terrible et comparable seulement à celui de Koçovo, où l'empire de Serbie finit en une journée!

Que de mères auront maudit l'heure de la bataille de Grahovo! Revêtues de robes noires, les sœurs auront regretté[1] leurs frères, les fiancées leurs vitèzes de la Tsernogorie! Mais celles qui auront pleuré le plus, ce sont les odalisques des harems, car les jeunes spahis turcs ont souffert le plus : cernés et massacrés sur leurs remparts, ils n'ont plus eu d'issue par où s'évader. Eussent-ils des ailes d'oiseau, alors même Mirko les ferait déplumer avant qu'ils ne trouvassent l'occasion de s'envoler.

Le Serbe rejeta ces preux mécréants dans un défilé ; ils ne purent y faire aucun mouvement. Il occupa les gorges de Klobouk, afin que les Turcs, maîtres de cette ville, ne

---

[1] Mot à mot : « *Auront chanté comme des coucous.* » D'après une tradition slave, le coucou est une jeune fille qui, à force de pleurer la mort de son frère, fut transformée en cet oiseau. Talvi, et son habile interprète français, Madame Voïart, font judicieusement observer que l'origine de cette tradition doit être grecque.

pussent secourir les vaincus ni les consoler en leur faisant distribuer de la *backava* et du *plaw* [1].

Le lendemain, lorsque les premières lueurs de l'aube matinale commencèrent à bleuir sur l'horizon, les Turcs de Klobouk étaient déjà sur pied. Leur convoi, avec les munitions, comestibles et ambulances, avec tout le nécessaire pour l'armée et avec de l'argent pour payer la soupe des militaires, se dirige vers Grahovo. Nos loups de montagne s'en aperçoivent, ils l'enveloppent et passent au fil de l'épée tout ce qui osait résister.

Cher Dieu! as-tu contemplé les horreurs de cette tuerie? Comme nos vitèzes se sont confondus dans une sanglante mêlée avec les Turcs! Quel affreux grincement et cliquetis de yatagans! Que de râles, de cris de douleur et de rage! Les Turcs défaits cherchent leur salut, les uns dans la fuite, les autres en recourant à la grâce du vainqueur; mais ici il ne peut y avoir de grâce, le Monténégrin ne pardonne pas aux Turcs. Il les expédie lestement vers la terre promise de leur paradis, libre à eux d'y jouir des délices des élus du prophète, d'y fumer du bon tabac et de humer le moka pur dans de petites tasses de porcelaine fine.

« Point de quartier! » tel est le mot d'ordre des vitèzes. Les uns terrassent les cavaliers turcs dispersés dans la plaine, les sabrent et les pourchassent à coups de yatagan, ou les éventrent comme le pêcheur dépèce ses carpes; d'autres vitèzes s'acharnent contre des fantassins et des artilleurs délaissés sous les murs de Grahovo. Les victimes de tous

---

[1] *Baklava*, espèce de confiture faite de farine, miel et épiceries, dont les Orientaux sont très-friands. *Plaw*, du riz assaisonné à la turque.

leurs membres pâlissent de frayeur, et la mort les frappe au cœur avant même que le poignard n'ait brillé ! Ça et là des têtes tranchées roulent de haut en bas, comme les noisettes mûres quand on a secoué le noisetier. Les cadavres tombent entassés les uns sur les autres : on dirait la forêt d'un mont renversée par l'orage.

Dieu ! qui ne serait pas affligé à la vue de tous ces guerriers meurtris, mutilés et noyés dans leur propre sang ! L'un, percé à l'endroit où se noue la ceinture, gît au milieu de ses entrailles répandues dans la poussière ; l'autre, atteint un peu au-dessous du sein, a la poitrine toute ouverte, et l'on y aperçoit les poumons, le cœur et les reins, qui palpitent encore. Non, depuis Koçovo, ni un tel carnage, ni une telle défaite ne s'étaient jamais vus !

Toute l'armée turque disparut à Grahovo, une armée de trente mille hommes, ainsi que leur pacha et un de ses lieutenants (*vékils*) ! Les survivants ne sont pas nombreux, et tous, estropiés et déformés, sans nez, sans oreilles, vivront tristement et seront la risée de leurs ennemis.

Les Serbes perdirent peu de monde, et chacun d'eux eut la joie de venger l'injure faite à lui, à ses frères et aux libertés de la Tsernogorie la bien aimée.

Après le combat et le massacre, les vitèzes quittèrent le champ de bataille, emportant le riche butin conquis sur les Turcs. Ils rentraient dans leurs montagnes en chantant :

« Cher Dieu ! le miracle de notre victoire est un acte de ton omnipotence. Cher Dieu ! sois glorifié dans toutes les œuvres qui émanent de toi ! »

A. CHODZKO,
Professeur de langues et de littérature slaves
au Collége impérial de France.

FABLES INDIENNES

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR UNE ANCIENNE VERSION CHINOISE.

Il est généralement admis parmi les savants que les fables et les apologues ont pris naissance dans l'Inde. Les principaux recueils de ces gracieuses compositions ont d'abord été traduits dans les différents dialectes de l'Inde ; elles ont passé ensuite en arabe, en persan, en turc et en hébreu rabbinique, et de là dans les diverses langues de l'Europe. Nous ne connaissions jusqu'à présent que deux recueils de fables indiennes : l'*Hitôpadêsa* et le *Pântchatantra*. Le savant indianiste M. Théodore Benfey, professeur de sanscrit à l'Université de Gœttingue, prépare en ce moment une vaste collection de ces fables empruntées tant au *Pântchatantra* (dont il annonce une traduction nouvelle), qu'à des ouvrages sanscrits et mongols jusqu'à présent inédits qui en renferment un nombre considérable. De son côté, notre illustre sinologue français, M. Stanislas Julien, de l'Institut, vient de découvrir une multitude de fables indiennes dans deux encyclopédies chinoises qui offrent des fragments de plusieurs centaines d'ouvrages bouddhiques dont elles sont tirées. Il se propose de les traduire toutes et de les publier prochainement. Nous devons à sa bienveillante amitié la communication de trois jolies fables qui pourront donner un avant-goût de celles qu'il va bientôt livrer au public. On reconnaîtra dans ces courtes pièces une grâce et une bonhomie que l'on était loin d'attendre d'un recueil oriental ; et si l'on considère la brièveté qui les caractérise et les rend de beaucoup plus agréables à lire que les apologues longs et sans cesse enchevêtrés les uns dans les autres du Pântchatantra et de l'Hitôpadêsa, on ne pourra s'empêcher de

leur assigner, avec M. Théodore Benfey, une date extrêmement ancienne et de considérer leur rédaction comme très-vraisemblablement primitive. Cette opinion une fois admise, avec quel intérêt ne lira-t-on pas ces antiques apologues dans lesquels ont reconnaît les emprunts bien marqués d'Ésope, de Phèdre et de notre incomparable Lafontaine ! — DE R.

I.

La tête et la queue du serpent [1].

[Il ne faut pas changer son rôle.]

Un jour la tête et la queue d'un serpent se disputaient ensemble. La tête dit à la queue : « Je dois être le chef. »

La queue dit à la tête : « C'est moi qui dois être le chef. »

La tête dit : « J'ai des oreilles, et je puis entendre ; j'ai des yeux, et je puis voir ; j'ai une bouche, et je puis manger. Dans la marche, je vais en avant; voilà pourquoi je dois être le chef. Vous n'avez aucun de ces avantages. »

La queue dit : « C'est moi qui vous fais marcher ; c'est uniquement par moi que vous pouvez circuler. Si je ne marchais pas, si je m'enroulais trois fois autour d'un arbre et que j'y restasse pendant trois jours, vous ne pourriez chercher votre nourriture et vous ne tarderiez pas à mourir de faim. »

La tête dit à la queue : « Vous pouvez m'abandonner, je vous permets d'être le chef. »

---

[1] Comparez cette fable avec celle intitulée *Les Membres et l'Estomac*, attribuée communément à Ésope, et que Lafontaine a reproduite (livre III, fable 2). — RÉDACTEUR.

En entendant ces mots, la queue l'abandonna.

La tête parla de nouveau à la queue et lui dit : « Puisque vous êtes maintenant le chef, je vous permets de marcher en avant. »

La queue se plaça donc en avant; mais à peine avait-elle fait quelques pas, qu'elle tomba dans une fosse profonde et y périt.

(Tiré de l'Encyclop. *Fa-youen-tchou-lin* « La forêt des perles du jardin de la loi », liv. LXXVIII.)

II.

Le Perroquet et le Hibou[1].

[Sur ceux qui accusent les autres des malheurs qui arrivent par leur propre faute.]

Il y avait jadis un roi appelé *In-youeï* (Svaranandî). Un oiseau nommé Tou-hiao (*ouloûka* — un hibou) vint se placer sur le palais. Il aperçut un perroquet qui jouissait seul de l'amitié et de la faveur du roi. Il demanda au perroquet la cause de ce bonheur. Celui-ci lui dit : « Lorsque, dans l'origine, je fus admis dans ce palais, je fis entendre une voix plaintive d'une douceur extrême. Le roi me prit en amitié et me combla de bontés; il me couvrit le corps de colliers de perles de cinq couleurs. »

En entendant ces paroles, le hibou conçut une vive jalousie. Après un moment de réflexion, il dit au perroquet :

---

[1] Comparez à cette fable celle de *l'Ane et le petit Chien* de Lafontaine (IV, 5).

« Il faut aussi que je chante, pour tâcher de plaire encore plus que vous. Il faudra bien que le roi fasse pleuvoir aussi ses faveurs sur moi. »

Au moment où le roi sortait pour aller se coucher, le hibou fit entendre sa voix. Le roi fut saisi d'effroi, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. « Quel est ce cri? demanda-t-il à ses serviteurs; j'en suis tout ému et effrayé!

— Sire, répondirent-ils, il vient d'un oiseau appelé hibou dont la voix est affreuse. »

Le roi envoya à sa poursuite une multitude de gens, qui l'eurent bientôt pris et apporté devant lui. Le roi ordonna à ses serviteurs de le plumer tout vivant; de sorte qu'il éprouva dans tout son corps une vive douleur et se sauva sur ses pattes.

Quand il fut revenu dans la plaine, ses compagnons lui dirent : « Qui est-ce qui vous a mis dans ce piteux état? »

Le hibou, qui était gonflé de colère, se garda bien de s'accuser lui-même. « Mes amis, dit-il, c'est le perroquet du roi qui m'a attiré ce malheur. »

Le Bouddha dit à cette occasion : Une belle voix a appelé le bonheur; une vilaine voix a appelé le malheur. Comme son châtiment venait de sa propre sottise, au lieu de s'en prendre à lui-même, il a tourné sa colère contre le perroquet.

(Extrait de l'ouvrage intitulé *Tchang-tche-in-youe-king* « Le livre des aventures du maître de maison (*Grihapati*) » [1].

---

[1] Extrait de l'Encyclop. *Yu-lin*, liv. VIII, f° 17.

III.

Les deux Oies et la Tortue [1].

[Il faut veiller sur ses paroles.]

Sur le bord d'un étang vivaient deux oies qui s'étaient liées d'amitié avec une tortue. Quelques temps après, l'eau de l'étang s'étant tarie, les deux oies firent ce raisonnement : Aujourd'hui que l'eau de cet étang est tarie, notre amie doit souffrir cruellement. Après cette conversation, elles dirent à la tortue : « L'eau de cet étang est entièrement tarie, vous voilà privée de toute ressource ; saisissez avec votre bec le milieu de ce bâton ; chacune de nous prendra un des deux bouts, et nous vous transporterons dans un lieu où il y ait de grandes eaux ; mais pendant que vous tiendrez le bâton, ayez soin de ne point parler. »

Les oies enlevèrent aussitôt la tortue et passèrent par-dessus un village. Ce que voyant les petits garçons, ils se mirent à crier : « Des oies emportent une tortue ! des oies emportent une tortue ! ! » La tortue entra en colère et leur dit : « Est-ce que cela vous regarde ? »

Elle lâcha alors le bâton, tomba à terre et se tua.

(Tiré de l'Encyclop. bouddhique *Fa-youen-tchou-lin*, livr. LXXXII.)

STANISLAS JULIEN,

Membre de l'Institut, administrateur du Collége de France.

---

[1] La fable de *La Tortue et les deux Canards* de Lafontaine paraît calquée sur celle dont on trouve ici la traduction. Nous engageons nos lecteurs à comparer les deux pièces, ce qui ne sera certainement pas sans un véritable intérêt.

FRAGMENT DU MAHABHARATA,

GRANDE ÉPOPÉE INDIENNE,

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS DU SANSCRIT [1].

ARGUMENT.

Une grande bataille vient d'être livrée entre les Kourous et les Pandavas. L'armée des Kourous a été détruite à l'exception de quatre guerriers: Douryôdhana, le roi, blessé en combattant; Kripa, Kritavarman et Asvatthaman. Le roi a pris la fuite; mais ayant été reconnu par des chasseurs de la suite des Pandavas, il entre à la hâte dans les eaux d'un lac sur lesquelles il jette un charme magique qui empêche qu'on puisse approcher de lui.

Cependant Youdhichthira, roi et chef de l'armée ennemie, conduit par les chasseurs, arrive auprès du lac où Douryôdhana, du milieu des eaux enchantées, s'entretenait avec les trois guerriers seuls survivants de son armée. Ces derniers, effrayés par les cris joyeux des Pandavas qui s'approchent dans le désir de tuer Douryôdhana, prient celui-ci de les laisser partir, puisqu'ils ne peuvent rien pour le défendre. Le roi, confiant dans le charme qu'il a jeté

[1] Ce fragment se trouve dans le IXe livre du *Mahâbhârata*, t. III, p. 241, distique 1758, de l'édition de Calcutta.

sur les eaux, laisse partir les trois guerriers qui s'éloignent cruellement tourmentés par l'inquiétude et le chagrin.

Le récit est fait par Sandjaya au vieux roi Dhritarâchtra, père de Douryôdhana, le roi vaincu.

TRADUCTION.

Le fils de Kountî fidèle à ses devoirs, Youdhichthira s'adressa presque en souriant à ton fils, le guerrier à la grande force, qui se tenait dans l'eau : « Douryôdhana, quel est le but de ce charme jeté par toi sur les eaux? Quand tu viens de faire tuer tous tes guerriers et ta famille, ô roi des Viças! tu es entré aujourd'hui dans un asile que te donnent les eaux, soigneux de conserver ta vie. Lève-toi, ô roi! combats avec moi. Qu'est devenue ta fierté, ô le premier des hommes? Où s'en est allé ton courage à toi, qu'après avoir rendu cette eau impénétrable, tu restes tremblant et éloigné? « C'est un héros! » Ainsi s'exprime tout le monde dans les assemblées. Vain héroïsme, je crois, que le tien, (qui est) celui d'un homme endormi dans l'eau! Lève-toi, ô roi! combats! Tu es un Kchattriya issu de noble race. Descendant de Kourou, rappelle, par ta supériorité, ta famille et ta naissance. Comment vantes-tu ta naissance dans la famille des Kourous, toi qui, effrayé du combat, te tiens dans l'eau où tu es entré? La trêve est l'exception, ce n'est pas la loi permanente. La fuite dans le combat, ô roi! est chose indigne, déshonorante, et qui écarte du ciel. Comment, si tu n'es pas allé dans la bonne voie du combat, es-tu désireux de conserver la vie? Après avoir vu tes fils, tes frères, tes parents, tes alliés, tes amis, tes oncles et tes cousins tombés dans le combat, toi qui les as fait tuer, comment donc restes-tu maintenant dans le lac? Fanfaron! tu n'es

pas un héros! tu mens, ô descendant de Bharata! « Je suis un héros » disais-tu, ô insensé! en présence de tout le monde qui t'écoutait. Mais les héros ne fuient jamais à la vue des ennemis, ou alors dis-nous ce que c'est que la fermeté qui t'a fait déserter loin de la bataille. Lève-toi et combats, après avoir mis de côté ta crainte. Quand tu as fait tuer ton armée toute entière, ô Douryôdhana! ce n'est pas le moment de songer à ta vie, si tu désires pratiquer la loi. La loi des Kchattriyas a été négligée par un homme tel que toi, puisque tu as laissé sans secours Karna, Çakouni et Saubala. Comme si tu étais immortel, tu ne te connais plus toi-même. Cette grande faute, il faut l'expier. Combats! descendant de Bharata! Comment un homme tel que toi vanterait-il la fuite par démence? Où s'en est allée ta vaillance? où s'en est allée ta science consommée des armes, et pourquoi t'endors-tu dans cet humide refuge? Lève-toi, combats selon la loi des Kchattriyas, et après nous avoir vaincus, gouverne encore cette contrée, ou bien, tué par nous, tu dormiras sur la terre. Voilà pour toi la suprême loi. Abandonné du magnanime Vichnou, accomplis-la; sois vraiment roi, ô grand guerrier! »

Ainsi interpellé par le sage Youdhichthira, ton fils, qui se tenait dans l'eau, prononça ces paroles:

« Ce n'est point tout cela, ô grand roi! qui a fait que la crainte pour ma vie s'est emparée de moi, et ce n'est pas frappé de crainte pour ma vie que je me suis éloigné, ô Youdhichthira, puisque, même seul, sans char, sans arc, blessé, j'ai, guide de l'arrière-garde, fait voir que je ne perdais pas courage. Ce n'est ni à cause de ma vie, ni par crainte, ni par abattement, ô prince des Viças! que je suis entré dans

cette eau ; c'est à cause de la fatigue (que j'éprouve) qu'elle a subi l'influence d'un charme. Calme-toi, fils de Kountî, ainsi que ceux qui te suivent : après m'être levé, je vous combattrai tous en bataille rangée ! »

Youdhichtira dit :

« Quoique calmes, nous tous te poursuivrons longtemps ; c'est pourquoi, à l'instant même, lève-toi et combats ici, Douryôdhana ! et après avoir tué les princes dans le combat, tu obtiendras un royaume étendu, ou bien, tué par nous en combattant, tu obtiendras le monde des héros ! »

Douryôdhana dit :

« Dans quel but désirerais-je le royaume des Kourous ? ô descendant de Kourou ! Ils sont tous tués mes frères, les princes des nations. Quant à cette terre dépouillée de ses richesses, dont les meilleurs Kchattriyas ont été tués, je ne fais plus d'efforts pour la posséder, (à présent qu'elle est) comme une femme veuve. Mais aujourd'hui même je désire te vaincre, ô Youdhichthira ! après avoir brisé l'effort des Pandavas et des Pantchâlas, ô le meilleur des descendants de Bharata ! Mais non ! je ne crois plus aujourd'hui qu'on puisse rien faire par un combat, à présent que Drôna et Karna ne sont plus, et quand mon aïeul est tué. Qu'elle soit à toi désormais, ô roi ! cette terre toute entière. Quel est le roi qui désire gouverner un royaume désert ? Après qu'on a tué de pareils amis, des fils, des frères et des pères, quand la royauté m'est enlevée par vous, quel est l'homme qui pourrait vivre dans une situation pareille à la mienne ? J'irai dans la forêt, revêtu de peaux d'antilope. Pour moi, dont l'armée est détruite, il n'y a plus de plaisir dans la royauté, lorsque tant de parents sont tués, ainsi que des

chevaux et des éléphants en si grand nombre. Cette terre est à toi, ô roi ! jouis-en libre d'inquiétude ! J'irai dans la forêt vêtu d'une peau d'antilope ; privé de mes sujets, je n'ai plus de goût à la vie. Va, ô prince des rois ! jouis à ton gré de cette terre dont les chefs sont tués, les soldats tués, les trésors détruits et les champs dévastés ! »

Après avoir écouté ton fils Douryôdhana, qui se tenait dans l'eau, Youdhichthira lui adressa ce discours compatissant :

« Ne prononce pas des paroles troublées par le chagrin, ô excellent qui te tiens dans les eaux ! cela n'entre pas plus dans mon esprit que le cri du faucon ; car lors même que tu serais en état de donner, ô Douryôdhana, je ne voudrais pas gouverner une terre donnée par toi ; je ne pourrais accepter cette terre injustement donnée. Tu ne te rappelles donc pas, ô roi ! quelle est la loi qui règle l'acceptation des Kchattriyas ? Je ne voudrais pas de la terre entière donnée par toi ; mais, après t'avoir vaincu dans le combat, je jouirai de ce pays. Toi qui n'es plus souverain, comment veux-tu donner cette terre ? Pourquoi n'a-t-elle pas été donnée par toi à ceux qui la demandaient justement en vue de la paix et qui étaient de ta famille ? Repousse donc d'abord la grande armée de Vrichni (Krichna). Pourquoi la donnes-tu donc à présent (cette terre), et où s'égare ta pensée ? Quel est le roi possesseur d'un royaume qui veuille le donner ? Mais après m'avoir vaincu dans le combat, défends-le. Si ta seigneurie ne m'a pas même donné autrefois la parcelle de cette terre qui serait soutenue par la pointe d'une aiguille, comment me donnes-tu cette terre toute entière, ô prince des Viças ? Toi qui n'as pas abandonné ce qui en tiendrait sur la pointe d'une aiguille, comment l'abandonnes-

tu toute entière? Après avoir obtenu la souveraineté et avoir gouverné cette contrée, quel est le fou qui se résoudrait à la donner à un ennemi? Mais toi, aveuglé par la folie de l'égoïsme, tu n'es pas maître de ta pensée. Toi qui désires donner cette terre, tu seras délivré de la vie. Ou gouverne cette contrée après nous avoir vaincus, ou, tué par nous, (gouverne) les mondes de Brahma, que rien ne surpasse! Tant que nous vivrons tous les deux, toi et moi, ô roi! il y aura certainement pour tous les êtres un doute quant à la victoire. Ta vie maintenant, ô pervers! dépend de la mienne. Que je cherche à conserver la vie, bien! Mais tu n'es pas digne de vivre, toi qui t'es efforcé de nous nuire, par le feu surtout [1], par les serpents et leur venin, et par tes entrées magiques dans les eaux; par le vol d'un royaume commis par toi, ô trompeur! par les discours de ceux qui ne nous aiment pas, et par l'insulte faite à Draupadî [2]. A cause de ces actions, méchant, la vie n'est pas faite pour toi! Lève-toi, lève-toi! combats! dans la lutte sera le mérite! De cette manière (tu entendras) répéter les divers discours qui accompagnent la victoire, et que les guerriers proclamaient en ton honneur, ô prince des nations!

P. E. FOUCAUX,

Professeur de sanscrit au Collége de France, et de tibétain à l'École spéciale des langues orientales.

---

[1] Douryôdhana avait essayé de faire périr les Pandavas en leur donnant pour demeure une maison construite avec des matières inflammables. Prévenus par un ami, les Pandavas avaient échappé à cette embûche.

[2] Femme de cinq frères Pandavas qui avait été insultée en public par Douryôdhana.

MADAGASCAR ET LA FRANCE.

L'attention de la France paraît enfin se porter d'une manière sérieuse sur Madagascar, île immense qui fut déclarée colonie française dès 1642, et qui n'a cessé de l'être, sinon de fait, du moins de droit. Les marques de sympathique adhésion qui ont accueilli l'annonce de certains projets du gouvernement français relativement à l'occupation de cette île, montrent combien cette question est palpitante d'intérêt pour l'honneur de la France, et pour le développement de notre industrie et de notre commerce transmaritime.

Nous savons que des objections, sur lesquelles nous reviendrons plus tard, ont été soulevées contre l'occupation de Madagascar par les Français ; nous savons aussi que ces objections, souvent répétées, le seront encore, et qui plus est sur le même ton et avec les mêmes ritournelles, au moment où l'on assure qu'un prince éclairé et ami des grandes choses, a résolu d'inaugurer son gouvernement des colonies par une conquête digne de la France, dans les mers de l'Afrique australe. Ces objections — pour la plupart sans fondement — n'ont cependant rien qui doive surprendre : ce sont les derniers refrains du temps passé, Dieu merci, durant lequel on ne comprenait plus, parmi nous, qu'on pût coloniser et former des établissements lointains. — Hier

on pouvait peut-être écouter encore ces voix sans écho qui cherchaient à contenir la France entre ses quatre frontières, et à laisser pourrir ses derniers vaisseaux dans les ports, faute de pouvoir les utiliser ailleurs ; mais aujourd'hui que notre marine, entrant en concurrence avec celle de nos voisins d'outre-Manche, nous permet d'entrevoir comme eux un avenir politique et colonial au delà des mers, non moins que la création de riches comptoirs où s'échangeront à l'abri du drapeau tricolore, les produits de toutes les parties du monde ; aujourd'hui, dis-je, l'indifférence, la nonchalance, tranchons le mot, n'est plus permise : elles seraient une honte pour notre patrie, un crime envers nos concitoyens.

La routine, la vieille routine, — inutile de se le céler — s'en prendra longtemps encore à Madagascar ; car il est des esprits qui veulent toujours être d'hier. Mais avec une énergique volonté de s'éclairer et de dompter les obstacles inhérents à toute grande entreprise, le gouvernement décidera définitivement l'expédition de Madagascar, et s'assurera les moyens de la mener à bonne fin.

L'insalubrité souvent exagérée d'une partie de Madagascar est la seule objection sérieuse contre l'occupation de cette île ; mais cette objection tombe d'elle-même, lorsqu'on oppose aux parties malsaines de l'île, d'autres parties où règne un climat aussi doux et salubre, que rare sous ces latitudes. Ensuite n'avons-nous pas les moyens d'entreprendre l'assainissement des parties basses que nous voudrions occuper, en y faisant opérer des travaux d'irrigation auxquels on pourrait employer avantageusement des naturels, des émigrants chinois, et au besoin les exportés d'un

pénitencier? Irions-nous nous targuer d'impuissance alors que les Anglais ont triomphé du climat de l'Australie souvent plus indomptable que celui de Madagascar? Le Sig et Bouffarik, qui étaient, il y a quelques années, des centres d'émanations putrides et pestilentielles, ne sont-ils point aujourd'hui, en Algérie, deux des points les plus sains et les plus luxuriants de la côte africaine? Du reste, nous nous réservons de revenir plus tard sur cette objection, et de la réduire à sa véritable valeur, dans un article étendu que nous consacrerons à l'île de Madagascar.

Il est évident que le but d'une première expédition ne peut guère être la conquête entière de Madagascar. Une île de près de 350 lieues de long, et dont la superficie paraît être approximativement de 32,000 lieues carrées, demande à être occupée par parties successives. Tout ce qu'il nous faut, c'est que nulle part il n'y puisse être arboré aucun pavillon étranger. C'est notre droit; l'histoire l'a consacré, et le cabinet de Saint-James lui-même a dû le reconnaître.

Nous avons à choisir le lieu de notre premier établissement: de ce choix doit dépendre tout notre avenir à Madagascar. Bien que située presque entièrement sous la zone torride, la plus grande variété de climats règne dans les diverses parties de cette île. On a dit que là, elle présentait des terres marécageuses que des travaux d'irrigation pourraient seuls assainir; ici, au contraire, on rencontre tous les avantages des pays tempérés.

Il nous faut un bon ancrage, car sur toute la côte de l'Atlantique et de la mer des Indes jusqu'en Chine, nous n'avons point de port. Celui de Louquez, situé entre le cap

d'Ambre et la baie d'Alton, à citer parmi plusieurs autres, passe pour excellent ; et suivant le dire des Anglais, qui sont connaisseurs dans la matière, et qui, à maintes reprises, sont venus flairer dans ces parages, — ce port est susceptible de contenir des flottes entières ; le climat des environs est parfaitement salubre, on n'y connaît pas les ouragans.

Il nous faut un sol fertile, des pâturages suffisants pour nourrir de nombreux troupeaux : c'est ce qu'on peut trouver sur les versants orientaux, à l'opposé du pays des Sekalaves qui, parmi les Madécasses, se sont toujours montrés sympathiques aux Français, et ont émigré en foule à Mayotte pour y retrouver les bienfaits de notre civilisation. Nous pourrons, suivant les circonstances, utiliser la bonne disposition de ces Sekalaves, pour populariser et étendre notre domination à Madagascar.

Deux petites îles qui ne nous sont pas encore complètement échappées, Mayotte sur le flanc ouest, Sainte-Marie sur le flanc est, nous présenteront des points de débarquement où nous pourrons préparer nos opérations. Ainsi seront facilités les premiers mouvements de l'expédition ; et, bientôt après, notre étendard vengeur arboré sur des terres aujourd'hui inhospitalières et encore fumantes du sang de nos concitoyens, inaugurera une ère toute nouvelle pour la grandeur maritime et pour la puissance coloniale de la France ; à moins que persévérant dans la fatale nonchalance du passé, nous préférions laisser aux Anglais le soin urgent, indispensable, de venger seuls les derniers massacres et d'acquérir ainsi des droits réels à cette seconde Australie, abandonnée par la France en 1858.

L. DE FOUCQUEVILLE.

NOTE

SUR UN ANCIEN MANUSCRIT AMÉRICAIN

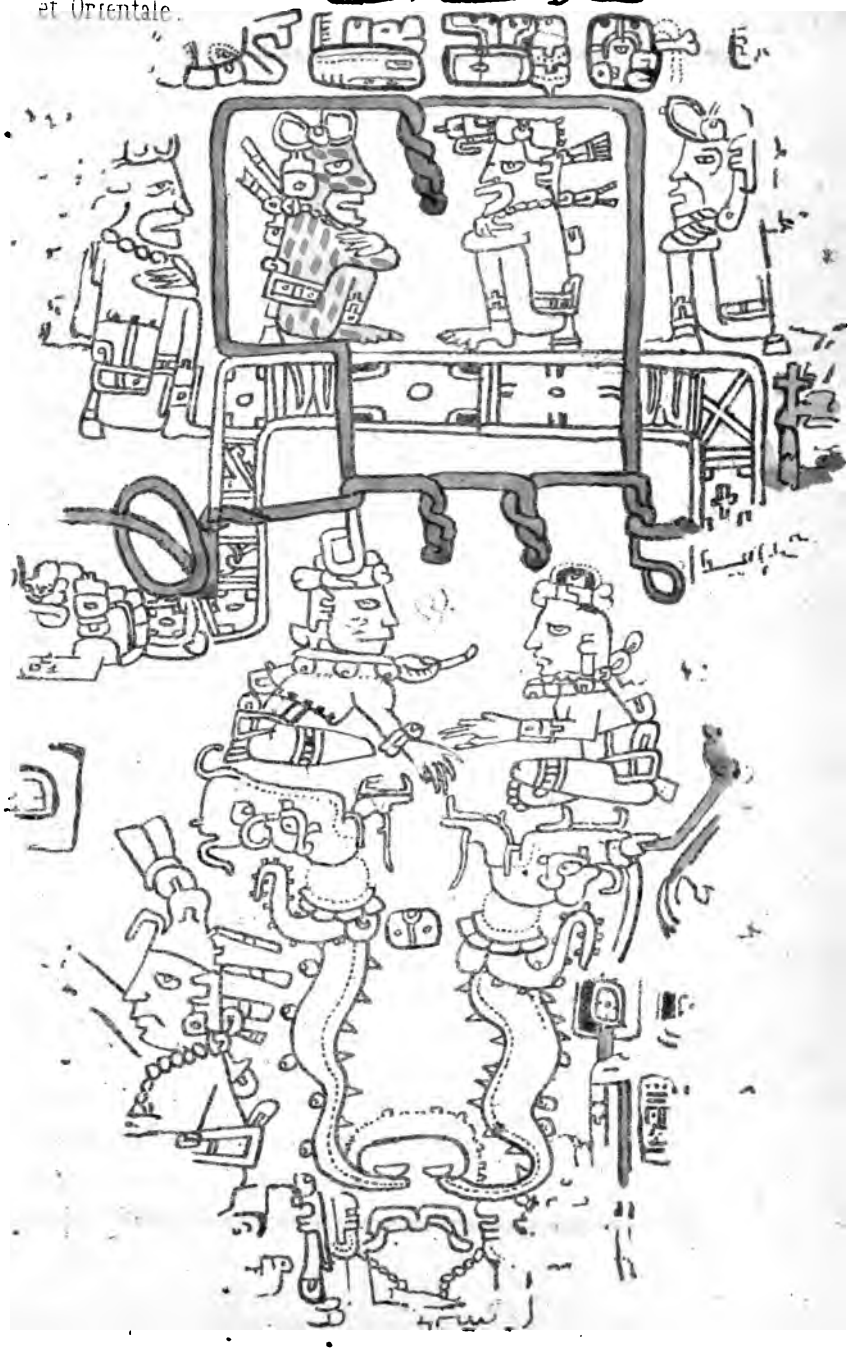
INÉDIT.

Parmi les anciens manuscrits peints des indigènes du Nouveau-Monde, il en est un très-petit nombre qui paraissent de nature à nous initier aux coutumes religieuses et divinatoires des prêtres de l'Amérique, à l'époque antérieure à la découverte de Christophe Colomb. Les peintures didactiques qui se rencontrent le plus souvent dans les collections publiques et particulières de l'Europe, présentent pour la plupart des documents historiques, d'ailleurs très-curieux, mais tout à fait insuffisants pour nous faire connaître quelles étaient les croyances, le culte et les cérémonies des nations civilisées et autocthones du Mexique et de l'Amérique centrale. Plusieurs raisons portent à croire, au contraire, que de tels renseignements doivent être cherchés dans un genre particulier de manuscrits américains, renfermant des signes que l'on est convenu de qualifier de l'épithète de *calculliformes* [1]. Malheureusement les ma-

[1] *Antiquities of Mexico*, with plates, by A. Aglio. London, 1831; in-fol., t. III.

nuscrits de ce genre sont extrêmement rares, car on n'en connaît que deux : le *Codex americanus* de Dresde, et le *Codex* dit *Manuscrit guatémalien* de Paris. En outre, ces deux documents d'une valeur inappréciable ont résisté jusqu'à présent à toute tentative de déchiffrement ou d'interprétation. Le premier d'entre eux, le Codex de Dresde a été publié dans la grande collection de peintures mexicaines ; il se compose de soixante-quatorze pages oblongues de la hauteur d'un in-8° ordinaire, et à peu près moitié moins larges que hautes. Ce qui est peu commun dans les documents de ce genre, on parvient assez facilement à en reconnaître la fin, et par conséquent le commencement. La dernière page du Codex de Dresde présente trois ou quatre lignes, — dont une et demie seulement a été conservée, — de signes dits calculliformes ; à la suite de ces lignes se trouve une sorte de queue de page offrant divers dessins fantastiques peints de plusieurs couleurs sur un fond brun : on voit deux personnages, dont un armé de dards, avec les figures phonétiques de leur nom. Dans le corps du manuscrit, on trouve les mêmes figures très-souvent répétées, soit à côté les unes des autres, soit en diverses places d'un même passage, ou si l'on veut, d'un même texte ; elles sont aussi très-fréquemment accompagnées de points et de traits qui paraissent servir à nombrer, et dont on rencontre, du reste, d'assez fréquents exemples dans plusieurs espèces de manuscrits américains.

Dans certaines parties du Codex de Dresde, on trouve des scènes représentant plusieurs personnages dans les positions les plus bizarres et les plus variées. L'ordre suivant lequel doivent être lus les caractères calculliformes de ce



FAC-SIMILE D'UN ANCIEN MANUSCRIT AMÉRICAIN.

manuscrit est tantôt vertical, tantôt horizontal; mais la direction des lignes est généralement de gauche à droite. La lecture par lignes verticales doit être considérée comme la plus habituelle. Il faut considérer les signes calculliformes comme des dérivations de figures idéographiques parmi lesquelles se trouvent les images qui servent à la notation des années du cycle.

Le *Codex americanus* de Paris appartient, sans aucun doute, au même genre que celui de Dresde; seulement il est moins bien conservé et tend à se détériorer chaque jour davantage. Il est jusqu'à présent inédit; mais nous avons appris avec plaisir que M. Léon de Rosny en avait entrepris la publication intégrale dans la curieuse *Collection d'anciennes peintures mexicaines* qu'il fait imprimer en ce moment. La reproduction du *Codex americanus* de Paris est déjà très-avancée, et nous avons tout lieu d'espérer qu'il sera bientôt placé entre les mains de tous les savants qui veulent essayer de découvrir et d'expliquer le sens de ces rares et inappréciables débris de la civilisation et du culte indigènes de l'Amérique centrale.

En attendant la publication de M. de Rosny, nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de donner au moins la description de ce précieux manuscrit.

Le papier, ou plutôt le tissu sur lequel est peint le *Codex americanus* de Paris, la forme des caractères qui y sont tracés sur une préparation crayeuse, et la disposition en paravent de l'ouvrage, tout en un mot le rapproche de celui de Dresde. Le texte seul en diffère, bien que quelques passages nous aient paru identiques dans l'un et dans l'autre. Le manuscrit de Paris est écrit ou plutôt peint des

la croyance à un cataclysme général, dans lequel le genre humain entier aurait péri, à l'exception d'une seule famille.

Cette opinion est combattue par quelques interprètes, et entre autres par M. Schœbel, dans son Mémoire sur l'universalité du déluge. Aux yeux de l'auteur, les paroles de la Génèse ne doivent être entendues que d'une manière relative. L'expression *toute la terre* s'applique exclusivement à la partie de notre globe connue des Juifs au temps de Moïse.

Les régions de l'Asie occidentale auraient donc eu à souffrir seules de l'inondation diluvienne, suscitée pour punir, non pas, comme on l'avait pensé jusqu'à présent, les crimes de toute la race humaine, mais seulement les crimes de la famille de Seth, conservatrice infidèle du dépôt des traditions religieuses qui lui avaient été spécialement confiées, et chez laquelle la notion même du vrai Dieu menaçait de s'éteindre étouffée par les progrès de l'idolâtrie.

Les peuples de race nègre et mongolique ne seraient autre chose que des Caïnites perpétués jusqu'à nos jours par une filiation directe, et que leur éloignement du séjour primitif de la famille d'Adam aurait préservés des atteintes de la grande catastrophe. L'on devrait voir dans la difformité de leurs traits caractéristiques, une transmission du signe placé par Dieu sur le front de Caïn homicide pour le soustraire à la vengeance de ses frères.

Tel est le système adopté par M. Schœbel. Sans entrer ici dans le détail des preuves empruntées soit au récit de Moïse, soit aux recherches des géologues, par lesquelles il a cru devoir l'appuyer, nous nous bornerons aux observations suivantes.

L'existence dans les deux Amériques et en Australie d'une faune et d'une flore que l'on ne retrouve point ailleurs, nous prouve clairement que ces pays ont reçu des créations toutes spéciales et fort différentes de celle qui a pu se trouver renfermée dans l'arche; mais elle ne doit être, ainsi que le veut l'auteur, invoquée comme argument contre l'universalité du déluge. Nous ne saurions certainement admettre, à moins d'un miracle dont la Bible ne fait aucune mention, qu'un nombre si considérable d'espèces animales ou végétales soient passées d'un continent dans l'autre, sans laisser le moindre représentant sur aucun des points intermédiaires. Il y a donc sur notre globe autant de centres de création différents qu'il y a de faunes et de flores distinctes l'une de l'autre. Mais quant au point de savoir si elles sont ou non contemporaines, s'il y en a qui remontent avant le déluge, et d'autres qui lui soient postérieures, tous les documents nous font à peu près également défaut. Le seul indice que l'on puisse suivre avec une certaine confiance, serait la comparaison de chacune de ces créations actuellement vivantes avec celles des périodes géologiques antérieures à l'époque actuelle. La faune du Nouveau-Monde semble sous ce rapport plus jeune que la nôtre, et peut-être en pourrions-nous conclure sans trop de témérité, que ce continent a dû être la proie de cataclysmes plus nouveaux encore que le déluge biblique. Les faunes des terres océaniques, au contraire, se rapprochant davantage des types primitifs, paraissent devoir remonter beaucoup plus haut dans la chaîne des âges.

Il nous serait bien difficile de voir, ainsi que l'auteur, des enfants de Caïn à la fois dans les nègres et dans les

peuples tatars. Ces deux races n'ont qu'un bien petit nombre de caractères communs et diffèrent beaucoup plus entre elles qu'elles ne diffèrent de la race caucasique. Cette dernière semble donc être la véritable race primitive, le chaînon nécessaire qui relie l'une à l'autre les deux races nègre et mongolique.

N'oublions pas, d'ailleurs, qu'au sein même de ces deux groupes de peuples, l'on remarque fréquemment des familles, parfois des peuplades entières qui rappellent d'une manière plus ou moins frappante le type européen. Les Finnois et les Esthoniens, que l'étude de leur langue nous oblige à considérer comme les ancêtres de toute la race tartare, se rapprochent singulièrement par tous leurs traits de la race indo-européenne, et cependant ils semblent s'être conservés à peu près purs de mélange étranger. Plus, au contraire, on s'avance vers l'est, et plus le type mongolique tend à prédominer. Ce résultat nous semble de la plus haute importance et prouve clairement que les ancêtres de la race jaune ne différaient point sensiblement de ceux des Sémites ou des Indo-Européens. Il en faut dire vraisemblablement autant de la race noire, et l'on ne doit pas désespérer de voir sous peu, sans avoir besoin de recourir à l'hypothèse d'une déchéance primordiale ou d'une parenté avec Caïn, les anatomistes nous expliquer au moyen de la double influence du climat et d'un retour à la barbarie, toutes les modifications physiques que présentent les diverses fractions de l'espèce humaine.

Telles sont les réflexions les plus importantes que nous a suggérées la lecture du mémoire de M. Schœbel. Il n'est pas besoin de dire que si, sur certains points, et spéciale-

ment sur la perpétuité d'une race d'hommes antédiluviens autre que la famille de Noé, notre manière de voir diffère de la sienne, nous sommes du moins pleinement de son avis quant à la question même de l'universalité relative du déluge. Nous ne pouvons nous empêcher de le féliciter en terminant, des efforts qu'il a consacrés à élucider une question de la solution de laquelle la religion, ainsi que la science, doivent légitimement espérer retirer un si grand profit.

H. DE CHARENCEY,
Membre de la Société Asiatique de Paris.

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE DES NATIONS CIVILISÉES DU MEXIQUE et de l'Amérique centrale, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes, par M. l'abbé **Brasseur de Bourbourg**. Paris, librairie d'Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, 24, 1857-58, 4 vol. in-8°, tomes I et II.

Sous ce titre, M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, ancien aumônier de la légation de France au Mexique et administrateur ecclésiastique des Indiens de Rabinal (Guatémala), publie en ce moment un ouvrage de la plus haute importance pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Amérique antérieure à l'arrivée des Espagnols. Les documents que nous possédions jusqu'à présent sur cette époque si digne de piquer notre curiosité, étaient généralement obscurs, peu détaillés, et d'une authenticité incertaine. M. Brasseur de Bourbourg résolut de remplir

autant que possible ce vide regrettable dans le domaine des sciences historiques, et pour atteindre ce but, il se décida à aller parcourir l'Amérique espagnole, afin d'y rechercher tous les renseignements susceptibles de nous éclairer sur les annales des peuples autocthones de cette partie considérable du Nouveau-Monde. Il fit plus : il se mit à étudier les principaux idiomes des indigènes du Mexique et du Guatémala, et lorsqu'il se les eût rendus familiers, il se décida à aller vivre au milieu des derniers débris des nations civilisées qui habitent encore de nos jours certaines parties de ces contrées soumises aux races absorbantes de la vieille Europe. C'est ainsi qu'il parvint à recueillir les nombreux matériaux qui font de son livre une des mines les plus riches auxquelles on puisse recourir pour la reconstruction de l'histoire ancienne du Mexique et de l'Amérique centrale.

Dans une préface étendue, l'auteur fait connaître les sources où il a été à même de puiser les documents qui font la base de son ouvrage. Il donne ensuite des notions élémentaires, mais d'une valeur incontestable, sur les peintures figuratives du Mexique, d'après un Mémoire inédit du savant américaniste M. Aubin, mémoire que nous voudrions voir publier prochainement, mais que nous ferons en tous cas connaître dans un de nos prochains numéros. A la fin de sa préface, il prévient ses lecteurs qu'il ne tirera point, quant à présent, les conséquences qui peuvent être déduites des faits nombreux que renferme son livre, et il ajoute : « Je ne renonce pas cependant le moins du monde au droit de tirer parti, plus tard, de mes recherches, et d'établir dans des dissertations spéciales le système qui me paraîtra le plus rationnel, et j'annonce d'avance ici que si j'ai cru entrevoir naguère des traces des Scandinaves dans quelques invasions septentrionales, j'en crois voir encore aujourd'hui ; je trouve également *des souvenirs plus ou moins effacés des Arabes et des anciennes populations du bassin de la Méditerranée* dans le Yucatan et le Quiché, comme j'en aperçois *du bouddhisme indou et chinois* dans la plupart des religions du Mexique et de l'Amérique centrale. »

Le premier volume comprend le récit des temps héroïques et mythologiques, et l'histoire du puissant empire des Toltèques. On y trouve de nombreux renseignements sur les origines américaines, sur le développement de la civilisation dans la contrée où fut élevée la ville de Mexico

et dans les pays avoisinants. L'exposé de la migration des peuples américains et l'analyse de leurs traditions permet de soulever des questions générales qui passaient jusqu'à présent pour impossibles à résoudre, et l'histoire primitive des races américaines, telle qu'elle est racontée par M. Brasseur de Bourbourg, fournit des faits bien dignes de toute la sollicitude du monde savant. La partie religieuse a également été l'objet de certains développements qu'on est heureux de rencontrer dans un livre qui a pour but de nous faire connaître des nations presque entièrement ignorées de nous. Les fréquentes citations des sources que l'auteur enregistre au bas de chacune de ses pages leur donne un caractère d'authenticité qu'on ne saurait trop apprécier, et les pièces justificatives qu'il a insérées à la fin de son volume sont de nature à captiver la confiance des lecteurs.

Le second volume renferme l'histoire du Yutacan, du Guatémala et de l'Anahuac, durant le moyen âge astèque jusqu'à l'institution de la royauté à Mexico.

Mémoire sur les contrées occidentales, traduit du sanscrit en chinois en 648, par **Hiouen-thsang**, et du chinois en français par **Stanislas Julien**. Tome II. *Paris*, Impr. Imp. (Benjamin Duprat, éditeur), **1858**, in-8° de xix-576 pages.

Nous sommes heureux d'annoncer sous ce titre à nos lecteurs la publication du IIIe volume de la *Collection des voyages des pèlerins bouddhistes*, entreprise par notre savant collaborateur M. Stanislas Julien, de l'Institut de France. Ce volume, auquel nous consacrerons prochainement un article spécial dans cette *Revue*, renferme un appendice extrêmement utile pour tous les orientalistes qui s'intéressent aux études bouddhistes. Cet appendice comprend un Mémoire de M. Vivien de St-Martin sur la *Carte de l'Asie centrale et de l'Inde* qui termine le Ier vol., et cinq index, savoir : un index sanscrit-chinois des nombreux termes bouddhiques que renferment les trois tomes de la collection, un index chinois-sanscrit, un index des mots indiens figurés phonétiquement, un index des mots chinois avec

leur explication en français, et enfin une liste des expressions bouddhistes les plus curieuses.

TRUBNER'S BIBLIOTHECA GLOTTICA. The literature of American aboriginal languages, by **Hermann, E. Ludewig.** With addition and correction by prof. **Wm. W. Turner.** *London* (edited by Nicolas Trübner), 1858, in-8°.

La *Bibliotheca glottica*, dont M. Nicolas Trübner a commencé la publication, est un des livres les plus utiles qui aient jamais été rédigés pour faciliter l'étude de la philologie comparée.

Le premier tome de cette grande Bibliographie linguistique comprend la liste textuelle de toutes les grammaires, de tous les dictionnaires et des vocabulaires même les moins étendus qui ont été imprimés dans les différents dialectes des deux Amériques; en outre, il fait connaître les ouvrages manuscrits de la même nature renfermés dans les principales bibliothèques publiques et particulières. Ce travail a dû nécessiter de longues et patientes recherches; aussi mérite-t-il d'attirer tout particulièrement l'attention des philologues. — Puissent les autres volumes de cette Bibliothèque être rédigés avec le même soin et se trouver bientôt entre les mains de tous les savants auxquels ils peuvent rendre des services inappréciables.

CHRONIQUE ORIENTALE.

OCTOBRE 1858.

Les événements qui se déroulent en ce moment sur tous les points de l'Orient, acquièrent de jour en jour une importance et

une gravité dont il eût été difficile de se former une idée, même approximative, il y a seulement quelques années. Les nations orientales, réveillées de leur long sommeil léthargique, semblent comprendre enfin que leur existence ne saurait être assurée si elles ne se hâtent de s'assimiler à l'Europe, et de réclamer leur place dans le grand concert international du monde. La France, l'Angleterre, la Russie, les États-Unis, la Hollande, l'Espagne, pour ne citer que quelques-unes des puissances maritimes de l'Occident, ont toutes leurs regards tournés vers l'Orient. Le traité de Tien-tsing est à peine conclu avec la cour de Péking, et déjà lord Elgin est en route pour le Japon, où il va demander de nouvelles concessions au gouvernement de Yédo, tandis que l'amiral Rigault de Genouilly se dirige sur la Cochinchine, pour réclamer au gouvernement annamique la réparation des griefs dont il s'est rendu coupable envers les ministres de l'Évangile. On assure, en outre, qu'il doit également réclamer la restitution du port et du territoire de Touranne *(Touron)* qui nous avait été cédé sous le règne de Gia-loung (en 1766). /87

D'un autre côté, le roi de Corée, suivant un bruit propagé par tous les journaux, aurait offert à la France la cession d'une partie considérable de son territoire, et aurait sollicité son protectorat.

Dans l'Inde, il paraît que la situation des Anglais commence à s'améliorer : on vante la portée de certains succès, et déjà l'on parle de ce que l'on fera quand l'insurrection sera entièrement comprimée. On dit même — mais n'oubliez pas que c'est un *on dit* — que l'un des principaux chefs de la révolte, Nana-Sahib, l'insaisissable Nana, a été fait prisonnier.

En Perse, nous n'avons qu'à signaler une révolution ministérielle et la constitution d'un nouveau ministère dans lequel il n'y a plus de Sedré-hazem ou Grand-vizir. Il paraît que S. M. Naçir-Eddin Chah a résolu d'être lui-même son grand-vizir, et il attend l'arrivée de l'ambassadeur Ferroukh-Khan, pour introduire dans ses états de nombreuses réformes rendues urgentes par les vues du jeune empereur.

La constitution définitive des principautés est un des faits les

plus importants que l'on puisse signaler en Turquie ; mais comme ce sujet, pour être exposé clairement, réclame de plus longs developpements que nous n'en pouvons donner dans cette chronique, nous renverrons nos lecteurs à un article spécial qui sera inséré prochainement dans les colonnes de cette Revue.

En Égypte, on se préoccupe avec la plus vive sollicitude du percement prochain de l'isthme de Suez. On fait espérer que l'Angleterre ne tardera pas à donner son assentiment à cette magnifique entreprise ; et dès lors il n'y aurait rien d'impossible pour que les ouvriers ne fussent mis à l'œuvre dans les premiers mois de l'année prochaine.

Nous avons des nouvelles de l'établissement anglais d'Aden sur la côte occidentale d'Afrique. Cette colonie, qui ne date que de 1839, est aujourd'hui très-florissante ; elle est devenue le chef-lieu des établissements britanniques sur les bords de la mer Rouge. Sa population, qui était, lors de l'arrivée des Anglais, de 1,500 âmes seulement, dépasse aujourd'hui le chiffre de 25,000 âmes, non compris les forces militaires de l'endroit, qui s'élèvent à 1,900 hommes. La place a été admirablement fortifiée par la compagnie des Indes, et on s'occupe chaque jour de perfectionner les moyens de défense, de manière à la rendre imprenable.

De l'autre côté de la mer Rouge, les Anglais s'occupent à établir quelques comptoirs, et en attendant le dénouement définitif de la question de Périm, ils ont pris pied à Berbérah, point situé en face d'Aden, et sur lequel se concentre en grande partie tout le commerce arabe de la mer Rouge.

Pendant ce temps, la question de Madagascar surgit à l'horizon, mais cette fois avec un caractère tellement sérieux qu'il n'y a plus à croire qu'on puisse éviter de la résoudre d'une manière définitive. Nous n'avons donc, à cet égard, qu'à émettre le vœu que cette île magnifique redevienne française, et profite bientôt des bienfaits de notre civilisation.

Il paraît toutefois que les Anglais ne laissent pas de se préoccuper de Madagascar, et en attendant que nous y soyons établis, ils

s'assurent une position *confortable* dans ses parages. Voici, en effet, ce qu'on lit dans l'*Indépendance belge* du 9 octobre :

« On vient d'adjoindre au gouvernement de l'île Maurice, les îles du nord et nord-est de Madagascar, regardées à Londres comme appartenant à la couronne d'Angleterre. J'en cite quelques-unes : ce sont les îles d'Alphonse, de la Providence, de Jean et de Saint-Pierre-Aldaba, l'Assomption, l'île Glorieuse, l'île de Sable, etc., etc. »

Le fait le plus intéressant qui se soit passé, dans ces derniers temps, sur la côte sud-est de l'Afrique australe, est assurément la création d'un nouvel état légalement constitué et habité aujourd'hui par une nation blanche, provenant de plusieurs contrées différentes de l'Europe. Il existait, comme on sait, dans la colonie britannique du Cap, une classe d'hommes composée en grande partie de riches fermiers et connue sous le nom de Boers. A la suite de quelques démêlés avec les autorités anglaises, ils abandonnèrent un beau jour la colonie avec leurs familles et leurs troupeaux, et allèrent se réfugier dans la partie de l'Afrique située entre la rivière d'Orange et Port-Natal. A cette nouvelle, les Anglais envoyèrent des troupes contre eux; mais les Boers, défendant leurs familles et leur liberté, résistèrent au premier choc et mirent ensuite en déroute les forces britanniques, qui durent reconnaître leur indépendance (1836). Toutefois cette reconnaissance était plutôt un abandon momentané de la lutte qu'un acte officiel. Aujourd'hui l'indépendance de ce nouvel état vient d'être reconnue par suite d'un traité conclu avec l'Angleterre pour déterminer les limites territoriales des deux pays. La contrée occupée par les Boers a pris le nom de *République de Trans-Vaal*, de la rivière Vaal, qui la traverse ; elle s'étendra depuis le 25° de latitude sud jusqu'à 35 milles à l'ouest de la rivière de Natal qui donne son nom au comptoir anglais de Port-Natal. Cette jeune république vient de voter et de promulguer sa constitution. Le chef de l'état est un président nommé pour sept ans et indéfiniment rééligible. Il est assisté d'un conseil exécutif composé de six personnes. Chaque district possède en outre un magistrat investi des pouvoirs judiciaires et administratifs tout à la fois. Le président de cette ré-

publique, dont l'étendue territoriale égale celle de la France, est M. Boshoff, Hollandais d'origine. La population se compose d'un mélange de Hollandais, de Français, d'Allemands et d'Anglais.

Du côté du Sénégal, l'influence française s'accroît chaque jour davantage, et sous l'intelligente direction du colonel de Faidherbe, gouverneur de la colonie, notre puissance s'étend au loin dans l'intérieur de la Sénégambie.

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

OCTOBRE 1858.

Sous le titre de *Chronique américaine*, nous avons l'intention de publier dans cette Revue un résumé mensuel des nouvelles et des découvertes de nature à faire connaître l'Amérique aux points de vue infiniment variés de l'ethnographie, de l'archéologie, de l'histoire, de la géographie, de la linguistique, de la littérature, des sciences, des arts, de l'industrie et du commerce.

Nous recueillerons avec soin tous les faits nouveaux qui seront publiés dans les divers journaux, revues et recueils périodiques des deux continents, sur les nations indigènes du Nouveau-Monde et sur leur histoire à une époque antérieure à l'arrivée de Christophe Colomb. Nous nous efforcerons également de tenir nos lecteurs au courant des voyages et expéditions scientifiques susceptibles d'étendre le domaine de nos connaissances dans les parties encore inexplorées de l'hémisphère boréal ou austral. Enfin nous appellerons leur attention sur les entreprises d'intérêt général qui auront pour but, pour moyen ou pour point de départ les deux immenses péninsules américaines, les îles qui s'y rattachent géographiquement, et même ces contrées pour la plupart inconnues et dont les

limites se perdent au milieu des montagnes de glace des terres polaires.

L'événement le plus considérable que nous ayons à signaler en ce moment, a pour théâtre les deux petits états de Nicaragua et de Costa-Rica dans l'Amérique centrale. On sait que les gouvernements de ces deux républiques ont conclu récemment un traité avec M. Félix Belly, représentant de M. Millaud, banquier à Paris, afin d'entreprendre les travaux nécessaires pour ouvrir un passage aux navires entre les deux mers. Il s'agit pour cela de creuser un double canal qui mettra en communication le lac de San-Juan avec l'océan Atlantique d'une part, et de l'autre, avec les eaux du Pacifique.

A peine la concession a-t-elle été accordée, que le ministre des États-Unis au Nicaragua, a protesté au nom de son gouvernement contre le traité conclu avec une compagnie française, et cela, « parce qu'il était en opposition avec les principes de la doctrine Monroe, » doctrine suivant laquelle aucune nation européenne ne doit être admise à posséder aucune portion de territoire sur le nouveau continent [1]. Bien que le percement de l'isthme de Nicaragua n'entraîne aucune cession territoriale de ce genre, le gouvernement de l'Union a cru pouvoir le menacer d'obtenir par la force des armes la rupture du traité en question. — Il faut espérer toutefois que l'affaire s'arrangera pacifiquement, et que les intérêts mal compris d'une seule nation ne retarderont plus longtemps encore la réalisation d'une œuvre aussi colossale et aussi utile pour l'avenir du commerce transmaritime des cinq parties du monde.

Le *Times* de son côté a donné *in extenso* la reproduction d'un traité qu'il affirme avoir été conclu entre l'Angleterre et le Nicaragua, traité qui assurerait à cette république une neutralité sérieuse pour le transit de l'isthme. Toutefois il nous faut attendre la confirmation de cette nouvelle importante, dont l'authenticité a été niée par la plupart des journaux d'Amérique.

---

[1] Voyez le remarquable article consacré à cette question par M. Ad. Guéroult, dans la *Presse* du 10 octobre 1858.

On nous annonce la publication de plusieurs ouvrages d'un haut intérêt pour l'histoire de l'Amérique. De ce nombre, il faut citer tout d'abord un travail de M. E. G. Squier, qui doit jeter un jour nouveau sur la question encore à peine abordée du déchiffrement des manuscrits mexicains. Ce travail sera intitulé : *The Hieroglyphics of Mexico, an exposition of their nature and use*, etc. A l'occasion de ce titre, qu'on nous permette de remarquer que la qualification d'*hiéroglyphes* pour désigner les peintures avec personnages des anciens Mexicains, auxquelles M. Squier fait sans doute allusion, n'est pas d'une application très-exacte : il nous semble que le nom de *peintures didactiques*, comme les appelle M. Aubin, ou celui de *peintures figuratives*, serait mieux approprié à ces écrits imagés à l'aide desquels les indigènes du Mexique et de l'Amérique centrale conservaient le souvenir des faits mémorables de leur histoire. Cette observation, du reste, ne nuit en aucune façon à l'intérêt tout particulier d'un livre qui doit renfermer, outre la traduction de divers manuscrits inédits, un dictionnaire des signes idéographiques usités par les Mexicains.

Nous avons encore à mentionner deux ouvrages de bibliographie; le premier sera intitulé : Trübner's *Bibliographical guide to American literature*, édition considérablement augmentée et renfermant dans un ordre méthodique la liste de tous les livres publiés en Amérique durant les 40 dernières années, avec un index. — Le second paraîtra sous le titre de *Mapoteca Colombiana. Catálogo de todos los mapas, planos, vistas*, etc., *relativos à la America-Española, Brasil, e islas adyacentes*, por el Dr. Ezéquiel Uricoechea. Ce dernier ouvrage a été l'objet de laborieuses et infatigables recherches dans les bibliothèques de l'Europe et de l'Amérique,

NOUVELLES ET MÉLANGES.

La Gazette du commerce et de la navigation de Goethenbourg (*Goetheborg Handels-og Sjoefarststidning*) a donné dernièrement d'intéressantes nouvelles du voyageur suédois C. J. Andersson. Cet explorateur, qui, durant un séjour de quatre ans dans l'Afrique méridionale, a déjà fait d'importantes découvertes consignées dans le *Lac Ngami* (publié en 1856, en suédois), avait récemment entrepris de déterminer le cours supérieur du fleuve Cunenè (*Canna* dans la carte de Petermann). Quoiqu'il n'ait pas atteint son but principal, son expédition n'a pourtant pas été infructueuse pour la science. M. Andersson a recueilli des documents pour la description d'une vaste étendue de pays restée jusqu'alors inconnue aux géographes. Il promet d'envoyer à l'Académie des Sciences de Stockholm une copie de la carte qu'il se propose d'exécuter quand il aura reçu les instruments nécessaires. Voici la traduction d'une partie de la lettre d'où sont tirés ces détails [1]; le voyageur se trouvait alors sur les rives du fleuve Omarourou, à 21° 21′ latitude méridionale.

« J'étais déjà à 2 ou 300 milles au nord d'Otschimbige, mon point de départ sur le fleuve Svakop, lorsque je fus subitement forcé de retourner en arrière, faute de guide, mais surtout faute d'eau. Je m'y étais d'autant moins attendu, que j'avais entrepris mon voyage dans la saison la plus favorable ; mais la pluie tombe évidemment beaucoup plus tôt dans la partie septentrionale que dans la partie méridionale du pays de

[1] Cette traduction est due à notre collaborateur M. E. Beauvois.

Damara, car je trouvai la végétation desséchée dans la contrée que je traversai. Si j'étais parti quelques mois plus tôt, j'aurais inévitablement réussi, d'autant plus que le pays me parut parfaitement approprié à conserver l'eau, du moins pour quelques mois. Mais jugez vous-même si ce n'était pas une nécessité absolue qui m'imposait cette retraite.

« Je m'étais avancé jusqu'au 19° de latitude, et je me berçais de l'espérance que le reste de mon voyage serait relativement plus facile ; mais j'avais compté sans mon hôte, ou plutôt sans mon guide. Celui que je m'étais attaché avec beaucoup de peine, nous conduisit dans un désert où il nous abandonna par trahison. A cette occasion, je fus, durant cinq jours, privé d'eau pour mes bêtes, et je n'avais que très-peu de rafraîchissements pour nous-mêmes. Je retournai à mon point de départ, et m'étant procuré un guide, je me remis en route avec la résolution de surveiller nuit et jour mes nouveaux compagnons. Après trois journées de voyage dans une contrée complètement dépourvue d'eau, ils me déclarèrent tout d'un coup qu'ils ne savaient plus où ils en étaient. Je crus d'abord qu'ils voulaient nous en imposer, et je les menaçai de leur faire sauter la cervelle, s'ils ne nous conduisaient de suite vers de l'eau. Mes menaces ne produisirent aucun effet. Les guides s'étaient réellement égarés et ne savaient plus quelle direction prendre. Ma situation me parut tellement désespérée, que je perdis tout courage pour un moment. Il ne me restait d'autre parti à prendre que de retourner rapidement sur mes pas. Je ne retrouvai de l'eau qu'au bout de cent cinquante heures (six jours), et je ne perdis pas moins de cinq hommes, qui par bonheur furent sauvés en rencontrant le même courant d'eau que nous cherchions.

« Je n'avais encore jamais éprouvé l'effet que produit une soif excessive sur l'homme et les animaux, et j'espère, grâce à Dieu, ne plus l'éprouver à l'avenir. Les yeux des hommes s'injectaient de sang et semblaient près de sortir de leurs orbites ; leurs lèvres s'étaient crevassées et avaient pris une couleur cendrée ; leur voix était lourde et enrouée. Les yeux des chiens étaient, au contraire, si profondément enfoncés dans leurs cavités, qu'ils ne jetaient plus qu'une lueur mate ; le sang s'échappait de leurs narines. Tout déchirés et pitoyablement amaigris, ils se traînaient d'un pas chancelant et cherchaient de temps en temps à calmer leurs souffrances en poussant de sourds hurlements. Un pauvre cheval que je

possédais, plaça plusieurs fois la tête dans ma voiture, dans mes mains, sous mes vêtements. Comme je le repoussais doucement, il me regardait d'un air de reproche, comme s'il eût voulu dire : Homme cruel, ne vois-tu pas que je suis sur le point de périr? Les bœufs souffraient encore davantage et exprimaient leurs douleurs par de tristes beuglements. Combien ce langage inarticulé ne touchait-il pas mon cœur! Je ressens encore un frisson au seul souvenir de ces jours terribles. »

Le manque d'eau ne fut pas le seul obstacle qui arrêta M. Andersson. Sur une étendue de 100 milles il ne put s'avancer que pas à pas et la hache à la main, pour s'ouvrir un passage à travers d'épais fourrés parsemés d'arbres de deux pieds de diamètre. Dans une circonstance, douze hommes furent occupés six heures entières à abattre une longueur de cinq cents aunes anglaises de ces broussailles.

M. Andersson nous apprend également dans sa lettre, qu'il poursuivit ses chasses d'éléphants, dont il a rapporté tant d'épisodes curieux dans sa relation intitulée : *Le lac Ngami*. Il n'y a d'ailleurs qu'un petit nombre de ces animaux dans la contrée où il se trouve actuellement. Ses ressources étaient presque entièrement épuisées par les frais de son expédition et par l'assistance qu'il avait donnée à un autre voyageur, M. Green, pour une excursion que ce dernier avait entreprise. Loin d'être abattu par ce dénûment, il se proposait de se remettre de nouveau en voyage, tant pour visiter quelque pays inexploré, que pour chasser l'éléphant et recueillir de l'ivoire. Cet article étant très-cher au cap de Bonne-Espérance depuis la mort du professeur Wahlberg, il espérait que le produit de sa chasse le mettrait à même de tenter une nouvelle expédition sur le Cunenè.

— La reconstitution de l'ordre de Malte est à l'ordre du jour dans plusieurs états de l'Europe, et déjà le pape a autorisé la réorganisation de cet ordre sous certaines conditions. On parle en ce moment de rétablir la langue d'Autriche sous une forme nouvelle. On sait, en effet, que c'est à Prague que réside actuellement le baron de Beer, commandeur des chevaliers de Malte, et le seul

prêtre de toute la chrétienté qui ait le droit de célébrer, à Pâques, le sacrifice de la messe, le casque en tête, revêtu de la cuirasse et l'épée au côté.

— Depuis plus de deux siècles, il n'était jamais venu de Japonais en Occident. Un bon vent s'est chargé d'en amener une douzaine en Amérique, bien que ces voyageurs n'aient pas eu l'intention de faire une semblable politesse aux habitants des États-Unis. Le gouvernement américain a immédiatement donné des ordres pour que ces insulaires fussent amenés de San-Francisco près du président de l'Union, qui doit profiter de cette circonstance fortuite pour resserrer les liens qui unissent déjà le Japon et les États-Unis. Ces Japonais seront reconduits en grande pompe à Yédo, et on assure qu'une ambassade américaine les accompagnera, portant avec elle de nombreux présents pour le Syôgoun, ou Grand-général qui gouverne l'empire du Japon.

— Une compagnie transcaspienne vient d'être constituée au capital de 8,500,000 fr., à l'effet de développer le commerce russe avec la Perse et l'Asie centrale, par la voie de la mer Caspienne.

— L'empereur de Russie avait décidé, il y a quelques années, la création d'une ligne télégraphique qui établirait une communication entre Saint-Pétersbourg et les possessions russes de l'Amérique du Nord. Son parcours devait être de Saint-Pétersbourg à Moskou, d'où il atteindrait l'Asie au travers des monts Ourals, puis passerait par Irkutsk, la mer d'Okhotsk et le Kamtchatka, pour atteindre par voie sous-marine l'îlot de Cook dans l'Amérique russe. Ce projet vient d'être remis à l'étude, et on assure que des ordres supérieurs ont été donnés pour qu'il soit réalisé aussi promptement que possible, ainsi qu'une nouvelle ligne d'embranchement qui parcourra le bassin de l'Amour et la Mandchourie, de façon à mettre en communication directe et immédiate Saint-Pétersbourg et Péking.

L. LÉON DE ROSNY.

Meulan. — Imprimerie orientale de NICOLAS.

Le Camboje augmenterait la population de près de un million huit cent mille âmes, si ce royaume pouvait être encore considéré comme dépendant de l'Annam. Il est bon d'ajouter que la population de toute cette partie de l'Indo-Chine s'accroît rapidement de jour en jour dans la partie orientale et méridionale, tandis que du côté de l'ouest et du nord-ouest elle tendrait plutôt à diminuer.

Plusieurs raisons semblent expliquer cet accroissement rapide de la population de l'empire annamique. Les femmes sont nubiles vers l'âge de douze ou treize ans. Elles sont généralement très-fécondes. Toutes allaitent leurs enfants par elles-mêmes ; et si quelques circonstances viennent s'opposer complètement à ce qu'elles en agissent ainsi, c'est seulement à des parentes ou à des alliées qu'elles confient le soin de nourrir leurs nouveaux-nés. Loin de chercher à se débarrasser des enfants, comme en Chine, on s'efforce au contraire de s'en procurer, même à prix d'argent, le plus grand nombre possible, d'autant plus que leur nourriture n'est jamais une charge dans un pays si productif.

La pluralité des femmes est très-commune dans l'Annam, et les sérails des grands, d'où l'on a chassé les eunuques, sont quelquefois remplis d'un assez bon nombre de femmes. « La polygamie, dit le père de la Bissachère, qui dans d'autres pays est contraire à la population, n'a point dans celui-ci cet inconvénient, et paraît même lui être propice. Ce n'est pas que la légère supériorité qui peut se trouver dans le nombre des naissances des femmes puisse être une juste cause de leur pluralité dans le mariage ; mais cette pluralité, qui communément n'est recherchée que par la

volupté pour varier les jouissances, a dans ce pays un autre objet, l'accroissement de la famille. Toutes les femmes qu'on épouse sont fécondées autant que le permettent les forces de l'époux. » On serait tenté de croire qu'avec un nombre multiplié de femmes, il doit régner sans cesse la discorde dans les ménages : ce cas est pourtant assez rare, et il paraît tout naturel à la femme du second ordre ou à la femme non encore fertilisée d'être l'humble servante de la première femme ou de celle qui, devenue mère, a acquis des titres à la primauté. On a vu de jeunes femmes demander pour une amie à leur époux une place dans le lit nuptial, à l'égal d'elles-mêmes, et cela sans autre motif que d'introduire dans la famille une fille forte, intelligente et capable de rendre des services par son activité et sa bonne entente des affaires intérieures.

Le caractère des Annamiques, surtout dans les classes pauvres, est généralement droit et honnête. On peut résumer ainsi qu'il suit leurs qualités et leurs défauts ordinaires : ils sont généreux, pleins de respect pour leurs parents, doux, affectueux, braves à la guerre, gais et peu lascifs, fiers, paresseux et gourmands. « Le Tonkinois, dit un célèbre voyageur missionnaire qui a résidé dix-huit ans dans ces contrées [1], connaît le besoin des âmes tendres, le besoin d'aimer et d'être aimé ; par où il faut entendre non-seulement cette affection dont le germe existe dans la différence des sexes, mais cette union des âmes indépendante des sexes, volupté pure, exempte d'inégalités, de troubles, de

[1] De la Bissachère.

remords. Le Tonkin est la patrie de l'amitié ; c'est là qu'elle se manifeste par les symptômes les plus honorables et par les procédés les plus ingénieux : l'inégalité des fortunes effacée, et la division des propriétés anéantie. » Ce portrait, esquissé par un voyageur dont on ne saurait récuser l'impartialité, est d'accord avec les renseignements les plus modernes qui nous sont venus de la péninsule indo-chinoise.

La constitution politique de l'empire d'Annam se rapproche sous beaucoup de rapports de celle de la Chine. L'état n'est qu'une grande famille administrée et dirigée par un père qui est l'empereur. Ce père est souvent un peu rigide et oublieux du soin de ses enfants, il faut l'avouer ; mais cependant il est père, pour le moins en théorie. Il a peut-être trop souvent en main le fouet ou le rotin ; parfois il abuse peut-être aussi de son autorité pour s'engraisser aux dépens de sa maigre famille ; mais à cela près, c'est un honnête et saint homme qui connaît par cœur toutes les sentences et les maximes de la pieuse antiquité, et sous ce rapport on peut dire, sans crainte, que S. M. l'empereur d'Annam est un chinois dans toute la force du terme. Il est vassal de la cour de Chine, ou du moins il passe pour tel. L'investiture des souverains de Cochinchine par un envoyé extraordinaire de Péking consacre jusqu'à un certain point les droits de suzeraineté de la Chine sur l'Annam ; mais à part ce privilége tout à fait nominal, ce dernier pays est indépendant du céleste empire. Il faut dire cependant qu'en diverses circonstances, S. M. Tu-duk, qui occupe actuellement le trône annamique, a cru devoir rappeler sa position subalterne au Fils du ciel, pour obtenir de lui quelques avan-

tages et les moyens de consolider sa puissance ébranlée. C'est ainsi que, dans ces derniers temps, une ambassade extraordinaire a été envoyée de Hué à Péking, pour solliter l'intervention de l'empereur Hien-foung dans l'affaire du Camboje, qui s'est constitué en état indépendant. On croit même que l'ambassade était venue solliciter des secours contre l'invasion française que l'on redoutait déjà à Tourane et dans ses parages.

Il est facile de comprendre qu'avec son système de gouvernement despotique, l'empereur est sans cesse en garde contre ses sujets, dont il redoute les vengeances. Pour rendre le peuple inoffensif, il lui est sévèrement défendu de porter des armes, même des armes blanches. Pour ce qui est de l'armée, il n'y a guère plus de crainte à avoir de ce côté, et cela pour deux motifs : d'abord parce que les chefs sont bien nourris et non moins bien abreuvés, ensuite parce que les soldats sont tellement abrutis, qu'ils sont incapables de toute initiative.

Mais il existe une classe d'individus qui donne parfois du fil à retordre à l'empereur lui-même, et qui, unie comme une bande de bandits légaux, ruine les populations et constitue, avec les bonzes, une des plaies incurables du pays. Je veux parler de la classe des grands mandarins, qui, du reste, ne diffère de celle des petits mandarins, qu'en ce que l'une entreprend en grand le brigandage et la concussion, tandis que l'autre se contente d'accaparer ce qu'a abandonné dédaigneusement la rapacité des hauts personnages. Et n'allez pas supposer qu'il y ait un moyen de mettre un terme à ces exactions sans cesse renouvelées et impunies. Adressez-vous une plainte au magistrat supérieur de la pro-

ance, soyez sûr que votre requête demeurera comme non-avenue, bienheureux encore si vous en êtes quitte à si bon marché. Le magistrat n'a garde de remuer dans la fange de ses sous-administrés, la fange pourrait lui jaillir à la figure. Vous plaignez-vous ensuite à un ministre, et en dépit de cause, envoyez-vous une requête à l'empereur lui-même, le ministre d'abord se gardera bien de poursuivre cette affaire dont le bruit pourrait arriver jusqu'aux oreilles impériales et dévoiler les vices d'une mauvaise administration dont il serait jugé le premier coupable; puis, afin de couper court à une affaire aussi fâcheuse, il fera arrêter et pour le moins emprisonner le plaignant, tandis qu'il s'emparera du placet à l'empereur, qui, une fois détruit, terminera le différend de la manière « la plus avantageuse ». Les populations savent aujourd'hui à quoi s'en tenir à ce sujet, et elles sont pour la plupart tellement habituées à cet état de choses, que c'est tout au plus si on peut dire qu'elles murmurent tout bas.

L'organisation militaire de la Cochinchine est assez mal connue. Le nombre d'hommes que l'empereur d'Annam peut mettre sur pied est extrêmement variable. On dira, il est vrai, que dans ce pays tout homme un peu robuste est par cela seul soldat, et qu'ainsi la milice cochinchinoise doit être imposante. Cela n'est vrai que jusqu'à un certain point. Les mandarins, dont la rapacité n'est jamais en défaut, au lieu de déclarer au gouvernement tous les hommes serviables de leur juridiction, omettent facilement de signaler ceux qui savent comprendre les choses; et outre cela, ils affectent à leur service personnel un bon nombre de gens inscrits sur les cadres de l'armée.

La milice annamique comprend six corps, dont le premier sert à la garde du palais impérial. Les cinq autres sont placés sous les ordres de grands mandarins militaires, et subdivisés en régiments d'environ douze compagnies de cinquante hommes chacune, à la tête desquelles se trouvent deux mandarins dont le grade correspond à celui de capitaine et de lieutenant. Le nombre des grades est de sept pour les mandarins militaires ; celui de lieutenant est de tous le plus infime. Quant aux soldats, ils sont disposés par chambrées de six hommes commandés par un *premier* et un *second*, ce qui répond assez bien au caporal et au fourrier. Les grands mandarins militaires ont un tel pouvoir sur les troupes, qu'ils peuvent y faire mettre à mort des soldats, sans prendre l'avis de qui que ce soit ; ils disposent également des grades et des récompenses de tout genre,

La cavalerie est presque inconnue aux Cochinchinois, qui n'ont guère de chevaux que pour les mandarins ou pour les courriers. Les éléphants, qui jouaient naguère un grand rôle dans les combats et auxquels était souvent due la victoire, disparaissent de jour en jour de l'armée annamique, et depuis l'introduction des armes à feu, ils ne servent plus guère qu'au transport des bagages, armes, munitions, machines de guerre, etc.

Tout soldat peut parvenir aux grades supérieurs s'il s'en rend digne par quelque action d'éclat. L'empereur leur fournit, par jour, une ration de riz qui équivaut à peu près à un de nos litres de ce grain. Quant à la solde qui est très-minime, et au vêtement qui est fort grossier, ce sont les districts qui doivent les leur fournir. Le costume militaire des Cochinchinois est très-impropre au service, et l'air ridicule

de leurs satellites, jambes nues et tête emplumée, n'est guère de nature à terrifier les ennemis aux pieds de leurs murailles.

Le sol de l'Annam est fertile au delà de toute expression. Ce n'est pas que nous voulions dire par là qu'il soit bien cultivé, tant s'en faut; nous entendons seulement parler du rendement naturel et spontané du pays, qui est supérieur de beaucoup à celui des plus riches parties de la Chine, et même du Siam.

Le riz est une des productions les plus importantes des campagnes; sa qualité est supérieure. Dans les parties où l'eau fait défaut, on y plante le riz sec, qui donne des fruits moins beaux, il est vrai, que le riz aquatique, mais également nutritifs et abondants. Les rizières fournissent ordinairement deux récoltes chaque année, et on trouve encore le moyen, entre la première récolte et le second ensemencement, d'y planter des légumes qui ont tout le temps nécessaire pour venir à terme et fructifier.

Parmi les autres végétaux de l'Annam, il faut surtout citer ici le *Zea maïs* ou blé de Turquie, le millet, le chanvre, le *Rhia* ou ortie textile, la pomme de terre, l'igname, la patate, la noix d'arec, le bétel, le thé, le tabac, l'ananas. Parmi les arbres, il faut principalement mentionner le palmier, le cocotier, le bananier, le bambou, l'oranger, le citronnier, le laurier à canelle (*Laurus myrrha*, Lour.), le caféyer, le poivrier, le giroflier, le mûrier, le cotonnier, l'indigotier, le pêcher, l'amandier, le prunier. L'Annam produit également diverses essences très-propres à la menuiserie et à l'ébénisterie. On y trouve l'arbre qui produit le vernis, le bois de fer, le bois d'aloës, le bois d'aigle dont le parfum est très-recherché, etc. Pour ce qui est des plan-

tes médicinales, tinctoriales et industrielles, très-communes en Cochinchine, elles sont trop peu connues pour que nous essayons d'en parler ici [1].

Les richesses minérales de l'Annam ne sont pas moins considérables : on y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer extrêmement pur, d'étain, de sel, de salpêtre. Ces mines sont pour la plupart inexploitées [2]. Les rivières charrient en abondance des parcelles d'or, et on rencontre parfois des pépites assez volumineuses de ce précieux métal à la surface même du sol. Certaines pierres précieuses, et notamment les rubis, y sont assez communes.

Les arts et l'industrie sont loin d'avoir atteint à la perfection dont ils seraient susceptibles dans des contrées aussi heureusement dotées par la nature. En effet, les produits cochinchinois sont généralement inférieurs à ceux de la Chine. On fond assez mal les métaux, et la fabrication des armes est d'habitude fort défectueuse. Cependant la fonte des canons dans les arsenaux de Hué a fait d'incontestables progrès. Il n'en est pas moins vrai que les articles européens les plus recherchés en Cochinchine, sont toujours les armes blanches et les armes à feu. La porcelaine du pays est incapable de rivaliser avec la moins belle porcelaine chinoise ou japonaise. Les manufactures indigènes produisent des tissus de qualité supérieure. Les cotonnades y sont telle-

---

[1] On peut cependant consulter sur ce sujet la *Flora Cochinchinensis* du botaniste Loureïro.

[2] Les mines d'or les plus riches se trouvent du côté de la province chinoise du Yunnan ; celles d'argent avoisinent Chih-la, une des villes frontières de la Chine.

ment belles, qu'on les préfère souvent aux étoffes de soie, bien que ces dernières aient atteint un haut degré de perfection : la teinture seule réussit assez mal, ce qui fait que les soieries cochinchinoises l'emportent de beaucoup par la qualité du tissu sur l'apparence extérieure.

Depuis longtemps le commerce de l'Annam est à peu près exclusivement concentré dans les limites de cet empire. Il n'y a cependant aucun doute qu'une fois ouvert à la civilisation, il ne s'y forme de grands centres de négoce. Le commerce intérieur se fait aujourd'hui par le cabotage, et grâce aux fleuves et aux canaux, les marchandises peuvent être assez facilement transportées dans les diverses provinces. Il faut ajouter toutefois que les Cochinchinois envoient encore de loin en loin quelques bâtiments chargés de leurs produits en Chine, au Siam, dans la péninsule de Malâka, principalement dans les endroits fréquentés par les Anglais, et même à Batavia. Les relations de l'Annam avec le Japon paraissent avoir entièrement cessé.

En résumé, la Cochinchine est un pays qui présente les plus grandes ressources, et qui par les produits de son sol doit tenir une place tout à fait primordiale parmi les contrées de l'Orient. Sa situation, au point de vue commercial, est des plus avantageuses, et si l'Annam jouissait des bienfaits de la civilisation européenne, il deviendrait bientôt un des empires les plus riches et les plus florissants du monde.

Après avoir porté un coup d'œil rapide sur la condition actuelle de la Cochinchine, il nous reste à exposer les derniers événements qui ont motivé notre expédition contre cet empire, et à examiner la question que soulève l'établissement des Français à Tourane.

En vertu d'un traité d'alliance offensive et défensive conclu en 1787, entre le roi Louis XVI et Ghia-loung, empereur d'Annam, celui-ci concédait à la France le port et le territoire de *Han-san* (comprenant la baie de Tourane et la péninsule), avec les îles adjacentes de *Haï-wen* au nord, et de *Fai-fo*[1] au sud, à la condition qu'il lui serait fourni les secours nécessaires, en hommes et en numéraire, pour se rétablir sur le trône dont il avait été dépossédé. Ghia-loung s'engageait en outre à fournir à ses frais au roi de France au moins 60,000 hommes tout équipés, pour défendre le territoire qui nous était concédé, dans le cas où quelque puissance viendrait à y porter la guerre ou à nous le disputer.

Les intrigues d'une femme, qui avait résolu de se venger du mépris qu'avait témoigné à son égard l'évêque d'Adran, et peu après la révolution qui éclata en France, firent avorter l'expédition destinée au rétablissement de Ghia-loung. L'évêque d'Adran, qui avait été nommé plénipotentiaire du roi de France en Cochinchine, se voyant ainsi déçu dans ses espérances, frêta dans l'Inde quelques bâtiments, et ayant attaché à sa cause un petit nombre de marins français, fit voile pour Saï-gon. Après plusieurs affaires, et à la suite de certaines circonstances favorables, cette poignée d'hommes suffit pour rétablir Ghia-loung sur le trône d'Annam[2]. Toutefois le prestige du nom français s'ef-

---

[1] Faï-fo est un point très-important pour le commerce ; c'est l'un des principaux marchés où se négocient les affaires entre les marchands chinois et les annamiques. Jadis il était fréquenté par les Japonais.

[2] Voyez, sur ces événements, l'article que nous avons consacré à la Question de Cochinchine dans la *Presse* du 18 septembre 1858.

faça peu à peu dans cet empire, et après la mort de Pigneaux, évêque d'Adran, les chrétiens perdirent de jour en jour les libertés dont ils jouissaient depuis quelques années. Le successeur de Ghia-loung entreprit contre eux les cruelles persécutions qui ne cessèrent plus depuis cette époque. Plusieurs fois des navires français et d'autres puissances se présentèrent devant la baie de Tourane pour protester contre les actes d'odieuse tyrannie des souverains cochinchinois ; mais à peine avaient-ils disparu à l'horizon, qu'une recrudescence de persécution venait signaler leur départ.

Afin de mettre un terme aux actes de barbarie sans cesse renouvelés au Tongkin et en Cochinchine, le gouvernement français chargea, en 1856, M. de Montigny d'aller conclure avec la cour de Hué, un traité de nature à améliorer le sort des chrétiens dispersés dans les diverses parties de l'Annam, à ouvrir cet empire à nos bâtiments de commerce, et à obtenir la résidence d'un consul français à la capitale. On prétend qu'il avait également reçu l'ordre de demander la cession du port de Tourane ou de quelque île voisine, afin d'y établir une factorerie. M. de Montigny n'obtint aucun de ces résultats. Tout au contraire, S. M. Tu-duk, persuadée que les Français n'étaient venus les menacer qu'à l'instigation des chrétiens, résolut de se venger d'eux. La persécution redoubla. — Voici, à cette occasion, un extrait inédit d'une lettre que nous écrivait à cette époque un de nos correspondants particuliers :

.... « La cause ou le prétexte de cette violente persécution a été l'apparition ou plutôt le départ précipité des bâtiments de guerre français qui devaient accompagner M. de Montigny dans sa mission en Cochinchine. Autant la vue de nos

bâtiments avait effrayé le tyran de l'Annam, autant leur départ inattendu a contribué à le rendre cruel et insolent. Ce fut d'abord une véritable panique. On racontait des choses merveilleuses de l'invincible puissance des Français. Le peuple répétait partout comme des faits notoires, qu'au seul nom de *Français*, les éléphants du roi avaient tremblé et secoué la tête, que les canons avaient quitté leurs affûts, et qu'un insecte mystérieux venait chaque soir éteindre la lampe de l'empereur pour l'avertir de sa chute imminente. Enfin tout le monde croyait à une prochaine délivrance. Mais, hélas ! cette joie fut de courte durée. Les navires eurent à peine disparu à l'horizon, que les mandarins et le peuple prirent leur départ pour une véritable fuite ; la plus grande stupéfaction régnait par tout le pays. L'empereur et ses ministres profitèrent de cette circonstance pour tourner en ridicule les Français, et pour jurer d'exterminer tous les chrétiens. »

L'insuccès de la mission de M. Montigny, et peu après (20 juillet 1857) le massacre de Mgr. Diaz, vicaire apostolique espagnol au Tongkin, détermina une expédition contre la Cochinchine. En conséquence, le vice-amiral Rigault de Genouilly, commandant la division navale des mers de Chine, et à laquelle s'étaient joints deux bâtiments espagnols envoyés des Philippines, alla mouiller, le 31 août 1858, dans la baie de Tourane. Le lendemain matin il somma par écrit le gouverneur des forts de les lui livrer. Cette sommation étant demeurée sans réponse, il donna ordre aux forces françaises et espagnoles de commencer l'attaque. L'étendart national hissé au grand mât de la

Némésis[1] fut le signal à tous les bâtiments d'ouvrir le feu. Le lendemain, dans la matinée, les forts de l'est et de l'ouest avaient sauté ; la place était au pouvoir des alliés, et Tourane était solennellement proclamée colonie française.

Depuis la nouvelle de l'occupation de Tourane, on a reçu, le 27 novembre dernier, des dépêches de cette ville, datées du 24 septembre 1858. Ces dépêches annonçaient que les troupes françaises et espagnoles continuaient leurs opérations contre les Cochinchinois, auxquels on avait pris la ville de Jouron et les forts de Jeupon (*sic*) avec deux cents canons. Le vice-amiral Rigault de Genouilly attendait un renfort qui devait lui être envoyé de Manille, pour se diriger vers Hué, résidence de l'empereur d'Annam. Le bruit courait que Tu-duk avait concentré 100,000 hommes pour sa défense autour de la capitale.

L'expédition de Cochinchine se présente donc sous un aspect très-favorable : il ne s'agit plus maintenant que de poursuivre habilement une œuvre aussi heureusement commencée. Tourane est en notre pouvoir; le pavillon français y est arboré. Nous avons des droits incontestables à la possession de ce beau port de mer : il faut nous y maintenir et consacrer nos droits à cette occupation par un nouveau traité avec le gouvernement annamique. Pour en arriver là et pour obtenir entière satisfaction, il sera, sans doute, nécessaire de nous présenter sous les remparts que nos ancêtres ont construits autour de Hué. L'opération est difficile ; mais le succès n'en saurait être douteux.

---

[1] Frégate de 50 canons, portant le pavillon amiral

Le sang de nos compatriotes versé en Cochinchine, les insultes qui ont terni depuis longtemps les couleurs du pavillon tricolore dans ces parages, nous donnent le droit d'imposer par la force nos conditions à l'empereur Tu-duk. Ce qu'il nous faut, pour le moment, doit se borner à ce que nous accordait le traité de 1787. Maîtres de quelques îles sur les côtes de Cochinchine et de la magnifique baie de Tourane, nous occuperons une des plus belles positions que l'on puisse souhaiter à une puissance maritime dans les mers de l'Asie orientale. Car, ainsi que l'a dit un observateur anglais bien digne de confiance[1], Tourane et son promontoire sont pour la Cochinchine, ce que Gibraltar est pour l'Espagne, « avec cette différence en faveur de Tourane, qu'outre sa position inexpugnable, elle offre l'avantage important d'un havre et d'un port à l'abri de tous les vents dans toutes les saisons de l'année, et parfaitement convenable à une grande escadre. » Il s'agit donc avant tout de bien nous établir sur ce point, sauf à peu satisfaire l'ambition de M. Veuillot, qui voudrait qu'on entreprenne de suite la conquête de la Cochinchine toute entière !

L. LÉON DE ROSNY.

APPENDICE.

DOCUMENTS SUR L'EMPIRE ANNAMIQUE.

I. GÉOGRAPHIE.

L'empire d'Annam comprend vingt-deux provinces nom-

---

[1] John Barrow, *A Voyage to Cochinchina* (London, 1806; in-4°), et trad. de Malte-Brun (Paris, 1807; in-8°), chap. XI.

mées *chu*, lesquelles renferment trente et une villes principales ou préfectures nommées *tran*, d'où il résulte que certaines provinces ont plusieurs villes principales ou centres administratifs. Voici les noms cochinchinois de ces trente et une préfectures.

TONGKIN.

1 *Kouang-yen-tran.*
2 *Touyen-kouang-tran.*
3 *Thœï-ngouyen-tran.*
4 *Lang-bak-tran.*
5 *Kao-bang-tran.*
6 *Sœn-taï-tran.*
7 *Kiñ-bak-tran.*
8 *Hay-dong-tran.*
9 *Nam-ha.*
10 *Nam-thuœng-tran.*
11 *Hung-hoa.*
12 *Thañ-ngoaï.*
13 *Thañ-noï.*

COCHINCHINE.

14 *Ngé-an-tran.*
15 *Kouang-biñ-tran.*
16 *Kouang-tri-tran.*
17 *Kouang-duk-tran.*
18 *Kouang-nam-tran.*
19 *Hoa-ngaï-tran.*
20 *Ki-ñœn-tran.*
21 *Fou-yen-tran.*
22 *Na-trang-tran.*
23 *Biñ-thouan-tran.*
24 *Bien-hoa-tran.*
25 *Fan-yen-tran.*
26 *Diñ-tuœng-tran.*
27 *Viñ-thañ-tran.*
28 *An-ghiang-tran.*
29 *Nam-vang-tran.*
30 *Ha-tien-tran.*
31 *Go-sat-tran.*

II. CHRONOLOGIE ANNAMIQUE.

La dynastie actuelle des empereurs d'Annam porte le nom de *Ngouyen;* elle est d'origine tongkinoise. Un des membres de cette famille ayant obtenu, dans le cours du seizième siècle, le titre héréditaire de *tchoua* « seigneur », s'établit en Cochinchine à titre de lieutenant du roi de Tongkin. Quelques années plus tard, le chef des Ngouyen se déclarait indépendant et se faisait nommer roi d'un

nouvel état auquel il donnait le nom de An-nam « le sud paisible ». Voici la liste des princes qui ont régné sur l'Annam avec le titre de roi (*wuœng*) depuis *Tien-wuœng* jusqu'à l'interrègne de 1777, et avec le titre de souverain-empereur (*hoang-dê*) depuis *Ghia-loung* jusqu'à nos jours.

1.	*Tien-vuœng*, règne de.	1570 à 1614
2.	*Saï-vuœng*, fils de *Tien-vuœng*. . .	1614 — 1635
3.	*Thuœng-vuœng*, fils de *Saï-vuœng*.	1635 — 1649
4.	*Hien-vuœng*, fils de *Thuœng-vuœng*.	1649 — 1668
5.	*Ngaï-vuœng*, fils de *Hien-vuœng*. .	1668 — 1692
6.	*Miñ-vuœng*, fils de *Ngaï-vuœng*. .	1692 — 1724
7.	*Niñ-vuœng*, fils de *Miñ-vuœng*. . .	1724 — 1737
8.	*Vo-vuœng*, fils de *Niñ-vuœng*. . . .	1737 — 1765
9.	*Hieou-vuœng*, fils de *Vo-vuœng*. .	1765 — 1777
	Interrègne de deux ans.	1777 — 1779
	Gouvernement des frères *Taï-sœn*.	— 1801
10.	*Ghia-loung*, neveu de *Hieou-vuœng*.	1779 — 1820
11.	*Miñ-mâng*, fils de *Ghia-loung*. . .	1820 — 1842
12.	*Thiou-tri*, fils de *Miñ-mâng*. . . .	1842 — 1847
13.	*Tu-duk*, fils puîné de *Thiou-tri*. . .	1847 — »»

Tu-duk est l'empereur qui règne actuellement dans l'Annam. Son nom était *Hoang-ñam* avant de monter sur le trône. Il fut proclamé le 16 novembre 1847, au préjudice de son frère aîné, à qui revenait de droit la couronne de Cochinchine.

III. NUMÉRATION, POIDS ET MESURES.

Le système numérique usité dans l'empire d'Annam est décimal. Comme celui des Chinois, il s'élève à des nombres extrêmement considérables et tout à fait hors d'usage. Les Annamiques emploient les chiffres de la Chine ; mais ils possèdent pour figurer leurs noms de nombre des caractères

particuliers composés d'une partie figurative chinoise indiquant leur valeur, et d'une partie phonétique indiquant leur prononciation dans la langue parlée[1].

Poids et mesures.

Voici une table de concordance des poids usités dans l'empire d'Annam.

POIDS COCHINCHINOIS.				POIDS FRANÇAIS. kilog. gr.
10 *aï* « atomes »	=	1 *tran*. . . .	=	000,0000003905
10 *tran*.	=	1 *huy*.. . . .	=	000,000003905
10 *huy*.	=	1 *tchao*.. . .	=	000,00003905
10 *tchao*. . . .	=	1 *hot*.	=	000,0003905
10 *hot*..	=	1 *hao*.. . . .	=	000,003905
10 *hao*.	=	1 *li*..	=	000,03905
10 *li*.	=	1 *fan*.	=	000,3905
10 *fan*.	=	1 *dong*. . . .	=	003,905
10 *dong* « maces »	=	1 *luong*. . . .	=	039,05
10 *luong* « taëls »	=	1 *nen*.	=	390,5
16 *luong*. . . .	=	1 *kan*.	=	624,8
10 *kan* « catties »	=	1 *yen*.	=	6248,0
50 *kan*.	=	1 *biñ*.	=	31240,0
100 *kan*.	=	1 *ta*.	=	62480,0
500 *kan*.	=	1 *kouan*.. . .	=	312400,0

Mesures de longueur.

L'unité, appelée *thuœk*[2], diffère de longueur suivant

---

[1] On trouvera les noms de nombre annamiques et les caractères qui les représentent dans notre *Notice sur la langue annamique*. Paris, 1855, in-8°.

[2] Consulter pour cette mesure : Taberd, *Diction. annamit.;* Blancard, *Manuel du commerce des Indes;* White, *Voyage to Cochinchina;* Morrison, *Chinese commercial guide;* Hedde, dans le *Chinese repository*, 1846. Quant aux indications de MM. Wells-Williams et de Montigny, elles

que n'eût peut-être jamais rêvées l'imagination des poëtes, *l'industrie, les langues, l'état, les religions,* tout fonctionnait, tout était construit sur des plans spéciaux et inusités. — Cette originalité, cette autonomie du Nouveau-Monde est un des traits qui nous frappe à la première vue. — Un autre, c'est que tout y paraissait neuf : la nature, moins fatiguée, plus vigoureuse, semblait se sourire à elle-même et s'y complaire dans les splendeurs de son berceau ; les cœurs y étaient naïfs, désintéressés, pleins d'élan, et les mœurs qui s'y montraient lettres vives ne portaient en rien les traces de ce relâchement qui stigmatise les civilisations vieillies.

Christophe Colomb, patroné par Isabelle, aborda aux Antilles l'année même (1492) où Ferdinand le Catholique enlevait aux Maures leur dernier asile. — Comme pour bénir ce triomphe, quand la croix se dressait sur les ruines de Grenade, apparaissaient en un mirage ces contrées lointaines qui devaient s'ajouter à l'Espagne victorieuse et qui eussent pu — Charles-Quint advenant — lui assurer la domination universelle. Mais l'Espagne, et c'est le tort de l'époque, n'avait pas les lumières suffisantes pour apprécier, pour diriger des civilisations aussi hétéroclites que l'étaient celles du Nouveau-Monde, et nul alors n'eût osé se demander si elles avaient utilité et droit d'existence dans le concert humanitaire. Un bon *code international* tel que nous le voulons aujourd'hui eût évité bien des calamités à l'Amérique, la perte de trois siècles, celle d'une partie de ses monuments et de ses souvenirs, l'extinction presque totale de ses races, et épargné à l'Europe les inutiles sacrifices qu'elle a faits. Cependant le pape Alexandre VI venait de promulguer, en vertu de son omnipotence, une bulle par laquelle,

divisant le monde en deux parts, il donnait (non en propriété, mais en tutelle, et comme suzerain spirituel et vicaire de Jésus-Christ) — à la couronne de Portugal tout ce qui était découvert ou restait à découvrir à l'est des Açores,— à celle d'Espagne tout ce qui se trouverait à l'ouest de ces îles. C'était préparer la réunion de la chrétienté, car il était facile de prévoir que des deux puissances de la péninsule l'une absorberait l'autre. — Forts de cette décision, qu'ils regardèrent comme leur constituant un droit de propriété sur les biens, sur les corps et sur les âmes, les Espagnols, qui bouillonnaient de fierté au seul récit de leurs luttes nationales, et que stimulaient du reste les exploits des Portugais, s'élancèrent vers la terre de l'*or*, et comme Omar, dans l'enthousiasme aveugle de leur foi, ils ne surent que vaincre et détruire....

Si curieux, si frappants qu'ils puissent être, nous ne suivrons pas ici les détails de la conquête, improbables en beaucoup de points, désespérants dans d'autres. — A côté d'incontestables traits d'habileté (Fernando Cortez), de vertu (Las Casas), d'indomptable courage (Alvarado, Guatimozin), se montrent des faits odieux et criminels que la plume souffre à retracer, des actes stupides auxquels on refuserait de croire. On dirait, dans certaines histoires, dans les plus populaires surtout, un roman du temps de la chevalerie dans lequel l'auteur tient plus au merveilleux des moyens qu'à la convenance, à l'unité du caractère de ses héros dont il se garde bien de développer logiquement les passions..., un véritable drame à tiroirs. Dans l'intérêt de la justice historique, de la science et de la dignité humaine qu'outragent également les instincts cupides attribués aux Espagnols et les

homicides coutumes qu'on prête aux Américains, il serait bien digne de la critique de comparer, de peser les témoignages des historiens, de restituer les passages qui ont pu être omis, le tout en tenant compte du plus ou moins de lumières et des motifs ou des passions qui ont pu inspirer ou contraindre ces auteurs. On est effrayé parfois de l'imperturbabilité, disons mieux, de l'insolence du récit : avoir des chevaux invulnérables et immortels qui bravent les armes, le climat, les changements et l'insuffisance du régime ; avec une centaine d'aventuriers mutins soutenir le choc de multitudes compactes et disciplinées, les rompre ; disperser sans mort d'hommes ces multitudes dont chaque individu s'enlace corps à corps avec l'ennemi et se fait transpercer pour l'atteindre, sont des exploits de la compétence de l'enchanteur Merlin et de la fée Morgane. Les Espagnols avaient des auxiliaires, ils étaient plus nombreux, l'ennemi l'était moins. Très-bien, mais il fallait le dire, puisque vous faites une narration sérieuse. Au point de vue moral, l'historien doit émouvoir ses lecteurs pour élever, pour développer leur caractère moral ; au point de vue pratique, il doit, pour instruire, signaler les conséquences naturelles des choses et les malheurs qui résultent de nos imprévoyances et de nos défauts. L'histoire n'a pas seulement pour objet de mettre en lumière des faits étonnants ou contestables, c'est encore et surtout l'art de former des hommes. Sous tous ces rapports, l'histoire de l'Amérique, par la grandeur ou la légitimité des mobiles qui sont en jeu, la *foi*, la *patrie;* par l'énergie audacieuse des passions qui attaquent ou qui résistent, par la question de justice inévitable et de postérité qui doit la clore, est plus que toute autre propre à remplir

le but moral et intellectuel que doit se proposer l'historien. En attendant qu'une plume indépendante veuille bien nous donner la critique ainsi que l'histoire raisonnée et positive de la conquête, examinons quant à présent la constitution géographique de ce continent.

La simplicité qui éclate dans la diposition de ses parties, la grandeur des lignes, la hardiesse du relief nous étonnent et nous ravissent. Ce ne sont plus là les formes tourmentées, indécises et si compliquées du vieux continent qui semble être un chaos de mondes superposés. Ici les patrons changent : tout est jeune, vigoureux, nettement accusé, et l'esprit qui se repose se sent agrandi et soulagé. A l'ordonnance qui nous frappe comme un trait de lumière, nous reconnaissons de suite la main de la Providence ; et tout en bénissant, nous méditons, espérant de surprendre en son plan primitif les secrets de la suprême harmonie.

Deux océans enceignent l'Amérique et donnent chacun une forme particulière à ses rivages : l'un — le Pacifique — rocheux et semé d'écueils, bat avec fureur les côtes de l'ouest, qui déchirées en certaines parties, incessamment s'élèvent (Chili) comme pour se dérober à l'abîme; l'autre océan — l'Atlantique — mer plus libre et aux fonds sabloneux, semble céder devant le continent qui s'avance avec sa civilisation de l'Union, ses forêts vierges du bassin de l'Amazone et ses pampas.

On dirait que l'archipel si complexe de la Terre de Feu, les golfes, îles et archipels de la partie australe du Chili, le golfe de Panama, la mer Vermeille, l'archipel de Quadra et Vancouver, la presqu'île d'Alaska et les îles Aléoutiennes qui la continuent (un courant polaire afflue par le détroit de

Bering), — dans lesquelles la direction des déchirures et des passages qui se sont ouverts atteste l'action des courants du grand Océan, — sont le relief de montagnes qui se soulèvent sur la longueur de tout un hémisphère, et comme une sous-base qui s'ajoute au continent pour mieux le défendre.

Sur l'étroite langue de terre demi-circulaire qui forme l'isthme de Panama, les deux mers semblent prêtes à se rejoindre; mais comme si du côté de l'Atlantique les forces marines étaient expirantes et le sol toujours victorieux, apparaissent deux golfes : celui des Antilles, qu'un effort plutonien décélé par le cercle volcanique de son archipel a soulevé du fond des mers, et le golfe de Mexique que le Mississipi s'efforce de combler en avançant chaque année au large et de 350 mètres la pointe mobile de son delta quadrangulaire. Ce mouvement, suivant toute apparence, a déjà enlevé au golfe un espace de plus de 100 lieues, à le prendre au point où le premier bras (*bayou*) appelé Chafalaya, qui était alors son embouchure, s'est détaché du fleuve géant; à calculer de ce point, d'après le mouvement actuel de sa pointe, le delta aurait commencé son action envahissante vers le cinquième ou sixième siècle de notre ère; — mais, vu la circonstance des défrichements qui laissent tomber dans le fleuve de gros arbres qui parvenus à son embouchure s'accrochent entre eux et forment de grands amas, des espèces de cages, et finalement des môles immenses que les sables et le limon ne tardent pas à remplir, — il est à penser que ce progrès du fleuve a été beaucoup plus lent. On ne s'éloignerait sans doute guère de la vérité en rapportant l'origine de ce delta à une époque quatre ou cinq fois

plus ancienne, ce qui du reste se rapprocherait de l'effet que produisent nos fleuves d'Europe.— Somme toute, la côte de l'Atlantique, dont tous les estuaires des fleuves ont été élargis par le mouvement incessant des marées, toujours plus fortes dans les golfes qui s'ouvrent à l'ouest[1], paraît formée en partie par les montagnes du littoral, en partie par les sables que les fleuves ont entraînés, que la mer a remaniés, mêlés aux siens propres, et déposés sur les côtes par l'action de ses lames de fond et de ses courants littoraux.

Pour servir d'axe et de point d'appui à ces contrées aussi étendues que l'Asie toute entière, s'élèvent les Andes[2], montagnes énormes couronnées de plateaux cultivés, de lacs et de volcans en feu, aux flancs couverts de neige, qui versent parfois des déluges, et dont les cratères rivalisent de hauteur avec les plus gigantesques sommités de l'Asie centrale[3]. Ces montagnes se prolongent sans interruption sur une longueur de 3,000 lieues, et passent d'une part dans l'archipel de Baffinpary, d'autre part par les îles de la Terre

---

[1] Prenons pour exemple l'Amazone.— Ce fleuve, sans doute à cause de sa profondeur, qui est de 100 brasses, continue son cours dans la mer avec laquelle il ne confond ses eaux qu'à la distance de 80 lieues.— Le flux de l'Océan se fait sentir jusqu'à Abidos, à 150 lieues de son embouchure, et dans les Malines, le désastreux prororoca, immense barre d'eau (l'embouchure de l'Amazone est, au plus large, de 80 lieues) de 15 pieds de haut, s'avance le long du fleuve renversant tout sur ses rivages.

[2] De *anta*, *anti*, cuivre,—parce qu'elles renferment des mines de ce métal que les nations civilisées d'Amérique avaient eu l'art de tremper, comme nous faisons de l'acier.

[3] Le Chimborazo a une hauteur de près de 7,000 mètres.

de Feu pour aller constituer d'autres mondes aux deux pôles; elles lancent à travers le continent des ramifications diverses qui déterminent les bassins des plus grands, des plus volumineux fleuves du monde. Parmi ces fleuves distinguons: 1° entre ceux qui débouchent au midi, fleuves aux rivages solennels ou pittoresques, et qui dans leurs nombreux méandres portent la fertilité et la fraîcheur sur d'incroyables espaces : l'Orégon, le Parana, l'Amazone (4443 kilom.), le Mississipi (4,443 kilom.); ce dernier surtout, qui ajouté bout à bout à ses affluents ferait le tour de la terre dans ses parties navigables seulement, et presque deux fois ce tour si l'on y comprenait la partie irrigable que la nature destine aux besoins de la végétation. Ces fleuves si bien fournis par les glaciers des hautes montagnes où ils prennent leur source, si bien artériés et qui couvrent véritablement des empires, car ils nourrissent des zones végétales distinctes et les faunes correspondantes qui en résultent, ont sans doute par le dépôt de leurs sédiments et à mesure que le cours des siècles a déplacé leur lit et leur embouchure, façonné les immenses plaines où ils règnent. Dominant pour répandre autour d'eux l'abondance et la vie, ils ressemblent aux bons rois, et nous rappellent l'antiquité qui avait, et pour cause, divinisé les fleuves, dont sa science, que nous ignorons, avait pénétré les bienfaits et les harmonies. Un Dieu ne se lasse jamais, il mesure, il proportionne ses dons; il en est de même de ces fleuves. Nous nous sommes amusé, ou plutôt recueilli, en calculant que la masse circulante de leurs eaux — si elle était uniformément répartie comme on le fait en irriguant — couvrirait la surface entière du bassin qu'ils parcourent, preuve que l'Auteur des choses a

tout disposé en vertu de nos besoins et de nos industries futures. Il a même prévu notre négligence et nos erreurs : aussi dans nos climats a-t-il envoyé la pluie (les pluies tropicales tiennent encore à d'autres harmonies), pour suppléer aux eaux que nous laissons perdre. Il a fait plus encore : il a complété ses harmonies de manière que ni l'accident ni la différente position des lieux n'en puissent déranger les lois. Plus les vallées sont profondes, plus il y fait chaud, et la plus grande chaleur fait évaporer, laisse perdre dans l'air une plus grande quantité d'eau qui n'humectera plus le sol : or c'est précisément ces chaudes vallées qui réclament un arrosage plus abondant. Qu'a fait le Créateur? La physique d'observation, qui ne se charge pas d'expliquer le pourquoi des choses, répondra : Plus le lieu est bas, plus les gouttes qui tombent sont volumineuses, parce qu'elles se sont chargées, augmentées de la vapeur d'eau répandue dans les couches d'air qu'elles ont traversées. La science n'est véritablement en soi que les conséquences logiquement déduites d'une harmonie qui en représente le principe fondamental. Il n'est donc pas nécessaire de rappeler que dans les climats tropicaux, où la chaleur de l'été fond plus vigoureusement les glaciers alimentateurs, la pluie est moins fréquente ; mais aussi, quand elle tombe, c'est que cette ressource manque, et elle doit par suite être plus abondante.

2° Les fleuves qui desservent le nord de l'Amérique et qui ont un régime tout différent : moins longs et plus véhéments, ils se précipitent malgré les obstacles qui les encombrent, ils se brisent en hautes et puissantes cascades, — minant la surface et la base de leurs lits de roches qui tom-

bent et reculent chaque jour vers leur source; — puis ils s'engouffrent dans de grands lacs[1] — qui se succèdent par étages, se déversant les uns dans les autres — pour y amortir leur action destructive, en combler le lit, et couvrir d'archipels verdoyants ces méditerranées malsaines devenues inutiles depuis que l'homme, abandonnant la chasse et la pêche, a délaissé la vie sauvage pour la vie civilisée. Au sortir de cette chaîne de lacs, ils se dirigent vers la mer, y arrivent chargés de sable et de limon qui remplit leur estuaire d'un nombre infini d'îles. Mais la mer aussi a son régime; elle roule ses sables et ses débris vers la côte, elle les oppose aux fleuves, et de ces actions combinées résultent ces vastes dépôts, ces bancs de sable aussi grands que des royaumes[2], sur lesquels les pêcheurs de toutes les nations

---

[1] Pour ne parler que des principaux: Le lac *Huron* a 80 lieues sur 30, une profondeur de 75 brasses, et son niveau se trouve à 595 pieds au-dessus de l'Océan; le lac *Erié* a 80 lieues sur 18, une profondeur de 18 brasses et une altitude de 564 pieds; le lac *Ontario*, beaucoup plus bas, n'a qu'une altitude de 235 pieds, une surface de 60 lieues sur 16, et une profondeur de 100 brasses. C'est entre ces deux derniers que se trouve la célèbre cataracte de Niagara qui a 140 pieds de haut, et dont le spectacle grandiose frappe de stupeur et d'admiration.

[2] Le banc de Terre-Neuve a 250 lieues de long sur 80. Hydrographiquement on pourrait aussi le considérer comme un produit du fameux courant ou fleuve marin appelé *Gulf-stream*, auquel on pourrait aussi attribuer une certaine influence dans la production des bancs de Bahama. — Parti du courant perpétuel des tropiques, le *Gulf-stream* entre dans la mer des Antilles, en sort par le canal de Bahama avec une vitesse de 5 pieds par seconde et a une largeur de 15 lieues; il longe les États-Unis; puis, s'élargissant toujours, arrive au banc de Terre-Neuve sur une amplitude de 80 lieues; —détourné par ce banc, il traverse l'Atlantique

se donnent rendez-vous. Plus tard les lacs comblés se transformeront en champs cultivés et en villes manufacturières, les îles de l'estuaire en ports de commerce, et toute cette population viendra échanger les produits de sa civilisation contre le labeur et l'adresse du pêcheur des bancs.

A la constitution que nous venons de décrire appartiennent — pour nous en tenir aux généralités —

D'abord le Saint-Laurent avec son groupe pittoresque des mille Iles et ses mers d'eau douce nommées lacs supérieurs, Michigan, Huron, Érié, Ontario, dont la navigation a vaincu les rapides (les sauts de Sainte-Marie, de Saint-Louis, le Niagara) par un système de canalisation qui a coûté soixante-dix millions. Aujourd'hui des navires de deux cents tonnes remontent jusque dans le grand lac, pour les besoins commerciaux d'une foule de petites villes que les infatigables colons de l'industrieuse Angleterre ont élevées sur ce sol naguère barbare, et qui actuellement produit du blé en abondance.

La Mackensie, de 600 lieues de cours, avec le double phénomène des glaces et de l'archipel de son embouchure, et ses nombreux lacs qui desservent le versant le plus septentrional de l'Amérique, parmi lesquels on distingue les lacs des Rennes, de Wollaston, d'Atabaska, du Grand-Esclave, du Grand-Ours.

Enfin tous les fleuves de la baie d'Hudson avec leurs lacs, — remblayeurs infatigables qui rayonnent autour de cette

---

et gagne les Açores ; il a alors acquis une largeur de 160 lieues. Enfin, se réfléchissant sur les côtes d'Afrique, il va rendre ses eaux au courant équinoxial dont il provient, après une course de 3,800 lieues.

mer condamnée à devenir continent, et presque fermée déjà par l'île Southampton. Ce travail de construction géographique, que ne sauraient arrêter les frimats de cette latitude, n'en est peut-être que plus admirable sous les monceaux de neige et de glace qui nous le cèlent. Il est surtout sensible dans la petite baie de Saint-James, qui seule sert de réceptacle à dix ou douze de ces fleuves *lacustres*, et se présente toute parsemée d'îles, les unes rocheuses, les autres nouvellement formées.

A part leur utilité zoologique,— car il est constaté que le peu de pente et la grande étendue des berges sont favorables à la multiplication du poisson,— ces lacs formateurs d'archipels et que nous nommerons, si vous le voulez, *lacs de comblement*, remplissent dans la nature un rôle éminemment social, puisqu'ils recueillent, pour en augmenter la surface du continent, des *limons* que les fleuves auraient transportés loin des côtes,— aussi loin au moins que leur cours se continue dans la mer, — et déposés, perdus à une grande profondeur dans l'océan. Est-il besoin d'ajouter que si les fleuves du midi de l'Amérique ont moulé les plaines, les bassins qu'ils occupent, c'est — sauf le mouvement progressif de leur embouchure ou de leur delta[1] — parce que, comme le Nil, sortant de leur lit et inondant le pays à l'épo-

[1] Les continuelles alluvions d'un fleuve posent toujours et naturellement les linéaments d'un delta, — et ce delta ne disparaît que là où le flux et le reflux des mers lui substituent violemment une large embouchure, un estuaire. On peut vérifier ce fait en comparant les deltas du Nil et du Mississipi avec les estuaires des fleuves d'Amérique qui débouchent directement dans l'Atlantique.

que des crues (l'Amazone à 50 lieues de ses rives, l'Orénoque à 25 lieues, etc.), ils l'ont couvert de lacs d'*inondation*, véritables lagunes fluviatiles qui retiennent et déposent avec leurs sédiments tous les éléments de fertilité que les fleuves resserrés entre des digues eussent entraînés à la mer. On sait que par suite des lesses maladroites que l'homme a voulu leur imposer, le Pô en Lombardie, le Rhin et l'Escaut en Hollande, ont élevé le fond de leur lit bien au-dessus du niveau des campagnes environnantes. Singulière perplexité : si le fleuve reste libre, il inonde ; si on l'endigue, il menace d'une inondation plus désastreuse encore. Le dilemme semblerait accuser la nature et nier la puissance du génie de l'homme. Il n'en est rien cependant, et si nous observons avec soin ~~la nature~~ le phénomène, nous parviendrons toujours, non pas à ~~la~~ le dominer, mais à ~~la~~ le régir par l'effet même du jeu de ses propres lois. Ainsi l'a voulu la Providence, et ce qui le prouve pour la question qui nous occupe, c'est l'ingénieux système du *colmattage* qui élévera peu à peu et sans péril, en en faisant une terre culturale de premier ordre, tout le sol de la Hollande au-dessus des hautes marées qui la menacent.

Les réflexions qui précèdent nous font sentir deux choses: la première, qu'à l'instar des êtres que nous disons organisés parce que leur volume restreint, les rapports évidents de leurs parties, la brièveté de leur existence, nous ont permis d'en saisir la fonction ou l'ensemble, un fleuve aussi est un organisme *prédestiné* à un but, qu'il a des parties distinctes qui doivent se succéder dans un certain ordre, et que les parties ont chacune leurs phases spéciales. Seulement les

proportions sont singulièrement agrandies et dans l'espace et dans le temps.

La deuxième, c'est que, pour juger de l'influence, de l'action, du travail géologiques et géographiques d'un fleuve, il faudrait le prendre à sa source, dans le glacier, nous devrions dire dans le nuage même qui l'alimente, le suivre pas à pas dans ses évolutions à travers les âges, l'étudier surtout dans la partie de mer qui le reçoit, relativement aux vents, aux courants, aux marées qui constituent le régime de cette dernière. Rien n'est isolé dans l'univers, et toutes ces questions doivent être élucidées en elles-mêmes et dans les rapports qui les lient, si l'on veut établir sur ses bases rationnelles la science philosophique et positive du développement du globe que nous habitons. Moins remaniée par les cataclysmes, l'Amérique, dans son système hydrographique si simple, si largement développé, si bien lié (l'Amazone et l'Orénoque), ou si propre à l'être, paraît avoir mieux conservé que le reste du monde, les traces des opérations et des destinations primitives. C'est donc essentiellement et sous ce premier rapport, un continent d'étude proposé aux longues et patientes recherches d'une géologie judicieuse. Des savants ont déjà illustré cette voie; nous faisons des vœux que ce siècle puisse la clore, et qu'à la géographie actuelle, muet ossuaire des mondes disparus, succède une géographie déductive qui nous trace les évolutions terrestres dont le présent n'est que le terme ou la conséquence.

CH. DE LABARTHE,
membre de la Société Asiatique.

LA DESCENTE AUX ENFERS,

Épisode du *Mahâbhârata*,

TRADUIT DU SANSCRIT.

Le poëme indien du Mahabharat, que nous aimerions mieux nommer la Bharatide, a fourni matière depuis trente ans à de nombreux et intéressants extraits, reproduits dans toutes les langues modernes; et cependant cette mine immense est encore loin d'être épuisée. Parmi les épisodes qui se rattachent au sujet principal du poëme, un des plus riches sans contredit est l'Ascension d'Arjunas au ciel, publiée et traduite depuis longtemps par le savant et judicieux M. Bopp. Pénétré de son importance et de son haut spiritualisme, nous avons été heureux de retrouver son complément, sa conclusion, dans la Descente de Yudhisthiras aux enfers, épisode traduit par nous en 1853, et que nous réservions jusqu'ici pour un travail plus étendu. L'intéressante étude de M. Foucaux sur le *Mahaprasthanika* lui servant d'introduction naturelle, nous nous empressons de le placer ici à la suite de la nouvelle publication dont il a enrichi cette *Revue* [1].

Après une guerre longue et cruelle qui a moissonné toute sa famille en lui laissant un trône teint du sang le plus cher, Yudhisthiras, prince juste par excellence, renonçant aux grandeurs terrestres, se retire avec ses frères et son épouse dans les hautes vallées de l'Himalaya, afin d'y purifier leurs âmes et de s'y préparer au ciel. Ils poursuivent longtemps ce pieux voyage; ils montent, ils montent encore; ils approchent du sommet. Mais, trop faibles de vertu et de foi pour atteindre le but suprême, Sahadévas et Nakulas les vaillants, Dropadi la constante, Arjunas le sage, Bhimas le fort, tombent et meurent; Yudhisthiras le juste parvient seul à la cime

[1] Voyez, à la page 25 de ce volume, l'article de M. Foucaux.

où l'attend le char brillant d'Indras. Accompagné d'un chien fidèle, il soutient de nouvelles épreuves ; sa vertu en triomphe, il entre dans le ciel [1]. Mais, au lieu d'y trouver ses frères dans la foule des âmes glorifiées, il n'y aperçoit que ses ennemis, et, parmi eux, Duryodhanas, l'ardent persécuteur de sa famille. Saisi de douleur, il n'a point de repos ; il résiste aux conseils des sages, il veut revoir ses frères, quel que soit leur séjour, et les dieux cédant à sa prière, lui donnent un guide pour descendre aux enfers. C'est ici que commence notre extrait, et que nous laisserons parler le poëte.

TRADUCTION.

Yudhisthiras, du haut de l'empyrée, accompagne le messager céleste. Celui-ci marchait en avant; le roi suivait ses pas rapides : descente sinistre et effrayante, sombre retraite des âmes coupables, enveloppée de noires ténèbres, encombrée d'algues impures, empestée de l'odeur du péché qu'exhalent partout la chair et le sang ; lieux remplis de milliers de cadavres, hérissés d'os et de chevelures, fourmillant d'insectes et de vers ; d'où jaillissent des flammes dévorantes, où planent des corbeaux, des vautours sur des monceaux de corps à face blême, mutilés, déchirés, privés de pieds et de mains.

Le prince marchait au milieu des cadavres, dans cette odeur de mort, les cheveux hérissés, l'esprit plein de tristes pensées. Devant lui le fleuve infranchissable roulait ses ondes flamboyantes et la forêt de glaives balançait ses feuilles acérées. Il vit des rochers de fer, des cuves de lait brûlant et d'huile incandescente, des arbres aux épines meurtrières, et tous les supplices des méchants.

---

[1] Voir le *Mahaprasthanika*, traduit par M. Foucaux. Paris, 1856; in-8°.

A l'aspect de ces sanglantes horreurs, il dit au messager céleste : « Est-ce ici le chemin qu'il faut suivre? Où sont donc mes frères? Réponds-moi ! »

« C'est ici le chemin, lui répondit le guide ; moi je dois retourner vers les dieux ; sors d'ici avec moi, si cette vue te fatigue. »

Yudhisthiras, troublé par les miasmes funestes, revenait tristement sur ses pas, quand tout à coup des voix plaintives lui crièrent du sein des ténèbres : « Hélas ! hélas ! roi de justice, équitable Yudhisthiras, arrête-toi pour nous secourir ! Sous tes pas s'élève un vent pur qu'embaume le parfum de ton âme et qui vient nous ramener le calme, ce calme attendu si longtemps. Arrête-toi un instant, illustre Bharatide ; car, toi présent, nous cessons de souffrir. »

A l'ouïe de ces cris lamentables qui s'élevaient à ses côtés, Yudhisthiras, vivement ému, s'arrêta en disant : Hélas ! Ces voix chéries tant de fois entendues, c'est à peine s'il put les reconnaître dans leur expression douloureuse....

Tout à coup, rentrant en lui-même, navré d'une amertume profonde, accusant la justice des dieux dans cette atmosphère suffocante : « Retourne, dit-il au messager, vers ceux qui t'envoyèrent ici ! Quant à moi je ne retourne pas, je reste ! et puisse ma présence consoler mes frères malheureux ! »

Le guide, entendant ces paroles, remonta vers le séjour d'Indras et fit connaître au roi des dieux la résolution du Bharatide.

Après avoir laissé un instant Yudhisthiras dans le séjour des peines, Yamas et tous les autres dieux descendirent dans le gouffre infernal. A l'éclat des splendeurs célestes

en nombre et en mesure, le début de cette noble page d'antique inspiration orientale.

Nuntius antevolat, sequitur Pandavius heros
Horrendum per iter, septum pallentibus umbris
Omnigenûm scelerum ; præceps, immane barathrum,
Stagnat ubi fetor vitii, morbique, necisque ;
Sævit ubi flammæ strepitus, dùm vermibus atris,
Vulturibus, corvisque, ululisque abrepta feruntur
Ossa, caro, crines miserorum, et gurgite toto
Monstra cruenta vorant humanæ stragis acervos...

Ille cadaveribus mediis, horrore silenti,
Progreditur, tristes volvens sub pectore curas.
Ponè fluit minitans undis torrentibus amnis,
Ensiferumque nemus falces protendit acutas ;
Ferrea stat rupes, fervent fornacibus imis
Lac oleumque tumens artus esura nocentes ;
Undique putre solum spinis scatet, ignibus aer,
Terribilesque reis intentant omnia pœnas.

« Quæ via, quis gurges ? Non mortis lurida regna,
« Fratres innocuos felici in sede requiro ! »

Hæc ait ægro animo, caligine cœcus opacâ,
Ad lucem properans, medio quùm clamor ab antro
Tollitur : « Alma deûm proles, justissime regum,
« Hùc ades, optatæ nobis spes una quietis !
« Purus namque tuo de pectore flatus anhelos
« Erigit, ore pio flammarum avertitur ardor. »

Vocibus auditis graviter commotus, et alto
Eheu ! corde gemens, tetrâ stetit anxius orâ :
Quas percepit ovans tàm sæpè et sæpè loquelas
Vivorum, infernis haud agnoscebat in umbris...

Sed subitò memor ille, dolore incensus et irâ :
« Aufuge, ait comiti, superas pete nuntius arces ;
« Non sequar : hic stantem qui te misêre vidento,

les chagrins de ton cœur ; viens avec moi, consolé, rassuré, jouir du fruit de tes bonnes œuvres, des victoires remportées sur toi-même et des dons prodigués aux autres. Aujourd'hui les chantres célestes, les nymphes parées de leurs plus beaux atours, t'escorteront dans l'empyrée ; car tu as mérité le séjour des grands rois, où tu jouiras du fruit de tes vertus ; ce séjour étincelant d'or pur où, au-dessus d'une foule d'autres princes, siégent le glorieux Mandhatre, le pieux Bhagirathas, et Bharatas, chef de ta race. Vois ici couler le fleuve sacré, purificateur des trois mondes, le Gange céleste où tu dois te baigner pour t'affranchir de la nature terrestre, et pour oublier à jamais toute crainte, toute douleur et toute haine. »

A ces paroles d'Indras, confirmées par Yamas, organe de la justice divine, le prince, accompagné de tous les hôtes du ciel, s'avance vers le Gange sacré, fleuve glorieux qui purifie les âmes. Il s'y plonge et en ressort aussitôt affranchi de l'humaine enveloppe, revêtu d'un corps éthéré, exempt de faiblesse et de haine, et planant à la suite des dieux, célébré par les louanges des Rishis, il s'élève vers la sainte assemblée, où les guerriers des deux branches ennemies, Panduides et Dhritarastrides, brillaient réconciliés sur leurs chars de lumière qu'environnait la gloire de Krishnas[1].

Ne pouvant ici expliquer et commenter cette allégorie sublime avec tout le développement qu'elle mérite, nous nous contenterons, en vue de la comparaison classique qu'elle doit nécessairement provoquer, de reproduire exactement, sauf quelques coupures partielles, en vers latins calqués sur les vers sanscrits et égaux à ceux-ci

[1] Extrait du *Mahâbhârata*, livr. XVIII.

répétèrent jusqu'au quatorzième siècle[1]. Mais à partir de Marguerite Valdemar, les rois de l'Union scandinave s'étant réservé le monopole du commerce avec les colonies, prirent des mesures désastreuses pour rendre impossible toute espèce de contrebande. Il fut défendu sous les peines les plus sévères, à tout navigateur privé, d'aborder dans les possessions ultramaritimes, excepté dans le cas de danger imminent. Ces lois dictées par l'imbécillité ruinèrent la marine et les pays qui ne vivaient que par elle. Les Scandinaves, qui avaient été du neuvième au quatorzième siècle les plus grands navigateurs de l'Europe, perdirent successivement la prédominance dans la mer du Nord, l'océan Atlantique, et même la mer Blanche, l'océan Glacial et la mer Baltique, où ils furent supplantés par la Hanse. En se chargeant de pourvoir aux besoins de leurs sujets d'outre-mer, les monarques avaient entrepris plus qu'ils ne pouvaient exécuter : ils laissèrent dépérir des colonies florissantes, et finirent par oublier totalement qu'il y eût un Groenland et un Vinland (contrée de l'Amérique). La mémoire des lointaines expéditions des Islandais s'oblitéra si bien, qu'on les a révoquées en doute. Mais enfin une génération moins indifférente à la gloire de ses ancêtres a revendiqué pour eux celle de la découverte d'une partie de l'autre hémisphère. Les savants se sont livrés avec ardeur à la recherche des documents écrits et des monuments archéologiques qui attestent le séjour des anciens Scandinaves dans plusieurs contrées de l'Amérique septentrionale. En 1707, l'Islandais

[1] Le dernier voyage dont il soit fait mention dans les sagas, eut lieu en 1347.

Thormodus Torfæus porta ces faits à la connaissance du monde savant par la publication d'un mémoire intitulé : *Historia Vinlandiæ antiquæ.* Mais cet opuscule est extrêmement rare ; d'ailleurs la critique historique n'avait pas encore fait assez de progrès pour que l'estimable archéologue épuisât le sujet et ne laissât rien à glaner après lui. La société des Antiquaires du Nord a repris la question avec un zèle patriotique, et c'est un des plus grands services qu'elle a rendus à la science que d'avoir édité une collection de tous les documents originaux. Ce recueil est malheureusement trop peu répandu. Nos libraires n'en ont pas de dépôt ; et de toutes les bibliothèques publiques de France, la Bibliothèque Impériale est peut-être la seule qui possède, non pas la grande collection[1], mais l'abrégé. Dans de telles

---

[1] *Antiquitates americanæ, sive Scriptores septentrionales rerum antecolombianarum in America, opera et studio* **Caroli C. Rafn.** *Copenhague,* **1837** (526 p.), gr. in-4°. Voici l'indication des principales matières qui y sont contenues:

1° Introduction, et recherches sur l'âge et l'autorité des manuscrits islandais où il est parlé de l'ancienne Amérique.

2° Saga d'Erik Rauda et relation des premiers voyages en Amérique, fragments extraits du *Codex flateyensis*, transcrit de 1387 à 1395.

3° Saga de Thorfinn Karlsefne et de Snorre Thorbrandsson, avec des extraits du *Landnamabok*, du *Heimskringla* de Snorre Sturleson et du *Eyrbyggia.*

4° De la découverte de l'Islande au neuvième siècle, et des *papæ* ou ermites irlandais qui y habitaient avant l'arrivée des Scandinaves.

5° De la colonisation du Groenland au dixième siècle ; des Esquimaux.

6° Séjour de Are Marson dans le Hvitramannaland ou pays des hommes blancs (Géorgie, Caroline, Floride), à partir de 983.

7° De Biœrn Asbrandsson, surnommé Breidvikingakappi, qui fut jeté

circonstances, il est permis de croire qu'une traduction française ne sera pas superflue. On a omis diverses pièces et divers passages qui ont trouvé place dans les *Antiqui-*

---

sur les mêmes côtes, en 999, et fut trente ans chef d'une tribu indigène.

8° De Gudleif Gudlaugsson, qui aborda dans le même pays et fut soustrait à la mort par le précédent.

9° Voyage en Vinland de l'évêque groenlandais Eric, en 1121; voyage des prêtres Adalbrand et Thorvald Helgason en Terre-Neuve (1285); voyage de Landa-Rolf dans le même pays en 1288-1290.

10° Voyage de quelques ecclésiastiques islandais dans le détroit de Barrow, en 1266.

11° Extraits d'ouvrages géographiques islandais du treizième siècle où l'Amérique est mentionnée; description du Groenland par Ivar Bardsson.

12° Ancien chant des Færœr où il est fait mention du Groenland.

13° Relation de la découverte du Vinland par Adam de Brème, qui vivait au onzième siècle.

14° Description de quelques restes d'antiquités trouvés dans le Groenland, le Massachusett et le Rhode-Island, avec planches.

15° Position des pays découverts en Amérique déterminée au moyen de remarques géographiques, nautiques, astronomiques; généalogie des explorateurs de l'Amérique.

L'ouvrage est accompagné de *fac-simile* des manuscrits d'où sont tirés les principaux documents, de six planches représentant d'anciens monuments, et de quatre cartes, savoir : Carte de l'Islande au onzième siècle, par Bjorn Gunnlaugsson et Finn Magnusen; carte de l'Eystribygd ou district de Juliane-haab (Groenland), par le capitaine Graah; carte générale des découvertes des Scandinaves dans les régions arctiques et l'Amérique, du dixième au quatorzième siècle; carte du Vinland.

Tous les textes sont accompagnés d'une traduction danoise et latine et de notes philologiques, historiques et géographiques, en latin.

On voit par cette courte notice, que M. Rafn n'a rien négligé pour rendre sa publication aussi instructive qu'intéressante. Il a consigné les

tates americanæ, mais qui n'avaient aucun rapport avec notre sujet spécial : les voyages en Amérique des anciens Scandinaves. Quand il y a plusieurs relations d'un même voyage, on a choisi la plus intéressante et la plus digne de foi, et l'on s'est contenté d'analyser les autres.

EXTRAIT DE LA SAGA D'ÉRIC RAUDA.

Ce morceau est tiré du fameux *Codex Flateyensis* (Flateyiarbok), un des plus beaux monuments de calligraphie scandinave, qui fut écrit de 1387 à 1395[1]. Peringskiold, et plus tard Schœning, l'insérèrent dans leur édition de l'histoire des rois de Norvége, de Snorre Sturleson. Mais rien ne justifiait cette interpolation; car l'auteur du Heimskringla n'a dû mentionner que sommairement la découverte de l'Amérique, qui n'appartenait pas à son sujet.

Voyage de Biarne, fils d'Heriulf.

Heriulf Bardson était petit-fils de Heriulf, qui obtint de son parent Ingolf, premier colonisateur de l'Islande (874), la concession du pays compris entre Vog et Reykianess (Islande occidentale), et s'établit à Drepstokk. De sa femme Thorgerd il eut un fils nommé Biarne, qui était doué des

---

principaux résultats de son travail dans des mémoires dont quelques-uns sont en français ; et il a même donné sous le titre d'*Antiquités américaines* (Copenhague, 1845, 200 p., gr. in-4°, avec deux cartes), un choix des principales pièces contenues dans son grand ouvrage. Si ce dernier est si peu répandu, on ne peut l'attribuer qu'à son prix élevé (40 à 50 fr.) et à la rareté de nos relations littéraires avec le Danemark.

[1] Ces deux dates sont fixées, l'une par une remarque interlinéaire du copiste, l'autre par une note de Jon Hakonson, pour qui cette copie fut faite.

mis à voile[1], ils retrouvèrent le pays que Biarne avait vu. Ils jetèrent l'ancre, mirent un bateau en mer, et firent une descente à terre. Entre la côte et les glaciers qui s'élevaient plus loin à l'intérieur, le sol était jonché de galets. Il n'y avait point de gazon, et le pays était dépourvu de toute espèce d'agréments. « Mais du moins, dit Leif, nous n'avons pas fait comme Biarne, qui a négligé de visiter cette terre. Je veux lui donner un nom. Je l'appelle *Helluland*[2] (pays rocailleux). »

Ils regagnèrent leur vaisseau et se remirent en mer. Découvrant un autre pays, ils s'approchèrent de la côte et y descendirent après avoir jeté l'ancre. Cette contrée, dont le rivage s'abaissait en pente douce vers la mer, était plate, boisée et couverte de sable blanc. « Je lui donne, dit Leif, le nom de *Markland*[3] (pays de forêts), eu égard à la nature de ses productions. » Ils se hâtèrent de retourner à leur navire, et furent poussés plus loin par un vent de nord-est. Au bout d'un jour et d'une nuit, ils arrivèrent en vue d'une nouvelle terre. S'y étant dirigés, ils abordèrent à une île

---

[1] En l'an 1000.

[2] Divers faits donnent à penser que ce pays était l'île de Terre-Neuve, qui est à 120 myriamètres du Groenland. Or on peut évaluer à 22 myriamètres la distance que parcouraient en un jour les anciens navigateurs scandinaves. Biarne, qui avait été poussé par un fort vent, avait bien pu faire en quatre jours la traversée de Terre-Neuve à *Heriulfsnes* (aujourd'hui Ikigeit). Cette île est encore couverte de bancs de roches où les arbres et le gazon ne peuvent croître.

[3] C'est la Nouvelle-Écosse, qui est en effet au sud-ouest du Helluland, à trois jours de navigation (67 myriamètres), qui est généralement basse et plate sur la côte, bordée de sable blanc, et boisée à l'intérieur.

qui était au nord du continent. Cette île [1] jouissait d'une bonne température. Ayant remarqué de la rosée sur le gazon, ils en goûtèrent et la trouvèrent plus savoureuse que tout ce qu'ils connaissaient. S'étant rembarqués, ils naviguèrent sur un détroit [2] resserré entre l'île et un promontoire qui s'avançait au nord, et qu'ils tournèrent en se dirigeant vers l'ouest. L'eau était très-basse, et au temps de la marée descendante leur vaisseau resta à sec. Ils se virent à une grande distance de la mer; mais ils étaient si pressés de visiter la terre, qu'ils n'eurent pas la patience d'attendre que la haute marée remît à flot leur embarcation; ils se rendirent de suite au rivage, vers l'embouchure d'une rivière qui sortait d'un lac. A la haute marée, ils retournèrent en bateau vers leur navire, sur lequel ils remontèrent le fleuve et le lac. Ils y jetèrent l'ancre, et ayant débarqué leurs effets, ils élevèrent quelques huttes. Ils se décidèrent ensuite à faire des préparatifs pour y passer l'hiver et bâtirent une grande maison [3]. Dans le fleuve et le lac, ils trouvaient en abondance des saumons, les plus grands qu'ils eussent jamais vus. Le climat était si favorable, qu'il n'aurait pas été nécessaire de nourrir le bétail à l'étable durant l'hiver. Il n'y gelait presque pas, et le gazon ne se

---

[1] Nantucket ou bien Martha's Vineyard, situées au sud du cap Kialarnes (aujourd'hui cap Cod) et à 30 myriamètres au sud-ouest de la Nouvelle-Écosse. On y trouve encore du miélat.

[2] Vineyard Sound, entre Martha Vineyard et la petite péninsule terminée au nord par le cap Cod. Ces parages sont obstrués par des bas-fonds et des bancs de sable.

[3] Désignée plus tard sous le nom de *Leifsbudir*, maison de Leif.

flétrissait que très peu[1]. L'inégalité des jours et des nuits y était moins grande qu'en Islande et en Groenland, puisque le soleil se levait à sept heures et demie et se couchait à quatre et demie dans les jours les plus courts[2]. Lorsqu'ils eurent terminé leurs constructions, Leif divisa ses compagnons en deux bandes, dont l'une devait garder le campement, tandis que l'autre ferait des excursions dans le voisinage. Elles sortirent ainsi tour à tour durant quelque temps; mais elles se réunissaient chaque soir, de manière à ne jamais se séparer. Leif lui-même faisait tantôt partie de ces expéditions, tantôt il restait au campement. Il était de haute stature, vigoureux, d'un aspect imposant, prudent et modéré en tout[3].

Leif passe l'hiver dans le Vinland et retourne ensuite en Groenland. Il assiste quelques naufragés.

Un soir il arriva qu'un des hommes de la troupe, Tyrker l'Allemand ne rentra pas avec ses compagnons. Leif en fut très-affligé, car il avait été élevé avec beaucoup de soin par Tyrker, qui était depuis très-longtemps attaché à sa famille. Il réprimanda durement ceux qui revenaient sans lui, et se

---

[1] Au rapport des topographes modernes, le même pays jouit d'une température si douce, que la végétation souffre rarement du froid ou de la sécheresse. On l'appelle paradis de l'Amérique, parce qu'il est autant favorisé pour la situation que pour le sol et le climat.

[2] Le jour le plus court étant de neuf heures, ce pays devait être situé par 41° de latitude, c'est-à-dire aux environs de la ville de Providence.

[3] On lit, dans le ch. XCXIII de la Saga de Olaf Tryggveson, faisant partie du *Heimskringla* de Snorre Sturleson, que Leif avait été baptisé en Norvége, vers 999.

mit avec douze hommes à sa recherche; mais à peu de distance de la maison, ils le retrouvèrent et l'accueillirent avec de grandes démonstrations de joie. Tyrker avait le front large, les yeux mobiles, les traits fins; il était petit et faible de complexion, mais adroit dans toute sorte de métiers. Leif remarqua aussitôt que son père nourricier n'était pas dans son état normal; il lui demanda d'où il venait et pourquoi il s'était séparé de la bande.

Tyrker parla quelque temps en allemand, de sorte que ses compagnons ne le comprirent pas. Il avait les yeux agités et la bouche contractée[1]. A la fin il dit en langue *norræna* (scandinave) : « Quoique je ne me sois guère écarté de vous, je puis pourtant vous apprendre du nouveau, car j'ai trouvé des vignes et des grappes de raisin. — Parlez-vous sérieusement? demanda Leif. — Oui certainement, car je suis né dans un pays où il ne manque pas de vignobles, [et je sais ce que c'est que des raisins]. » Ils laissèrent passer la nuit; mais, le matin suivant, Leif dit à ses gens : « Nous avons maintenant deux choses à faire alternativement : un jour nous vendangerons, l'autre nous couperons des ceps et nous abattrons des arbres pour en charger le navire. » Ils firent ainsi. On rapporte que leur grande chaloupe était remplie de raisins, et le vaisseau, de

[1] Au lieu de rapporter ce fait nûment et simplement, comme il lui avait probablement été transmis, l'historien a cru orner son récit en l'amplifiant de détails maladroitement choisis. Il a voulu peindre ici quelques effets de l'ivresse, ignorant que le jus de la vigne ne devient capiteux que par suite de la fermentation. Son erreur en ce point est d'autant plus excusable, qu'il n'avait apparemment jamais bu de vin, ni goûté de raisin.

bois. [[1] Le froment y croissait sans culture, ainsi que le bois appelé masur[2]. Ils emportèrent des échantillons de tous les produits. Quelques arbres y venaient assez gros pour qu'on en fît usage dans les constructions.] Ils nommèrent ce pays *Vinland* (pays de vigne[3]). Au printemps, ils se rembarquèrent pour s'en retourner, et furent poussés par un vent favorable jusqu'à ce qu'ils fussent en vue du Groenland et de ses montagnes couvertes de glace. Mais alors Leif tourna le navire contre le vent. Un des hommes de l'équipage lui ayant demandé le sujet de cette manœuvre : « Je ne me laisse pas absorber par mes fonctions de pilote, je fais encore attention à d'autres circonstances. N'apercevez-vous rien ? » Ses compagnons dirent qu'ils ne voyaient rien d'extraordinaire. « Je ne sais, reprit Leif, si c'est un navire ou un rocher que je vois là-bas. » Ils regardèrent tous du côté qu'il indiquait et se prononcèrent pour la dernière alternative ; mais leur chef, qui avait la vue beaucoup plus perçante, distingua en outre des hommes sur le rocher. « C'est pourquoi, dit-il, je navigue contre le vent, afin d'arriver vers ces gens. Si ce sont des navigateurs en détresse, nous les assisterons ; s'ils ont de mauvaises intentions, nous ne les redoutons pas : c'est plutôt nous qui sommes à craindre. » Arrivés près du rocher, ils jetèrent

---

[1] Les phrases comprises entre crochets ne se trouvent que dans les éditions de Peringskiold et de Schœning.

[2] Espèce d'érable bouclé dont l'on faisait des meubles précieux.

[3] Le blé et la vigne croissent encore spontanément dans le Rhode-Island et l'île de *Martha's Vineyard* (vignoble de Marthe), qui paraissent être les contrées découvertes par Leif.

l'ancre, carguèrent les voiles et mirent en mer un petit bateau. Tyrker demanda aux étrangers qui était leur chef. Celui-ci répondit qu'il s'appelait Thorer et qu'il était Norvégien. Leif lui apprit à son tour qu'il était fils d'Érik Rauda de Brattahlid, et offrit aux naufragés de les prendre sur son vaisseau avec une partie de leur cargaison. Ils acceptèrent cette proposition. Ensuite Leif repartit pour l'Eriksfiord (golfe d'Érik). Arrivé à Brattahlid, il logea dans sa maison Thorer, Gudrid sa femme, et trois autres personnes, et il trouva ailleurs un logement pour ses propres compagnons et pour ceux de Thorer. Il fut surnommé l'*heureux*, pour avoir sauvé ces quinze naufragés. Il acquit des biens et de la considération. Le même hiver Thorer et ses gens furent atteints d'une maladie dont ils moururent pour la plupart. La mort d'Érik Rauda eut lieu vers le même temps. On parla beaucoup du voyage de Leif en Vinland. Son frère Thorvald prétendant que le pays n'avait pas été suffisamment exploré, Leif lui dit : « Si tu veux, tu prendras mon navire pour faire une expédition en Vinland ; mais je veux d'abord faire transporter ici les bois que Thorer a laissés sur l'écueil. »

Voyage de Thorvald en Vinland.

Thorvald s'étant adjoint trente compagnons, fit ses préparatifs de voyage, après avoir pris conseil de son frère Leif. On ne connaît pas les particularités de leur traversée. Arrivés à Leifsbudir [1], ils mirent leur navire à couvert, et y passèrent tranquillement l'hiver en se nourrissant de poissons.

---

[1] En 1002.

Mais au printemps [de 1003], Thorvald fit mettre en ordre le navire, et ordonna à quelques-uns de ses compagnons d'entreprendre, pendant l'été, un voyage d'exploration le long de la côte occidentale. Le pays leur parut beau ; il était bordé de sable blanc et couvert de forêts qui s'arrêtaient à peu de distance de la mer. Il y avait beaucoup d'îles et de bas-fonds. Ils ne trouvèrent ni habitations humaines, ni tanières d'animaux. Dans une île, ils virent une grange en bois ; mais ce fut le seul ouvrage humain qu'ils rencontrèrent. Ils s'en retournèrent donc et arrivèrent en automne à Leifsbudir. L'été suivant (1004), Thorvald explora, sur le navire, les parties orientales et septentrionales des côtes. Surpris par une tempête en vue d'un cap, il fut jeté sur le rivage, et la quille du navire fut endommagée. S'étant arrêté longtemps sur le cap pour radouber le vaisseau, il proposa à ses compagnons d'y ériger la quille mise hors de service et de nommer le lieu *Kialarnes* (cap de la quille)[1], ce qui fut fait. Ensuite ils se dirigèrent vers la partie orientale du continent et entrèrent dans une baie à peu de distance de là[2], en passant devant un promontoire[3] couvert de bois. Thorvald fit jeter le pont d'abordage et débarqua avec ses compagnons. « Ce pays, dit-il, est plaisant ; je voudrais y établir ma demeure. » Retournés sur le navire, ils remarquèrent sur le rivage, en deçà du petit cap, trois objets qu'ils allèrent examiner. C'étaient trois barques recouvertes de peau,

---

[1] Il y a toute apparence qu'il s'agit ici du cap Cod (appelé Nauset par les Indiens), situé par 42° de latitude, non loin de Boston.

[2] Probablement l'anse de Plymouth, qui est en face du cap Cod.

[3] La pointe de Gurnet.

sous chacune desquelles étaient tapis trois hommes. S'étant divisés, ils les prirent tous, à l'exception d'un seul qui s'enfuit sur son canot. Après avoir tué les huit autres, ils allèrent ensuite vers le promontoire et découvrirent sur la côte intérieure de l'anse quelques élévations qu'ils prirent pour des maisons. Ils avaient une telle envie de dormir, qu'ils ne purent se tenir éveillés et se livrèrent au sommeil. Ils furent subitement réveillés par le bruit d'une voix qui disait : « Lève-toi, Thorvald, avec toute ta troupe, si tu tiens à la vie. Conduis tes gens sur le vaisseau, et éloigne-toi de la côte le plus vite possible. » Presque aussitôt [qu'ils se furent rembarqués] il vint du fond de l'anse une grande quantité de barques de peau montées par des gens qui les attaquèrent. Thorvald dit à sa troupe : « Disposons les claies sur les flancs du navire, et repoussons vigoureusement les assaillants ; mais servons-nous plutôt d'armes défensives que d'armes offensives. » C'est ce qu'ils firent. Les *Skrælingar*[1] lancèrent quelques traits et s'enfuirent, peu après, aussi vite qu'ils purent. Thorvald demanda aux siens s'ils avaient été blessés ; ils répondirent négativement. « Quant à moi, dit-il, j'ai été atteint sous le bras par une flèche qui a passé entre le bord du navire et les claies. Voici ce trait qui cau-

---

[1] On discute beaucoup sur l'étymologie de ce mot qui désigne les indigènes de l'Amérique, et particulièrement les Esquimaux ; il signifie : hommes de courte stature, selon Bussæus ; vagabonds, selon Arnas Magnæus. Shum prétend que ces naturels ont été ainsi nommés, à cause de leur vile armure. Rafn émet la conjecture que ce nom est dérivé de *skræla*, sécher, et qu'il signifierait : homme à visage décharné. Pierre Clausson Undalinus le transcrit *Skreglinge* (Descript. de Norvége, 1632, p. 375-6), comme s'il venait de *skrækia*, crier.

sera ma mort. Maintenant je vous conseille de vous préparer immédiatement à vous en retourner. Mais transportez-moi d'abord sur ce promontoire qui me paraissait d'un si agréable séjour. Mes paroles étaient prophétiques, quand je disais que j'y habiterais quelque temps. Après m'y avoir enterré, vous éléverez sur mon tombeau deux croix, l'une à ma tête, l'autre à mes pieds, et vous appellerez ce lieu *Krossanes*[1]. »

Le Groenland avait adopté le christianisme ; mais Erik Rauda était mort avant cet événement. Après la mort de Thorvald, ses compagnons firent tout ce qu'il leur avait prescrit, et allèrent rejoindre [à Leifsbudir] le reste de la troupe. Ils se racontèrent réciproquement ce qu'ils savaient. Ils firent la vendange et coupèrent des ceps pour la charge du vaisseau, et passèrent encore l'hiver au Vinland. Mais au printemps ils repartirent pour le Groenland et retournèrent dans l'Eriksfiord, où ils racontèrent à Leif ces grandes nouvelles.

E. BEAUVOIS,
membre de la Société Américaine.

الراوى AL-RAOUI[2],

SCÈNE DE LA VIE ARABE.

Il régnait jadis au Caire un émir aussi recherché pour

---

[1] Cap des Croix. C'est la pointe de Gurnet.

[2] Il est d'usage, parmi les Orientaux, d'avoir un homme à leur suite dont le devoir est de les entretenir de contes spirituels. *Al-Raoui* « le conteur » est le titre qu'on lui donne.

son génie que pour son rang. Un jour, se sentant très-abattu, il se tourna vers un de ses courtisans, et lui dit : Mon cœur est oppressé, et je n'en connais pas la cause ; racontez-moi une histoire pour dissiper mon chagrin.

Al-Raoui, à qui il suffisait d'entendre pour obéir, répliqua : Les grands ont toujours cru trouver dans les histoires un antidote contre le chagrin, et, si vous me le permettez, je vous conterai la mienne.

Dans les jours de ma jeunesse, je devins amoureux d'une belle jeune fille qui joignait à la régularité la plus parfaite des traits, un teint aussi blanc que la neige ; elle habitait avec son père et sa mère ; et moi, pour le plaisir de la voir, je passais souvent devant le lieu qu'elle habitait. Un jour que je m'y étais rendu selon ma coutume, et n'avais trouvé personne, je demandai aux voisins où ils étaient allés. L'on me dit qu'ils avaient changé d'habitation, qu'ils s'étaient dirigés vers la vallée des chameaux, pour y habiter. Mon cœur en fut vivement affligé. Incapable de vivre sans elle, je me défis de tout ce que je possédais pour me mettre à la recherche de sa demeure. Le soir même je sellai mon chameau, je ceignis mon sabre, montai sur l'animal et partis.

La nuit était sombre, la route difficile, traversée de torrents et de précipices, et pour accroître encore ma détresse, j'étais environné des hurlements des animaux du désert. Néanmoins, je bénis Dieu pour tout ce qui pourrait arriver et continuai mon chemin comme auparavant. Enfin, tombant de fatigue, épuisé de sommeil, je m'assoupis tout en continuant mon chemin.

Pendant que je sommeillais ainsi, mon chameau se trompa de route ; mais comme il avançait doucement, je ne me ré-

veillai que lorsque je sentis mon front frappé d'une branche d'arbre.

Comme le jour commençait à poindre, je discernai à sa faible lueur que j'avais erré loin de ma route.

Nous ne pouvons rien contre la volonté de Dieu, me disais-je ; il faut être satisfait de tout ce qui arrive.

En raisonnant ainsi, je tournai mes yeux de tous côtés et aperçus au loin de magnifiques jardins entrecoupés de ruisseaux, et j'entendis les oiseaux qui saluaient de leurs chants mélodieux les premiers rayons du soleil. Aussitôt, mettant pied à terre, je menai mon chameau par la bride, et marchant en avant, j'entrai dans la terre d'Allah. Ayant alors recouvré mes esprits, je remontai sur l'animal, et j'en abandonnai la conduite au ciel.

Après avoir traversé une délicieuse contrée, je me trouvai de nouveau dans un désert. Là j'aperçus une tente magnifique dont les toiles, d'une blancheur éblouissante, flottant au gré de la brise du matin, laissaient apercevoir par intervalles la magnificence de l'intérieur. Des moutons et des chèvres paissaient à l'entour ; un chameau et un cheval étaient attachés non loin de là ; mais pas une créature vivante ne se faisait voir.

Voici qui est étrange, me dis-je. Et m'approchant : Qui est là ? criai-je. Quelque bon musulman n'habite-t-il pas cette tente, et ne veut-il pas remettre dans son chemin un pauvre voyageur égaré ?

Aussitôt apparut un jeune homme beau comme la lune lorsque, apparaissant à travers un nuage, elle s'avance dans un ciel pur. Son costume ajoutait encore une grâce de plus à la noblesse de son apparence. Il me salua avec un

accent de douceur et dit : Frère arabe, vous semblez vous être égaré. Oui, lui répondis-je, et je ne doute pas que vous ne me remettiez dans la bonne route. Frère, dit-il, les chemins sont mauvais, il pleut, la nuit sera obscure, et dans cette région il y a beaucoup d'animaux féroces ; descendez de votre monture, reposez-vous près de moi, et demain je vous montrerai le chemin.

A ces mots, je mis pied à terre ; mon hôte attacha ma monture et lui donna sa pâture, puis il me fit entrer dans sa tente.

Quand je fus assis, il me quitta et alla à la recherche d'un mouton. En ayant tué et préparé un avec des herbes aromatiques, nous nous mîmes à table.

Pendant le repas, le jeune homme ne cessa de pleurer. Je devinai que l'amour était la cause de ses larmes, et aimant moi-même, je conclus qu'il devait aimer passionnément, car nous ne connaissons jamais la saveur du miel sans l'avoir goûté. Je désirais connaître l'état de son cœur, mais je craignais d'être indiscret.

Quand nous eûmes suffisamment mangé, il tira d'une burette d'or deux bouteilles de cristal, l'une remplie d'eau de rose, l'autre de vin, et une serviette de soie brodée d'or. Je me lavai les mains, admirant en même temps la magnificence et le goût que mon hôte avait déployés.

Ensuite nous causâmes quelque temps ; puis enfin il me conduisit dans l'intérieur de la tente, me montra un riche matelas de soie verte orné de rideaux de même couleur, et m'ayant souhaité le repos de la nuit, me quitta.

Je me déshabillai et m'endormis aussitôt.

Jamais je n'avais joui d'un sommeil plus calme. Mon ima-

gination remplie de tout ce que j'avais vu, et mon âme bercée par l'hospitalité et la manière d'être de mon hôte, ne me présentaient que des rêves de bonheur et de paix.

Après quelques heures de sommeil, je fus réveillé par une voix plus harmonieuse qu'une flûte ; j'entrouvris le rideau, et j'aperçus auprès de mon hôte une jeune femme belle comme la première des houris. Quelques instants après j'entendis parler bas.

Probablement, me dis-je, la beauté que j'ai vue est la fille d'un génie qui étant amoureuse de ce jeune homme, l'a amené dans ce lieu pour le posséder ; car son œil, comme le soleil, éclaire tout ce qui l'environne.

Mais bientôt je découvris qu'elle était fille de l'Arabie.

Quand je les vis se tenir par la main, je compris aisément qu'ils s'aimaient et ne pus m'empêcher de bénir leur sort, et fermant les rideaux, je reposai la tête et m'endormis de nouveau.

Le lendemain matin, après m'être lavé, habillé et avoir fait ma prière, je me rendis près de mon hôte, et nous déjeunâmes ensemble ; mais je ne fis aucune question sur ce que j'avais vu.

Quand notre repas fut terminé, je lui dis : J'espère maintenant que votre bonté m'indiquera le chemin ; ce sera une faveur de plus à ajouter à toutes celles dont vous m'avez déjà comblé.

Sachez, répliqua-t-il, que les Arabes ont l'habitude de prolonger leur séjour trois jours ; votre société m'est agréable, et je me réjouirai si vous consentez à rester.

Ainsi pressé, je cédai à son désir et je restai jusqu'au quatrième, et tous les soirs je vis revenir la jeune fille. A

la fin de ce temps je ne pus m'empêcher de lui demander qui il était.

Il répliqua : Je suis de la tribu de Ben-Azra. Puis il me dit son nom, le nom de son père et des frères de son père.

En entendant ces noms, je le reconnus pour le fils de mon oncle, de la tribu de Ben-Azra.

L'ayant informé de ceci, je continuai : Mais pourquoi, mon cousin, as-tu quitté ton illustre famille pour venir seul habiter ce désert ?

Il n'eut pas plutôt entendu ces mots qu'il répondit : Je suis, mon cousin, dans ce désert, parce qu'il est habité par celle que j'aime. Je suis amoureux de la fille de mon oncle, le second frère de mon père; je la lui demandai pour épouse, mais il me la refusa et la donna à un autre de nos parents, qui l'ayant épousée, l'emmena avec lui dans le lieu qu'il habite lui-même. Pendant une année, je n'étais plus moi-même, et incapable de vivre loin d'elle, j'abandonnai tout et je vins ici. Celle que mon cœur adore demeure au pied de cette montagne là-bas, et tous les soirs elle vient pendant une heure causer avec moi. C'est pour cette consolation que je reste ici, et j'espère qu'avec le secours de Dieu tout ira bien.

Alors, dis-je, quand elle viendra ce soir, si tu veux la déposer sur mon chameau, prends ce que tu as de précieux et venez ensemble avec moi ; le pied de ma bête est si léger, qu'avant l'aube du jour nous serons loin de ce lieu. Si tu veux ensuite vivre sans obstacle avec celle que tu aimes, tu seras libre de choisir une habitation : la terre de Dieu est spacieuse, et je t'aiderai de tout mon pouvoir.

Cette proposition lui convint et il l'accepta avec bonheur.

Nous attendîmes impatiemment l'approche du soir pour entendre ce que dirait la jeune fille.

Quand vint le crépuscule, nous allâmes auprès de la porte, attendant son approche avec impatience. Le plus léger son semblait nous apporter le bruit de son pas; il semblait aspirer le parfum de sa bien-aimée dans le souffle de la brise.

Après avoir longtemps attendu en vain: Mon cousin! s'écria-t-il d'une voix tremblante, il faut qu'un malheur lui soit arrivé en route ; attends ici mon retour, je veux aller à sa recherche.

En disant ceci, il entra dans la tente, saisit son sabre et partit.

Après deux heures, je le vis revenir avec un paquet pressé sous son bras; son visage était couvert de la pâleur de la mort. Tremblant et égaré, il se précipita vers moi, et laissant tomber ce qu'il apportait, il s'affaissa sans mouvement à mes pieds.

Après quelque temps il parut revivre, mais sa faiblesse fit place aux plaintes les plus amères.

Enfin, désespéré, il s'écria : Un lion a surpris et dévoré ma bien-aimée. Regarde, voici sa robe, son voile et son sang, voici tout ce qui reste d'elle.

Après avoir dit ces paroles, il resta une heure entière muet et fixant des yeux égarés sur les vêtements.

Enfin il parut moins farouche et dit: Reste, je ne tarderai pas à revenir. En moins d'une heure il rentra dans la tente portant dans sa main droite la tête du lion. L'ayant jetée à terre, il demanda de l'eau, et en ayant lavé le sang coagulé, il en baisa la bouche. Les larmes enfin se firent jour, et en con-

templant avec fermeté l'objet de terreur qui jusqu'alors était resté enveloppé dans un lambeau de la robe, il poussa un gémissement qui me perça le cœur.

J'approchai, et me serrant la main, il dit : Je te supplie, par amour pour notre parente, par l'amitié que nous nous sommes mutuellement jurée, de garder à nos parents le secret de cet événement et de ne jamais le laisser s'échapper de tes lèvres. Puisse le souvenir de mon malheur et de ma félicité (si courte en durée) être pour toujours enseveli dans l'oubli! Bientôt je ne serai plus. Quand je serai mort, revêts-moi de la robe de ma bien-aimée, et enterre-moi sous le seuil de la tente. Tout ce qu'elle contient t'appartient; puisses-tu en jouir plus heureusement que moi !

A ces mots, il se retira dans l'appartement intérieur.

Une heure après il reparut, s'affaissa sur lui-même, me pressa les mains et expira.

Consterné à cette vue, d'abord je voulus mourir ; mais bientôt, me rappelant les recommandations qu'il m'avait faites, je le lavai et l'enterrai selon son désir, puis restant auprès de sa tombe, je le pleurai pendant trois jours. Alors, rempli d'affliction de ce douloureux événement, au lieu de poursuivre ma route vers la vallée des chameaux, je retournai au lieu que j'habitais auparavant, car le malheur dont j'avais été témoin avait complètement guéri mon cœur.

Traduit de l'arabe

PAR A. KUHLKE,
professeur à l'école Égyptienne de Paris.

BIBLIOGRAPHIE.

Géographie universelle de Malte-Brun, revue, rectifiée et complètement mise au niveau de l'état actuel des connaissances géographiques, par E. Cortambert. *Paris* (Dufour, Mulat et Boulanger, éditeurs), 1856-58; gr. in-8° avec vues gravées, costumes coloriés et cartes. (9 demi-vol. sont publiés.)

La *Géographie universelle* de Malte-Brun a été un des livres qui ont le plus popularisé en France le goût des études géographiques; aussi n'a-t-elle jamais cessé de jouir du plus remarquable succès. Toutefois, depuis la rédaction primitive de ce livre, les découvertes incessantes des voyages dans l'ancien et le nouveau continent, en Océanie et jusqu'aux terres pôlaires, ont tellement étendu et modifié nos connaissances, que l'ouvrage original de l'illustre savant danois ne peut plus être considéré aujourd'hui que comme un livre arriéré. Afin de le mettre au niveau de l'état actuel des connaissances géographiques, M. Cortambert a entrepris de refondre entièrement la rédaction originale de la *Géographie universelle*, tout en en conservant généralement la disposition. Neuf volumes ont déjà paru de cette belle publication : ils traitent de l'histoire et de la théorie de la géographie, et présentent, après un chapitre de considérations générales, une description des différents états de l'Asie, de l'Océanie et de quelques parties du continent africain.

L'ordre suivant lequel nous est donné ce qui concerne chacune des différentes contrées asiatiques dans la *Géographie universelle* de Malte-Brun, n'aurait peut-être pas dû être conservé par M. Cortambert. Ainsi il nous paraît regrettable qu'il ait placé à une aussi grande distance le Tibet et l'Indo-Chine, qui, au point de vue ethnographique, linguistique et même sous le rapport de la situation naturelle sur la rive gauche du Gange, ne doivent pas être séparées. Il en est de même des îles Lou-tchou, dont on s'étonne avec raison de trouver la description bien avant celle du Japon, qui n'est donnée qu'après le Tibet, le Boutan, la Chine, etc.

Une qualité que nous nous plaisons à reconnaître dans le travail de

M. Cortambert, c'est d'avoir toujours cherché à rétablir la prononciation exacte des noms géographiques de l'Asie, sur lesquels règne souvent la plus grande incertitude parmi les voyageurs et les géographes des diverses nations de l'Europe. Lorsque l'usage général n'a pas arrêté en souverain le nom et l'orthographe d'une localité étrangère, on doit s'attacher avant tout à figurer la prononciation, mettant la question orthographique en seconde ligne, jusqu'au moment où l'on aura adopté un alphabet général serviable. Par ce seul moyen on parviendra à éviter les plus regrettables confusions et à universaliser les noms géographiques que chaque peuple prononcera de la même manière ; en outre, on aura l'avantage de donner aux voyageurs les moyens de se faire comprendre lorsqu'ils prononceront les noms des localités où ils auront l'intention de se rendre. Nous avons donc à féliciter sincèrement M. Cortambert des améliorations réelles qu'il a introduites dans le système de transcription des noms propres géographiques.

La place nous manque pour énumérer toutes les notices importantes ajoutées à la *Géographie universelle* de Malte-Brun par son nouvel et savant éditeur. Nous nous contenterons donc de recommander les volumes déjà publiés à l'attention de nos lecteurs, auxquels nous ferons connaître la continuation de ce bel ouvrage au fur et à mesure de l'apparition de chacune de ses parties.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs, pour les premiers jours du mois de décembre, la publication, avec traduction française, de l'un des plus curieux monuments de l'ancienne littérature slave. Cet important ouvrage, dû à notre savant collaborateur, M. A. Chodzko, professeur au collége de France, paraîtra sous le titre de : LÉGENDES SLAVES DU MOYEN-AGE (1169-1237). *Les Némania*, ou *Vies de saint Siméon et de saint Sabba*, rédigées par Dometien, moine du monastère de Khilandar et disciple dudit saint Sabba, premier archevêque de Serbie ; un volume in-4° de 160 pages, présentant le texte original paléoslave et une traduction française en regard.

S. A. I. le prince Napoléon vient d'adresser à M. Soliman al-Haraïri, Tunisien résidant à Paris depuis quelques années, une lettre dans laquelle il félicite ce savant de la traduction arabe qu'il vient de publier à Paris, de la *Grammaire française* de Lhomond.

CHRONIQUE ORIENTALE.

NOVEMBRE 1858.

Il est vraiment bien difficile de dire ce qui s'est passé en Turquie pendant le mois qui vient de s'écouler. Depuis quelque temps surtout, il semble que la Sublime-Porte ait jugé à propos de rester dans l'ombre et de tout faire dans l'ombre, afin de moins attirer l'attention du dehors. A part quelques questions épineuses de finances, les correspondances de Constantinople ne nous parlent guère que des fêtes, des réceptions splendides du sultan, et du luxe vraiment oriental que S. M. I. a déployé dans le théâtre qu'elle a fait construire près de son palais.

Les nouvelles de Perse publiées par les journaux sont pour la plupart insignifiantes, et cependant il se prépare de ce côté des événements qui, dans un temps vraisemblablement très-prochain, fixeront l'attention de l'Europe. On ne sait pas encore quelles seront les réformes que S. M. Nacir-Eddin introduira dans l'organisation générale de ses états ; mais on ne peut douter qu'elles ne soient réalisées au grand avantage de la civilisation et du développement de l'Iran. La modération qui caractérise la lettre avec laquelle le chah a démis de ses fonctions le grand-vizir, contraste singulièrement avec l'habitude des souverains d'Orient, d'accompagner d'un cordon de soie le décret de disgrâce envoyé à leurs ministres. Dût-on considérer ce seul fait, il faudrait reconnaître un progrès considérable dans la manière d'agir du chef de l'empire persan.

Les affaires de l'Inde ne se débrouillent pas vite, et malgré les renforts de l'armée anglaise, l'insurrection ne paraît pas encore près d'être calmée. Aucun événement considérable n'a modifié sensiblement, depuis un mois, la condition des deux partis; et les faits secondaires qui nous sont parvenus ne sont pas de nature à entrer dans le cadre exigu de cette chronique.

Nous avons reçu, par la dernière malle, de notre correspondant particulier au Siam, des nouvelles en date du 1er octobre. La situation des Européens est meilleure qu'autrefois. On attend toujours l'arrivée du consul français à Bangkok; mais le consulat est géré par intérim par les chanceliers. Il n'y a qu'une seule maison française d'établie jusqu'à présent au Siam. L'année passée quinze navires français ont mouillé dans les eaux de Bangkok, mais faute de consignataires intelligents, ils ont été grugés, et peut-être dégoûtés d'y revenir. Le roi de Siam se dispose à envoyer une ambassade extraordinaire en France : elle s'embarquera à bord d'un des bâtiments de la division navale des mers de Chine, lorsque les affaires d'Annam seront terminées. L'ambassade se rendra également près du pape.

Les nouvelles nous manquent du côté de l'empire Barman ; mais nous pouvons annoncer que le général d'Orgoni, envoyé de la cour d'Ava à Paris, s'est embarqué à Marseille pour l'Indo-Chine, où il se rend *viâ Suez* avec deux délégués de la compagnie commerciale qui doit fonder un établissement en Barmanie.

L'armée chinoise, si l'on en croit une correspondance publiée par le *Moniteur de la flotte*, s'éléverait à 1,500,000 hommes, non compris la réserve. L'élément purement chinois entrerait, dans ce nombre, pour 6 à 700,000 hommes. Les Mandchoux, obligés tous au service militaire, seraient répartis sous neuf bannières. Les Mongols ne fourniraient pas plus de 360,000 hommes.

Nous ne nous étendrons point ici sur les événements importants de la Cochinchine, un article spécial leur ayant été consacré en tête de ce numéro.

Nous avons en ce moment une véritable escadre dans les mers

de l'Asie orientale. A Whampoa se trouve l'*Audacieuse;* à Canton, la *Capricieuse*, le *Catinat* et le *Marceau;* au Japon, à la disposition du baron Gros, notre plénipotentiaire, le *Laplace* et le *Prégent;* à Tourane, enfin, treize navires français, parmi lesquels se trouve le vaisseau amiral, la *Némésis*, et, outre ce nombre, le vapeur espagnol *el Caño*, le steamer de commerce anglais affrété *the Scotland*, et le trois-mâts à voile brémois l'*Asia*.

Nous apprenons que le baron Gros, notre plénipotentiaire en Chine, s'est rendu au Japon, dans le but de conclure avec la cour de Yédo un traité analogue à celui qu'ont obtenus depuis quelque temps les Américains, les Hollandais, les Anglais et les Russes. On ignore encore le résultat de sa mission.

Un nouveau traité a été conclu à Yédo, entre les gouvernements anglais et japonais, le 26 août 1858. Voici, d'après le sommaire communiqué au *Morning-Herald* par le ministère des affaires étrangères de Londres, les avantages les plus considérables accordés par ce nouveau traité :

Les deux nations auront le droit de nommer un agent diplomatique, l'un à Yédo, l'autre à Londres, ainsi que des agents consulaires dans les ports ouverts. Ces agents pourront voyager librement et réciproquement dans toutes les parties du Japon et de l'empire britannique. Les ports de Hakodade, Kanagava, Nangasaki, seront ouverts aux Anglais le 1er juillet 1859; Nee-e-gate (?), sur la côte occidentale du Nippon, le 1er janvier 1860; Fiogo, le 1er janvier 1863. Dans toutes ces places, les sujets anglais pourront résider d'une manière permanente, louer à bail des terrains, acheter et construire des bâtiments, et ils pourront circuler librement dans la ville et au delà dans une étendue déterminée.

En vérité, si la France commence à se préoccuper des questions lointaines, et si elle cherche à s'assurer une position digne d'elle dans les mers de l'Asie orientale ; si l'Angleterre cherche à étendre encore sa puissance sur tous les points du globe, dans la mer Rouge, dans l'Afrique australe, en Amérique, et sans doute ailleurs, la Russie, il faut l'avouer, ne perd pas la tête, et elle s'arrange de façon à

bien tirer son épingle du jeu. Du côté des limites orientales russo-chinoises, il s'est passé depuis quelques mois d'assez grands événements ; c'est-à-dire, pour parler franc et net, que la couronne moscovite s'est enrichie de toute la partie septentrionale de la Mandchourie qui se trouve sur la rive gauche de l'Amour, et pour consacrer l'occupation de ce nouveau territoire, le tzar a daigné conférer au général Mouraief, qui avait mené l'affaire à bonne fin, le titre de comte Amourski. On considère cette occupation russe sous divers points de vue : les uns pensent que la Mandchourie y gagnera la civilisation ; les autres voient avec crainte l'Asie centrale tomber toute entière à la puissance sans cesse envahissante de la Russie. De part et d'autre les appréciations ne manquent pas d'une certaine justesse [1] ; et il faut convenir que si les traîneaux à vapeur inventés tout récemment par M. Zapitzki, réussissent, comme il l'espère [2], la Sibérie, au lieu d'être une région désolée et sans avenir, deviendra prochainement une des plus importantes contrées de l'Asie.

Aux îles Hawaïi, M. Perrin, commissaire français, vient de conclure définitivement le traité qui était depuis longtemps en cours de négociation, et d'après lequel il existera une *réciprocité entière* dans les avantages dont jouiront le commerce et les produits des deux pays. En outre, la langue française est admise aux îles Sandwich sur le même pied que la langue anglaise.

La *Revue coloniale* vient de publier de curieux documents sur la Nouvelle-Calédonie. Comme notre intention est de consacrer un article spécial à cette récente colonie française, nous nous dispenserons d'analyser les documents en question, dont voici seulement la conclusion : « La Nouvelle-Calédonie est, en un mot, à tous les points de vue, un pays privilégié sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention. »

---

[1] Voyez l'article remarquable consacré à ce sujet dans le *Pays* du 22 novembre 1858, et intitulé : l'Asie russe. — [2] Voyez sur cette invention, à la page 134 de ce volume.

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

NOVEMBRE 1858.

Le *Constitutionnel* a consacré hier[1] un premier-Paris à une question d'un haut intérêt pour l'Amérique du nord. « Une des grandes préoccupations de l'Union américaine, en dehors des intérêts passagers et de la polémique des partis, c'est d'ouvrir des communications rapides entre les anciens états et cet immense territoire qui s'étend au delà des montagnes Rocheuses, le long de l'océan Pacifique. L'entreprise en vaut la peine; car il y a de ce côté, pour l'Union américaine, de nouveaux et incalculables éléments de richesse, de puissance et de grandeur. »

En effet, la Californie et l'Orégon, dont l'étendue territoriale égale à peu près deux fois celle de la France, paraît destinée à devenir un des centres les plus populeux et les plus riches du Nouveau-Monde. Les gisements d'or qu'on y a découverts, et qui paraissent loin d'être épuisés, ont attiré dans ces parages une population active et laborieuse. La douceur du climat et l'admirable fertilité du sol, du côté de l'Orégon surtout, dotent cette nouvelle contrée d'avantages inappréciables, et lui assureront sans aucun doute le plus rapide développement. Enfin, par son heureuse situation sur les bords du Pacifique, les ports de San-Francisco, de Monterey et de Victoria, sont destinés à devenir les entrepôts du commerce transmaritime avec les Indes, la Chine et le Japon. Ce commerce considérable pourra être entrepris et continué dans les plus heureuses conditions, grâce à la présence d'un courant analogue au *Gulf-stream* de l'Atlantique, qui permet aux navires habilement dirigés

[1] Numéro du 27 novembre 1858 ; article de M. J. Burat.

de faire la traversée du Grand-Océan dans l'espace de quelques jours.

Il y a donc pour l'Union une nécessité d'établir, dans le plus court délai possible, des voies de communication promptes et économiques entre les états de l'est et ces parties importantes de son territoire occidental. Déjà de nombreux projets sont à l'étude, et plusieurs sont très-près d'atteindre le jour de leur réalisation.

Le projet le plus en faveur consiste dans la création d'une voie de 6,000 milles qui passerait par Chagres et l'isthme de Panama, et qui pourrait être parcourue en 20 ou 25 jours. D'un autre côté on songe au percement de l'isthme de Nicaragua; mais cette affaire soulève des intérêts divers qu'il faut avant tout chercher à concilier. Enfin on songe à la création d'un chemin de fer devant relier le Mississipi à l'océan Pacifique; et en attendant l'effectuation de ce réseau gigantesque, on établit dans cette direction un service de diligences qui n'auront pas moins de mille lieues à parcourir, et cela au travers de pays pour la plupart déserts ou inhospitaliers. Une allocation de 600,000 dollars (3 millions de francs) a été allouée par le congrès pour un service renouvelé deux fois par semaine. Il y aura deux points de départ : l'un à Saint-Louis, sur le Mississipi (capitale du Missouri); l'autre, partant de Memphis, dans le Tennessée, desservira la poste des états du sud. Les deux voitures se rencontreront au fort Smith et réuniront les deux malles qu'une seule diligence transportera à San-Francisco. La distance qui existe entre cette dernière ville et Saint-Louis est de plus de 2,600 milles : elle devra être parcourue dans moins de 25 jours.

On nous annonce qu'un câble télégraphique a été posé à travers la rivière Niagara, à Buffalo, dans le but de mettre en communication sur ce point les lignes des États-Unis et du Canada.

La question du percement de l'isthme de Panama a fait des progrès sensibles depuis le mois dernier. Le gouvernement des États-Unis a cessé d'être hostile à cette œuvre immense, et l'on assure même qu'il est tout disposé à lui prêter aide et encouragement.

Aujourd'hui que les intérêts particuliers de nationalités se sont effacés devant l'intérêt général qui réclame la réunion des deux mers, le moment est venu d'étudier sérieusement la grande question de l'ouverture du canal de Nicaragua, afin d'arriver à des résultats prompts et certains. Mais il ne suffit pas de vanter la grandeur du projet, il faut encore et surtout l'examiner aux points de vue de l'opportunité, des difficultés à lever pour l'accomplir, et des bénéfices qu'il pourra assurer aux capitalistes et au public auquel on devra naturellement recourir pour aboutir à sa réalisation. Conçu de la sorte, l'article que nous consacrerons prochainement au percement de l'isthme de Panama, aura — nous osons l'espérer — un caractère de vérité qui ne sera peut-être pas sans un certain mérite.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Nous empruntons à un document qui n'a pas été publié, quelques renseignements précis sur la presse périodique dans l'empire ottoman.

L'existence en Turquie de la presse périodique proprement dite, ne date pas encore de quarante ans. Toutefois, on peut faire remonter les premiers essais de publicité dans ce pays à l'année 1795, époque à laquelle Verninhac, envoyé extraordinaire de la république française, publia un petit journal imprimé au palais de l'ambassade. Quelques années plus tard, en 1811, M. de la Tour Maubourg, représentant de l'empereur, faisait paraître à Constantinople divers extraits des bulletins de la grande armée, à l'arrivée de chaque courrier. La collection de ces bulletins a été traduite en turc par M. Kieffer, et imprimée en 3 volumes in-4° à l'imprimerie impériale de Paris.

Le premier journal périodique publié en Turquie, fut le SPECTA-

TEUR D'ORIENT, depuis COURRIER DE SMYRNE. Il servit puissamment à la Porte contre l'insurrection grecque qui était alors triomphante. M. A. Blacque en fut le principal rédacteur, jusqu'au moment où celui-ci fonda à Constantinople un journal officiel, sous le titre de MONITEUR OTTOMAN, en 1831. Des jalousies diplomatiques entravèrent souvent les travaux de M. Blacque ; mais grâce à la protection dont l'honora le sultan Mahmoud, il eut pu sans doute résister à la cabale qui le menaçait et poursuivre son œuvre, si une mort inexpliquée n'était venue, dans cette même année 1831, l'arracher à la tâche laborieuse qu'il avait entreprise. Le *Moniteur Ottoman* fut continué pendant plusieurs années par deux rédacteurs qui moururent aussi inopinément, puis par M. Rouet, professeur de francais aux écoles impériales et plus tard (1848) chancelier de l'ambassade de France. Après M. Rouet, le *Moniteur Ottoman* cessa de paraître en français.

Le *Courrier de Smyrne*, dont M. Blacque avait laissé la direction à un de ses collaborateurs, M. Bousquet-Deschamps, devint le *Journal de Smyrne*.

Un nouveau journal fut fondé à Smyrne, sous le titre de l'ÉCHO DE L'ORIENT, par un consul général de Toscane. Transféré à Constantinople, il se fondit, en 1846, avec le *Journal de Smyrne*, et donna naissance au JOURNAL DE CONSTANTINOPLE.

La veuve de M. Blacque ayant obtenu une autorisation pour publier une feuille périodique en français, ses deux fils firent paraître un journal sous le titre de COURRIER DE CONSTANTINOPLE.

Depuis lors, plusieurs journaux rédigés en turc, en grec, en arménien, en bulgare, en arabe, en juif-espagnol, etc., ont vu le jour en Turquie. Les publications périodiques de l'empire ottoman peuvent donc être réparties en deux classes : l'une comprenant les journaux publiés en langues étrangères au français, l'autre renfermant les journaux français.

Voici quels sont (en 1857-58) les écrits périodiques de chacune de ces deux sections :

I. EN LANGUES ÉTRANGÈRES. 1° *Taqvim-i vaqaï* « Journal des faits », moniteur officiel en turc, reproduit parfois en arménien et en grec.

[illegible] patroné à Londres, doit faire très-prochainement son appa[illegible] à Constantinople.

MADAGASCAR. — Cette île, sur laquelle vient de se porter l'at[illegible] de l'Angleterre et de la France, mesure 330 lieues du nord au sud, et 135 lieues environ de l'est à l'ouest dans sa plus grande largeur. L'étendue de ses côtes est d'environ 850 lieues, et sa superficie, à peu près égale à celle de la France, atteint 25.000 lieues carrées. La population de l'île est de trois à quatre millions d'âmes; mais, d'après les autorités compétentes, elle pourrait facilement nourrir trente millions d'habitants.

Madagascar est habitée par plusieurs peuples différents; les Hovas, les moins nombreux, sont cependant les plus puissants; après eux viennent les Betsiléos et les Sékalaves. Les autres tribus ont une moindre importance. Cette grande île possède le plus grand nombre de ports connus dans cette partie de l'Afrique, et plusieurs d'entre eux offrent d'excellents ancrages aux gros vaisseaux.

La flore de Madagascar est extrêmement riche en espèces médicinales et industrielles, et le sol de la partie septentrionale surtout est de la plus grande fertilité. C'est ce qui faisait dire au célèbre botaniste Commerson, dans une lettre adressée à Lalande : « Quel admirable pays que Madagascar ! » Aujourd'hui, un géographe distingué, M. Barbié du Bocage, dans un article récent sur cette grande île, s'écrie à son tour : « Quel admirable entrepôt que Madagascar ! Sa position unique au monde, les refuges qu'offrent ses côtes, ses productions en tous genres, l'appellent au plus brillant avenir. » Le même géographe ajoute que la houille que renferme en abondance Madagascar, en ferait en peu de temps le centre de la navigation à vapeur dans l'Océan indien, et les Anglais n'auraient plus besoin, pour fournir le combustible à leurs nombreux steamers, d'apporter dans les ports situés au delà du cap de Bonne-Espérance, à 3,000 lieues de leur pays, près de 700,000 tonnes de charbon de terre chaque année.

— LOCOMOTIVES A VAPEUR SUR CHEMINS DE NEIGE POUR LE PARCOURS DES CONTRÉES SEPTENTRIONALES. — On vient d'annoncer une nouvelle

tence. Directeur actuel : M. Edwards. Édition quotidienne à Constantinople, et édition hebdomadaire pour les provinces et l'extérieur, du format des journaux judiciaires de Paris.

14° *L'Impartial*, journal publié à Smyrne depuis dix-huit ans environ. Directeur : M. Edwards. Hebdomadaire. Format 5 cent.

Il existe en outre quelques revues fondées en Turquie, et parmi lesquelles il faut citer :

15° *Asdjid-Asvélian* « la Petite Étoile d'Orient », revue littéraire et scientifique, publiée mensuellement en arménien.

16° *Djéridè-i Dévrie* « le Recueil universel », revue religieuse, littéraire et scientifique, bi-hebdomadaire, rédigée en turc et imprimée en caractères arméniens.

17° *Ardzoun-Vasbouragan* « l'Aigle de Vasbourg », revue religieuse et littéraire, mensuelle, en arménien.

18° *Djéridè-i Tidjaret* « le Recueil du commerce », journal commercial fondé en 1857 par un Turc, et dont il était publié quatre éditions différentes (turque, française, arménienne et grecque). N'a vécu que trois mois.

19° *El Maladero, la Fuente de Cienca* « le Maladero, la Fontaine de la Science », revue mensuelle illustrée, en espagnol et en caractères hébraïques. A cessé de paraître.

20° *Le Musée de la Presse d'Orient*, revue littéraire et scientifique, publiée toutes les semaines, en français.

21° *Gazette médicale d'Orient*, publiée par la société impériale de médecine de Constantinople, mensuelle.

22° *L'Écho de la Mode*, publié deux fois par mois à Péra.

23° La *Giurisprudenza Bizantina*, revue bi-hebdomadaire, en italien, est un recueil des jugements les plus intéressants rendus par les chancelleries des différentes légations, et même de ceux qui sont rendus à l'étranger sur des questions qui intéressent le grand commerce de l'Orient. Directeur : M. Didaco Pellegrini. Cette publication n'a pas encore un an d'existence : elle fait suite à une collection qui portait le même titre et qui a été interrompue pendant quelques années.

Il faut ajouter qu'un journal anglais, *the Levant Herald*, hau-

Si nous parvenons à nous procurer de nouveaux détails sur cette curieuse invention, nous nous empresserons de les communiquer à nos lecteurs.

— Télégraphie électrique. — Un nouvel appareil électrique a été découvert dans des conditions économiques qui faciliteront à toutes les nations des deux continents les moyens d'établir dans les différentes directions et de maintenir à peu de frais des lignes à communications électriques. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le *Journal du Hâvre* : « M. Wheastone vient de faire faire un pas immense à la télégraphie électrique, en substituant aux piles compliquées et si coûteuses un appareil de la grandeur d'une montre ordinaire. Cet appareil, qui fonctionne avec la plus grande régularité, supprime les frais énormes occasionnés par le renouvellement perpétuel des piles. »

— On nous apprend que M. Alexandre Dumas, après avoir passé six jours à Astrakan et avoir été fêté par le prince kalmouk Tumaine, est parti, le mercredi 10 novembre dernier, avec un peintre français, M. Moguet, et un jeune étudiant moscovite qui lui sert d'interprète. Il a pris la route dangereuse du Caucase, malgré les représentations de ses nombreux amis, la choisissant justement parce qu'elle était dangereuse. Au reste il part avec autorisation de prendre telle escorte qui lui conviendra ; et quoiqu'il soit probable qu'il n'arrivera pas à Tiflis sans faire le coup de fusil, il est probable qu'il ne courra aucun danger.

— Le ministère de l'Algérie et des colonies a publié l'article suivant : « Le public est informé que l'Exposition des produits de l'Algérie, située rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 107, et l'Exposition des produits des colonies, situé rue de Rivoli, n° 244, seront désormais visibles, *sans cartes d'entrées*, tous les jours, le mardi excepté, de midi à quatre heures.

L. LÉON DE ROSNY.

Meulan. — Imprimerie orientale de Nicolas.

DÉCOUVERTES DES SCANDINAVES
EN AMÉRIQUE
DU DIXIÈME AU TREIZIÈME SIÈCLE.

(Deuxième article.)

Thorstein Eriksson meurt dans le Vesterbygd [contrée occidentale du Groenland].

Cependant Thorstein[1] avait épousé Gudrid Thorbiornsdatter, veuve de Thorer Œstmand [celui qui avait été sauvé par Leif]. Ayant résolu de faire un voyage en Vinland pour

[1] Selon la saga de Thorfinn Karlsefne, qui attribue à Leif la découverte de l'Amérique, c'est son frère Thorstein Eriksson qui fit le second voyage en ce pays. Elle ne parle pas de l'expédition de Thorvald. Au reste, ces diversités, qui portent sur des détails accessoires, laissent intact le fait principal, ou plutôt le confirment : car si les deux sagas étaient parfaitement d'accord, on aurait pu croire que leurs auteurs s'étaient copiés ou avaient puisé à une source commune. On n'aurait vu qu'un témoignage où la différence des récits montre qu'il y a deux traditions indépendantes l'une de l'autre.

Snorre Sturleson ne mentionne qu'en passant la découverte du Nouveau-Monde. Voici ce qu'il dit dans le chapitre CIV de l'histoire de Olaf Tryggveson : « Le même hiver [999-1000], Leif, fils d'Erik Rauda, fut en faveur à la cour du roi Olaf. Il embrassa le christianisme et fut chargé par le roi d'aller prêcher l'Évangile en Groenland, le même été que Gizur se rendit en Islande. Il trouva sur les débris d'un navire quelques naufragés qu'il recueillit dans son vaisseau. C'est dans ce voyage qu'il

ramener le cadavre de son frère Thorvald, il gréa le navire de Leif, et prit avec lui vingt-cinq hommes et sa femme Gudrid. Il partit aussitôt qu'il eut fait ses préparatifs. Tout l'été il erra sur mer, ne sachant où il allait. La première semaine de l'hiver était déjà passée lorsqu'il débarqua

---

découvrit le Vinland surnommé *le Bon* [hit goda]. Il rentra en Groenland dans l'automne [de l'an 1000]. » Cet événement est raconté en termes analogues dans le chapitre CCXXXI de la saga d'Olaf Tryggveson.

Voici un fragment du chapitre IV de la saga de Thorfinn Karlsefne, où il est parlé des voyages de Leif et de Thorstein :

« [Chargé par le roi Olaf Tryggveson de prêcher le christianisme en Groenland, Leif quitta la Norvége en l'an 1000], et fut longtemps sur mer. Il vit des pays auparavant inconnus, où les raisins et le froment croissaient d'eux-mêmes, et où le bois appelé masur venait assez gros pour être employé dans les constructions. Il emporta des échantillons des divers produits de la contrée. Ayant trouvé plusieurs personnes sur les débris d'un vaisseau naufragé, il les prit sur son navire. En cette occasion, comme en plusieurs autres, il fit preuve de la plus grande magnanimité; et tant pour cette action que pour avoir introduit le christianisme au Groenland, il fut appelé Leif l'Heureux. Ayant débarqué dans l'Eriksfiord, il se rendit chez son père à Brattahlid, où il fut bien accueilli. Il notifia la mission que lui avait confiée le roi Olaf Tryggveson, et se mit aussitôt à prêcher la foi catholique, insistant sur l'excellence et la sublimité de la nouvelle religion. Erik balança longtemps à se convertir; mais [sa femme] Thorild [ou Thiodhild] se laissa facilement persuader. Elle fit élever à une certaine distance de la maison une église, qui fut nommée Thorildarkirkia. C'est là qu'elle se réunissait pour prier avec les autres personnes qui avaient embrassé le christianisme. A partir de sa conversion elle ne voulut plus avoir de relation avec Erik, qui en fut extrêmement peiné.

A Brattahlid on parla beaucoup d'aller explorer les contrées que Leif avait découvertes. Celui qui patronait le plus chaleureusement ce

dans le Lysufiord, dans la partie occidentale du Groenland[1]. Thorstein chercha des logements pour ses compagnons, mais il n'en trouva point pour lui et sa femme ; il resta donc quelques nuits sur son navire. Le christianisme n'avait été introduit que depuis peu en Groenland. Un jour, quel-

---

projet était Thorstein Eriksson [fils d'Erik], homme sage et expérimenté. Erik fut invité à prendre part à cette expédition, parce que l'on avait la plus grande confiance en son bonheur et en son expérience. Il résista longtemps, mais il finit par céder aux instances de ses amis. On mit alors en état le vaisseau sur lequel était venu Thorbiorn [père de Gudrid] et l'on choisit vingt hommes pour le voyage. On emporta avec soi des armes et des vivres, mais peu d'argent. Le matin du jour fixé pour le départ, Erik se mit à cheval pour se rendre au port, après avoir caché en terre une cassette contenant de l'or et de l'argent. En chemin il fit une chute et se brisa les côtes et se cassa le bras à l'articulation de l'épaule. Cet accident lui inspira du repentir ; il pria sa femme Thorhild de déterrer le trésor pour l'enfouissement duquel il venait d'être puni.

Les voyageurs ayant mis à la voile, sortirent de l'Eriksfiord, avec la plus belle perspective et les meilleures espérances. Ils errèrent longtemps sur mer et ne trouvèrent pas les pays qu'ils cherchaient. Ils virent l'Islande, et aperçurent des oiseaux de l'Irlande. Leur vaisseau fut ainsi poussé à la dérive de côté et d'autre. L'automne, en s'en retournant, ils souffrirent beaucoup de la pluie et du mauvais temps, et furent épuisés de fatigues. Ils rentrèrent dans l'Eriksfiord au commencement de l'hiver. « Nous étions plus joyeux lors de notre départ, dit Erik ; cependant il ne faut pas abandonner tout espoir. » Thorstein répondit : « Il est du devoir d'un bon chef de pourvoir aux besoins de ses subordonnés ; il nous faut donc chercher des logements d'hiver à tous ces gens qui sont sans asile.— Comme dit le proverbe, on reste dans l'incertitude tant qu'on n'a pas reçu de réponse, répliqua Erik ; je te dirai donc que je suivrai ton conseil. » Tous les matelots, qui n'avaient pas d'asile, suivirent Erik et Thorstein, chez qui ils passèrent l'hiver à Brattahlid. »

[1] Ce golfe est situé vers 64° 50′ de latitude.

ques personnes vinrent de bon matin sur le vaisseau des étrangers. Leur chef demanda : « Qui est dans la tente ?— Nous sommes deux, répondit Thorstein ; mais qui m'adresse cette question ?—Je m'appelle Thorstein *Svart* (le noir), et je viens t'inviter, avec ta femme, à prendre logement chez moi. » Après avoir consulté Gudrid, qui le pria de faire ce que bon lui semblerait, Thorstein Eriksson accepta l'offre de l'étranger. « Je reviendrai vous chercher demain matin avec des chevaux, dit Thorstein Svart. Il ne me manque rien pour vous bien loger ; cependant ma maison n'est pas un séjour bien agréable ; car nous vivons seuls, moi et ma femme, parce que je suis d'un caractère assez difficile. Je suis aussi d'une autre religion que vous ; mais je regarde la vôtre comme préférable. »

Thorstein et Gudrid partirent le lendemain matin sur les chevaux de Thorstein Svart, qui se montra fort hospitalier. Gudrid était belle, prudente, et savait parfaitement s'accommoder aux usages des étrangers. Au commencement de l'hiver les gens de Thorstein Eriksson furent atteints d'une maladie qui emporta plusieurs d'entre eux. Leur chef leur fit faire des cercueils et conserva les cadavres sur le navire, afin de les transporter en été dans l'Eriksfiord.

L'épidémie ne tarda pas à faire des ravages dans la maison de Thorstein Svart. Sa femme Grimhild fut la première victime. Elle était extrêmement grande, et forte comme un homme ; pourtant elle ne put résister au mal. Bientôt après Thorstein Eriksson lui-même tomba malade. Grimhild étant morte, son mari alla chercher une planche pour en faire un cercueil. « Ne t'éloigne pas trop, mon cher Thorstein, lui dit Gudrid. » Il promit de se conformer à ce désir.

Thorstein Eriksson dit alors à sa femme : « Notre hôtesse se démène étrangement ; elle se soulève sur ses coudes et passe les jambes par-dessus le bois de lit pour chercher ses chaussures. » L'hôte rentra alors ; Grimhild se laissa retomber sur son lit, et tous les poteaux de la maison craquèrent. Ayant fait un cercueil, il y déposa le cadavre, et l'emporta pour l'inhumer ; mais, quoiqu'il fût grand et fort, il eut besoin de toutes ses forces pour transporter la bière hors de la maison.

La maladie de Thorstein Eriksson s'étant aggravée, il succomba, et sa femme en fut extrêmement affligée. Elle alla s'asseoir sur un siége en face du banc sur lequel son mari était étendu. Thorstein Svart la prit sur ses genoux et s'assit avec elle sur un autre banc vis-à-vis du corps du défunt ; il la consola de son mieux, l'exhorta à prendre courage et lui promit de la suivre dans l'Eriksfiord avec le cadavre de son mari et de leurs compagnons. « Je prendrai en outre plusieurs domestiques pour te consoler et te désennuyer, » dit-il. Elle le remercia.

Thorstein Eriksson se leva alors sur le banc où il était couché et demanda : « Où est Gudrid ? » Il répéta trois fois cette question. Mais sa femme restait muette. Ensuite elle demanda à son hôte si elle devait répondre. Il lui conseilla de garder le silence, et alla lui-même s'asseoir sur le banc avec Gudrid sur ses genoux, et il demanda : « Que désires-tu, mon homonyme ? » Au bout d'un instant Thorstein Eriksson répondit : « Je veux prédire à Gudrid sa destinée, afin qu'elle supporte mieux la douleur de m'avoir perdu. Pour moi je suis arrivé au séjour du repos. J'ai à te dire, Gudrid, que tu épouseras un Islandais ; que vous vivrez longtemps

ensemble, et que vous laisserez une postérité nombreuse, puissante, brillante, illustre et de bonne renommée. Vous irez du Groenland en Norvége ; ensuite vous vous établirez en Islande. Tu survivras à ton mari, et tu feras un pèlerinage à Rome, d'où tu retourneras en Islande. Une église sera bâtie dans ton domaine ; tu t'y consacreras à la vie monastique, et c'est là que tu mourras. » Il se laissa retomber sur son banc. Son cadavre fut enseveli et transporté dans le vaisseau.

Thorstein Svart tint ce qu'il avait promis à Gudrid. Ayant vendu au printemps sa maison et son bétail, il s'embarqua avec tout ce qu'il avait sur le vaisseau de Gudrid. Ils se rendirent dans l'Eriksfiord, où les cadavres furent inhumés près de l'église. Gudrid alla à Brattahlid ; mais Thorstein Svart resta dans l'Eriksfiord jusqu'à sa mort, jouissant de la réputation d'homme capable.

Voyage de Thorfinn.

Le même été [1006] vint de Norvége en Groenland un navire commandé par Thorfinn Karlsefne, fils de Thord Hesthœfde, qui était fils de Snorre Thorderson de Hœfde. Thorfinn était très-riche. Il passa l'hiver chez Leif Eriksson et s'éprit de Gudrid, dont il demanda la main. Elle le renvoya à Leif [son beau-frère], qui agréa les vœux de Thorfinn. Leur mariage fut célébré le même hiver.

On continuait à parler des expéditions en Vinland. Sur la sollicitation de sa femme et de plusieurs autres personnes, Thorfinn résolut d'y faire un voyage. Son équipage se composait de soixante hommes et de cinq femmes, avec qui il convint de partager également les bénéfices de l'entreprise.

Ils emmenèrent avec eux toute sorte d'animaux domestiques, car ils se proposaient de coloniser des pays, s'il était possible. Leif, à qui Karlsefne avait demandé ses maisons [de Leifsbudir] en Vinland, répondit qu'il ne voulait pas lui en céder la propriété, mais qu'il les lui prêtait volontiers. S'étant mis en mer [1007], ils arrivèrent sans avarie à Leifsbudir, où ils débarquèrent leurs provisions. Ils eurent bientôt occasion de faire une bonne pêche; car un cétacé gros et gras vint échouer sur la côte. Ils le tirèrent sur le rivage, et l'ayant dépecé, ils ne manquèrent pas d'aliments.

Ils laissèrent paître leur bétail en liberté ; mais les mâles ne tardèrent pas à devenir sauvages et à s'éloigner des habitations. Ils avaient amené un taureau. Karselfne ayant fait abattre des arbres pour la charge du vaisseau, les fit dégrossir et les mit sécher sur un rocher. Ils tirèrent parti des biens de la terre, des raisins, du gibier et du poisson, et d'autres produits excellents du pays. L'hiver ils virent des Skrælingar, qui sortirent en grand nombre de la forêt. Le bétail était à peu de distance, et le taureau s'étant mis à beugler, les sauvages en furent effrayés et s'enfuirent, avec leurs paquets de petit-gris, de zibeline et d'autres fourrures, du côté des maisons de Leif, où il voulurent pénétrer. Mais Karlsefne fit fermer les portes. Aucun des deux partis n'entendait la langue de l'autre. Les Skrælingar étalèrent leurs marchandises et les offrirent en échange contre des armes. Mais Karlsefne défendit à ses gens de vendre des armes, et imagina l'expédient de faire présenter du laitage aux naturels. Aussitôt qu'ils en eurent goûté, les sauvages ne voulurent acheter rien autre chose. Ils consommaient ce qu'ils obtenaient en échange de leurs fourrures, qui restè-

rent à Karlsefne et ses compagnons. Lorsqu'ils eurent tout vendu, ils s'en allèrent. Karlsefne fit alors entourer les habitations d'une forte palissade et les mit en état de défense. Vers ce temps il eut de sa femme Gudrid un fils qui reçut le nom de Snorre.

Au commencement de l'hiver suivant [1008], les Skrælingar revinrent en beaucoup plus grand nombre que la première fois. Ils avaient encore les mêmes espèces de marchandises. Les compagnons de Thorfinn reçurent l'ordre de ne vendre que du lait comme l'année précédente. Les sauvages jetèrent leurs denrées par-dessus les palissades. Gudrid étant assise dans l'intérieur de la maison à côté du berceau de son fils Snorre, vit passer une ombre devant la porte, et aussitôt il entra une femme de courte stature, vêtue d'une jupe noire, la tête ceinte d'un bandeau, et qui avait les cheveux roux, le visage pâle, et les yeux extraordinairement grands. Elle s'approcha de Gudrid et lui demanda : « Comment te nommes-tu ? — Gudrid, dit la femme de Thorfinn. Et toi quel est ton nom ? — Je m'appelle aussi Gudrid, » répondit l'étrangère. La maîtresse de la maison lui tendit la main pour la faire asseoir à ses côtés ; mais au même instant elle entendit un grand bruit. L'étrangère avait disparu et un des Skrælingar avait été tué par un Groenlandais, à qui il voulait enlever ses armes. Les sauvages s'enfuirent en toute hâte, laissant derrière eux leurs vêtements et leurs marchandises. Gudrid était la seule qui eût vu la femme étrangère. « Il faut prendre des mesures, dit Karlsefne, car je pense que les naturels nous visiteront une troisième fois avec des intentions hostiles et en nombre. Je vais envoyer dix hommes sur ce promontoire, tandis que

le reste de la troupe ira dans la forêt couper des branches d'arbres pour nourrir nos bêtes à cornes, quand l'ennemi sera sorti de la forêt. Nous prendrons alors le taureau et nous le pousserons devant nous. » On suivit ce conseil. Le lieu où ils devaient rencontrer l'ennemi était limité d'un côté par un lac, de l'autre par la forêt. Les Skrælingar étant venus dans l'endroit que Karlsefne avait choisi, lui livrèrent une bataille où périrent un grand nombre d'entre eux. Il y avait parmi les naturels un homme grand et remarquable, que Karlsefne prit pour leur chef. Un des sauvages ayant ramassé une hache, la considéra quelque temps; puis il en frappa un de ses compagnons qui tomba roide mort. Le chef prit l'arme, la regarda un instant et la lança dans le lac, aussi loin qu'il put. La fuite des sauvages mit fin à la lutte. Karlsefne resta encore tout l'hiver en Vinland; mais, le printemps suivant [1009], il notifia qu'il voulait retourner en Groenland. On se prépara au voyage, et l'on emporta beaucoup de denrées utiles, des ceps, des raisins, des peaux. S'étant embarqués, ils arrivèrent heureusement dans l'Eriksfiord, où ils passèrent l'hiver[1].

[Lorsque Freydis, fille d'Erik, rentra dans l'Eriksfiord, en 1013], Thorfinn Karlsefne était prêt à en partir et n'at-

---

[1] C'est ici que finit le chapitre V. Le morceau qui suit forme la fin du chapitre VII. On intervertit ici l'ordre du texte, c'est-à-dire l'ordre chronologique, afin de suivre l'ordre logique et de ne pas séparer les passages qui concernent Thorfinn Karlsefne. C'est pour ce dernier motif que l'on place, à la suite de ce fragment du chapitre VII, un long extrait de la saga de Thorfinn, après lequel viendra le chapitre VI et le commencement du chapitre VII de la saga d'Erik Rauda.

tendait plus qu'un vent favorable pour mettre à voile. On dit généralement que jamais vaisseau n'était sorti d'un port du Groenland avec une plus riche cargaison. Karlsefne eut un heureux voyage, et arriva sans accident en Norvége, où il passa l'hiver et vendit ses marchandises. Il jouit avec sa femme de la considération des plus hauts personnages de ce pays. Le printemps suivant, il se préparait à passer en Islande, lorsqu'un méridional, natif de Brême, dans le pays des Saxons, vint le trouver et offrit d'acheter un manche à balai. Karlsefne n'était pas disposé à le vendre ; mais l'Allemand lui en ayant offert un demi-mark d'or, il trouva cette proposition avantageuse et conclut le marché, ignorant que cette pièce de bois était du masur venu de Vinland. S'étant mis en mer, il alla débarquer au nord de l'Islande, dans le Skagefiord, où il dressa son vaisseau sur la quille pour l'hiver. Au printemps il acheta le domaine de Glaumbæiarland [en danois, Glœmbœland], où il s'établit, et y passa le reste de sa vie, considéré comme un des personnages les plus notables du pays. De lui et de sa femme Gudrid est issue une postérité nombreuse et illustre. A la mort de son mari, Gudrid administra le domaine conjointement avec son fils Snorre, qui était né en Vinland. Lorsque ce dernier se maria, elle partit pour un voyage et visita Rome. Retournée auprès de son fils, qui avait fait construire une église à Glœmbæ, elle se fit nonne et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. De Thorgeir, fils de Snorre, naquit Ingveld, mère de l'évêque Brand ; et de Hallfrid, fille de Snorre, naquit Runolf, père de l'évêque Thorlak. Biœrn, autre fils de Karlsefne et de Gudrid, fut père de Thorun, mère de l'évêque Biœrn. Karlsefne est celui qui a raconté avec le

plus d'exactitude tous les événements des voyages dont on vient de donner une relation.

EXTRAIT DE LA SAGA DE THORFINN KARLSEFNE ET DE SNORRE THORBRANDSSON[1].

(Chapitres VI-XV.)

CHAP. VI. — *Généalogie de Thorfinn.*

Thord, qui habitait à Hœfde, sur le Hœfdastrœnd[2], était marié avec Fridgerd, fille de Thorer Hima et de Fridgerd, fille de Kiarval, roi d'Irlande. Thord était fils de Biœrn Byrdusmiœr, fils de Thorvald Hrygg, fils d'Asleik, fils de Bjœrn Jarnside, fils de Ragnar Lodbrok. Snorre, fils de Thord et de Fridgerd, eut de sa femme Thorild Riupa, fille de Thord Geller, un fils nommé Thord Hestœfde. De ce dernier et de Thorun naquit Thorfinn[3] qui fit divers voya-

---

[1] Cette saga a été éditée par M. Rafn, d'après dix manuscrits dont le plus ancien fut transcrit vers la fin du treizième siècle ou le commencement du quatorzième. Comme dans la plupart des sagas, l'auteur, ou plutôt celui qui a mis par écrit la tradition orale, entre en matière par une foule de détails étrangers au personnage principal, et qui remplissent environ la moitié du livre. On a donné plus haut l'analyse ou l'extrait de tout ce qui avait rapport aux voyages en Amérique. Quoique les chapitres VI à XV soient une relation du même voyage de Thorfinn qui est déjà connu par la saga d'Erik Rauda, on ne se contentera pas d'en donner la substance; ils méritent d'être traduits intégralement, parce qu'ils sont beaucoup plus circonstanciés que la précédente saga, dont ils diffèrent essentiellement.

[2] Ou rivage de Hœfde, dans le district de Skagefiord (Islande septentrionale).

[3] Qui découvrit le Vinland, ajoute le *Landnamabok*, et qui fut père de Snorre, père de Steinunn, mère de Thorstein Ranglat, père de Gudrun,

ges pour le commerce et qui passait pour un excellent navigateur. Un été, ayant mis son navire en état, il partit pour le Groenland avec Snorre Thorbrandsson. Ils étaient quarante sur le navire. Deux autres personnages, Biarne Grimolfsson du Breidsfiord, et Thorhall Gamlason de l'Œstfiord, s'embarquèrent en même temps avec un équipage de quarante hommes. On ne dit pas combien de temps ils furent en mer ; mais on sait que les navigateurs arrivèrent dans l'Eriksfiord en automne. Erik et plusieurs des colons se rendirent à cheval au lieu de débarquement pour trafiquer avec les nouveaux venus. Les armateurs autorisèrent Erik à prendre toutes les marchandises qu'il désirerait. De son côté Erik se montra hospitalier et invita les équipages des deux vaisseaux à passer l'hiver chez lui. Les voyageurs acceptèrent cette offre avec reconnaissance. Ils transportèrent leurs marchandises à Brattahlid, où il y avait de grands magasins, et où il ne manquait presque rien de ce qui était nécessaire. Ils furent donc très-satisfaits de leur hôte. Aux approches de Noël, Erik devint taciturne et ne parut plus si gai que d'habitude. « As-tu quelque chagrin? lui demanda Thorfinn Karlsefne. Je crois remarquer que tu as perdu de ta gaieté habituelle. Tu nous as traité avec la plus grande libéralité, et il est de notre devoir de te rendre, en retour, tous les services que nous pourrons. Dis-moi donc ce qui t'afflige. — Vous vous prêtez amicalement aux circonstances ; je ne crains pas que vos bons offices nous fassent faute ; mais j'appréhende qu'on dise que vous

---

mère de Halla, mère de Flos, père de Valgerd, mère du seigneur Erlend le Fort.

n'avez jamais passé de plus mauvaises fêtes de Noël qu'à Brattahlid, chez Erik Rauda.— Il n'en sera pas ainsi, mon hôte, répondit Thorfinn : nous avons sur notre navire du malt et du grain. Prenez tout ce qu'il vous faut, et préparez un festin aussi magnifique que vous le jugerez convenable. » Erik, profitant de cette faculté, organisa une fête si splendide, qu'on n'avait jamais vu tant de luxe dans ce pays pauvre. Après les fêtes, Karlsefne demanda à son hôte la main de Gudrid [sa belle-fille], cette affaire paraissant être de la compétence d'Erik, qui répondit favorablement. « Qu'elle suive sa destinée, dit-il ; j'ai entendu dire du bien de vous. » Finalement Thorfinn fut fiancé à Gudrid, et leur noce fut célébrée le même hiver à Brattahlid.

Chap. VIII. — *Voyage en Vinland.*

[1] [On parla beaucoup de ce mariage à Brattahlid, et on s'amusa l'hiver à jouer au trictrac et à raconter des histoires ; en un mot on s'efforça de passer agréablement le temps]. On s'entretint des expéditions en Vinland, que l'on regardait comme fort lucratives, à cause de la fertilité du pays. Karlsefne et Snorre préparèrent leur navire, afin de partir au printemps pour ces nouvelles contrées. Biarne et Thorhall se joignirent à eux avec leur navire. Thorvard, qui était marié avec Freydis, fille naturelle d'Erik Rauda, fit aussi partie de l'expédition, ainsi que Thorvald, fils d'Erik, et que Thorall surnommé le Chasseur. Ce dernier était depuis longtemps au service d'Erik. Il l'accompagnait à la chasse du-

[1] Les passages compris entre crochets sont des additions ou des variantes tirées d'un manuscrit de la fin du quinzième siècle.

rant l'été; pendant l'hiver il remplissait les fonctions d'intendant de la maison. Il était grand et fort, noir, laid comme un géant, taciturne, et ne parlant que pour dire des méchancetés; [astucieux, médisant, il n'aimait que le mal], et donnait toujours de mauvais conseils à Erik, qui l'admettait dans son intimité, quoiqu'il fût peu aimé. C'était un mauvais chrétien. Connaissant parfaitement les déserts, il monta avec Thorvard et Thorvald sur le vaisseau que Thorbiœrn avait amené en Groenland. L'expédition se composait de cent soixante hommes [Groenlandais pour la plupart]. Ils se rendirent d'abord dans le Vesterbygd [1], et de là dans l'île de Biarney [2]. Après avoir navigué un jour et une nuit [poussés par un vent du nord] dans la direction du sud, ils aperçurent une contrée, et s'y rendirent en bateau pour l'explorer. Ils y trouvèrent de larges pierres plates, dont quelques-unes avaient douze aunes de large, et virent un grand nombre de renards. Ils nommèrent ce pays *Helluland*. De là ils naviguèrent un jour et une nuit vers le sud-est, et arrivèrent en vue d'une contrée couverte de forêts et nourrissant beaucoup d'animaux. Au sud-est du continent

---

[1] Ou contrée occidentale du Groenland. L'Eriksfiord, d'où ils venaient, faisait partie de l'OEsterbygd, qui comprenait les côtes méridionale et occidentale du Groenland.

[2] Les anciens ne connaissant pas la boussole et privés des instruments nécessaires pour déterminer les positions, naviguaient autant que possible le long des côtes de peur de s'égarer. C'est ce qui explique pourquoi Thorfinn remonta au nord, au lieu de se diriger vers le sud-ouest. Il voulait probablement traverser le détroit de Davis dans sa plus petite largeur. Seulement il paraît être allé un peu trop au nord, si *Biarney* (île de l'Ours) correspond bien à l'île de Disco.

était située une île où ils tuèrent un ours ; ils nommèrent le pays *Markland*[1], et l'île, *Biarney*[2]. Puis ils suivirent longtemps [pendant un jour et une nuit] la côte en se dirigeant vers le sud, et arrivèrent près d'un promontoire. La terre était à gauche du vaisseau; le rivage était sablonneux et s'abaissait en pente douce vers la mer. Ils y firent une descente et trouvèrent une quille de vaisseau sur le promontoire, qu'ils nommèrent *Kialarnes* (cap de la Quille). Le rivage reçut le nom Furdustrandir, parce qu'il était extrêmement long[3]. Plus loin le pays était coupé de baies, dans l'une desquelles les navigateurs jetèrent l'ancre. Le roi Olaf Tryggveson avait donné à Leif deux Écossais, un homme appelé Haki et une femme nommée Hekia, qui couraient plus rapidement que des bêtes fauves. [Leif et Erik les avaient donnés à Karlsefne pour le voyage]. Lorsque l'on eut dépassé les Furdustrandir, on déposa les coureurs à terre, en leur ordonnant d'explorer le pays au sud et de revenir dans l'espace de trente-six heures. Le vêtement de ces gens, appelé *kiafal*, se composait d'une tunique avec un capuchon ouvert par les côtés, sans manches, et serrée entre les jambes au moyen d'un bouton et d'un lacet; le reste de leur corps n'était pas couvert. Ils furent absents tout le temps qu'on leur avait accordé ; mais à leur retour ils rapportèrent, l'un une grappe de raisin, l'autre un épi de blé, qui avaient crû naturellement. Lorsqu'ils furent remontés sur le navire, on alla plus loin, et on entra dans un golfe en dehors duquel

---

[1] Aujourd'hui Canada et Nouvelle-Écosse.

[2] Peut-être l'île de Terre-Neuve, ou d'Anticosti, ou de Saint-Jean.

[3] *Furdustrandir* signifie littéralement « rivages merveilleux ».

était une île que l'on appela *Straumey* [île des Courants], à cause des forts courants qui régnaient à l'entour[1]. Il y avait sur cette île un si grand nombre d'œufs d'éders, qu'on trouvait à peine la place pour poser le pied. [Ils pénétrèrent plus avant dans le golfe], qu'ils appelèrent *Straumfiord*[2], et sur le rivage duquel ils déchargèrent leur navire, dans le dessein de s'établir en ce lieu. Ils avaient avec eux toutes sortes de bestiaux, [et ils tirèrent parti de la fertilité de] la contrée qui était très-belle. Les voyageurs ne s'occupèrent qu'à explorer le pays. Ils y passèrent l'hiver [qui fut rude]. Comme ils n'avaient pas eu soin de faire des provisions et que la pêche commença à donner moins en été, on eut beaucoup de peines à se procurer des vivres. [On se rendit dans l'île, dans l'espoir d'y faire quelque capture. Les objets nécessaires à la vie y étaient assez rares, mais le bétail s'y trouvait bien.] On fit des prières pour que Dieu envoyât des moyens de subsistance; mais ce vœu ne fut pas exaucé aussitôt qu'on l'aurait voulu. Thorhall le Chasseur disparut alors; on passa trois jours à le chercher. [Le quatrième, Karlsefne et Biarne] le trouvèrent sur la cime d'un rocher où il était couché la face en l'air, écartant [les yeux], la

---

[1] Golfe des courants. C'est probablement la baie de Buzzard.

[2] Ce doit être l'île de Martha's Vineyard déjà mentionnée dans le voyage de Leif. Le Gulfstream qui sort du golfe du Mexique produit un fort courant à l'endroit où il est barré par la péninsule de Barnstable. Les îles inhabitées du Massachusetts servent encore de retraite à une foule d'éders et de canards sauvages, et l'une d'elles, située à la pointe sud-est de la péninsule de Barnstable, est encore appelée *Egg-Island* (île des OEufs).

bouche et les narines, et marmotant quelques paroles[1]. Interrogé sur les motifs de son absence, il répondit que cela ne regardait pas ses compagnons; [il les pria de ne pas en être surpris, et ajouta que tout le temps il avait vécu de telle façon, qu'il était inutile de s'inquiéter de lui]. On l'engagea à retourner au campement, et il y consentit. Bientôt après échoua sur le rivage un cétacé que l'on se mit à dépecer. Personne [pas même Karlsefne, qui se connaissait bien en cétacés] ne sut de quelle espèce était celui-ci. Après l'avoir fait cuire, on en mangea, mais tout chacun en fut malade. Thorhall dit alors : « N'est-il pas vrai que le dieu *à la barbe rouge* (Thor) a été plus secourable que votre Christ? Voilà ce que m'a envoyé Thor, mon dieu tutélaire[2], pour le culte que je lui ai rendu. Il m'a rarement laissé dans la détresse. » Lorsque ses compagnons le surent, [ils ne voulurent plus manger du cétacé ; mais] ils le rejetèrent dans la mer et se recommandèrent à Dieu. Le temps devint meilleur; on put se mettre en mer pour pêcher, et l'on ne manqua plus de vivres ; car on pouvait chasser sur le continent, recueillir des œufs dans l'île et pêcher dans le golfe.

Chap. VIII. — *De Karlsefne et de Thorhall*[3].

[Ils parlèrent alors d'une exploration et s'y préparèrent.]

---

[1] Thorhall, que l'auteur qualifie de mauvais chrétien, associait sans doute le culte d'Odin à celui du Christ. C'était pour invoquer l'un de ses faux dieux qu'il s'était séparé de ses compagnons.

[2] Le nom de Thor entre dans la composition du mot Thorhall (salle de Thor); c'est peut-être pourquoi Thorhall se croyait plus spécialement placé sous la protection de ce dieu.

[3] Il est impossible de savoir s'il s'agit ici du compagnon de Biarne, ou de l'intendant d'Erik Rauda.

Thorhall [le Chasseur] voulait se rendre au nord en doublant les Furdustrandir et le Kialarnes pour chercher le Vinland. Mais Karlsefne était d'avis de naviguer au sud en suivant les côtes [pensant que plus on irait au midi, plus les découvertes seraient étendues ; il lui parut bon de visiter la partie méridionale et la partie septentrionale du pays]. Thorhall fit ses préparatifs près de l'île ; il n'y eut que huit [neuf] hommes qui se joignirent à lui. Le reste de la troupe suivit Karlsefne. Un jour que Thorhall portait de l'eau sur son navire, il but et chanta ce couplet :

« On me promettait, quand je vins ici, que j'y trouverais la meilleure boisson. Mais il faut que j'accuse ce pays à la face de tous. Un guerrier comme moi est forcé de porter un seau ; je dois me courber vers la fontaine, et le vin n'a pas touché mes lèvres. »

Lorsque tout fut prêt, il hissa les voiles et chanta cet autre couplet.

« Retournons dans notre patrie ; que notre vaisseau rapide glisse sur la vaste surface de la mer ; tandis que les guerriers infatigables qui louent ce pays resteront sur les Furdustrandir, pour y manger de la baleine. »

Ensuite ils doublèrent les Furdustrandir et le Kialarnes. Ils voulaient louvoyer vers l'ouest, lorsqu'un fort vent d'ouest les jeta en Irlande. Ils furent battus et faits esclaves. Thorhall y perdit la vie, comme des marchands l'ont raconté.

E. BEAUVOIS,
membre de la Société Américaine.

L'ILE DE BORNÉO.

[Analyse de l'ouvrage hollandais intitulé : *Borneo's Wester-Afdeeling geographisch, statistisch, historisch, voorafgegaan door eene algemeene schets des ganschen eilands, door* P. J. Veth. 2 vol. gr. in-8°.]

La colonie hollandaise de Bagner-Massin, à Bornéo, et toute la région sud-est qui en dépend, nous sont connues par l'ouvrage de M. Schwaner ; la côte nord presque toute entière nous a été décrite par sir James Brook ; il ne restait plus que la région occidentale, où a été établi le poste important de Poulopetak. C'est à cette région que M. Veth a consacré son récent ouvrage, que nous avons entrepris de faire connaître aux lecteurs de cette *Revue.*

Ce que M. Veth nomme *région occidentale* de Bornéo est ce grand triangle, un peu tronqué au sommet, qui a pour base la côte occidentale de l'île, et pour côtés les deux principales chaînes de montagnes, dont les diverses parties portent les noms de Krunbang, Bâtang-loupar, Madey et Anga-Anga. Au nord, elle touche au royaume malay de Bruney ou Bornéo proprement dit.

Là, comme dans tout le reste de l'île, on ne rencontre les hommes que sur le bord des cours d'eau ; à l'embouchure se trouvent ces colons de toutes les nations qui portent le nom commun de Malays, et, dans l'intérieur, des indigènes ou Dayaks.

Quoiqu'il soit forcé, comme tous les ethnologues qui ont voulu étudier la population de Bornéo, de reconnaître dans

cette île des races très-distinctes par leur aspect extérieur, leur langage et leur manière de vivre, M. Veth ne peut adopter l'opinion de quelques savants qui veulent que le nom de *Dayaks* n'ait été appliqué qu'à un mélange d'éléments africains, tibéto-annamites, hindous et chinois, jetés par des tempêtes sur les côtes de l'île. L'influence de ces peuples est, il est vrai, fort sensible à Bornéo ; mais il serait difficile que ces éléments si divers, dans un pays où les alliances entre peuplades sont complètement interdites, aient pu s'entendre pour avoir une langue et des institutions si semblables, et aient surtout pu recevoir du climat un aspect physique si uniforme. Il aime mieux y voir diverses ramifications d'une souche dont les Lao du Camboje, les Battas de Sumatra, les Alfourous de Célèbès, les Negritos des Philippines, etc., seraient encore des rejetons.

Quoiqu'il en soit de cette question d'origine, on peut, suivant van Kessel, dont notre auteur adopte la classification comme plus rationnelle que toutes les autres, distinguer cinq branches principales de Dayaks : 1° La race du *Nord-Ouest*. C'est celle qui reconnaît le mieux l'autorité de ses chefs malays ; elle est mahométane. 2° La deuxième race, que van Kessel nomme la race *Malaye*, est la même que la précédente, restée fidèle à sa religion antique ; elle parle un malay souvent très-pur ; elle occupe les côtes nord-ouest et ouest. 3° Les Dayaks Paris, nom qu'ils empruntent à leur principale rivière, habitent la côte orientale. C'est la race des Kayans des écrivains anglais. Leur langue a quelque analogie avec le macassarais. Ils sont très-industrieux, surtout pour travailler le fer. C'est parmi eux que quelques voyageurs ont prétendu avoir rencontré des hom-

mes à queue. 4° Les *Beyadjous* de Bagner-Massin, sur la côte sud, décrits par M. Schwaner il y a fort peu de temps (1854). 5° Enfin les deux tribus nomades des *Manketans* et des *Pounans*, dont l'avilissement intellectuel et moral égale presque celui des habitants de l'Australie. Ce sont peut-être les mêmes que les *Orang-Ot* de Bagner-Massin.

Une légende chinoise, rapportée par M. Veth, prétend faire des Dayaks les descendants d'une troupe d'expédition jetée par une tempête sur les côtes de Bornéo; elle atteste du moins une très-antique communication avec le Céleste-empire. D'autre part des monuments trouvés surtout dans le voisinage de Sangaou sont les preuves manifestes de l'influence des Hindous. Les Malays enfin, qui sont encore les dominateurs d'une grande partie du pays, sont venus modifier un peu les usages de la population. M. Veth consacre le deuxième chapitre de cette partie à faire l'histoire de leur colonisation. Il termine le premier en recherchant si, dans les traditions conservées par les Dayaks, il en est quelqu'une qui ait une valeur historique. Malheureusement très-peu d'entre elles ont été publiées, et parmi celles qui l'ont été, les unes sont empruntées évidemment aux Malays, les autres ne sont que des contes féeriques destinés à expliquer une observance particulière à une tribu. Cependant il est quelques récits que l'on peut regarder comme des légendes historiques; tous s'accordent à montrer les ancêtres des Dayaks comme arrivant dans l'île sur un navire d'or. Dans l'intérieur des terres, dans des contrées dont les habitants n'ont jamais vu la mer, pas même un lac, il y a, dit M. Schwaner, sur la porte de chaque maison, un vais-

seau peint en noir de fumée ou en rouge. Cette population de navigateurs semble, d'après une tradition mentionnée par M. Schwaner, être venue aborder à Bornéo avant que les couches de sédiment qui ont réuni au centre de l'île les rochers qui la constituent aujourd'hui, se fussent déposées. Une autre tradition nous apprend qu'avant que l'île de Bornéo ne fût aussi grande qu'elle est de nos jours, elle était habitée par quatre races sauvages qui se faisaient continuellement la guerre : ce qui semble faire remonter à une antiquité très-reculée le partage des races dans cette île. C'est sur cette population encore sauvage qu'est venu se superposer ce mélange d'individus si divers auquel on a donné le nom commun de Malays, en désignant sous celui de Dayaks toute la population primitive.

Le nom de *Malays*, à Bornéo, ne doit pas signifier autre chose que « mahométans ». Toutes les races, quelles qu'elles soient, qui ont embrassé l'islamisme et adopté la langue et les habitudes des Malays, portent ici indistinctement ce nom. Quelques Malays de Djohor sont, il est vrai, venus donner l'exemple en établissant quelques colonies d'après le système que Logan[1] nous a résumé d'une façon si savante. Longtemps ces colonies, et toutes celles qui les ont imitées, ont reconnu la suprématie des peuples de famille malaye, et la liste des états qui relevaient de l'empire de Madjapahit[2] contient plusieurs noms qui appartiennent à Bornéo. Ces colonies ont dans la suite été le théâtre de bien des révolutions, dont

---

[1] Dans ses *Notices of European intercourses with Borneo Proper*, publiées dans le *Journal of the Indian Archipelago*, 1848.

[2] *Journ. Asiat.*, 1848, vol. VII, p. 541, et 1849, vol. XIII, p. 523.

la dernière s'est signalée par l'introduction de l'islamisme.

Les Dayaks sont petits; mais tous les voyageurs s'accordent à dire qu'ils sont bien faits, et qu'en quelques endroits leurs femmes peuvent lutter avec les autres beautés de l'Orient. Leur couleur de peau et le type de leur figure sont à peu près les mêmes que chez les peuples de race malaye; mais leurs traits sont plus réguliers, et les caractères de la race sont moins tranchés. Tous les voyageurs qui ont visité l'île ont remarqué qu'à mesure que l'on pénètre chez des peuplades plus libres, le corps prend des formes plus belles. Leur intelligence, obtuse, si l'on en croit leurs dominateurs malays, est au contraire, au témoignage des missionnaires et des voyageurs européens qui les ont vus de près, de beaucoup supérieure à celle de leurs détracteurs. Leur mémoire est surprenante, et ils apprennent à écrire avec une rare facilité. Pour tout ce qui regarde la vie ordinaire, le commerce, l'agriculture, ils font preuve d'un jugement sain et pénétrant; plusieurs même ne manquent pas d'esprit. Quelques objets faits par eux témoignent de leurs heureuses dispositions pour les arts manuels.

M. Veth essaie de recueillir quelques renseignements sur la langue, ou, pour mieux dire, sur les langues parlées par ces peuplades. Une seule est à peu près connue, c'est celle de Poulopetak, et par malheur elle est parlée par une tribu qui a abandonné sa langue en même temps que sa religion pour adopter tout ce que lui apportaient les conquérants malays. Son langage est un malay corrompu, mêlé de javanais, de bougui et de fort peu de mots indigènes, ce qui explique l'analogie énorme de ce dialecte avec les langues de

l'archipel d'Asie. Cette même observation s'applique aux vocabulaires publiés par le radja Brooke.

Les monuments littéraires n'existent pas chez un peuple qui n'a pas d'écriture[1]. Quelques récits fabuleux racontés par les anciens, des chants de circonstance improvisés à l'instant, mais surtout, ce qui est plus curieux au point de vue historique, des chants dans un langage incompréhensible aujourd'hui, répétés et conservés avec un respect religieux, voilà ce qu'on peut appeler la littérature de Bornéo. Leurs chants modernes sont de trois sortes : les *tingke* ou énigmes, en vogue surtout à Poulopetak ; les *beleh* ou bouts rimés, abus du *pantoun* malay, qui se chantent à deux parties, la seconde devant fournir la rime à la première, qu'il y ait ou non un sens raisonnable ; enfin les chants improvisés par les billians ou danseuses publiques. Hume en donne un exemple que nous reproduisons d'après M. Veth :

1er VERS. Le résident a une grande et fraîche maison.
CHOEUR. Le résident a une grande et fraîche maison.
2e VERS. Il est là-dedans comme un roi.
CHOEUR. Il est là-dedans comme un roi.

---

[1] Les Dayaks de Bornéo sont restés étrangers à l'écriture, même après l'invasion malaye. Ils racontent à ce sujet que lorsque le Créateur a donné aux hommes le langage, il leur a donné en même temps l'écriture ; que les autres peuples ont reçu une écriture extérieure ; mais que, pour eux, il leur est échu en partage une écriture intérieure, qui est la mémoire. Ils avaient néanmoins, comme la plupart des peuplades sauvages, leurs moyens de communication. Ainsi, au moment d'une levée d'hommes pour s'apprêter à un combat, on envoyait au chef du village un bâton dont le nombre de crans indiquait le nombre d'hommes à fournir. Un bout du bâton teint en rouge voulait dire *massacre*, l'autre bout brûlé signifiait *incendie*, etc.

3e VERS. La tour est semblable à une île.
CHOEUR. La tour est semblable à une île.
4e VERS. Dans la tour il y a un tremble.
CHOEUR. Dans la tour il y a un tremble.

et ainsi jusqu'à lassitude.

La seule règle à observer est que la mesure soit à peu près constante. On peut toutefois remplacer la longue par deux brèves, et réciproquement.

Il ne faut naturellement pas aller chercher de sciences chez un pareil peuple. Les habitants de l'intérieur ne peuvent pas compter sans le secours de morceaux de bois ou de cailloux. Leur division du temps est entièrement fondée sur les périodes de leur culture ; l'unité est la saison.

La médecine, pratiquée dans le nord par le *manang* du village, à Bagner-Massin par les bazirs et les billians, est à peu près inconnue sur la côte occidentale.

L'habileté avec laquelle ils confectionnent leurs objets de parure prouve déjà en faveur de leur intelligence. Les broderies de leurs vêtements et les tatouages de leur peau supposent même un certain sentiment artistique. Leur costume est réduit à la plus simple expression : c'est une seule pièce d'étoffe roulée autour des reins et tombant par-devant. Mais les accessoires, pour eux beaucoup plus importants, servent à distinguer et les races et les dignités. Le premier est le *parang*[1] ou glaive, qu'ils portent toujours sur eux dans un fourreau de rotin. La poignée est sculptée, et la différence des formes ou même du dessin distingue les races. Les ornements des oreilles servent aussi à les différencier :

---

[1] En malay, فارغ *parang*.

les uns y ont un anneau ou un pendant plus ou moins riche; chez d'autres, le lobe, agrandi dès l'enfance et percé d'une ouverture où l'on passerait le poing, tombe jusque sur les épaules; la rupture de ce lobe est pour une jeune fille un chagrin aussi grand que pour nos dames la perte de leurs dents ou de leurs cheveux. Quelques-uns d'entre eux se font au cartilage une fente où ils placent leur cigare. Le tatouage, cette sorte de *croix d'honneur* des nations océaniennes, n'est pratiqué que chez les peuplades indépendantes : ici les hommes seuls en portent; là seulement les femmes; d'autres n'en ont qu'aux bras et aux jambes; d'autres fois il court sur toutes les parties du corps, la figure exceptée. Les dessins en sont variés à l'infini, mais ils ne représentent jamais d'objets déterminés. Puisque nous parlons des ornements douloureux, nous citerons, mais sans la préciser davantage, une parure bizarre, dont on trouve l'analogue chez les Pégouans, et qui, suivant l'opinion d'un voyageur, coûte la vie aux deux tiers de la population masculine.

L'intérieur des habitations des indigènes est mieux tenu que cela n'arrive généralement chez les Malays. Les nattes sur lesquelles ils se couchent et le bloc de bois qui supporte leur tête sont roulés pendant le jour et cachés dans un coin. Toutes les richesses sont en évidence, pendues au mur ou étendues par terre. On ne manque pas d'y faire figurer les têtes coupées par la famille, après qu'on a pris la précaution de les préserver de la putréfaction par une exposition prolongée à la fumée.

Un autre objet dont les Dayaks sont aussi fort curieux, est ce qu'on appelle *tampayan;* c'est un pot en terre vernissée, orné de figures représentant des dragons, lézards,

etc., qui sont pour eux des sortes de talismans, et deviennent des objets de luxe en raison de leur prix. Il y en a de plusieurs espèces; mais ils sont toujours divisés en mâles et en femelles. Quelques-uns sont d'un prix exorbitant qui s'élève jusqu'à 3,000 florins (6,000 fr.) pour les mâles : les femelles ne sont qu'à moitié prix. La vraie cause de la valeur de ces objets, c'est leur antiquité ; ils semblent être des restes du séjour des Hindous à Bornéo. Les Chinois ont bien essayé d'en faire de pareils, mais l'œil connaisseur des Dayaks ne s'y est jamais laissé tromper. L'antique origine de ces tampayans leur donne aux yeux des Dayaks un pouvoir surnaturel : on les croit fabriqués par les dévas, et on leur voue le même culte qu'aux êtres par qui on les suppose faits.

Quoique les indigènes de Bornéo n'aient ni temple, ni prêtre, ni fêtes religieuses, les Dayaks de la côte occidentale croient aux *djevata* ou *djebata*[1]. Ce nom pourrait faire croire que l'idée leur est venue des Hindous, à moins que le nom et l'idée ne leur soient venus des Malays, comme quelques-uns l'ont pensé d'après le nom de *djevata laout*[2] (divinités de la mer) qu'ils leur donnent quand on leur demande des détails plus précis. On sait que pour eux les Malays sont *orang laout*[3] (les hommes de la mer). Un récit emprunté à Muller, trop long pour être rapporté ici, prouve que la religion des Dayaks de cette portion de l'île

---

[1] Évidemment le sanscrit *dévata*, avec la transformation si fréquente de la dentale en palatale devant *e*.

[2] En malay, ديوات لاوت *dêwâta-laout*.

[3] En malay, اورغ لاوت *orang-laout*.

consiste à regarder toutes les forces de la nature comme la manifestation de djévatas qui habitent les corps célestes, les montagnes, les torrents, etc. Les hommes sont entourés de toutes parts par ces divinités, et sont exposés à chaque instant à commettre, par leur imprudence, des fautes envers eux. De là la nécessité de se tenir toujours sur ses gardes, et de ne rien détruire au hazard dans cette belle nature. Le dieu suprême, Pangatou, porte aussi le nom de Mata-hari[1] (le soleil). Dirigés par lui, tous les djévatas disposent des forces de la nature pour le bien de l'homme; mais si celui-ci vient à les offenser, ils ont comme armes, pour le punir, la disette et les maladies. Leur culte consiste en prières et en offrandes accompagnées de diverses formalités. Le chef de la famille sert de prêtre. Les bazirs et billians des Beyadjous, les manangs du nord et les doukans de la côte occidentale ne sont à proprement parler que des sorciers.

Ce que nous venons de dire s'applique aux Dayaks de Poulopetak; ceux de Landak et de Sangaou ne donnent le nom de djévata qu'à un être suprême qui ne réside nulle part, mais est partout; il a sous ses ordres quelques esprits du premier rang préposés surtout à la direction du monde moral; l'un d'eux même n'est qu'une sorte d'ange gardien attaché à chaque homme; la mort seule peut les séparer. Parmi ces esprits principaux se trouvent Pagèra et Panadou, ou le Bien et le Mal. Au reste, cette croyance aux deux principes du bien et du mal et à leur antagonisme dans le

[1] En malay, ماتا هاري *mata-hari* « l'œil du jour », nom océanien du soleil.

monde est générale chez les Dayaks. Pour ceux dont la religion est une déification des forces de la nature, elle a produit les esprits méchants ou *hantous*, êtres inférieurs qui ne peuvent agir sur l'homme qu'autant que les djévatas le leur permettent. Ils causent toutes les maladies, et la seule manière de guérir est de les chasser.

Ils croient tous à l'immortalité de l'âme, et en donnent pour preuve les songes dans lesquels les âmes de leurs parents morts viennent les visiter; mais quant à la destinée de ces âmes, ils n'ont à ce sujet que des idées bien confuses. Les Beyadjous pensent que les âmes sont conduites à leur demeure en traversant un marais de feu, où elles ont à combattre le démon *Koukang;* les bons sont victorieux, mais la *canaille* reste en son pouvoir, et il l'entraîne en enfer. Par canaille il faut entendre ici, comme cela arrive un peu trop souvent chez nous, ceux qui n'ont pu, pendant leur vie, faire d'assez belles fêtes pour honorer les dieux et réjouir le peuple. Suivant les habitants de Landak, les dieux se chargeant de punir le mal sur terre, tous ont droit à aller habiter le *Boukit Sebayan*[1], sorte de paradis où il y a des moissons perpétuelles et des cochons toujours gras. Mais pour eux, comme pour les Beyadjous, les rangs sociaux sont conservés dans l'autre vie; la seule différence, c'est qu'on n'y souffre pas.

---

[1] On reconnaît dans ce nom le malay بوكت *boukit* « colline ». Quant à *sebayan*, nous croyons y reconnaître un substantif abstrait en *an* (ان) d'un adjectif *sebaya* qui correspondrait à un mot sanskrit *chebaya*, de la racine *chib* « glorifier ». Le nom de leur paradis serait alors : *le mont de la glorification*.

On n'a rien recueilli sur la cosmogonie telle que l'admettent les peuples de la côte occidentale; mais on a en compensation des détails très-complets sur leurs moyens de divination. Les Dayaks sont peut-être de tous les peuples ceux qui en possèdent le plus. Les uns sont fondés sur l'observation des phénomènes de la nature qu'ils interprètent à leur façon; d'autres sont de vraies opérations magiques, presque les mêmes que celles que pratiquent les Hindous. Comme ces derniers peuples aussi, ils vénèrent certains animaux, et en particulier les crocodiles; ils s'abstiennent de certaines viandes, variables suivant les tribus, mais principalement de veau et de cerf: manger de ce dernier animal serait puni de tous les malheurs, au nombre desquels figurerait la folie. A côté de ces observances indiennes, quelques tribus ont en honneur le système des prohibitions, *pamali* en malay, *tapou* en polynésien. Nous nous bornerons à le mentionner sans entrer dans les détails; nous en ferons de même à l'égard de leurs épreuves judiciaires, si analogues au jugement de Dieu du moyen âge.

Malgré le vague de leurs idées théologiques, les Dayaks sont restés fermes partisans de leurs croyances religieuses, et n'ont jamais voulu les quitter ni pour le mahométisme, ni pour le christianisme, quoique leur refus d'adopter la première de ces deux religions ait entraîné comme conséquence leur condamnation à une servitude perpétuelle.

Ceci amène naturellement M. Veth à étudier le caractère de la domination malaye. Après cette étude de l'influence malaye à Bornéo, l'ouvrage reprend son caractère spécial d'histoire de la colonie néerlandaise. Les luttes des Hollandais contre les Malays et les Chinois occupent une grande

place dans cette partie ; mais dans les quatre derniers chapitres, on voit apparaître un personnage nouveau, être extraordinaire dont le nom est devenu universel, et qui a su faire trembler un instant le monopole hollandais. Cet homme est sir James Brooke, esq., ou plutôt, puisque c'est aujourd'hui son nom, le radja Brooke, le civilisateur et le chef de toute la partie septentrionale de l'île.

LÉON RODET,
ancien élève de l'École Polytechnique, etc.

SAINT GRÉGOIRE,

Légende du onzième siècle,

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS DU PALÉOSLAVE [1].

Le bienheureux Grégoire fut nommé patriarche de la sainte Église romaine de Dieu. Antérieurement à cet événement, il était pénitent noir (*tcherno rizetz*) dans le monastère de l'apôtre saint André, surnommé Canoscure, près du couvent des saints martyrs Joannes et Paul. Il en était supérieur. Sa mère Silvie la bienheureuse demeurait près des portes de l'église de l'apôtre saint Paul, dans un lieu appelé *Kéla-Nova.*

Une fois, le bienheureux Grégoire étant assis dans sa ca-

---

[1] Le texte original de cette légende a été publié dans le recueil intitulé : *Vitæ Sanctorum e codice antiquissimo paleoslavonico, cum notis criticis et glossariis edidit* F. Miklosich. Viennæ, 1847, in-8°.

bane, occupé à écrire, vit entrer chez lui un mendiant qui lui demanda l'aumône en disant : « Ayez pitié de moi, serviteur du Dieu le Très-Haut ! J'ai été capitaine d'un vaisseau qui fit naufrage et perdit beaucoup de richesses appartenant à moi et à d'autres marchands. »

Grégoire, en vrai serviteur du Christ et ami des pauvres, appela son domestique et lui dit : « Frère, va lui donner mes 200 pièces d'or (*zlatitza*). »

Le frère alla exécuter les ordres de Grégoire serviteur de Dieu, et remit les 200 pièces d'or au mendiant, qui aussitôt après s'en alla.

Peu de temps après, au même jour de la semaine, revint le même mendiant chez le bienheureux Grégoire, et lui dit : « Ayez pitié, ô serviteur de Dieu le Tout-Puissant! car j'ai perdu beaucoup et tu m'as donné peu. »

Le bienheureux, appelant son domestique, lui dit : « Va, mon frère, et donne-lui encore 200 pièces d'or. » Ce que le frère accomplit avec exactitude.

Le mendiant, après avoir pris les pièces d'or, s'éloigna. Peu de temps après, pour la troisième fois, le même jour de la semaine, le même mendiant se présente chez Grégoire en lui disant : « Ayez pitié de moi, ô serviteur du Dieu le Très-Haut! donne-moi encore une bénédiction (c'est-à-dire l'aumône), car j'ai perdu beaucoup. »

Le bienheureux Grégoire fit venir son domestique et lui dit : « Va lui donner encore 200 pièces d'or. »

Le domestique lui répondit : « Croyez-moi, vénérable père, qu'il ne nous reste plus un zlatitza au trésor de l'Église. »

Le bienheureux lui dit : « N'y a-t-il donc pas quelque autre

objet, étoffe ou habillement? Cherche bien, ami, et donne-le-lui. »

Le frère répondit: « Nous n'avons plus d'autres objets, excepté un plat en argent massif que la grande dame (princesse) vous avait envoyé avec de la koutzia [1]. »

Le bienheureux répondit : « Va, mon frère, et donne-lui ce plat. » Le frère fit ce que lui ordonna le bienheureux, et il remit le plat entre les mains du mendiant. Celui-ci, maître de toutes les pièces d'or du monastère et du plat d'argent massif, disparut.

Grégoire devenu patriarche et pontife de la sainte Église de Rome, conformément à la coutume patriarcale, avait

---

[1] *Koutzia*, froment bouilli avec du miel qu'on offre, chez les Slaves, le 24 décembre de chaque année, c'est-à-dire la veille de Noël et quelquefois à la Toussaint, en l'honneur des trépassés. M. Miklosich fait dériver ce mot du grec κούτζος «mutilé, tronqué». Nonobstant le cas que nous faisons de l'érudition justement célèbre de cet éminent slaviste, nous serions porté à chercher ailleurs l'étymologie de ce mot qui est un des plus anciens, et, par conséquent, l'un des plus précieux pour la lexicographie. *Kout*, dans tous les dialectes slaves, veut dire « l'angle d'une maison ». C'est là où encore aujourd'hui les paysans slaves du rite gréco-russe ont les images et entretiennent le feu de leur lampe sacrée. Dans le temps du paganisme, le kout était également destiné au dépôt des choses sacrées, et par conséquent, à la *koutzia* que les païens y déposaient pour les âmes de leurs parents et amis décédés. C'est probablement des mêmes mets dont il est question dans le chant de Zaboy, du manuscrit de Kraledvor, chant qui, dans l'opinion de tous les philologues compétents, appartient au temps du paganisme des Tchèques. — Il y a tout un canton, en Lithuanie, qui s'appelle Pokoutzié. Ajoutons que le mot *kout* qui, dans quelques dialectes, se prononce *kont*, sert de racine à *kontina* ou sanctuaire des Slaves païens. En persan قوت *kout* veut dire « pain quotidien ».

recommandé un jour à son intendant d'inviter à sa table douze pauvres, afin de les faire dîner avec lui.

L'intendant agit conformément aux ordres du pontife. Cependant il se trouva treize pauvres invités au festin. Lorsqu'ils s'assirent à table avec Grégoire, celui-ci avant remarqué leur nombre appela l'intendant et lui dit : « Je t'avais recommandé d'inviter douze pauvres ; pourquoi donc, sans ma permission, en as-tu convié treize? »

L'intendant, effrayé de ce qu'il venait d'entendre, lui répondit : « Croyez-moi, mon vénérable maître, qu'il n'y en a que douze ; j'ai bien compté. » Et en effet, excepté le pontife qui seul voyait juste, le chiffre de douze était irréprochable.

Pendant le dîner, le pontife observa que son treizième convive, assis à l'extrémité de la table, changeait souvent d'aspect. Tantôt il ressemblait à un vénérable vieillard aux cheveux blancs, et tantôt à un jeune garçon tout frais et rose.

Lorsqu'on se fut levé de table, le bienheureux congédia tous les autres pauvres, et saisissant la main du treizième qui paraissait un étranger, il l'introduisit dans sa cellule, où il se mit à lui parler ainsi : « Au nom de Dieu le Tout-Puissant, je te conjure, dis-moi, qui es-tu, et quel est ton nom? »

A quoi il lui fut répondu : « Il est étrange que tu me demandes mon nom ; regarde-moi bien, ne vois-tu pas que je suis ce pauvre qui est déjà venu chez toi quand tu habitais le monastère de Saint-André, surnommé Kanoskur? Rappelle-toi, lorsque assis dans ta cabane et occupé à écrire, tu me donnas 400 zlatitza et un plat d'argent qui te fut envoyé avec de la koutzia par ta mère la célèbre, la bienheureuse. Sache donc que le jour même où, avec une patience à toute épreuve

et avec un cœur droit, tu me donnais cette aumône, le Seigneur Dieu te désignait comme pontife de sa sainte Église, pour laquelle il avait versé son sang ; il te nommait successeur et lieutenant de l'apôtre Pierre. »

Le bienheureux Grégoire lui demanda : « Comment peux-tu savoir que ce fut alors que le Seigneur me nomma pontife ? »

A quoi il répondit en disant : « Ne suis-je donc pas l'ange de Dieu, souverain de l'univers, qui sait tout? C'est alors que le Seigneur m'a envoyé vers toi pour éprouver ton zèle et s'assurer si tu fais la charité pour l'amour d'autrui ou par respect humain. »

En écoutant, le bienheureux fut saisi de crainte, car jusqu'alors il n'avait jamais vu qu'un ange parlât comme un homme et se laissât apercevoir.

L'ange dit au bienheureux : « Ne t'effraie point. Dieu m'a envoyé, je serai avec toi durant toute cette vie. »

Le bienheureux ayant entendu ces paroles de la bouche de l'ange, se prosterna la face contre terre et remercia le Seigneur, en disant : « Ah ! pour une aumône si minime et si insignifiante, tu as daigné, ô Seigneur très-miséricordieux ! manifester ta libéralité en m'envoyant ton ange, afin qu'il demeure avec moi. De quelle gloire ne sont-ils point capables ceux qui demeurent fidèles à tes ordres, qui pratiquent la vérité sans détours ! car il est dit : *La miséricorde est très-louable, surtout dans ceux qui sont appelés à juger le prochain; et celui qui donne aux pauvres prête à Dieu.* »

C'est là aussi que le Dieu des anges, en édifiant le salut des hommes, dit à ceux qui restaient debout à sa droite : « En avant! les élus de mon Père ; entrez dans le royaume

du ciel, préparé pour vous dès le commencement du monde; car j'avais faim, et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et vous m'avez abreuvé; j'ai été étranger, et vous êtes venu me voir; j'ai été malade, et vous avez pris soin de moi; j'ai été nu, et vous m'avez vêtu; dans les ténèbres du cachot vous m'avez visité. Tout ce que vous avez fait à nos pauvres frères, vous l'avez fait pour moi. Nous qui respectons et qui obéissons, nous entendrons tous cette voix bénie, et nous jouirons de cette félicité éternelle que Dieu a préparée *pour ceux qui aiment.* »

Grâce à l'intercession de la très-sainte Vierge Marie, puisse-t-elle être éternellement exaltée et glorifiée, maintenant et dans les siècles des siècles! Amen.

AL. CHODZKO.

LES ÉMERAUDES ET LEUR CULTE

EN AMÉRIQUE.

Les mines d'émeraudes les plus abondantes du monde entier, au seizième siècle, étaient sans contredit celles qui furent découvertes vers 1554, dans un lieu désert de la Nouvelle-Grenade, non loin de la montagne d'Itoco. On peut dire qu'elles suffirent longtemps pour approvisionner les joailliers d'Europe, d'Asie et d'Amérique. Elles furent exploitées grâce au courage du capitaine Lanchero. Ce hardi conquistador n'avait pas eu lieu de se louer jusqu'alors de la fortune. La ville de Tudela où il vivait était désolée

par les Musos, les Indiens les plus guerriers de cette région. Lanchero obtint de l'*Audiencia* la faculté de se porter de nouveau contre ces terribles Indiens, qui joignaient une perfidie raffinée à un indomptable courage, et qui empoisonnaient jusqu'aux fruits qu'ils laissaient à dessein dans leurs cabanes pour faire périr dans d'épouvantables tourments ceux que ne pouvaient atteindre leurs flèches trempées elles-mêmes dans le poison. Malgré tant d'obstacles, Lanchero soumit en partie ce peuple et bâtit même *Trinidad de los Musos*. Ce ne fut guère qu'en l'année 1568 qu'il fut possible de commencer aux mines les travaux d'exploitation, parce que ces gemmes précieuses gisaient au sommet d'une montagne. Peu de temps après leur découverte, on tira de ces rochers deux émeraudes, qui transportées en Espagne y furent estimées 24,000 castellanos. Le P. Simon, qui raconte ce fait, ajoute que vers 1612, les caisses royales avaient déjà perçu pour leurs droits sur les mines d'émeraudes, 300,000 pesos. Le manque d'eau fit abandonner une localité dont on avait tiré jusqu'alors des trésors inestimables, et il paraît qu'on a perdu jusqu'à la trace des gisements, comme cela est arrivé à l'égard des mines non moins opulentes de Somondoco.

Chez tous les peuples de l'Amérique qui avaient fait un pas vers la civilisation, l'émeraude était considérée comme étant la pierre la plus rare et la plus précieuse. Au seizième siècle, les Natchez de la Floride en fabriquaient des pointes étincelantes destinées à orner les flèches symboliques qu'on présentait aux chefs dans les cérémonies d'apparat. Quelques-uns de ces traits armés d'une façon magnifique furent recueillis par Hernando de Soto, lorsqu'il traversa d'une

façon si aventureuse le continent américain. Au Mexique, les émeraudes figuraient comme le plus bel ornement que l'on pût offrir aux dieux Pinotetel ; le principal calpixque ingénieur de Montezuma Ier, avait dans ses attributions l'inspection des mines où se rencontraient ces gemmes précieuses. Une émeraude d'une grande splendeur brillait sur le front des souverains de Tezcuco, dans les grandes cérémonies ; et personne n'ignore de nos jours que le plus riche trésor de Cortez consistait dans cinq pierres de cette espèce qu'il perdit sur les rivages d'Alger. Elles furent refusées par le célèbre conquistador à l'épouse de Charles-Quint, parce qu'il en voulait faire hommage à la fille du comte d'Aguilar, à la belle Juanna de Zunia; et si l'on examinait attentivement tous les faits relatifs à l'histoire de ces cinq pierres précieuses, on verrait clairement qu'elles jouèrent dans l'histoire de Cortez un rôle plus considérable qu'on ne le supposerait d'abord. Jamais Charles-Quint ne dut oublier le mécontentement passager d'une femme qu'il adorait[1].

Les émeraudes étaient peut-être encore plus recherchées au Pérou que dans le Mexique. Atahualpa en possédait une quantité vraiment prodigieuse, et une ridicule préoccupation des premiers conquistadores en détruisit un nombre si condérable, qu'on ne saurait évaluer aujourd'hui la perte que subit alors le trésor royal, par suite de cette bizarre ignorance. Toutes les fois que les soldats de Pizarre recevaient

---

[1] Gomara avait été, comme on sait, le précepteur des fils de Cortez ; il avait fréquemment admiré les cinq émeraudes ; il les décrit minutieusement. Voyez *Historia general de las Indias*.

en partage une émeraude, ils n'estimaient sa valeur que selon sa dureté, et leur maillet brisait sans pitié les plus belles gemmes de ce genre, qui selon eux devaient résister au fer.

Dans tout le Pérou les émeraudes étaient travaillées avec une habileté d'autant plus extraordinaire, que les Aymaras et les Quichuas ne possédaient aucun des instruments d'acier qui chez nous facilitent ces opérations. Plusieurs savants du siècle dernier, La Condamine, Jorge Juan, Ulloa, s'extasient sur l'habileté des artistes péruviens, qui, sans avoir recours à aucun de nos procédés, taillaient, perforaient même les émeraudes et les pierres les plus dures, et exécutaient en ce genre des tours de force qu'on n'eût pu proposer de faire à nos plus habiles ouvriers.

L'émeraude jouissait d'une telle faveur dans l'empire des Incas, qu'elle avait été divinisée. A Manta, bourgade considérable du Pérou, on adorait une magnifique gemme verte sous le nom de déesse Manta. Selon quelques auteurs, la déesse émeraude s'appelait Umina, et recevait en sacrifice des pierres du même genre, qu'on lui apportait pour lui rendre hommage. S'il faut en croire Cieça de Leon, le plus sincère des historiens de la conquête, l'émeraude divine appartenait à certains chefs, qui se la transmettaient de père en fils depuis des siècles. On venait l'adorer des parties les plus reculées de l'empire. On supposait que la divinité résidait en elle, qu'elle y était comme insérée, et chaque jour de nouveaux pèlerins venaient se prosterner devant elle et réciter des oraisons ferventes dans lesquelles ils imploraient sa faveur. Les prêtres affirmaient qu'elle avait de fréquents entretiens avec les démons. C'étaient

surtout les malades qui venaient implorer son intercession auprès d'un dieu plus puissant. Tel était son crédit, que, selon plusieurs conquistadores qui l'affirmèrent au vieux soldat, on avait trouvé des richesses considérables dans le sanctuaire où elle brillait, et que l'on n'avait pas encore partagées. Selon le même témoignage, cette pierre était si grande et évaluée à un si haut prix, que jamais les Indiens ne consentirent à la céder. Après les offres vinrent les menaces ; mais tout fut inutile, et la déesse disparut.

Selon Velasco, l'émeraude qui représentait la déesse Umina ou la divinité consacrée à la santé, offrait la représentation d'une face humaine à moitié fantastique. A elle seule elle surpassait en valeur tous les trésors de plusieurs sanctuaires réunis. Le temple qui l'abritait n'était guère moins splendide que celui de Pachacamac. Il y avait pour le desservir un pontife qui recevait l'or, l'argent et les pierres précieuses qu'apportaient les pèlerins. Après les oraisons consacrées par l'usage, il prenait l'émeraude, la plaçait sur un linge d'une blancheur éclatante, et après l'avoir essuyée avec toutes les démonstrations du respect, il l'appliquait sur la tête du dévot qui venait réclamer son secours ; il la plaçait également sur les parties malades. On lui attribuait des cures nombreuses, et le dernier historien qui nous fournit ces détails, dit assez plaisamment qu'elle eût peut-être guéri les Espagnols de la soif des richesses, si on eût pu jamais la retrouver.

FERDINAND DENIS,
conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

L'ILE DE YÉSO

ET SES HABITANTS,

D'APRÈS LES GÉOGRAPHES JAPONAIS ET LES RELATIONS DES VOYAGEURS EUROPÉENS.

Yéso, l'une des principales îles de l'archipel japonais, est séparé de l'île de Nippon au sud par le détroit de Matsmayé, et de l'île de Taraïkaï au nord par le canal de Lapeyrouse. A l'exception de l'extrémité méridionale et de quelques points de la côte nord-est, elle est habitée par une nation nombreuse et à demi sauvage qui peuple également les îles Kouriles, Krafto et une portion du territoire maritime de la Mandchourie. Les indigènes se désignent ordinairement par le simple nom de *Aïno* « hommes » ; les Japonais les nomment *Atsouba-yebisou* « barbares orientaux », et les Chinois, *Hia-i*[1] « barbares à crevettes ». On les trouve cités, dans les anciens livres chinois[2], sous le nom de *Mao-jin*[3] « hommes velus », et ce nom s'indentifie d'autant mieux avec la race Aïno, que de tout temps on nous l'a dépeinte comme ayant le corps recouvert de poils longs et épais. Quant à l'origine du mot *Kouriles* par lequel l'archipel des Aïno fut d'abord mentionné dans les relations des voyageurs

[1] Le nom chinois *hia-i* écrit 蝦夷 répond au japonais エゾ *yéso*.

[2] Notamment dans le *Chan-haï king*, sorte de cosmogonie chinoise attribuée à Yu le Grand (22 siècles avant notre ère).

[3] En caractères chinois, 毛人 *mao-jin*.

russes, puis bientôt après dans un grand nombre de géographies européennes, on ne saurait l'établir avec certitude, quoiqu'il soit vraisemblable qu'il faille le chercher dans le mot *kourou* ou *gourou*, qui, comme *aïno*, signifie «homme»[1].

Si l'Européen est étrangement impressionné lorsqu'il voit pour la première fois un Chinois ou un Japonais, s'il lui semble rencontrer une variété bien bizarre de la famille à laquelle il appartient, il n'est assurément pas moins vivement étonné de rencontrer, aux confins des terres éclairées par la civilisation de l'Asie orientale, à quelques lieues seulement des îles du Japon, une espèce d'hommes bien différente du type mongol, qui domine dans la plus grande partie de l'Asie centrale.

D'une taille généralement supérieure à celle des Japonais, leurs voisins, doués d'un corps robuste presque entièrement velu et ombragé par une épaisse barbe noire encadrant un visage très-brun et surmonté de longs cheveux, les Aïno présentent un extérieur fier et sauvage qui rappelle en eux l'homme de la nature, libre comme l'arbre vert qui croît sans culture et sans entraves pour abriter les fragiles cabanes des intempéries du climat. — Leurs femmes sont moins brunes ; elles relèvent leurs cheveux foncés sur le sommet de la tête, pour en former un nœud qu'elles entremêlent de

---

[1] Telle était du moins l'opinion de Klaproth, qui disait, à la page 300 de son *Asia polyglotta :* « Den Namen *Kurilen* haben sie wahrscheinlich von einem Worte ihrer Sprache erhalten ; namlich *kur* oder *guru*, das ebenfalls Mensch bedeutet. » Il faut ajouter toutefois qu'une autre opinion, beaucoup moins vraisemblable du reste, tend à rapporter le mot *Kourile* au russe *kourite* « fumer ».

morceaux d'étoffe. A leurs oreilles pendent quelques anneaux entrelacés ; sur leur cou brille un collier de verroteries bleues et brillantes, réunies sur leur poitrine par une petite plaque d'argent ou de métal moins précieux, et sur laquelle sont quelquefois façonnés des ornements ou des fleurs, témoignages de l'art naissant chez des peuples qui ne connaissent point encore ce que l'on appelle en Occident la science, le bien-être et la civilisation.

Mais ces ornements simples ne suffisent point aux Kouriliennes ; il leur faut encore emprunter à la nature des principes colorants pour en imbiber les piqûres qu'elles tracent en forme de fleurs, de nuages ou d'autres ornements, sur leur visage et sur leurs mains. Leurs lèvres elles-mêmes perdent leur couleur naturelle sous une couche de peinture verte qu'elles retirent d'une espèce de plante appelée *Koutsigousa* « plante de la bouche »[1], vraisemblablement à cause de l'usage auquel on l'adapte.

Les Yéso sont généralement très-robustes. Leurs habitudes et leur vie sauvage et presque vagabonde leur ont procuré une grande souplesse dans les membres. Aussi sont-ils très-habiles à la chasse, et, dans leurs courses, ils arpentent les terrains les plus inégaux avec une rapidité extraordinaire. Les exercices de ce genre, auxquels ils se livrent durant la plus grande partie de leur temps, les maintiennent dans une santé florissante, qu'ils attribuent également à l'habitude qu'ils ont de se baigner dans la mer, soit pour leur agrément, soit dans des vues lucratives. Ils ont coutume de plonger aussi dans l'eau de la mer les enfants qui leur

[1] C'est une espèce d'aconit.

naissent, dans le but de les fortifier et de faciliter leur développement.

Les Aïno sont généralement d'un bon naturel : ils joignent à un cœur sincèrement généreux un esprit facilement disposé aux liaisons d'amitié. Ils sont obligeants pour les étrangers, et se trouvent heureux lorsqu'ils rencontrent l'occasion de leur offrir l'hospitalité. Mais, dit l'auteur de la grande *Encyclopédie japonaise*[1], dès qu'ils voient des personnes pour lesquelles ils ont des motifs de haine, ils ne manquent point d'en tirer vengeance ; aussi portent-ils, à cet effet, un dard caché dans leur chevelure ou un poignard sous leurs vêtements.

Le costume des Kouriliens diffère naturellement suivant qu'il a été fabriqué au Japon ou en Russie, ou s'il est le produit de l'industrie indigène.

Les habitants des îles qui se rapprochent le plus de la pointe orientale du Kamtchatka achètent aux Russes une grande partie de leurs vêtements ; les insulaires du midi, au contraire, et principalement les habitants des terres seigneuriales du prince de Matsmayé, échangent contre les produits de leur chasse et de leur pêche, des habillements confectionnés au Japon. Quant aux Aïno de la partie nord de Yéso et des îles qui s'en rapprochent dans cette direction, ils ont un costume tout particulier. Les uns, les plus sauvages, se couvrent simplement de peaux d'ours et d'autres bêtes fauves qu'ils tuent à la chasse ; les autres, un peu plus civilisés, portent des vêtements longs et formés

---

[1] *Wa-kan san-saï dzou-yé*, t. XIII, f° 22.

d'écorce d'arbres, ou parfois de toile de chanvre écrue. Les manches en sont ordinairement très-courtes.

Les vêtements de femme diffèrent peu de ceux des hommes ; comme ces derniers, elles marchent nu-pieds. Les Japonais ont introduit chez les Yéso de gros bonnets destinés à les garantir du froid et de la neige : ils sont un objet de commerce entre les deux nations.

Les chefs sont vêtus de satin broché, ou de tout autre tissu de soie, avec des dragons et divers ornements comme insigne de leur rang ou de leur dignité. La cour de Yédo, jalouse d'attacher à ses intérêts les Aïno les plus puissants et les mieux considérés, leur a souvent conféré des costumes d'honneur enrichis d'or et d'argent, ou, dans d'autres circonstances, un sabre à garde d'argent.

Les armes des Yéso sont bien celles d'un peuple sauvage et chasseur. L'arc, les flèches et la javeline, voilà celles que l'on rencontre entre les mains de tous ces insulaires. Leurs flèches, faites de bois très-dur, n'ont que deux plumes près de l'encoche et sont terminées par une pointe empoisonnée. La blessure qui en provient est toujours mortelle, si l'on n'a recours à une prompte amputation de la partie atteinte par le dard, qui, à peine introduit dans la chair, la réduit à l'état de pourriture. Les Aïno paraissent employer, dans leurs combats, des armes de la même nature que celles des Polynésiens. L'arc, le javelot, voilà leurs armes principales ; le glaive, le poignard leur servent d'accessoires et proviennent en grande partie des Japonais.

Les Aïno habitent l'hiver dans des huttes, le plus souvent construites de terre ; l'été, ils demeurent dans des espèces

de chaumières[1]. Quelques nattes de jonc entrelacées sur lesquelles ils s'asseoient les jambes croisées à la manière des musulmans, composent la partie la plus importante de leur mobilier. Ils ne font ordinairement pas de séparations dans leurs habitations, qui ne forment ainsi qu'une seule chambre dans laquelle les hommes et les femmes vivent tous ensemble.

La nourriture des Yéso qui habitent le bord de la mer consiste surtout en poissons, parmi lesquels le petit hareng *kado* et l'espèce de saumon appelé *sake* par les Japonais et *zimbe* par les Aïno, sont les plus communs. On les fait sécher, afin de pouvoir en conserver pendant toute l'année. Les habitants de la partie intérieure du Yéso vivent de leur chasse. Quand ils réussissent à prendre des ours, animaux très-communs dans ces pays, ils en mangent la chair qu'ils trouvent tout à la fois délicate et fortifiante ; et s'il arrive qu'ils rencontrent un petit oursin séparé de sa mère, ils s'en emparent aussitôt et l'emportent dans leur maison, où il est nourri par les femmes qui commencent par l'allaiter de leur propre sein ; puis, lorsqu'il est plus grand, elles lui donnent à manger des poissons et des oiseaux afin de l'engraisser, et cela jusqu'au jour où elles le trouvent assez gros pour le tuer, ce qui, d'ordinaire, a lieu vers le commencement de l'hiver. A cet effet, on place la tête de l'animal entre deux bâtons qu'une troupe d'hommes et de femmes serre de plus en plus jusqu'à ce que l'ours soit mort. Alors on le dépouille soigneusement de sa peau dont on fait une fourrure excellente ; ensuite on retire le fiel, considéré chez les

[1] *Wa-kan san-saï dzou-yé* (Encyclopédie japonaise), *loc. cit.*

Aïno comme un médicament précieux pour certaines maladies ; et enfin on en mange la chair. Quand tout est terminé on commence à pleurer l'ours ; puis, après les lamentations d'usage, on fait cuire de petits gâteaux dont on régale ceux qui ont aidé à le tuer.

L'organisation de la société et de la famille est presque nulle chez les Aïno. Les auteurs japonais qui se sont occupés de ces insulaires ont été étonnés et même scandalisés de la position indifférente et peu respectueuse qu'occupent parmi eux le fils près de son père, le frère cadet près de son frère aîné. Ils s'étonnent de ne plus retrouver, aux extrémités septentrionales de leur patrie, cette vie patriarcale et toute de vénération pour les ancêtres, qu'ont fait naître chez eux la culture des lettres de la Chine, et surtout la pratique des préceptes de morale traditionnelle dus à Confucius et à son école.

La famille kourilienne n'est pas mieux organisée en ce qui touche les unions qu'en ce qui concerne les rapports des enfants et de leurs parents. La polygamie y est ordinaire. Suivant le rang qu'il occupe et la fortune dont il jouit, chaque homme peut avoir trois, quatre, et même assez souvent jusqu'à sept ou huit femmes. L'usage veut, toutefois, qu'elles ne logent pas dans la même demeure. Le plus souvent elles sont dispersées dans les différentes localités où le mari a coutume de se rendre afin de vaquer à ses occupations, de telle sorte qu'il est toujours sûr d'y rencontrer une épouse également soumise.

Suivant l'auteur de la grande Encyclopédie japonaise, le désordre serait encore plus considérable au sein des familles Aïno : « Les hommes et les femmes, lit-on dans ce

précieux et utile ouvrage, habitent pêle-mêle ; il n'y a point de distinction entre le père et le fils. » Un autre écrivain ajoute que chez les Yéso, le frère épouse communément sa sœur, le père sa fille, et que les autres proches parents se font sinon un devoir, du moins une règle, de se marier entre eux pour éviter le mélange des races et l'alliance avec des familles étrangères.

Au rapport d'un voyageur justement célèbre, M. Ph.-Fr. de Siebold, les femmes Aïno sont généralement fidèles et peu jalouses de leurs rivales. On prétend, d'ailleurs, que la peine infligée à tout homme qui userait de violence envers une femme serait d'avoir les cheveux arrachés. « Si quelqu'un est surpris en adultère, dit Kracheninnikov, il en résulte presque toujours un duel au bâton, dont voici les principales périodes : le mari de la femme adultère provoque son adversaire ; puis tous les deux retirent leurs vêtements, de manière à demeurer entièrement nus. Celui qui a fait l'appel doit recevoir le premier trois coups sur l'épine dorsale, à l'aide d'un gros rotin qui n'a pas moins de grosseur que le bras, sur une longueur d'un mètre environ. L'adversaire reprend ensuite cette sorte de massue, et frappe de la même manière que son antagoniste ; ils continuent jusqu'à trois reprises différentes, durant lesquelles ils déploient toutes leurs forces : il en résulte la mort d'un certain nombre de Kouriliens. Refuser un pareil duel serait une cause de déshonneur, et un homme qui aurait agi de cette façon rougirait désormais de se montrer aux yeux des autres insulaires. En outre, celui qui, en agissant de la sorte, attacherait plus de prix à sa vie qu'à son honneur, se verrait dans l'obligation de donner au mari telle rançon en bé-

tail, nourriture, habillements et autres objets, que celui-ci pourrait exiger de lui. » Bien que ce récit soit sans doute, en quelques points, assez exagéré, il est cependant de nature à donner une idée générale du caractère et des mœurs des tribus Aïno.

Nous avons dit que l'occupation principale des Aïno éloignés des centres de commerce russes et japonais, était la chasse et la pêche. Les montagnes leur fournissent un gibier abondant, composé principalement d'ours, de renards, de rennes, d'élans, de castors, de chèvres sauvages et de lièvres, ainsi que d'oiseaux dont ils retirent les pennes nécessaires pour la fabrication de leurs flèches. La mer qui baigne les côtes des Kouriles renferme des produits nombreux, et notamment des espèces de harengs, des saumons, des morues, des soles, des cachalots, des marsouins et une foule d'autres poissons dont il ne nous est point possible de déterminer la synonymie européenne, mais qui n'en sont pas moins précieux pour la nourriture des pauvres insulaires.

La pêche de la baleine n'est point pratiquée parmi eux. On prétend que cela vient de ce que ce grand cétacé chasse sur leurs côtes les petits poissons qui font la principale richesse du pays.

Dans leurs instants de loisir, ils se livrent à la danse et à des luttes de toutes sortes. Leurs danses sont accompagnées de chants et de piaulements; mais ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'ils ne les terminent presque jamais sans qu'une partie d'entre eux n'ait reçu une grêle de coups, conformément aux règles de ce bruyant exercice.

La religion des Aïno est généralement bien simple, et ces

insulaires s'en préoccupent d'ordinaire fort peu. Ils ont choisi, à l'instar des peuples primitifs, le soleil et la terre pour objet d'adoration; mais, à quelques prières près, récitées de loin en loin, leur culte pour ces deux astres se borne à très-peu de choses : pas de temples, pas de prêtres, peu ou point d'images, c'est assez dire que la vie spirituelle et l'autre monde n'inquiètent guère les habitants de l'archipel kourilien, surtout ceux qui ont pu conserver jusqu'à présent leur entière indépendance. Au contraire, chez les Aïno qui vivent dans les îles déclarées possession de S. M. le tzar de toutes les Russies, il a bien fallu se soumettre aux pratiques religieuses des popes et des missionnaires grecs qu'on a répandus dans le pays. Mais, au baptême près, les Kouriliens, en l'absence des prêtres russes, ne retiennent guère les maximes qu'ils leur ont apprises : en présence de ces derniers, ils font des signes de croix et se frappent la tête contre terre en présence de la Vierge et des saints; mais à peine restent-ils seuls, qu'ils jettent de côté les objets de dévotion qu'on leur a laissés, ou bien ils les donnent à leurs enfants pour se divertir. — Il faut ajouter cependant que, dans quelques parties du pays des Aïno, ils reconnaissent un grand Esprit qu'ils adorent; ils ont, en outre, un culte particulier pour l'Océan qui les entoure de toutes parts, et ils croient à l'existence d'un esprit du mal également très-puissant.

Les Yéso ne savent en réalité rien de leur origine. Il existe toutefois, sur les premiers parents, une légende qu'on donne comme indigène, mais qui paraît plutôt avoir été inventée par les Japonais. Nous devons au voyageur hollandais Titsing la connaissance de cette bizarre légende, dont le

texte original n'est malheureusement pas encore parvenu jusqu'à nous. En voici un court résumé.

Un vieillard et une vieille femme se rendirent un jour sur le bord de la mer pour y chercher quelque nourriture. Comme ils ne purent rien trouver pour assouvir leur faim, ils se couchèrent sur la plage et s'endormirent. Tout en rêvant il leur vint à l'idée que s'ils remuaient la mer avec un certain instrument qui leur apparaissait en songe, il s'élèverait une écume blanche et qu'ils y trouveraient de quoi se substanter. A leur réveil, ils remuèrent l'eau de la mer avec une rame déposée par hasard à côté d'eux, et bientôt ils aperçurent sous l'écume des vagues une foule de petits harengs[1]. Les deux vieillards s'établirent alors à Yésasi, dans la partie de Yéso dont on a fait le territoire de Matsmayé ; ils y eurent de nombreux enfants qui formèrent la population primitive de l'île. Par respect pour la mémoire de ces deux ancêtres des Aïno, on a construit deux temples sur le lieu de leur sépulture, et on a donné au vieillard le nom de *Yébisou*, génie des pêcheurs, et à son épouse celui de *Omba-kami*, la vieille déesse.

L'histoire des Yéso ne remonte guère au delà de notre premier siècle, et encore les indices que nous fournissent les auteurs japonais sur cette époque reculée n'ont-ils trait qu'aux Yéso qui habitaient le nord et le nord-est de l'île de Nippon. En effet nous ignorons absolument si le pays actuellement peuplé par les tribus aïno était déjà habité ou non. Tout ce

---

[1] En japonais, *ni-sin* correspond à l'*Elops machnata*. Voy. Siebold (*Fauna japonica*, pisc., p. 242).— Ces sortes de petits poissons se rencontrent encore fréquemment de nos jours sur les côtes de l'île de Yéso.

insul- ne partie du Japon était, dès la
choi- pée par une race vivant dans un
pou- conforme à celui de la bête [1]. De là
tée- très-possible du reste, que les Yéso
à l- les autochtones de la grande île de
ou l'on adoptait cette hypothèse, il fau-
l'a s'appuyant sur tous les historiens japo-
ko- que cette race primitive aurait été sup-
le- tre race venue du sud, et à laquelle revien-
vi- la révolution civilisatrice opérée au Japon
lo- que qui remonte à plus de six siècles avant
r-
ré- gne du mikado Keï-kô [2], les annales du Japon [3]
li- révolte des *Atsouma-Yebisou*, tribus indé-
le- de la partie orientale du Nippon, qui, ainsi que
d- ons dit plus haut, doivent être généralement iden-
c- les Yéso [4]. L'empereur envoya pour les réduire
l-

---

les annales primitives de tous les peuples, on trouve la de races sauvages et autochtones qu'on est tenté de croire ables, et qui, supplantées par des migrations étrangères, tendent un jour à disparaître, pour laisser à celles-ci le soin de réaliser ble de ces progrès homogènes qui constituent les civilisations. sont, vraisemblablement, les *Miao-tseu* de la Chine, les *Lalo* du Ti- les *Zomzommim* des livres bibliques, etc., etc.

[2] Cet empereur a régné de 71 à 130 de notre ère.

[3] *Nippon-wô daï itsi-ran*, liv. Ier, fos 7-8 ; *Wa nen-kei* ; Hoffmann, *Geschichtstabellen von Japan*, p. 6.

[4] Il existe une telle incertitude dans les noms usités au Japon pour désigner les étrangers, que nous hésitons à accepter d'une manière absolue l'identification qui nous est fournie des *Atsouma-yébisou* et des *Aïno*. Il nous paraît cependant qu'ici surtout cette synonymie peut être

Yamato-takéno Mikoto « l'auguste militaire de Yamato ». Ce prince, avant de se transporter sur le théâtre de l'insurrection, se rendit au temple de la grande déesse[1], dans la province d'Isé, où Yamato-fimé, fille de l'ex-empereur, était prêtresse. De là il se dirigea vers sa destination. S'étant embarqué quelque temps après sur la mer de Kadzousa, il fut assailli par une violente tempête. Comme ce prince se trouvait en grand danger, une de ses épouses de second rang résolut de se sacrifier pour lui au dieu marin Riouzinno Mitoko, et s'élança dans la mer. Aussitôt la tempête fut calmée. Quelque temps après le prince Yamato-také arriva dans le pays des Yéso, qu'il soumit. Il parcourut ensuite les provinces de Mousa-si et de Kô-tsouki. Étant monté par hasard sur les hauteurs d'Ousi-fi, il porta ses regards dans la direction du sud-est. Alors le souvenir de celle qui s'était sacrifiée pour le sauver du péril lui étant revenu à l'esprit, il s'écria avec tristesse : *A-tsouma* « mon épouse ! » De là, dit Syoun saï rin-zyou[2], est venu le nom d'Atsouma consacré à la partie orientale de l'île de Nippon, qui l'a toujours porté depuis cette époque. Le prince Yamato-také est resté célèbre dans les annales du Nippon, et, après sa mort, il a été mis au rang des génies de la mythologie japonaise[3].

---

admise, au moins jusqu'à ce que la possession de documents nouveaux nous permette de résoudre complètement et avec certitude cette question délicate de géographie japonaise.

[1] En japonais, *Dai-zin gwa*.

[2] *Nippon-wô daï itsi-ran*, f° 8.

[3] Yamato-takéno Mikoto est mort dans la province d'Isé, la qua-

La cinquième année[1] du règne de l'impératrice Saï-meï (659 de notre ère), les Yéso, qui s'étaient révoltés de nouveau, furent subjugués ; et les Japonais élevèrent une forteresse sur leur territoire pour y maintenir leur autorité. A la même époque les Japonais firent la conquête de Tsougar et de quelques autres districts situés au nord du Nippon et habités par les Aïno[2].

L'examen de divers ordres de faits nous porte à croire que ce ne fut guère qu'une centaine d'années plus tard que les souverains du Japon établirent leur domination sur toute l'île de Yéso. Toutefois est-il certain que cette domination, sans cesse menacée par les révoltes des tribus aïno, ne s'affermit d'une manière définitive qu'à une époque relativement beaucoup moins reculée. Ce n'est guère qu'en 1594 qu'un gouvernement régulier fut institué dans la partie méridionale de l'île de Yéso. Des lettres-patentes ayant été octroyées cette année même par le mikado Yôseï II, Yori-tomo fut créé prince de Matsmayé, et accompagné d'une colonie japonaise, il alla s'établir dans sa nouvelle principauté.

Depuis cette époque, Matsmayé a été le centre ou mieux la capitale des établissements japonais à Yéso, dont le gouvernement a été confié à un prince qui relève directement de la cour de Yédo.

L. LÉON DE ROSNY.

(La fin prochainement.)

---

rante et unième année du règne de l'empereur Keï-ko (de notre ère 111). Voy. Hoffmann, *Geschichtstabellen von Japan*, loc. cit.

[1] Ou la quatrième année (658), suivant le *Nippon-wô dai itsi-ran*, liv. Ier, f° 39 r°.

[2] Klaproth, *Aperçu général des trois royaumes*, p. 215.

CRITIQUE LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIE.

Nnnemmmmresus, roi de Babylone.

LES INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES DÉCHIFFRÉES UNE SECONDE FOIS.

[*Étude sur les textes cunéiformes*, par le comte ARTHUR DE GOBINEAU, premier secrétaire d'ambassade. *Paris*, 1858; in-8.]

Nos lecteurs auront entendu dire que des hommes auxquels généralement on reconnaissait quelque savoir et quelque capacité, tels que Grotéfend, Silvestre de Sacy, Guillaume de Humboldt, Schlégel, Bopp, de Saint-Martin, Rask, Eugène Burnouf, de Saulcy, sir Henry Rawlinson, Wilson, ou ont contribué activement au déchiffrement des inscriptions dites *cunéiformes*, ou ont approuvé les résultats obtenus par d'autres.

Nos lecteurs ont été trompés. Tous ces hommes ont fait fausse route; seul, tout dernièrement, M. le comte Arthur de Gobineau, premier secrétaire de l'ambassade de France à Téhéran, a eu des révélations d'un genre tout autre et qui renversent les systèmes de ses devanciers. Les savants malheureux que je viens de citer, avaient eu le tort de se servir de moyens de déchiffrement qui, dans toute autre occurrence, auraient paru très-naturels. Que l'on ne connaisse pas les caractères arméniens, mais qu'on ait à sa disposition, et un livre arménien rempli de beaucoup de noms propres, et la traduction de ce même livre, on pourra arriver, par la comparaison de ces noms, à la connaissance plus ou moins complète de l'alphabet arménien. Des inscriptions écrites en plusieurs langues, dont l'une était connue, ont conduit à l'intelligence des textes égyptiens, phéniciens, celtibériens, lyciens, phrygiens, et même, on aurait pu le croire, à celle des inscriptions cunéiformes. Les mêmes savants ont aperçu, par exemple, que tel signe se trouvait à la place voulue dans les noms d'Ari*a*ramnès, Cit*r*antachmès, *Ra*gès, F*ra*dès,

Sarangie et autres; ils ont donc *invariablement* attaché à ce signe la valeur syllabique de *ra*. Ainsi ils ont obtenu les valeurs de beaucoup de signes, attendu que dans les inscriptions assyriennes, accompagnées de traductions, se trouvent encore *quatre-vingt-dix* noms propres.

Tout dernièrement, la Société Asiatique de Londres, pour savoir où en était le déchiffrement des écritures assyriennes, demanda à quatre personnes, à savoir MM. Rawlinson, Hincks, Talbot et Oppert, la traduction d'une longue inscription cunéiforme. Tous les quatre tombèrent d'accord sur le nom du roi Tiglatpilesar et sur les points principaux, en s'écartant naturellement beaucoup dans les détails. La Société Asiatique de Londres eut la faiblesse de conclure que, quoiqu'il restât encore beaucoup à faire, les bases du déchiffrement étaient inattaquables. Malheureuse Société Asiatique! malheureux compétiteurs! pour avoir suivi les principes vulgaires, vous êtes tombés d'accord, et cet accord porte en lui-même la condamnation de la science humaine.

Les révélations particulières dont M. de Gobineau a eu le suprême avantage, lui ont permis de ne pas s'inquiéter de ces principes de déchiffrement vulgaires, bons tout au plus pour les Silvestre de Sacy et les Eugène Burnouf. Tel signe qui est *ra*, se lit, selon les caprices impénétrables de l'inspiration, ou *l*, ou *se*, ou *re*. Poursuivons notre recherche et prosternons-nous. Nous mettrons en caractères majuscules quelques-unes des valeurs que les esprits disposant seulement du savoir humain ont cru jusqu'ici acquises à la science.

KI est *ys* (p. 134), *re* (p. 136), *ese* (p. 151), *l* (p. 173), *se* (p. 175), *sche* (p. 178), *s* (p. 179).

AN est *n* (p. 173, l. 1), *s* (même page, l. 5), *he* (p. 176, l. 1), *en* (p. 177, l. 1), *ne* (même page, même ligne), etc.

NA est *n* (p. 173), *r* (p. 174, l. 5), *y* (la ligne suivante), *s* (p. 177), *re* (p. 184), *he* (p. 185), *se* (p. 188).

Le reste, à l'avenant, bat en brèche tout ce que nous croyions être des découvertes. Il y a peu de signes, par exemple, qui ne signifient pas *ré*. Il paraît que cette note a plu aux Assyriens. Mais quelles sont les bases, demanderez-vous, sur lesquelles M. de Gobineau étaye ses dé-

chiffrements? Je ne saurais vous le dire. Sans doute il y en a; mais M. le comte ne les divulgue pas, et en cela personne n'oserait lui donner tort.

L'auteur de ces lignes a eu le malheur de publier, avant les révélations dont a été favorisé M. de Gobineau, un texte assyrien qu'il a intitulé : *L'inscription de Borsippa*. Il a eu tort sans doute; il s'étonne néanmoins que M. de Gobineau ait bien voulu adopter cette dénomination, car celle-ci se fonde sur des inscriptions trouvées sur place, et où, *d'après l'ancien système*, on lisait le nom de la ville de Borsippa, mais où la révélation a trouvé le mot arabe *sebreh* « le sol sablonneux ». Ainsi, un autre nom de ville que nous lisions *Ba-bi-lou*, et qui aurait pu être celui de Babylone (on trouve même des milliers de briques avec ce nom de cité autour de Hillah), se prononce *sentel*, ce qui, tout le monde aurait dû s'en apercevoir, est un pluriel arabe signifiant « étendus » (p. 178, l. 6). Ce qui est très-fâcheux pour les rois de Ninive et de Babylone, c'est qu'ils se sont trompés eux-mêmes. S'ils avaient, au moins, attendu la révélation faite à M. de Gobineau, ils ne se seraient pas intitulés en tête de leurs monuments : « Roi du sol sablonneux et des étendus! » — Mais je ne me suis pas seulement égaré sur la lecture. Je croyais, d'après les Grecs et les Hébreux, qui ont partagé mon erreur, que les Assyriens parlaient l'assyrien. C'était un grand peuple qui a régné 1500 ans, et j'aurais bien dû me douter que, par cette raison seule, il eût parlé l'arabe. Mais notre opinion était trop simple et par trop tirée par les cheveux.

C'est ainsi que j'ai pour ma part à signaler une infériorité marquée dont M. de Gobineau va vous rendre compte lui-même.

« M. Oppert déclare qu'il a mis plus d'une année pour arriver à la traduction qu'il a obtenue. Quelques heures (!) m'ont suffi pour terminer ma tâche, et ceci (*sic*) est d'un intérêt très-majeur sur lequel j'appelle tout particulièrement l'attention, car il en résulte que si les arabisants veulent s'occuper, comme désormais il leur est facile de le faire, du déchiffrement des textes de la troisième espèce, d'ici à peu de mois (*c'est beaucoup ; il paraît que tous les arabisants ne sont pas de la force de M. de Gobineau*), pas davantage, on peut savoir exactement à quoi

s'en tenir sur la valeur historique des monuments assyriens (*j'aurais mieux aimé :* arabes). »

Sur ce point je me permettrai de n'être pas de cet avis. L'inspiration qui a guidé M. de Gobineau devra forcément faire défaut aux autres savants, qui s'apercevront du premier coup, que ni l'arabe des Moallakât et du Koran, ni celui qui s'enseigne en Europe depuis Erpénius et Golius jusqu'à MM. Fleischer et Reinaud, n'est le véritable arabe. L'auteur nous met en présence de deux arabes qui n'ont pas un mot de commun, mais dont voici le bon d'après la transcription révélée :

« *Nnnemmmmresusus* (trois *n* et quatre *m* de suite, cela aurait, à tout autre, paru beaucoup pour un homme seul) *ke bebelll* (trois *l*) *rese ak, reya yedu, ma tenessuz, reseddum tyr, nesek sennu, heza nekeh, meha an nemmat,* » etc., etc. Et cet arabe veut dire en français : « Nemresusus, roi de Babel, inébranlable chef, l'abondance possédant, de la splendeur celui qui s'empare graduellement, saisissant l'élévation, ordonnateur des institutions, celui qui est excellent, celui qui frappe *sur* la monnaie, » etc.

Grotéfend, le docteur Hincks, sir Henry Rawlinson, auxquels j'eus le malheur de me joindre, avaient lu : *Nabukudurrusur, sar Babilu*, et traduit : « Nabuchodonosor, roi de Babylone. » Mais nous avons eu tort, quoique le nom de Nabuchodonosor se voie dans le texte perse de l'inscription de Bisoutoun [1], et que la traduction assyrienne porte le groupe identique à celui de l'inscription de Borsippa (ainsi que la confrontation de quelques milliers de briques babyloniennes avait paru le prouver un moment); quoique M. de Gobineau veuille bien accorder quelque autorité à ce texte perse, et que sa révélation s'en serve depuis la p. 46 jusqu'à la p. 170; nous n'aurions jamais dû, malgré toutes ces raisons, préférer au Nnnemmmmresusus, ignoré de notre imparfaite science, le trop prosaïque et trop élémentaire Nabuchodonosor.

Il est vrai que l'auteur pouvait parfaitement laisser de côté les inscriptions de Persépolis, les textes de Babylone et de Ninive, comme les tablettes grammaticales de Londres dont nous avons, sur l'injonction de

---

[1] La science humaine y trouve le nom écrit *Naboukoudratchar*, assimilé au grec Ναβοκοδρόσσορος.

M. Fortoul, demandé et obtenu des photographies. Notre erreur au sujet de Nabuchodonosor était d'autant plus excusable, que M. de Gobineau publie (p. 189) la note suivante : « *Nemresusus.* (*Il y manque deux* n *et trois* m; *que sont-ils devenus depuis la page* 173 ?) Je ne donne ce nom que pour ne pas laisser la place vide. Il s'en faut de tout que j'en garantisse l'exactitude (*cela nous paraît sage*), et dans l'impossibilité (?) où l'on est actuellement de se rendre compte de cette partie des inscriptions, j'aurais volontiers conservé le nom de Nabuchodonosor donné par M. Oppert (*et Grotéfend, et le docteur Hincks, et sir Henry Rawlinson*), bien que sans y croire, si cette lecture, A LA RIGUEUR POSSIBLE ICI (*à la bonne heure!*), l'avait été également à la fin du texte. (*Mais si elle n'est pas possible, celle du nom de Nnnemmmmresusus devra également ne pas l'être, pas plus que celle de tout autre nom.*) Je me suis donc rabattu à (!) une forme assez familière aux chroniques orientales (*jusqu'ici nous n'avions pas connu cette familiarité restreinte*); mais je le répète, SANS Y ATTACHER AUCUNE IMPORTANCE. (*Mais ce point pourrait ne pas manquer d'une certaine importance pour l'appréciation du système de M. de Gobineau.*) — L'auteur continue : « Bebel (*manquent deux l*). Je ne suis pas non plus sans de grands doutes sur la légitimité (!) de cette lecture ; mais pour le moment je ne les discuterai pas, afin de ne pas sortir du *thème exclusif* de ce livre. (Mais pourtant le *thème exclusif de ce livre* devrait être la *version* des textes cunéiformes.) Je me borne à les indiquer. » — C'est dommage. Nous aurions volontiers assisté à la *discussion* des doutes de M. de Gobineau, car nous les partageons.

L'écriture cunéiforme est sortie, d'après nos idées, comme toutes les autres écritures du monde, d'un système hiéroglyphique ; des images chinoises s'est formée l'écriture actuelle. De même que des hiéroglyphes d'Égypte dérivent les écritures hiératique et démotique, des figures phéniciennes les alphabets de l'Europe, ainsi les lettres cunéiformes se sont développées des anciens hiéroglyphes dits *anariens*. Cette écriture continua, comme celle d'Égypte, de Chine et de Phénicie, d'être *idéographique*, c'est-à-dire, elle exprima des notions par des signes spéciaux, comme le font nos chiffres par exemple. De ces écritures idéographiques sont dérivés les alphabets et les syllabaires d'une manière toute naturelle.

Notre A se prononce *a*, parce qu'il dérive de l'image de la tête de bœuf qui, en phénicien, se dit *alef*, et notre B a le son que nous lui donnons, parce qu'il provient de l'image de la maison, appelée *bet* en phénicien. C'est ainsi que dérivent, des images anariennes, les valeurs syllabiques cunéiformes. Ce ne sont pas les Assyriens qui inventèrent cette écriture; mais plusieurs peuples s'en sont servis, et qui naturellement ne prononcèrent pas les mêmes mots d'une manière identique, précisément comme le signe idéographique 4 se prononce *quatre* en français, *vier* en allemand, τέσσαρες en grec.

Ces principes, n'en déplaise pas à M. de Gobineau, exposés tout au long dans le second volume de mon *Expédition en Mésopotamie*, ont été acceptés par tous les hommes compétents d'Europe, et encore dernièrement M. Renan, dont M. de Gobineau ne contestera pas le haut savoir et la compétence spéciale, m'a fait part de son adhésion, sinon à tous les faits de détail, du moins à presque tous les principes.

Or, le principe idéographique que M. de Gobineau veut exclure, lui joue un fort vilain tour à l'égard du roi *Nnnemmmmresusus*. Ce principe est plus étendu en assyrien que chez nous, car nous l'avons seulement conservé pour les mathématiques; nous pouvons écrire également $4 + 3 = 7$, *quatre plus trois font sept;* en allemand, *vier und drei sind sieben*. Le roi qu'il lit, à la fin du texte, *Nnnemmmry* en offre un exemple. Le signe que M. de Gobineau lit *y* (*je le défie de dire pourquoi*) n'est autre que le caractère idéographique écrit ailleurs *usur*, précisément comme 4 est l'expression idéographique de *quatre*. Ainsi le prouvent les milliers de briques de Babylone, et au surplus, il est le dernier élément du nom assyrien qui dans l'inscription de Bisoutoun remplace la transcription perse de Nabuchodonosor. Sur toute cette matière M. de Gobineau parle (p. 1-10) comme un homme né aveugle des couleurs; d'une voix plaintive, il s'apitoie sur le sort des textes assyriens et sur celui des interprètes; mais toutes ses jérémiades manquent de fondement, et les faits qu'il voudrait faire accroire aux lecteurs sont en partie inventés ou imaginaires.

— Sans doute, il y a des difficultés, et nous les connaissons mieux que personne; mais il y a des faits acquis à la science. Si, d'ailleurs, il

était si facile de déchiffrer et d'interpréter ces textes, quel mérite aurait-on donc à y arriver?

Il y a des textes grammaticaux faits par des Assyriens pour expliquer par des lettres les caractères idéographiques; croyez-vous que M. de Gobineau en dise un mot? Il s'en garderait bien, car ces documents pourraient ne pas donner raison à son *système*.

J'ai publié, dans le *Journal Asiatique* de 1857, un travail de 200 pages sur l'inscription de Borsippa, qui a eu l'approbation des savants, parce que j'y rends compte de chaque lettre et de chaque mot. Ce mémoire, intitulé *Études assyriennes*, est rempli de citations des INSCRIPTIONS par colonne et par lignes, et au moins on peut contrôler ces questions de détail, les combattre et les imprimer, s'il y a lieu. C'est seulement ainsi qu'on sauvegarde sa probité littéraire. M. de Gobineau n'a pas besoin de s'arrêter à ce que M. Mohl a nommé *des preuves* (*Journ. As.*, 1857, rapport annuel). Il met sur le dos de M. Oppert (p. 8, l. 21) ce qui appartient au roi Sardanapale V (*Tablette cotée* k. 110 et *inscription* dite *des racines*). Il a la bonne foi de tronquer un passage où je m'explique sur une particularité épigraphique (dont, notez bien, j'adopte les conséquences), et il en dénature le sens, en ne reproduisant ni ce qui précède, ni ce qui suit. Ensuite il s'écrie : « Il (M. Oppert) ne fait que reproduire l'opinion de tous les érudits qui s'occupent d'inscriptions cunéiformes. (*Eh bien, je ne suis pas en mauvaise société!*) Corriger, modifier, rectifier les textes est le plus précieux de leurs droits. Ils en usent largement et avec tout l'orgueil impérieux de la conquête; aucun texte n'est à l'abri de leurs rigueurs, etc., etc. » Ce verbiage, qui comporterait une qualification plus sévère, est d'autant plus déplacé, que, dans le texte dont parle M. le comte, je n'ai ni corrigé, ni modifié, ni rectifié, je ne dis pas un mot, mais même un trait. Le reste de ses griefs est tout aussi fondé que ce qui précède. On ne combat pas des faits de détail par des généralités en l'air, du genre de celles qui ont permis de prouver victorieusement que Napoléon n'avait jamais existé.

Les raisons avec lesquelles M. le comte avance que l'assyrien n'a jamais existé, ne sont pas même de la force de celles-là. Est-ce que M. le premier secrétaire d'ambassade s'inquiète de la régularité des flexions sémitiques dont on lui démontre l'existence? Pas le moins du monde.

« On n'a pas connu l'assyrien avant la découverte de Ninive. » Eh bien, depuis quand donc connaît-on l'osque, l'étrusque, l'ombrien, le lycien, le cyprien, le zend, le sanscrit? Depuis quand donc connaît-on l'arabe de M. de Gobineau et son houzvarech, qui n'est pas du tout le pehlevi ordinaire? On ne s'étonnera guère à présent de la phrase suivante (p. 11, l. 21) : « Ni dans le perse, ni dans l'assyrien, ni dans le médique, *pas la moindre affinité directe, pas la moindre trace de parenté* avec les langues connues pour avoir été parlées à un moment quelconque entre l'Euphrate et l'Indus. » — On comprendrait que M. le comte tînt ces propos à son valet de chambre, et en briguât l'assentiment; mais on les conçoit moins jetés à la face d'un public qui connaît les travaux de Grotefend, Heeren, Eugène Burnouf, Lassen, Jacquet, Westergaard, Benfey, de Saulcy, Norris, Rawlinson, Mohl, Eichhoff, Chodzko et d'autres. On ne les comprend pas d'un premier secrétaire de l'ambassade de France à Téhéran, quand Ferroukh-khan a qualifié ce qu'il a vu de la langue perse comme étant l'origine de sa propre langue : اصل زبان ما *asl-i zebân-i mâ.*

Il y aura des lecteurs qui demanderont pourquoi je n'ai pas laissé mourir de sa belle mort le livre de M. de Gobineau. Au surplus, me dira-t-on avec raison, il faut une artillerie plus formidable que celle que commande M. de Gobineau pour battre en brèche les noms et les opinions de ses adversaires. — Voici ce que je répondrai : Permis aux astronomes de ne pas se soucier des gens qui doutent des questions résolues depuis Hipparque d'Alexandrie et Aristarque de Samos; permis aux chimistes de sourire aux efforts de celui qui voudrait prouver que l'air atmosphérique est un corps simple; permis aux théologiens de ne pas prêter l'oreille à la preuve de l'authenticité de l'évangile de saint Barnabé; permis enfin à tous les représentants des sciences *arrivées* de se draper dans le manteau d'un impassible dédain à l'égard de ceux qui tentent à se faire une réputation en démolissant celle des autres. — Mais nous ne sommes pas aussi heureux. Nos études, à cause de leur nouveauté même, ne peuvent pas encore avoir, aux yeux du public, l'autorité dont elles sont dignes et qu'elles auront sûrement un jour. Nous avons à combattre une incrédulité qui a au moins le bon côté de nous rendre plus circonspects dans notre tâche ardue. Mais à cause de cela justement, nous ne devons pas dé-

daigner même le plus méchant livre, même le plus faible adversaire, même la plus ridicule aggression; ni par un silence justifié dans d'autres cas, nous laisser enlever, dans l'opinion publique, une position que nous avons déjà, en travaillant et en luttant, durement et dignement gagnée.

JULES OPPERT,
professeur de sanscrit à la Bibliothèque impériale.

GRAMMAIRE FRANÇAISE DE LHOMOND traduite en arabe mot à mot, avec le texte en regard, accompagnée d'une traduction libre, de notes explicatives, et d'une préface très-utile comme guide en Orient, etc., par **M. Soliman al-Haraïri**. *Paris*, 1857; in-12.

M. Soliman al-Haraïri, notaire arabe, interprète du consulat de France à Tunis et membre de plusieurs sociétés savantes, a publié cet ouvrage dans le but de faciliter à ses compatriotes en particulier et à tous les Arabes en général, les moyens d'étudier la langue française. Il a choisi pour base de son travail la grammaire de Lhomond, comme étant un des livres les plus élémentaires, les plus clairement disposés et les plus propres à atteindre son but. Le livre est précédé d'une préface étendue en arabe et en français, spécialement adressée à ses correligionnaires, dans le but de leur démontrer que les musulmans peuvent sans désobéir à leur loi religieuse entretenir des relations avec les chrétiens; que les Arabes ont tout à gagner au contact des Européens, et qu'il leur est nécessaire de connaître et de profiter des immenses progrès que nous avons réalisés; qu'enfin il n'y a aucun motif de désunion entre la loi de Mahomet et celle de Jésus. L'intérêt tout particulier de cette préface, rédigée par un Tunisien musulman qui a passé sa vie dans l'étude des écrivains et des philosophes arabes, nous engage à en remettre l'analyse à un article spécial que nous publierons prochainement. En attendant, nous nous contenterons de recommander l'ouvrage de M. Soliman al-Haraïri, non-seulement aux Africains qui veulent apprendre la langue française, mais encore à ceux qui veulent étudier la langue arabe, l'ouvrage en question renfermant, outre une traduction en style soigné de la grammaire de Lhomond, une traduction arabe mot à mot du même livre rédigée en faveur des étudiants.

CH. DE LABARTHE.

CHRONIQUE ORIENTALE.

DÉCEMBRE 1858.

Je ne sais trop pourquoi les nouvelles de Turquie m'impatientent depuis plusieurs mois. C'est sans doute parce qu'elles me font assister à la triste et ennuyeuse métamorphose de cet Orient naguère si digne de captiver l'imagination la plus poétique, en un Occident qui n'a plus d'autre dieu que les quatre règles de l'arithmétique.

— Vous ne voulez donc pas qu'on compte, me direz-vous?

— Comptez tant que vous voudrez, mais ne comptez pas tout haut; car moi je veux rêver.... Voulez-vous donc, vous, que je m'intéresse à toutes les mesures économiques qu'on prendra en Orient? que je calcule, par exemple, combien rapportera à la Sublime-Porte la retenue de dix pour cent opérée depuis le 1er septembre dernier, sur les appointements de tous les employés, depuis les appointements de 5,000 piastres, jusqu'à ceux des plus grosses têtes? Non, impossible! Ce que j'aime à connaître, moi, ce sont ces gynécées remplis de poétiques inspirations où naissent, vivent et meurent ces odalisques et ces houris dont les plus vives imaginations du monde ont peuplé le paradis terrestre de l'islam. Sans cet art gracieux et coquet qui se manifeste de toutes parts, sans ces charmants et mystérieux sanctuaires de la jalousie musulmane, l'Orient n'est plus l'Orient, la patrie des beaux rêves; l'Orient n'existe plus; je me trompe, il existe, mais comme un corps sans âme, ou plutôt comme un squelette à demi décharné.

Que la Turquie y réfléchisse sérieusement. Elle ne sera ni plus puissante ni plus solide lorsque le chapeau en tuyau de poêle aura remplacé définitivement le turban, et que les sujets du sultan porteront tous le pantalon anglais, le gilet, la redingote et le raglan. Vous ambitionnez l'estime et l'amitié de l'Europe : de grâce,

Messieurs les fils d'Othman, évitez donc de nous faire rire. Ne croyez pas à ceux qui vous disent qu'il faut nous imiter même dans nos ridicules. Orientaux, progressez, mais demeurez toujours Orientaux.

Puisque je n'ai rien de mieux à dire des Turcs, je vais m'en aller ailleurs.— Une idée! Pourquoi ne m'arrêterais-je pas un instant au Monténégro?—M'y voilà, je respire. Franchement il me plaît, ce jeune prince aussi courageux qu'habile politique, aussi sincère que généreux, entre les mains duquel sont les destinées de ces braves enfants de la montagne Noire, la garantie de leurs libertés. Pourraient-ils douter encore, ces vitèzes, de l'avenir de la Tsernogorie? Le neveu du dernier vladika Danilo, héritier d'une dynastie d'évêques, a pour épouse une des plus charmantes et des plus spirituelles filles des Hellènes; c'est dans ses yeux vifs qu'il s'inspire. Gare aux Turcs!

La révolution qui vient d'éclater en Serbie préoccupe beaucoup l'esprit public en Turquie. La déchéance d'Alexandre Kara-Georgewitch, voïvode de Serbie, prononcée par l'Assemblée nationale (*Skouptchina*) et par le Sénat le 23 décembre courant, et la nomination de Miloch Obrenovitch pour le remplacer, sont des événements d'une grande gravité et dont il ne nous est pas donné de prévoir les conséquences. Toujours est-il vrai que le prince Alexandre, alors qu'il eût pu lui rester quelque espoir, a déterminé sa perte en se réfugiant dans la forteresse turque plutôt que de soutenir, au risque de sa vie, il est vrai, une position gravement compromise, mais non encore désespérée. Il avait sans doute oublié le prologue de la fatale tragédie de Louis XVI et la cause de son supplice.

Aucun journal n'a donné à ma connaissance des nouvelles de Perse, durant le mois qui vient de s'écouler. Ferroukh-khan, l'intelligent ambassadeur à Paris, est arrivé à Téhéran. S. M. Nacir Eddin chah, reconnaissant les éminents services rendus à l'Iran par ce zélé diplomate, lui a accordé toute sa confiance et avec elle les plus grandes faveurs. Nous manquons encore de renseigne-

ments sur la réception de Ferroukh-khan à la cour de Téhéran. Si nous parvenons à nous en procurer, nous en ferons part à nos lecteurs.

Les affaires de l'Inde pourraient aller mieux. Si l'on en croit une correspondance adressée de Londres au *Pays*, en date du 25 décembre courant, Tantia-topi aurait fait subir de cruels échecs aux troupes anglaises, et les districts de Galna et de Mewat, dans le Kandeich, ainsi que les villes d'Alinagher et de Tedjarah, seraient en pleine révolte.

Il faut voir, il est vrai, de l'autre côté de la médaille, la belle proclamation adressée par S. M. la reine de la Grande-Bretagne à ses bien-amés sujets de l'Hindoustan, pour les engager à la soumission et à la paix. Ce n'est pas peu de chose, — chacun le reconnaît, — qu'une proclamation de la première lady de l'Angleterre, qui, ainsi que le dit *la Presse* [1], « peut ajouter désormais à ses titres patronymiques ceux de rani, maha-rani, et de sultane, qui est devenue enfin, entre l'Indus et le Gange, la beïgoum, la khanan, la khatoun et la biby par excellence ». Mais il faut reconnaître aussi que tout est bien difficile dans ces contrées mystérieuses et féeriques, où, par exemple, de l'aveu des Anglais eux-mêmes, il y a deux grands chefs de l'insurrection, Nana-sahib et Tantia-topi, qui ont la faculté de ne faire au besoin qu'un seul et même homme!

De Barmanie, de Siam et de Camboje « pas de nouvelles », ce qui veut dire, si le proverbe est vrai, « *bonnes nouvelles* ».

On a bien besoin de bonnes nouvelles de ce côté de l'Indo-Chine, car, en Cochinchine, les affaires prennent une couleur assez sombre. Le martyre de Mgr. Melchior, dont un correspondant de *la Patrie* nous décrivait les horribles circonstances, nous montre jusqu'à quel point le gouvernement annamique se croit sûr de lui-même, et combien peu il tient compte de nos protestations et de nos menaces.

---

[1] Article de M. Bonneau, n° du 7 décembre.

L'insurrection qui vient d'éclater dans le Tongkin est sans doute un grand événement qui doit faciliter l'accomplissement de nos projets en Cochinchine. Mais par malheur des obstacles se présentent à chaque pas devant nos braves soldats, et la prise de Hué paraît aujourd'hui plus difficile qu'on ne l'avait cru tout d'abord. L'amiral Rigault de Genouilly et les troupes hispano-françaises paraissent toutefois ne pas s'en émouvoir outre mesure. Ils ont bien raison : à vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

D'étranges nouvelles de Chine. Incroyables, dira-t-on,— vraies cependant, je vous l'assure, mais... enveloppées du voile du secret ; secret de carrefour, si vous voulez, mais cependant secret. Lord Elgin, le plénipotentiaire anglais, a résolu de visiter l'intérieur de la Chine avec son escadrille : il emmène avec lui une partie des gentleman qui composent les forces britanniques des mers de l'extrême Orient, et on assure qu'il a fait mettre à bord de chaque *boat* tout ce qui peut rendre, à lui et à ses subordonnés, la vie *quite confortable*.— Que va donc faire sa seigneurie dans les eaux de Yang-tseu kiang? — Pour vous répondre à cette question, il faudrait vous répéter tout ce que l'on dit dans les ports ouverts de la Chine, car on ne parle plus d'autre chose. Les uns prétendent que mylord va prendre fait et cause pour la dynastie tartare contre l'insurrection. La belle idée, n'est-ce pas?—Les autres disent qu'il va faire une promenade pour sa santé légèrement altérée. Grand bien lui fasse ! —J'allais oublier un fait qui donne de l'importance à ce qui précède. Les plénipotentiaires français et américains en Chine, le baron Gros et M. Reed, doivent remonter également le Yang-tseu-kiang, mais ils n'accompagneront pas l'expédition anglaise. Voilà un vaste champ ouvert aux amateurs de conjectures ; pour ma part, je ne sais que prédire, je me confesse vaincu.

Le Japon désormais intéresse la France. On lit, en effet, dans le *Moniteur* du 28 décembre : « M. de Moges, attaché à l'ambassade extraordinaire de France en Chine, est arrivé le 27 décembre à Marseille, porteur du traité entre la France et le Japon, signé à Yédo, le 9 octobre dernier, par le baron Gros et six plénipotentiaires ja-

ponais. » Ce traité est identique à celui qui a été conclu le 28 août dernier entre le gouvernement anglais et japonais, et dont nous avons parlé dans notre dernière chronique. Il nous assure donc l'entrée de cinq ports, la résidence d'un ambassadeur à Yédo, et toutes les facilités pour ouvrir sur une grande échelle le commerce avec le Japon.

Une autre nouvelle importante du Japon, est la mort du Syôgoun ou Grand-général de l'empire. Si nous parvenons à nous procurer des documents dignes de foi sur ce grave événement, nous en ferons part à nos lecteurs.

Retournons maintenant du côté de l'Afrique.

On annonce, dit *la Presse*, l'arrivée prochaine, en France, du fils du sultan d'Anjouan, chef des îles Comores. Ce jeune prince, qui compte à peine onze ans, vient à Paris pour faire son éducation; il est accompagné dans son voyage par une famille européenne établie à Mayotte. Avis aux salons de la capitale.

On s'occupe activement du télégraphe de la mer Rouge et de l'Inde. Le contrat a été signé entre la Compagnie et les lords de la Trésorerie, et la fabrication du câble avance rapidement. On espère que la section de Suez à Aden sera établie au printemps prochain.

D'après les dernières nouvelles reçues à Madrid du commandant des forces espagnoles de la côte de Guinée, gouverneur des îles de Fernando-po, Annobon et Corisco, la prise de possession de ces points est désormais un fait accompli, et les naturels du pays ont fait leur soumission aux autorités. A cette occasion, les chambres de commerce de la péninsule se préoccupent activement d'inviter les navigateurs et les financiers à porter leurs vues vers les côtes de Guinée qui promettent d'ouvrir à l'Espagne un nouvel horizon commercial.

Voilà donc les Espagnols qui lèvent la tête en Guinée; ils marchent à nos côtés en Cochinchine, et après bien des dits contradictoires, ils dirigent une expédition belligérante contre le Maroc. D'abord on a assuré que l'expédition avait été abandonnée, puis différée. On a prétendu ensuite qu'une escadrille longerait les côtes du Riff

dans le seul but d'observer la conduite des Marocains; puis on a armé un corps de troupes, et une escadre s'est mise en route. Toutefois jusqu'à présent on apercevait tout au plus le bout de l'oreille en Espagne, et — suivant des indiscrets — le bout de la queue, beaucoup plus au nord, quelque part du côté des grandes îles d'Outre-Manche. Aujourd'hui on commence à parler d'une visite castillane sur les côtes du Maroc. Nous rapportons ces chuchottements sous toutes réserves, en tout bien tout honneur.

Si l'on en croit un journal d'ordinaire bien informé, les plans proposés au gouvernement français par M. le colonel de Faidherbe, gouverneur du Sénégal, auraient été adoptés. D'après ces plans, nous étendrions notre domination jusqu'aux rives du Niger. Avec un peu de cette ambition qui porte aux grandes choses les esprits imaginatifs, on pourrait sans doute fonder dans l'Afrique du nord un empire analogue à celui qu'ont créé les Anglais dans l'Afrique du sud. L'Algérie, cette belle colonie déjà florissante, serait la tête qui commanderait à cet empire ; le Sénégal en formerait un des flancs, et le cœur serait quelque part du côté de Tombouctou. — Quel rêve, s'écriera-t-on ! — Rêve, si vous voulez, mais réalisable à des yeux anglais; pourquoi pas aux nôtres?

— Il y aurait, direz-vous, les immenses plaines du Sahara à traverser pour aller d'une extrémité de cet empire jusqu'à l'autre, des plaines sablonneuses et désertes.... — Et pour qui compte-t-on donc le puissant génie du dix-neuvième siècle, qui abrège les distances pour les hommes, qui les annule pour leur pensée, qui coupe les isthmes et réunit les mers ? N'avons-nous pas la faculté de sillonner le Sahara de ces puits artésiens, autour desquels s'élèvent si vite de riants oasis et qui doivent un jour faire douter à nos neveux qu'il y ait eu jamais des déserts sur la terre ? Une énergique volonté et l'ambition du grand et du bien sont seuls nécessaires, pour activer l'œuvre de l'humanité et l'appeler vers son but. Que ne l'aurions-nous aujourd'hui ?

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

DÉCEMBRE 1858.

Le plus grand événement du mois est le message du président des États-Unis, M. Buchanan.

Le commencement de cet important document s'occupe des relations existant entre les États-Unis et le Kansas. Il passe ensuite à l'Utah, dont il fait connaître la situation actuelle, qui est de beaucoup améliorée depuis un an. « A cette époque, lisons-nous, il était en révolte ouverte, et, quoi qu'il en dût coûter, la considération du gouvernement exigeait que cette révolte fût anéantie, et que les Mormons fussent forcés d'obéir à la constitution et aux lois. » M. Buchanan expose ensuite comment il s'y est pris pour atteindre le but de pacification qu'il se proposait, et pour surmonter les innombrables difficultés que présentaient les Mormons aux forces américaines envoyées pour les réduire.

Le président félicite ensuite le sénat et la représentation nationale des résultats qu'il a obtenus pour le commerce des États-Unis avec la Chine. Il annonce également que, grâce aux efforts tout à la fois énergiques et conciliants du consul général de l'Union au Japon, un nouveau traité a été conclu avec cet empire dans des conditions très-avantageuses. Il passe ensuite en revue l'état favorable des relations du gouvernement américain avec les nations européennes. Seulement « avec l'Espagne, nos relations restent dans une condition peu satisfaisante ». M. Buchanan se plaint notamment de l'organisation actuelle de Cuba et de la lenteur avec laquelle l'Espagne règle les différends qui surgissent entre les Américains et les habitants de cette île. « La vérité, poursuit-il, est que, dans sa condition coloniale actuelle, Cuba est une source constante de dommages et d'embarras pour le pays américain. C'est le seul

point civilisé où soit tolérée la traite des noirs, et nos traités avec la Grande-Bretagne nous obligent à entretenir une force navale à grands frais d'hommes et d'argent, dans le but unique d'arrêter des négriers à destination de cette île. »

Vient ensuite la question du Mexique, et l'exposé du rôle des États-Unis vis-à-vis cette république. Dans les graves circonstances actuelles, et pour éviter le mal que ne peuvent manquer de causer sans cesse les Indiens insoumis et les vagabonds mexicains, le président ne voit qu'un remède : c'est que le gouvernement des États-Unis assume un protectorat temporaire sur les parties septentrionales des états de Chihuahua et de Sonora, et y établisse des postes militaires : ce parti est vivement recommandé au Congrès.

Il arrive ensuite à l'importante question des voies de transit par l'isthme de l'Amérique centrale. « Si un bras de mer, dit-il, reliant les deux océans, pénétrait à travers le Nicaragua et le Costa-Rica, on ne saurait prétendre que ces deux états eussent le droit d'y arrêter ou d'y entraver la navigation au détriment d'autres nations. Le transit par terre, sur cet isthme étroit, est à peu près dans la même position. C'est une grande route, dans laquelle les états qu'elle traverse ont eux-mêmes peu d'intérêt, comparativement aux intérêts immenses du reste du monde. Tout en respectant leurs droits de souveraineté, il est du devoir des autres nations d'exiger que cet important passage ne puisse se trouver intercepté par suite des guerres civiles et des explosions révolutionnaires qui se sont produites si fréquemment dans cette région. L'enjeu est trop important pour le laisser à la merci de compagnies rivales, se prévalant de contrats contradictoires avec le Nicaragua. Le commerce des autres nations ne saurait demeurer dans l'attente jusqu'au règlement de ces misérables controverses.—Le gouvernement des États-Unis ne veut rien de plus, mais ne saurait se contenter de moins. »

M. Buchanan s'occupe immédiatement après de l'état des relations de l'Union avec les divers états de l'Amérique du Sud. Il passe ensuite au chapitre du budget, et termine son message par un exposé de la question de la traite des nègres, que de récents événements ont remise à l'ordre du jour.

La question de Madagascar sommeille ; mais nous avons la consolation de savoir qu'elle sommeille du sommeil du juste. Quand donc le réveil ?

Si nous nous endormons du côté de Madagascar, les Anglais ne dorment pas dans l'Afrique australe. Pendant qu'on n'y songe nullement — *honni soit qui mal y pense* — il se forme un petit, que dis-je, bon Dieu ! un immense empire anglo-africain en Cafrerie. Heureux que cette contrée nous soit inconnue, les fils d'Albion s'y établissent sans conteste ; et un beau jour nous apprendrons qu'un voyageur a parcouru dans ces parages un vaste et magnifique territoire au-dessus duquel flottent les larges flammes de l'étendard britannique. Voilà comment les Anglais comprennent la colonisation. Aujourd'hui que nous commençons à comprendre l'utilité des établissements lointains, tâchons donc qu'on ne puisse bientôt plus dire de nous : *quandoque bonus dormitat Homerus*.

A défaut de nègres, les Américains veulent avoir des Chinois ; et en ce moment, on s'occupe d'introduire à Cuba soixante mille têtes de ces laborieux Asiatiques. Ce sera sans doute une bonne acquisition pour cette île, où la main-d'œuvre fait défaut, car les Chinois sont des travailleurs infatigables, et se rebutent rarement des corvées les plus pénibles.

Les journaux de l'Amérique ont publié un curieux relevé de la richesse des États-Unis. On remarquera, en le parcourant, que la valeur des fermes et des propriétés agricoles s'élève presque au tiers de la somme totale, et qu'elle est égale à la valeur réunie des terres appartenant à l'État, des arsenaux, des monuments publics, des fortifications, etc.

Valeur des fermes et du sol cultivé.	5,000,000,000	dollars.
— des chevaux, bestiaux, etc.	1,500,000,000	»
— des instruments d'agriculture.	500,000,000	»
— des mines.	4,500,000,000	»
— des maisons d'habitation.	3,500,000,000	»
— des chemins de fer et canaux. . . .	1,100,000,000	»
— des factoreries, usines et machines. .	400,000,000	»

Valeur de la marine commerciale.	200,000,000 dollars.
— des produits agricoles, des marchandises de fabriques et du stock des marchandises étrangères..	1,000,000,000 »
— du numéraire et des lingots d'or et d'argent..	300,000,000 »

On annonce que la première malle californienne par Tehuantepec est arrivée à la Nouvelle-Orléans. Le voyage a été accompli en dix-huit jours de la manière la plus satisfaisante.

Divers ingénieurs du Canada s'occupent actuellement d'étudier et de lever les plans d'un pont tubulaire qu'on doit jeter sur le Niagara, dans le but de construire un chemin de fer du Sud qui traverserait cette colonie anglaise.

Le *Moniteur universel* publie une note à propos du chemin de fer de Galveston à Houston et Henderson, que nous nous faisons un devoir de faire connaître à nos lecteurs :

« Un avis adressé au public, concernant le chemin de Galveston à Houston et Henderson, porte ce qui suit :

« Après un *examen approfondi* et sur l'avis du syndicat des » agents de change, S. Exc. le ministre des finances vient de nous » accorder son autorisation. Cette *marque de confiance* de la part » du gouvernement dans la *moralité* et l'*avenir* de notre entreprise » est un puissant gage de sécurité pour nos souscripteurs. »

« Ces assertions n'ont aucune espèce de fondement et sont de nature à égarer l'opinion publique. L'administration n'a jamais eu à examiner le fond de l'entreprise dont il s'agit, et encore moins à se prononcer sur sa *moralité* et son *avenir*. Elle s'est bornée à transmettre à la compagnie l'avis de la chambre syndicale des agents de change, avis qui lui-même était uniquement fondé sur la non-rétroactivité du décret du 22 mai 1858, relatif aux valeurs étrangères. »

La question du percement de l'isthme de Panama par le canal de Nicaragua ne s'est pas sensiblement modifiée depuis le mois dernier. Aussitôt que nous connaîtrons la réalisation de quelque

progrès nouveau, nous nous empresserons d'en prévenir nos lecteurs, afin de leur faire connaître successivement toutes les phases de cette immense et magnifique entreprise.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a procédé, dans sa séance du 3 décembre 1858, à la nomination d'un membre ordinaire pour occuper le fauteuil laissé vacant par suite du décès de J.-B. Félix Lajard. Les candidats qui se sont disputé les voix étaient : MM. Munck, ancien employé à la bibliothèque nationale; Beulé, professeur d'archéologie à la même bibliothèque, et Miller, conservateur de la bibliothèque du Corps-Législatif. M. Munck a été élu par dix-neuf voix au cinquième tour de scrutin.

L'Académie des Inscriptions a en outre procédé, le 24 décembre 1858, à la nomination de deux correspondants étrangers en remplacement de MM. Welcker et Théod. Panofka. Ont été élus : MM. Richard Lepsius (de Berlin), et Max-Muller (d'Oxford).

— Influence des langues indigènes de l'Amérique sur les idiomes européens parlés dans le Nouveau-Monde. — L'abbé Brasseur de Bourbourg assure que, dans presque tout le Guatémala, la population espagnole ne parle que la langue indigène (langue maya). Il n'y a que dans les villes que l'usage de la langue castillane serait conservé. — De même, au Mexique, l'espagnol est généralement mêlé d'un certain nombre de mots aztèques : ce sont surtout des mots de science ou de philosophie, l'aztèque se prêtant beaucoup plus que le castillan à former des mots composés.

Gabriel Ferry, dans ses scènes de la vie mexicaine, rapporte que le langage des descendants d'Espagnols aux environs de la Vera-Cruz, bien que composé à peu près uniquement de mots espagnols,

diffère notablement de la langue-mère ; par exemple, *deconocio* «inconnu», en castillan *desconoscido; Calros* «Charles», en castillan *Carlos*. Je tiens d'un habitant du Mexique, que l'espagnol de Mexico se distingue facilement de celui de Madrid, en ce qu'il est beaucoup plus doux et plus agréable à l'oreille.

Les Espagnols de Lima se servent concurremment de l'idiome castillan et de l'idiome péruvien ou quichua ; ce dernier est même devenu, pour ainsi dire, le langage du monde élégant.

Les habitants de la vallée de Simabura (République de l'Équateur), bien que mêlés d'Espagnols et d'Indiens, se sont formés une langue extraordinaire qui n'offre d'analogie avec aucun idiome connu.

Les Indiens du Paraguay n'ont jamais pu se faire à l'usage de la langue espagnole, bien que l'on ait essayé de la leur faire apprendre dans les écoles primaires. Le Castillan qui voyage en ce pays est obligé de se servir d'un interprète, ne fût-ce que pour demander un verre d'eau.

Balbi, dans son atlas ethnographique, donne une liste d'une soixantaine de mots usités au Brésil, dont les uns ne se retrouvent point au Portugal, et les autres y possèdent une signification différente ; le dialecte portugais du Brésil se distingue d'ailleurs, dit-il, par sa plus grande douceur, du portugais d'Europe.

Les boucaniers français qui, au seizième siècle, conquirent une partie de Saint-Domingue, se formèrent au bout d'une trentaine d'années un patois qu'aucun Français n'eût été en état de comprendre.

Le français du Canada diffère du français d'Europe par l'adoption d'un assez grand nombre de mots empruntés aux soldats ou aux matelots ; il est d'ailleurs surchargé de mots anglais, et parfois même on y rencontre des phrases entières en anglais.

L'anglais des États-Unis, que l'on pourrait appeler dialecte yankée, diffère considérablement de l'anglais d'Europe : 1° par le son affecté à chaque lettre qui se rapproche beaucoup plus de l'écriture que chez les habitants de la Grande-Bretagne ; 2° par le changement

d'acception que subissent une infinité de mots ; 3° par un système de contraction souvent usité, et une tendance encore plus grande au monosyllabisme, par exemple *ov* « ou bien » pour *over;* 4° par l'adoption de quelques mots empruntés aux langues indiennes, tels que *sqaw* « une femme indienne ».

Indépendamment de ces modifications d'un emploi général, on en rencontre quelques autres plus spéciales. Certains mots ne sont employés que dans telle ou telle province ; par exemple le mot *butin* se prend dans le sens de *bagage* dans quelques états du sud.—Dans certaines portions des états de l'ouest, on parle un anglais très-corrompu d'allemand par suite de la présence d'un grand nombre de colons venus d'Allemagne. Dans certaines localités peuplées exclusivement d'Irlandais, on parle le même patois anglais qu'en Irlande. La langue des Mormons, et dans laquelle sont écrits leurs livres sacrés, est également un anglais très-mêlé d'allemand et même de gallois.—Je tiens d'un jeune habitant de la Louisiane que l'anglais d'Amérique se partage en trois sous-dialectes que l'on distingue facilement à l'accent; ce sont : 1° l'anglais des états du nord ou *yankée* ; 2° l'anglais des états du sud ; 3° le dialecte des états de l'ouest, qui participe des deux premiers.

Les nègres des colonies anglaises et françaises se sont formés des patois de ces deux langues principales. Ces langages nègres sont caractérisés par une grande douceur de sons ; la conjugaison y est très-simple et paraît se rapprocher singulièrement, pour quelques formes grammaticales, des langues des côtes de Guinée, presque tous les mots sont détournés de leur signification primitive. A la cour d'Haïti, le patois français que l'on parle est surchargé de quelques mots appartenant à l'antique idiome des premiers habitants d'Haïti ; par exemple *bayakou* « matinal », de l'ancien haïtien *bayakou* « étoile du matin ». — H. DE CHARANCEY.

— EXPLORATION DU SPITZBERG. — Un journal finlandais, *Abo-Underrættelser* (Nouvelles d'Abo), donne, dans un de ses numéros de novembre 1858, les détails suivants sur une exploration scientifique que des naturalistes scandinaves ont dernièrement exécutée dans la mer Glaciale et au Spitzberg :

Dans les premiers jours de juin 1858, le docteur Nordenskiold, d'Helsingfors, s'embarqua à Hammerfest, port du Finmark, en Norvége, avec deux jeunes zoologistes suédois, le Dr. Torell et l'étudiant Qvennerstedt. Le *Frithjof*, yakt d'un tonnage de moins de 20 læster [48,980 kilogr.], qu'ils avaient loué pour le voyage, était manœuvré par sept hommes, dont trois étaient déjà allés au Spitzberg, outre un vieux pêcheur du Bohuslœn, Anders Jacobson, qui avait déjà accompagné divers naturalistes scandinaves, et notamment le professeur Lovén. Après quatorze jours de traversée, ils arrivèrent à Hornsound (détroit de la Corne), sur la côte occidentale du Spitzberg. Il s'y trouvait six baleiniers qui s'étaient arrêtés pour recueillir des œufs d'oiseaux et du duvet, avant de se rendre à la côte sud-est, où a lieu la pêche à la baleine. M. Nordenskiold et ses compagnons y tuèrent quantité de canards à duvet [*eider*], d'oies, de mouettes, de rois de mer [*sjokungar*], etc. Les récifs étaient encore entièrement couverts de glace ; mais pendant le court séjour qu'on fit dans ce golfe, la glace fondit presque totalement. La température, qui fut tout le temps très-humide, ne s'élevait qu'à deux degrés au-dessus de zéro. S'étant fait précéder d'un bateau monté par trois hommes, M. Nordenskiold partit, quelques jours après, sur le yakt et alla jeter l'ancre au pied du Mittelook, mont de plus de 2,000 pieds de haut [594 m], qui tombe à pic dans la baie de Bellsound. C'est là qu'on retrouva le bateau, qui avait pris quelques grands phoques barbus. M. Torell y fit, de même qu'à Hornsound, une abondante collection d'animaux marins. Après avoir passé quelques jours près du Mittelhook, on remit à voile pour se rendre plus au nord ; mais à raison des vents contraires, l'on fut forcé de jeter l'ancre à Nordhamn, hâvre situé non loin de Bellsound. Les nombreuses couches d'objets pétrifiés qu'on y trouva dédommagèrent les explorateurs de l'insignifiance des résultats qu'ils avaient obtenus en géognosie. On continua à pêcher et l'on prit trois poissons blancs [du genre *cyprinus*] ; on tua quantité de rennes, quelques-uns même près du lieu d'ancrage ; enfin on explora un glacier et quelques montagnes voisines. De Nordhamn l'expédition s'avança au nord, visita le Isfjord (baie de glace), qui malgré

son nom est un des golfes les moins encombrés de glace. Au mois d'août on avait atteint le terme le plus septentrional du voyage, c'est-à-dire quelques îles situées près de la pointe nord-ouest du Spitzberg. Sur l'une d'elles, nommée *Amsterdam-Eiland*, s'élève le *Smeerenberg*, autrefois lieu de réunion des Hollandais. Lorsque les Hollandais s'occupaient de leur pêche de la baleine, ils s'assemblaient, quelquefois au nombre de 18,000, au port de Smeerenberg, qui devenait alors le siége d'un trafic important et d'un grand débit de pain et de boissons. Ils comparaient orgueilleusement cette colonie d'été avec la ville de Batavia nouvellement fondée. Aujourd'hui le Smeerenberg ne présente plus traces de vie; le sol y est jonché d'ossements, qui furent soustraits à la voracité des ours par quelques blocs de pierre. A environ 3 milles au nord (3 myriamètres) commence la région des glaces éternelles, dont la limite est variable et s'étend parfois beaucoup plus au sud. Sur ce rivage nu on trouve encore quelques jolies fleurs, comme la saxifrage, la renoncule et une espèce de pavot.

Vers le 22 août, on repartit pour Hammerfest, où M. Qvennerstedt resta avec Anders Jacobson pour se livrer à la pêche sur les côtes septentrionales de la Norvége. MM. Nordenskiold et Torell se rendirent à Throndhjem par le bateau à vapeur, ensuite par terre à Christiania. Dans le trajet, ils firent l'ascension du Snœhætten, l'un des plus hauts sommets du Dovrefjeld.

La nature du Spitzberg est des plus grandioses. Les intervalles laissés par les hautes montagnes noires qui s'élèvent partout à l'intérieur du pays, sont occupés par d'énormes glaciers qui s'avancent jusque sur le rivage et tombent à pic dans la mer. Quoique la végétation y soit naturellement très-avare, on y compte pourtant plus de soixante-dix espèces de plantes. Dans les fentes des rochers nichent des milliers d'oiseaux.

Le Spitzberg est inhabité; mais chaque été ses côtes sont visitées par une douzaine de vaisseaux venus de Hammerfest et de Tromsœ (ports de Norvége). L'équipage, composé en grande partie de Finnois, s'occupe principalement de la pêche du morse ou cheval marin. Les baleines, qui étaient autrefois fort nombreuses dans

ces parages, y sont devenues très-rares. La pêche de la baleine, qui était encore fort productive au dernier siècle, fut successivement entre les mains des Hollandais, des Anglais, puis des Russes, qui ayant éprouvé divers accidents, ont entièrement cessé d'y prendre part. Des pêcheurs, et notamment des Russes, ont tenté à diverses reprises de passer l'hiver au Spitzberg ; mais la plupart sont morts de froid ou du scorbut. On trouve encore dans quelques-unes des huttes qu'ils ont occupées, des provisions, des balles, de la poudre, des harpons.

L'expédition de M. Nordenskiold et de ses compagnons a eu d'importants résultats pour la science. On n'avait pas encore rapporté des régions arctiques une faune aussi riche que celle de M. Torell. Les recherches géognostiques n'ont pas non plus été infructueuses. On a trouvé des bancs de charbon de terre, des empreintes de feuilles et de plantes, des arbres pétrifiés, d'où l'on pourrait peut-être conclure que la température de ces contrées était autrefois plus douce qu'aujourd'hui. — Traduit par E. Beauvois.

— On parle d'un nouveau projet de câble transatlantique conçu par le chevalier Bonelli, directeur de la télégraphie piémontaise. Ce projet consisterait à relier Gênes et Buenos-Ayres par un câble sous-marin, et pourrait être réalisé en quatre ans. Le fil, partant de Gênes, toucherait à Marseille, à une des îles Baléares, puis passerait par Barcelone, Carthagène, Gibraltar, les îles du Cap-Vert, Madère, les îles Canaries, Bahia au Brésil, Pernambuco, Rio-Janeiro, Montevideo, et aboutirait à Buenos-Ayres. La plus grande section reliée par le câble serait ainsi de 9,000 milles, tandis qu'elle est de 3,000 milles entre Terre-Neuve et l'Irlande. Le chevalier Bonelli propose en outre une nouvelle fabrication du fil électrique qui produirait une économie considérable.

— S. A. le bey de Tunis vient d'autoriser dans ses états l'établissement d'une banque mixte anglo-tunisienne. Voici la traduction de la notification officielle qui a été adressée au corps consulaire :

« Louange à Dieu !

« De la part de l'esclave de son Dieu suprême, qu'il soit glorifié et que par lui toutes choses abondent !

« Nous, muchir (maréchal) Mohammed Balha Bey, possesseur du royaume de Tunis, à notre allié le consul général de..., à Tunis, notre capitale.

« Nous faisons savoir qu'il va s'établir une banque anglo-tunisienne dans notre capitale pour aider à la circulation commerciale dans le pays. Veuillez en informer vos administrés dans le cas où quelques-uns d'entre eux voudraient acheter des actions.

« Les statuts de cet établissement seront communiqués ultérieurement.

« Soyez sous la sauvegarde de Dieu.

« Écrit ce 3 rebia el-eloul de l'an 1275 (11 octobre 1858). »

— L'église Sainte-Anne de Jérusalem doit être prochainement restaurée et rendue au culte catholique romain. Le gouvernement français, dit-on, vient d'accorder un crédit de 140,000 fr. pour assurer les moyens d'entreprendre cette réparation.

— L'*Océan* de Brest annonce, à la date du 22 octobre, l'établissement prochain d'une ligne de transatlantiques, entre Galway, port le plus sûr de la côte occidentale d'Irlande, et Terre-Neuve; de telle façon que ce sera à l'avenir en six jours seulement que se fera le trajet.

— M. Baruffi, de Turin, a annoncé au congrès scientifique de France, réuni cette année à Auxerre, qu'en vue de l'épidémie qui, depuis quelques années surtout, fait manquer la graine de vers à soie produite en France et en Italie, tandis que celle d'origine orientale produit toujours des résultats satisfaisants, deux Italiens, les comtes Freschi et Castellani, viennent d'organiser une expédition scientifique en Chine, pour étudier sur les lieux les méthodes pratiques d'éducation des vers à soie et en rapporter une quantité suffisante pour le renouvellement en grand de cette graine dans toute l'Europe.

L. LÉON DE ROSNY.

Meulan. — Imprimerie orientale de NICOLAS.

LES MONTÉNÉGRINS.

ÉTUDE HISTORIQUE.

I.

Au fond de la baie de Cattaro s'élève un groupe d'âpres montagnes dominant toute la contrée environnante. Ce groupe a reçu le nom de Tchernogora, c'est-à-dire *Montagne Noire*, traduit par les Grecs en Mavrovouni, par les Turcs en Kara-Dagh, et par les Vénitiens en Monténégro ; c'est sous cette dernière appellation qu'il est le plus généralement connu dans l'Occident. Au sein de ces montagnes habite un population peu nombreuse, mais brave et aguerrie, longtemps oubliée de l'Europe, mais qui depuis quelque temps attire ses regards et son intérêt. Là depuis quatre siècles une tribu chrétienne a su maintenir les armes à la main son indépendance et sa foi contre les envahisseurs musulmans.

Le sol du Monténégro semble avoir été préparé par la nature pour les conditions d'une lutte semblable. Ceint de tous les côtés par des rochers escarpés, il forme au cœur des provinces asservies par les Ottomans une citadelle inexpugnable pour les défenseurs de la liberté. « La nature, dit un voyageur français qui a visité ce pays il y a quelques années, M. X. Marmier, la nature a été gratuitement elle-même le Vauban des Monténégrins. La nature leur a fait un cercle de remparts, une enceinte continue. Non-seule-

ment tout le plateau monténégrin est entouré d'éternels bastions ; mais d'autres lignes de retranchements le divisent en plusieurs districts, et les vallées qu'elles enlacent dans leur ceinture forment autant de petites forteresses dans la grande forteresse. » C'est une succession d'obstacles formidables, de précipices et de crêtes escarpées qui arrêteraient à chaque pas la marche d'une armée envahissante, lors même qu'elle aurait franchi les premières défenses qui enveloppent cette contrée. Du côté du Kom et au sommet de la vallée de la Moratcha, vers les sommets qui dominent la baie de Cattaro et la plaine de l'Herzégovine, une attaque est impossible contre le Monténégro. Le seul point vulnérable est celui où la vallée de la Kustschka s'ouvre du côté de l'Albanie sur le lac de Scutari. Toutes les rivières de la montagne Noire se jettent dans ce lac ; c'est par là seulement qu'on peut pénétrer dans leurs vallées et essayer de les remonter jusqu'au cœur du pays. Les crêtes transversales qui les coupent et resserrent entre deux rochers à pic le cours des rivières sont de ce côté moins escarpées que partout ailleurs, et on peut en les franchissant parvenir sans trop de difficultés jusqu'à Tsettinié, la capitale du Monténégro. Aussi, dans les longues luttes que les habitants du Tsernogore ont eu à subir, c'est toujours de ce côté que s'est porté l'effort des assaillants, et que se sont livrés les combats décisifs.

Quatre rivières arrosent les vallées du Monténégro ; la principale est la Moratcha, dans laquelle tombent les trois autres, la Zeta, la Zitniza et la Zerna. Le district de la Kutschka et celui de Rictschka renferment aussi deux petits lacs. Le reste du pays, à part les rives de quelques ruisseaux, est tellement dépourvu d'eau, que la plupart de ses ha-

bitants n'ont d'autre moyen de s'en procurer que d'amasser l'eau de pluie dans des citernes, et que souvent, lorsqu'arrivent les chaleurs de l'été, ils ne savent plus où abreuver leurs bestiaux. Une contrée placée dans ces conditions ne saurait être fertile. C'est à peine si, au milieu de ces rochers dénudés qui se coupent en tous sens, on trouve au fond des vallées et sur les flancs de quelques montagnes une faible couche végétale qui permette le travail de la culture. Les districts qui s'ouvrent vers le lac de Scutari font seuls exception à cette physionomie générale. L'humus y est plus profond, la neige n'y couvre pas le sol pendant plusieurs mois d'hiver, comme dans le haut pays, et les rayons du soleil méridional y développent une riche et puissante végétation. Le maïs, abondamment cultivé dans ces districts, y atteint une hauteur extraordinaire ; l'olivier, le figuier, l'amandier, l'oranger y poussent dans les vergers ; enfin c'est là seulement qu'on fait deux précieuses récoltes dont les Monténégrins se verraient autrement privés, celles du vin et du tabac. Mais si le reste du Tchernogore est loin de présenter une semblable fertilité, l'industrie de l'homme, aiguillonnée par la nécessité, répare jusqu'à un certain point l'ingratitude du sol. Partout où la bêche ou la houe peuvent mordre, sur les pentes les plus escarpées comme dans les vallées les plus étroites, la culture a pris pied. L'orge, l'avoine, le maïs, les pommes de terre sont les seules plantes que la nature du terrain permette d'ensemencer avec succès ; mais grâce au travail persévérant de la population, la montagne Noire en produit assez, non-seulement pour nourrir ses habitants, mais encore pour fournir à la subsistance de la ville voisine de Cattaro. Le bétail est en outre assez nombreux dans les vallées mon-

ténégrines pour que chaque année l'exportation du côté des provinces autrichiennes s'élève à plus de 500 bœufs et vaches et 2,000 moutons.

Les habitants du Monténégro sont de mœurs et de caractère aussi rudes que leurs montagnes. Grands, bien faits, d'une santé robuste, la vie guerrière qu'ils mènent depuis leur enfance développe en eux une force prodigieuse. Vierges de toute influence civilisatrice de l'Occident, isolés pendant des siècles du reste du monde, les Monténégrins ont dans toute leur vigueur première les qualités et les vertus naturelles aux peuples de race slave; leurs mœurs sont pures et leur foi ardente; ils sont braves, persévérants, loyaux observateurs de la parole sacrée. Comme les Serbes et les Dalmates, ils joignent à une vive et pénétrante intelligence un sentiment poétique, profond et élevé, qui se traduit dans des chants répétés de bouche en bouche par le peuple, et conservés dans sa tradition bien longtemps après les événements dont ils propagent le souvenir. Mais à côté de ces grandes et nobles qualités, les Monténégrins ont avec une égale vivacité les passions et les défauts des peuples de leur race. Leur bravoure, qui n'a pas pour la modérer le frein des mœurs plus douces et plus civilisées, dégénère en un besoin continuel de combats. Les instincts de leur énergique nature se développent dans une sauvage rudesse augmentée encore par l'isolement au milieu d'une nature âpre et sévère et par la vie de guerre continue qu'ils sont obligés de mener. Habitués à des luttes sans quartier contre un ennemi barbare et féroce, ils ont contracté dans ces luttes l'usage de sanguinaires représailles auxquelles notre siècle n'est plus habitué. Réfugiés dans leurs stériles rochers, les Monténé-

grins voient à leurs pieds des plaines fertiles où poussent d'abondantes moissons. Ces plaines ont jadis été possédées par leur race. Leurs ancêtres ont cultivé ces champs où de misérables rayas, leurs frères par le sang et par la langue, sèment et récoltent aujourd'hui pour nourrir du fruit de leurs sueurs un maître indolent et cruel. Ce maître est l'Ottoman, l'ennemi né et éternel du Monténégrin. Pour le guerrier de la montagne Noire, c'est un devoir sacré de combattre cet ennemi, d'accourir aux plaintes des rayas, et de venger à la fois leurs souffrances et les antiques défaites de la nation serbe. Mille causes appellent donc le Tchernogortse à descendre de ses sommets dans la plaine, à engager des combats partiels avec les musulmans du voisinage et à pousser des razzias dans leurs propriétés. Ces incursions répétées développent chez lui le goût de la rapine, et engendrant des dettes de sang héréditaires entre les familles musulmanes et celles du Monténégro, maintiennent en dehors des grandes expéditions dirigées par la Porte, un état de guerre permanent sur toutes les frontières du pays.

Comme dans toutes les tribus exclusivement guerrières, l'homme au Monténégro dédaigne les travaux autres que ceux des combats. Élevé dans les armes depuis son berceau, c'est de ce côté que le Tchernogortse a tourné toute son intelligence ; son père lui a maintefois répété que vivre d'une vie paisible et mourir dans son lit était un déshonneur. Devenu homme et marié, ses obligations militaires grandissent et s'étendent : il n'est plus seulement le défenseur de la patrie, il devient le protecteur du foyer domestique. Mais il n'accepte pas d'autres devoirs ou d'autres fonctions ; dans la paix il se prépare à la guerre, fourbit ses armes, fabrique de la

poudre, fond des balles, ou bien se repose en fumant sa pipe des fatigues qu'il a traversées. Les travaux même les plus fatigants du ménage, la culture de la terre sont l'apanage exclusif des femmes. Mais qu'on n'aille pas croire pour cela qu'elles soient, comme chez les peuples sauvages dont la lumière de l'Évangile n'a pas encore éclairé l'intelligence, réduites à la condition d'esclaves soumises à leur époux : le christianisme est là dans le Monténégro pour relever et ennoblir leur caractère. La femme monténégrine mène une vie de rudes travaux ; mais sa dignité morale n'en est que plus grande. Respectée et chérie de son époux, elle embellit le foyer où le guerrier fatigué vient s'asseoir chaque jour. C'est la matrone romaine des beaux jours de la république, chaste et fidèle à son époux, orgueilleuse du nombre et de la valeur de ses enfants, qui renferme sa vie dans les soins de sa maison. Sur la tombe de la Monténégrine on pourrait écrire, comme sur celle de la femme romaine, cette noble épitaphe : *Domi mansit, lanam fecit, pudicitiam servavit.* Malheur à celui qui oserait lever sur elle un regard impudique ou qui lui manquerait de respect ! La carabine d'un mari, d'un père ou d'un frère, aurait bientôt lavé dans le sang cet outrage. Mais la femme du Monténégro ne se borne pas aux occupations et à la vie tranquille que nous venons d'esquisser. Elle a aussi, comme les hommes, ses joies, sa gloire et ses triomphes. Épouse, elle s'associe aux luttes et aux exploits de son mari ; intrépide comme lui, elle porte aux combattants, à travers les plus ardentes fusillades, les munitions dont ils commencent à manquer. Et si cet époux s'est distingué dans la guerre, s'il revient célébré par la voix commune de ses compagnons, c'est alors un beau jour pour la

Monténégrine ; dans les champs, le soir à la fontaine, toutes les femmes la regardent avec un mélange de déférence et d'envie, et s'écartent devant elle pour lui laisser la première place ; les hommes la saluent avec respect. Alors le rude travail auquel elle est condamnée ne lui paraît plus lourd ; elle est heureuse et fière, elle est l'épouse d'un guerrier renommé ! Puis, lorsque la balle de l'Ottoman a frappé son époux, s'il n'a ni père ni frère pour le venger, si ses fils sont encore trop jeunes pour accomplir cette œuvre, alors la femme tchernogortse se charge de la vengeance : ramassant le fusil et le sabre du mort, elle court au premier rang des soldats, et ne rentre à sa demeure reprendre ses occupations ordinaires que lorsqu'elle a rempli ce qu'elle regarde comme un devoir sacré.

Tels sont les Monténégrins, tel est ce peuple dont on a tant parlé depuis quelque temps en bien comme en mal. Leurs ennemis, et ils n'en ont pas manqué, surtout dans la presse étrangère, leurs ennemis les dépeignent sous des traits sinistres ; ils les montrent comme des barbares cruels et turbulents, sanguinaires et rapaces. Il y a quelque chose de vrai dans ce portrait ; mais il ne montre que le côté défavorable du caractère monténégrin, et il dissimule les grandes et nobles qualités qui relèvent ces puissantes et sauvages natures. Ce qu'oublient surtout ceux qui attaquent les Tchernogortses, c'est de mettre en parallèle avec eux les adversaires qu'ils combattent. Dans cette comparaison le Monténégrin grandit et domine le Turc de toute la hauteur qui sépare le christianisme de la religion musulmane. L'Ottoman, malgré le vernis extérieur de civilisation dont il se pare aujourd'hui, l'Ottoman demeure un barbare sanguinaire pro-

fondément corrompu par une loi démoralisante, incapable d'entrer d'une manière sérieuse dans la voie du progrès et de la civilisation véritable. Le Monténégrin est aussi un barbare, car les circonstances l'ont forcé de rester tel ; mais c'est un barbare comme ceux dont le sang a renouvelé le monde antique et permis la naissance des sociétés modernes. Sa nature encore vierge a conservé toute sa vigueur, et lorsque la civilisation européenne l'aura pénétré de sa vivifiante influence, il a en lui les qualités qui forment un grand peuple.

C'est pour cela que les Monténégrins sont dignes au plus haut degré de l'intérêt que la France chrétienne leur témoigne depuis quelque temps ; c'est pour cela que, dans l'avenir de l'Orient et dans les faits qui s'y produiront désormais, le Thernogore est appelé, malgré le chiffre peu élevé de sa population, à jouer un rôle considérable. C'est le refuge et l'avant-garde de la liberté dans les provinces slaves de l'empire ottoman. Aussi la Porte a-t-elle trouvé et trouvera-t-elle toujours dans ce voisinage un sujet d'inquiétude et de danger. Dès qu'il y aura dans la Turquie une augmentation de force ou une recrudescence du fanatisme musulman, elle se traduira par une attaque contre le Monténégro et par une tentative pour l'asservir. C'est ce qui est arrivé en 1853, au moment où la guerre d'Orient allait commencer ; c'est ce qui s'est également passé l'année dernière. Toutes les fois aussi qu'il y aura dans la Bosnie, dans l'Herzégovine ou dans l'Albanie, un mouvement vers l'affranchissement, il trouvera toujours un écho et un appui dans le Monténégro.

II.

L'histoire du Monténégro n'a pas eu d'écrivain. Les seules

annales de ce peuple héroïque sont les *piesmes*, ces chants que la tradition conserve pendant de longues générations, et qui répétées de bouche en bouche transmettent à la postérité le souvenir des événements importants. De nos jours, malgré le sentiment général de curiosité qui porte les esprits à scruter les mystères des siècles écoulés, cette histoire n'a guère été étudiée. Nous ne connaissons que trois personnes qui s'en soient occupées et qui en aient esquissé les principaux traits dans un rapide tableau : d'abord un Français, M. Cyprien Robert ; puis un savant et habile voyageur anglais bien connu par ses recherches en Égypte, sir Gardner Wilkinson ; enfin un autre de nos compatriotes, M. Xavier Marmier, qui a parcouru le Monténégro en 1853, et qui, dans des lettres pleines d'intérêt, a raconté son excursion. L'histoire du Tchernogore est cependant nécessaire à connaître pour bien comprendre les événements qui ont récemment attiré sur ce pays les regards de l'Europe, et pour faire voir l'inanité des prétendus droits de suzeraineté que réclame la Turquie. Les principaux documents en sont publiés dans le recueil des chants serbes de M. Vouk Karatzich, et dans la *Gorlitza* ou Tourterelle, annuaire historique publié pendant plusieurs années à Tséttinié par les ordres du vladika Pierre II ; mais personne ne les a encore mis en œuvre d'une manière complète. Nous sommes bien loin de prétendre le faire dans ce travail ; nous voulons seulement présenter à nos lecteurs un résumé succinct des luttes de la liberté monténégrine. Le récit de ce qu'ont fait les Tchernogortses dans le passé nous permettra de juger ce qu'ils peuvent faire dans l'avenir.

La principauté du Monténégro est le dernier débris de

ce royaume de Servie, si florissant du neuvième au quatorzième siècle, qui s'étendait des rives de l'Adriatique à celles de la mer Noire et de l'archipel grec au Danube; « vaste royaume, qui, pour nous servir des expressions de M. Marmier, en se brisant sous le pied des Turcs en plusieurs fragments, a laissé, comme les perles de son diadème, ses chants d'amour et de combat, ses glorieux souvenirs, sa langue poétique aux bords de la Save et du Danube, au sein des peuplades de la Dalmatie, de la Croatie, de la Slavonie. »

La puissance du royaume de Servie atteignit son apogée sous le règne d'Étienne Douschan, surnommé *Silni* ou le Puissant, mort en 1358, au moment où il venait de prendre le titre d'empereur et où il se préparait à assujettir tout l'Orient à son sceptre. Le Monténégro faisait alors partie d'un petit état appelé Zenta, du nom d'une rivière qui descend des montagnes de Bielopavlich et se jette dans la Moratcha. Cet état, vassal de la Servie, comme la Bosnie, la Rascie, l'Étolie, la Macédoine et une partie de l'Albanie, comprenait, outre le Tchernogore proprement dit, les Berclas, une portion de l'Herzégovine et les rives septentrionales du lac de Scutari; sa capitale était la ville de Zabliak située sur le bord du lac. La Zenta était gouvernée par des princes de la famille des Balscha ou Balsa, souveraine d'une partie de l'Albanie, et qui tirait son origine de la maison des Baux, la plus illustre des maisons de la Provence, établie en Orient à la suite des croisades. Georges Balscha, contemporain d'Étienne Douschan, avait épousé une des filles de son suzerain.

En 1389, Lazare, héritier de la couronne de Servie,

succomba sous le glaive des musulmans dans la fatale bataille de Kossovo, qui anéantit la nationalité des Serbes. La Zenta ne se soumit pas avec le reste du royaume. Georges Balscha résista vaillamment aux armées de Bajazet et maintint l'indépendance de ses états. Étienne, petit-fils et successeur de Georges, s'associa aux merveilleux exploits de Scanderberg, le héros des guerres chrétiennes, devant qui vinrent se briser les efforts d'Amurat et de Mahomet II.

Quand le lion de l'Albanie fut mort, les Turcs se précipitèrent comme des chacals sur les pays qu'il avait si glorieusement défendus. L'Albanie, puis l'Herzégovine furent envahies et conquises. Ivan le Noir, fils d'Étienne Balscha, régnait alors sur la Zenta; marié à une sœur de Scanderberg, Marie Castriote, il avait, comme son père, soutenu le prince d'Albanie dans sa lutte immortelle, et en 1450 il avait fait subir à Mahomet II une défaite terrible dans les défilés de Keinovska. Plus tard, lorsque le vainqueur de Constantinople était venu assiéger Scutari, possession des Vénitiens défendue par Antoine Loredan, Ivan le Noir avait associé sa cause à celle de la fière république et avait rendu à ses armes des services signalés par d'habiles diversions en Albanie, services dont il avait été récompensé par son inscription sur le *Livre d'Or* en 1474. Mais Scutari avait fini par céder, et les Vénitiens, craignant pour leurs autres possessions, venaient de conclure un traité de paix et de commerce avec le sultan. Les Ottomans tournèrent alors leurs efforts contre la Zenta. Ivan implora vainement le secours des Vénitiens : il n'obtint aucun appui, et se trouvant hors d'état de lutter avec ses propres forces contre les envahisseurs musulmans, il incendia sa ville de Zabliak, quitta l'an-

cienne et fertile résidence de ses pères et se retira, avec ses plus fidèles compagnons, dans les montagnes sauvages qui n'avaient été jusqu'alors habitées que par quelques bergers, comme, sept siècles auparavant, Pélage s'était retiré dans les Asturies. De son refuge Ivan fit un camp, et de ses compagnons une cohorte de soldats toujours armés contre les ennemis de la foi. D'un commun accord ils décidèrent que celui qui abandonnerait son poste de bataille serait dépouillé de ses armes, revêtu d'habits de femme et promené ainsi, une quenouille à la main, par tout le pays pour y être livré sans défense aux insultes et à la risée générale. Pas une légende ne rapporte que ce châtiment terrible, pire que la mort pour les hommes qui le prononçaient, ait pendant quatre siècles été une seule fois mérité.

La retraite d'Ivan dans la montagne Noire eut lieu en 1480; c'est de là que commence l'histoire héroïque des Monténégrins. Ivan fonda le monastère de Tsettinié et y fixa sa demeure. De là il pouvait contempler les ruines de son ancienne capitale et les domaines de ses pères foulés par le pied des Ottomans. Malgré l'exiguïté du territoire qu'il avait conservé, quoiqu'il ne fût plus que le chef d'une petite peuplade, Ivan s'était acquis par son courage une telle réputation, qu'il maria une de ses nièces avec un hospodar valaque nommé Radoul, une autre avec le despote Georges Brankovitch, dernier rejeton de la famille royale de Servie, et son fils Maxime avec la fille du doge de Venise, Jean Mocenigo.

Cette alliance, qui promettait d'importants et heureux résultats pour la puissance du Tchernogore, eut une issue funeste. Elle forme le sujet de la plus développée et de la plus

belle des rapsodies historiques contenues dans le recueil de M. Karatzich. Ce *piesme*, égal en étendue à un chant de l'Iliade, est demeuré populaire à la fois dans le Monténégro et chez les Serbes du Danube ; deux versions en existent, assez différentes sur certains détails. *Le Mariage de Maxime* (tel en est le titre) est le plus connu en Occident des chants slaves, grâce à la traduction allemande de Talvi, d'après laquelle M. le baron d'Eckstein et Madame Voïart l'ont transporté deux fois dans notre langue, et grâce à la belle étude qu'y a consacrée le poëte polonais Mickiewiez.

Ivan le Noir écrit au doge de la grande Venise : « Apprends, ô doge! que près de moi a fleuri le plus brillant œillet, comme près de toi la plus belle rose ; veux-tu que nous unissions l'œillet à la rose ? » Le doge vénitien répond une lettre flatteuse à cette demande, et Ivan se rend à sa cour, emportant trois charges d'or pour demander solennellement au nom de son fils la main de la belle Latine. A la cour du doge il prodigue son or en distribuant de riches présents, et les Latins conviennent avec lui que le mariage se fera aux vendanges suivantes. « Cher doge, dit en partant Ivan, qui cependant était un sage, cher doge, tu me verras bientôt revenir avec pour escorte six cents garçons d'honneur (*svati*) choisis parmi les plus beaux de mon pays ; s'il y en a parmi eux un seul qui soit plus beau que mon fils, ne me donne ni dot ni fiancée. » Le doge réjoui lui serre la main et lui présente la pomme d'or, symbole d'hyménée. Ivan retourne dans ses états.

Il part, l'orgueilleux père, après cette somptueuse promesse ; quand il arrive à sa demeure, sa fidèle épouse est à la fenêtre, attendant son retour avec impatience. De loin elle le voit venir ; elle accourt à sa rencontre, baise le bord de son vêtement, prend ses armes qu'elle baise aussi avec respect, et le conduit dans la maison où elle lui présente pour se reposer un fauteuil d'argent.

L'hiver arrive sur ces entrefaites; il se passe gaiement. Mais voilà qu'au printemps, Maxime, le superbe Maxime dont la beauté faisait l'orgueil de ses parents, est atteint de la petite-vérole; la terrible maladie l'abandonne enfin, mais le laisse défiguré. Ivan se rappelle alors avec douleur l'engagement qu'il a pris avec le doge; cependant, comme s'il lui restait encore une chance d'espoir, il assemble les *svati* aux approches de l'automne; mais en les regardant l'un après l'autre, il lui est aisé de reconnaître qu'au lieu de les éclipser tous par sa beauté, son fils est maintenant le moins beau de tous. Désespéré à ce spectacle, le prince de la montagne Noire congédie les jeunes gens qu'il avait rassemblés et ne veut plus entendre parler de fiançailles.

La saison des vendanges se passe, puis une autre, et une autre encore. Tout à coup un navire arrive avec un message du doge. La lettre disait : « Lorsque tu enclos de haies une prairie, il faut que tu la fauches ou que tu l'abandonnes à un autre, afin que son herbe fleurie ne périsse pas sous la neige. Lorsqu'on a obtenu la main d'une jeune fille, il faut la venir chercher, ou lui rendre sa liberté, pour qu'elle puisse contracter une autre union. »

Jaloux de tenir sa parole, Ivan se décide à aller à Venise; il réunit ses nobles frères d'armes de Dulcigno et d'Antivari, les Drekalovitch, les Koutchi et les Bratonojitch, les faucons de Popgoritza et de Bielopavlitch, les Vassoïevitch et toute la jeunesse, jusqu'à la verte Lim. Il veille à ce que les guerriers viennent chacun avec le costume particulier de sa tribu, et que tous soient parés le plus somptueusement possible. Il veut, dit-il, que les Latins admirent la magnificence des Serbes. Car ils possèdent bien des choses, ces nobles Latins : ils savent forger avec art les métaux précieux, tisser des étoffes éclatantes; mais il leur manque ce qu'il y a de plus digne d'envie, le front élevé et le regard dominateur des Monténégrins.

Voyant les six cents svati rassemblés, Ivan leur raconte l'impru-

dente promesse qu'il a faite au doge et la punition céleste qui l'a frappé dans la personne de son fils atteint de la petite-vérole; puis il ajoute : « Voulez-vous, frères, choisir parmi vous un jeune homme qui puisse représenter la beauté dont mon fils était doué et qu'il a perdue. Celui-là tiendra dans la cérémonie nuptiale la place de Maxime ; celui-là épousera en apparence la fille du doge, et pour prix de ce service gardera la moitié des présents de noce qui lui seront offerts comme au véritable fiancé. » Tous les *svati* applaudissent à cette ruse, et le jeune voïvode de Dulcigno, Obrenovo Diouro, ayant été reconnu le plus beau de l'assemblée, est prié d'accepter le travestissement. Il s'y refusa longtemps, et pour l'y faire consentir il fallut le combler des plus riches présents.

Enfin tout est réglé ; les six cents garçons d'honneur s'embarquent sur des navires parés de guirlandes de fleurs ; bientôt ils s'éloignent de la côte et voguent vers la grande Venise. Ils arrivent dans cette ville et descendent au palais ducal. Huit jours se passent en fêtes pompeuses, en divertissements de toutes sortes et en banquets homériques. A la fin de la semaine le doge se présente au milieu des jeunes Monténégrins, et leur demande quel est le fiancé Maxime. Tous lui montrent Diouro, et le doge lui remet la pomme d'or avec une toque ornée d'un diamant qui brille comme le soleil. Les fils du doge apportent à celui qu'ils croient leur beau-frère des armes d'une grande valeur comme présents de noce, et la dogaresse lui donne une chemise tissue de fin lin et de fil d'or. « Au col est un serpent brodé avec tant d'art, qu'on le croirait vivant ; il porte à son front une pierre précieuse dont la lueur suffit pour éclairer la chambre nuptiale... »

Puis on voit apparaître le frère du doge, le vénérable Jerdimir. Il s'avance appuyé sur un bâton d'or ; sa longue barbe tombe jusqu'à sa ceinture, et des larmes coulent sur cette barbe blanche.

Sept fois le vieillard a été marié, mais aucune de ses femmes ne lui a donné d'enfant, et il a adopté la fille du doge. Il s'approche de Diouro et lui met sur les épaules un vêtement dont la doublure seule a coûté trente bourses d'or ; quant au reste, on ne peut en calculer la valeur.

Les Monténégrins reprennent le chemin de leur pays, et la jeune mariée apprend en route que son véritable fiancé n'est pas le beau Diouro, mais le fils d'Ivan, Maxime le défiguré. Elle ne se plaint pas de ce changement, elle ne s'effraie point d'être unie à Maxime. « Si son visage n'est plus beau, dit-elle, ses yeux sont purs et clairs, son esprit droit, son cœur noble. » Mais elle veut qu'il réclame les présents qui ont été faits à Diouro, surtout la chemise d'or à laquelle elle a elle-même travaillé, pendant trois ans nuit et jour, avec tant d'ardeur, qu'elle a manqué y perdre la vue.

« Écoute, dit-elle à Maxime en pleurant de dépit, dussent mille tronçons de lances devenir ton cercueil, il faut que tu combattes pour reprendre ce trésor ; sinon je retourne la bride de mon cheval, et je le pousse jusqu'au rivage de la mer. Là je cueillerai une feuille d'aloès ; avec sa pointe je déchirerai mon visage, et avec le sang qui coulera de mes joues j'écrirai à mon père une lettre que mon faucon portera rapidement à la grande Venise, et mes fidèles Latins accourront ici pour me venger. »

Ici la version des Serbes et celle des Monténégrins s'écartent l'une de l'autre. Les riverains de la Save et du Danube, donnant raison au guerrier albanais, prétendent que Diouro consentit à remettre tous les dons qu'il avait reçus, à l'exception de la toque des doges, de la chemise d'or et du vêtement de Jerdimir. Les Tchernogortses le montrent au contraire comme voulant tout garder, au mépris de ses engagements.

Maxime transporté de fureur frappe les flancs de son coursier noir avec son fouet à triple lanière; il le frappe avec une telle force, qu'il lui déchire la peau. Le noble animal bondit comme un tigre et porte son maître auprès de Diouro. Maxime traverse de sa lance la tête de Diouro. Le beau voïvode tombe mort au pied de la montagne.

Glacés de surprise et d'horreur, les svati s'entre-regardèrent quelque temps; enfin leur sang commença à bouillonner, et ils se donnèrent des gages, gages terribles qui n'étaient plus ceux de l'amitié, mais ceux de la fureur et de la mort. Tout le jour les chefs de tribu combattirent les uns contre les autres, jusqu'à ce que leurs munitions fussent épuisées et que la nuit fût venue joindre ses ténèbres aux vapeurs sanglantes du champ de bataille. Les rares guerriers qui survivent marchent jusqu'aux genoux dans le sang des morts. Voyez avec quelle peine un vieillard s'avance. Ce héros méconnaissable sous le poids de la douleur qui l'accable, c'est Ivan le Noir. Dans son désespoir sans remède il invoque le Seigneur : « O Dieu! dit-il, envoie-moi un vent de la montagne qui disperse les nuages, afin que je puisse voir ce qui reste des miens après le combat. » Dieu exauce cette prière ; il envoie un coup de vent qui dissipe le brouillard, et Ivan peut alors voir au loin toute la plaine couverte de chevaux et de cavaliers taillés en pièces. D'un monceau de morts à l'autre le vieillard s'en va cherchant partout son fils.

Un des neveux d'Ivan, Ioane, qui gisait expirant, le voit passer près de lui ; il rassemble ses forces, se soulève sur le coude et s'écrie :

« Ivan, mon oncle, tu passes bien fièrement sans demander à ton neveu si elles sont profondes les blessures qu'il a reçues pour toi ! Qui te rend à ce point dédaigneux? Sont-ce les présents de la belle Latine? » Ivan, à ces mots, se retourne, et fondant en larmes demande au Tchernogortse comment son fils Maxime a péri. « Il vit, répond Ioane ; il s'enfuit vers Zabliak sur son cheval rapide, et la fille de Venise répudiée s'en retourne vierge chez son père. »

Après cette scène terrible, dont le récit rappelle d'une ma-

nière frappante le dernier chant des Niebelungen, Maxime ne pouvait plus vivre en sûreté auprès de l'Albanie dans laquelle il avait soulevé contre lui des haines et des projets de vengeance implacable. Il s'enfuit à Constantinople, et renonçant à la foi de ses pères, embrassa l'islamisme. En échange de cette apostasie il reçut du sultan le titre de pacha et le gouvernement de Scutari, dont ses descendants demeurèrent les maîtres jusqu'en 1833, époque où le dernier représentant de cette famille, Moustapha-pacha, révolté contre la Sublime-Porte, fut vaincu par Reschid-pacha et expulsé de son pachalik.

Ivan le Noir ne survécut pas longtemps à la douleur que lui causèrent ces événements. Sa puissance venait d'y recevoir une atteinte irréparable. Jusque-là, malgré sa retraite dans la montagne Noire, il était demeuré, comme descendant des Balscha, suzerain d'une partie de l'Albanie septentrionale. Le fatal combat amené par le meurtre de Diouro avait rompu ces liens et créé entre les Tchernogortses et les Albanais des dettes de sang et des haines qui se sont conservées héréditairement jusqu'à nos jours.

Malgré ce désastre qui marque la fin de son règne, la figure d'Ivan le Noir est demeurée dans les croyances des Monténégrins avec une auréole poétique et mystérieuse. « Tous les peuples guerriers, dit M. Marmier, ont un héros de prédilection, dont ils multiplient les actes de courage, qu'ils grandissent dans leurs récits, et dont ils lèguent à leurs fils la tradition comme un héritage glorieux. Supérieurs à tous les autres hommes par leur force surnaturelle, ces héros ne doivent pas être assujettis à la destinée humaine. Comme ils n'ont jamais été vaincus sur les champs de ba-

taille, la nation qui s'énorgueillit de leurs exploits n'admet pas qu'ils puissent être vaincus par la mort. Comme elle perpétue leurs éclatantes actions dans ses chants, elle perpétue leur vie dans ses naïves croyances. Ils disparaissent du monde en une heure fatale ; mais ils doivent revenir un jour, recommencer une autre ère et réaliser les désirs d'honneur, de triomphe, de prospérité de leur pays. Les Indiens du Nouveau-Mexique entretiennent, comme des vestales, un feu perpétuel dans des cavernes, en mémoire de Quetzalcoatl dont ils attendent constamment le retour. Les Allemands ont endormi Charlemagne sous les voûtes du Wunderberg, Frédéric Barberousse dans les grottes de Kiffhæuser. Les Monténégrins disent aussi que leur Ivan s'est assoupi dans les grottes d'Obod, sur le sein de la mystérieuse Vila ; qu'un temps viendra où il se réveillera de son sommeil, et, le glaive à la main, conduira ses frères à la conquête de Cattaro, à la conquête de la mer. »

Le second fils d'Ivan, Georges Tchernovitch, succéda à son père. Aucun exploit militaire important ne marqua le règne de ce prince ; mais il dota le Monténégro d'un grand nombre d'utiles institutions. Il fit beaucoup pour l'instruction de ses sujets. Par ses ordres, une imprimerie fut organisée à Tséttinié, et des presses de cette imprimerie sortit en 1492 une collection de livres liturgiques slaves qui sont les premiers monuments typographiques que l'on connaisse en caractères cyrilliens. Un certain nombre d'églises du Tchernogore les possèdent encore aujourd'hui.

Du vivant de son père, Georges avait, comme son frère Maxime, recherché l'alliance d'une famille vénitienne. Les traditions du Monténégro prétendent que sa femme était aussi

de la race des Mocenigo, et MM. Cyprien Robert, Wilkinson et Marmier ont accepté leur témoignage. Nous croyons cependant qu'il y a sous ce rapport, dans les *piesmes* tchernogortses, une erreur provenant d'une confusion entre les deux frères. Le *Livre d'Or* de Venise mentionne le mariage d'un fils unique du prince de Monténégro avec une jeune fille de la famille d'Erizzo. M. Cyprien Robert a pensé que cette mention s'applique au mariage de Maxime; elle nous semble au contraire ne pouvoir se rapporter qu'à celui du prince Georges. La désignation de *fils unique* ne peut pas convenir à l'aîné des fils d'Ivan le Noir, tandis qu'elle a pu être prise par le second de ces fils lorsque l'apostasie de son frère l'eut rejeté du sein de la famille. D'ailleurs, le premier mariage n'ayant été, comme il résulte du poëme que nous avons cité, ni consommé, ni même célébré, le second seul a dû être inscrit sur les registres de la république vénitienne.

Quoiqu'il en soit, du reste, de cette dernière conjecture, la délicate patricienne à laquelle s'était uni Georges Tchernovitch ne put s'habituer à la vie rude et sauvage des montagnes; après quelques années de règne, elle décida son époux à renoncer à ses états pour s'en aller vivre avec elle dans les plaisirs et les mollesses de Venise.

Ainsi finit en 1516 la dynastie des princes du Monténégro.

FRANÇOIS LENORMANT.

(La suite à un prochain numéro.)

VOLTAIRE, CATHERINE II ET MOUSTAPHA III.

La grande question qui tient l'Europe en suspens, — la question d'Orient, — préoccupa sérieusement les cabinets dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Le gouvernement français, énervé par des rivalités mesquines, absorbé par des intrigues de ruelles, n'avait ni assez de tact, ni assez de résolution pour jeter son épée dans la balance où se pesaient les destinées de la moitié de notre continent. Il refusa de prendre parti dans la querelle de Catherine II et de Moustapha III. Il ne restait au pays que la triste consolation d'exprimer sa sympathie pour la cause la plus nationale : il était donc pour la Pologne et le Grand-Turc. Voltaire, au contraire, et les encyclopédistes s'étaient rangés sous la bannière de la Russie, et rompaient avec tout l'esprit imaginable des lances en l'honneur de la tzarine.

Faut-il conclure de ces prémisses que la philosophie et le bon sens ne suivaient pas alors la même route? Un tel jugement ne doit pas être prononcé à la légère. Il y a dans le monde deux politiques : la politique au jour le jour, la politique des intérêts actuels ou des intérêts prochains, et celle de l'avenir qui ne tient compte que du résultat final et de l'avancement général de la civilisation. Cette dernière politique était celle des philosophes. Ils voyaient dans les Turcs un obstacle sur la grande route du progrès humain. Il fallait à tout prix déblayer la voie; il fallait renverser l'obstacle et le rejeter de l'autre côté du Bosphore. Un pionnier vaillant et opiniâtre se présentait pour accomplir l'œuvre

méritoire : c'était la Russie. Les philosophes acclamaient donc Catherine, et Voltaire chantait hosannah ! La question turque se compliquait malheureusement de la question polonaise. Mais la Pologne avait pour protecteur le successeur de saint Pierre, et les philosophes, dans leur charge à fond de train contre la papauté, oublièrent qu'une nation catholique indépendante avait un rôle important à jouer entre la Russie schismatique et l'Allemagne protestante.

Ces explications données, nous allons étudier la correspondance de Voltaire et de Catherine. Nous ne nous proposons pas d'en donner une analyse détaillée ; nous voulons seulement en relever les passages les plus saillants relatifs à la question turco-russe. Et comment, en effet, présenter en raccourci la physionomie complète de ce volume de lettres ? Philosophie, religion, littérature, modes, commerce, politique, histoire, législation, piquantes anecdotes, causeries charmantes, flatteries exquises, c'est tout un monde. On y trouve Voltaire tout entier, Voltaire septuagénaire et même octogénaire, et pourtant Voltaire toujours jeune, Voltaire pétillant d'esprit et de verve au point de faire oublier au lecteur que le sentiment fait défaut dans cette organisation puissante où le cœur avait dû s'émousser au frottement de trois quarts de siècle de passions, de luttes, de haines, de triomphes éclatants et d'amères déceptions. Là, comme partout, Voltaire est moins un homme, qu'un esprit localisé dans un système.

Dans Catherine, au contraire, nous retrouvons encore quelque chose de la femme. Sous le masque de la princesse allemande, qui trônant sur quarante millions de têtes, avait sacrifié la moitié de la nature humaine à l'ambition, à l'amour

de la gloire et à la passion démesurée de la grandeur, on sent par intervalles vivre et palpiter une fille d'Ève. Le cœur parle chez elle dans les circonstances mêmes où l'on s'attendait le moins à ses manifestations. Lisez ce qu'elle écrit des Orlof. Quels hommes que ces Orlof! quels guerriers! quels administrateurs! Là était le défaut de la cuirasse. Voltaire le savait bien; aussi ne tarit-il pas d'éloges au sujet de ces quatre paladins moscovites qui, dit-il, valaient mieux que les quatre fils d'Aymon et étaient des héros plus réels.

« Je meurs de regret,— écrivait Voltaire à Catherine le 24 janvier 1766, — je meurs de regret de ne point voir des déserts changés en villes, et deux mille lieues de pays civilisés par des héroïnes. L'histoire du monde entier n'a rien de semblable. C'est la plus belle et la plus grande des révolutions. Mon cœur est comme l'aimant, il se tourne vers le nord. — Monsieur, répond Catherine, — la lueur de l'étoile du nord n'est qu'une aurore boréale....— Un temps arrivera, Madame, je le dis toujours, où toute lumière nous viendra du nord. Votre majesté impériale a beau dire, je vous fais étoile, et vous demeurerez étoile. Les ténèbres cimmériennes resteront en Espagne, et à la fin même elles se dissiperont ». Cependant Catherine ne se dissimulait pas les difficultés de la tâche qu'elle avait à remplir pour civiliser ses états, et voici ce qu'elle écrivait de Kasan, sur le Volga, le 29 mai 1767 : « Ces lois dont on parle tant, au bout du compte, ne sont point faites encore. Eh! qui peut répondre de leur bonté? C'est la postérité, et non pas nous, qui sera à portée de décider cette question. Imaginez, je vous prie, qu'elles doivent servir pour l'Europe et pour l'Asie.

Et quelle différence de climat, de gens, d'habitudes, d'idées même!... Il y a (dans l'empire) vingt peuples divers qui ne se ressemblent point du tout. Il faut pourtant leur faire un habit qui leur soit propre à tous. Ils peuvent se bien trouver des principes généraux, mais les détails? et quels détails! J'allais dire, c'est presque un monde à créer, à unir, à conserver. »

Arrivons à l'année 1768. Quarante mille Russes occupaient la Pologne depuis 1764, sous prétexte d'y rétablir l'ordre et la liberté. Le sultan justement inquiet demanda avec énergie l'évacuation de la Pologne. « Si les musulmans vous font la guerre, Madame,— lui disait Voltaire le 15 novembre,— il pourra bien leur arriver ce que Pierre le Grand avait eu autrefois en vue : c'était de faire de Constantinople la capitale de l'empire russe. Ces barbares méritent d'être punis par une héroïne du peu d'attention qu'ils ont eu jusqu'ici pour les dames. Il est clair que des gens qui négligent tous les beaux-arts et qui renferment les femmes, méritent d'être exterminés. J'espère tout de votre génie et de votre destinée. Moustapha ne doit point tenir contre Catherine. On dit que Moustapha n'a point d'esprit, qu'il n'aime point les vers, qu'il n'a jamais été à la comédie et qu'il n'entend point le français. Il sera battu sur ma parole. — Je demande à votre majesté impériale la permission de venir me mettre à ses pieds et de passer quelques jours à la cour dès qu'elle sera établie à Constantinople, car je pense très-sérieusement que si jamais les Turcs doivent être chassés de l'Europe, ce sera par les Russes. »

Le sultan avait déclaré la guerre à Catherine. La zarine, comme pour remercier le vieux malade de Ferney

de ses vœux et de ses encouragements, lui envoie une tabatière *tournée à son intention* par ses mains impériales et ornée de son portrait. « Si je fais, disait-elle, aussi aisément la guerre contre les Turcs que j'ai eu de facilité à introduire l'inoculation dans mes états, vous courez risque d'être sommé de tenir bientôt la promesse que vous me faites de venir me trouver dans un gîte où, dit-on, se sont perdus tous ceux qui en ont fait la conquête. Voilà de quoi faire passer cette tentation à qui la prendra. Je ne sais si Moustapha a de l'esprit; mais j'ai lieu de croire qu'il dit : *Mahomet, ferme les yeux!* quand il veut faire des guerres injustes à ses voisins. Si le succès de cette guerre se déclare pour nous, j'aurai beaucoup d'obligation à mes envieux : ils m'auront procuré une gloire *à laquelle je ne pensais pas....* Adieu, Monsieur. Lors de votre entrée à Constantinople, j'aurai soin de faire porter à votre rencontre un bel habit à la grecque doublé des plus riches dépouilles de la Sibérie.... »

En février 1769, l'impératrice recevait une lettre de remercîment. « Quand on a su que la boîte était l'ouvrage de vos propres mains, ceux qui étaient dans la chambre ont dit avec moi :

Ces mains que le ciel a formées
Pour lancer les traits des amours,
Ont préparé déjà ces flèches enflammées,
Ces tonnerres d'airain dont vos fières armées
Au monarque sarmate assurent des secours :
Et la gloire a crié de la tour byzantine
Aux peuples enchantés que votre nom soumet :
Victoire à Catherine !
Nazarde à Mahomet !

« Qu'est devenu ce temps où l'empereur d'Allemagne aurait, dans les mêmes circonstances, envoyé des armées à Belgrade, et où les Vénitiens auraient couvert de vaisseaux les mers du Péloponèse? Eh bien, Madame, vous triompherez seule. Montrez-vous seulement à votre armée vers Kiovie (Kiew) ou plus loin, et je vous réponds qu'il n'y a pas un de vos soldats qui ne soit un héros invincible. Que Moustapha se montre aux siens, il n'en fera que de gros cochons comme lui. Quelle fierté imbécile dans cette tête coiffée d'un turban à aigrette! Tous les rois de l'Europe ne devraient-ils pas venger ce droit des gens que la Porte ottomane viole chaque jour avec un orgueil si grossier? Ce n'est pas assez de faire une guerre heureuse contre ces barbares pour la terminer telle quelle; ce n'est pas assez de les humilier: il faudrait les réléguer pour jamais en Asie. »

Ainsi pensait Voltaire, sans être, comme on l'a voulu dire, inconséquent avec lui-même. Il haïssait du fond du cœur les Musulmans comme opposés à tout progrès dans le monde et représentants du fanatisme. Ajoutons qu'à cette lettre Voltaire avait joint un mémoire d'un officier français qui proposait de renouveler contre les Turcs l'usage des chars de guerre[1].

La cour de Rome, adoptant une politique diamétralement

---

[1] Cet officier avait proposé des chariots de guerre à l'armée française en 1756. Le comte d'Argenton en fit même faire l'essai. Mais le théâtre de la guerre n'était pas favorable à cette innovation renouvelée des Chananéens, Égyptiens, Mèdes, etc. Voltaire, dans la suite de ses lettres, insista beaucoup auprès de Catherine pour l'adoption de ces chars. Le 20 mai elle lui répondit qu'elle avait fait faire deux chars d'essai.

opposée, s'efforçait d'assurer le triomphe des infidèles contre les Russes. L'histoire des religions est pleine de faits analogues. L'Église romaine préfère aux Grecs schismatiques les musulmans et les païens mêmes, comme les mahométans schiites de la Perse préfèrent les Russes aux Ottomans sunnites. C'est une apparente contradiction dont on peut facilement se rendre compte. Le nonce du pape en Pologne soutenait donc la cause des Turcs, et l'on ne saurait nier aujourd'hui que le rôle de la cour pontificale ne fût dans cette circonstance celui de la politique la plus salutaire pour l'avenir de l'Europe occidentale. Mais Clément XIII ne lisait pas si loin dans le livre des destinées futures de l'Europe, et il se bornait à dire, dans son bref du 10 avril 1767, « que la sécurité et l'intégrité de la religion catholique étaient unies au maintien de l'état de Pologne. » Sa politique ne pouvait donc apparaître à Voltaire que comme un effort purement religieux qu'il traduisait dans son langage par le mot *fanatisme*. L'ambition de la Russie n'était pas de nature à pouvoir l'effrayer, puisqu'alors elle se révélait avec Catherine par des idées de propagande philosophique et de civilisation. « Soyez sûre, Madame,— (26 février 1769)— que personne n'aura dans la postérité un plus grand nom que vous. Mais, au nom de Dieu, battez les Turcs malgré le nonce du pape en Pologne qui est si bien avec eux.

De tous les préjugés destructrice brillante,
Qui du vrai dans tout genre embrassez le parti,
Soyez à la fois triomphante
Et du saint-père et du muphti.

« Madame, je suis un vieux malade de soixante et quinze

ans. Je radote peut-être; mais je vous dis au moins ce que je pense, et cela est assez rare quand on parle à des gens de votre espèce. » Le 27 mai suivant, il espérait qu'Azof et Taganrog étaient tombés au pouvoir des Russes, et que l'impératrice passerait la revue de son armée sur le chemin d'Andrinople. Il terminait ainsi : « Ou je me trompe fort, ou vos ennemis ne seront parvenus qu'à faire graver sur vos médailles : *Triomphatrice de l'empire ottoman et pacificatrice de la Pologne.* — Depuis la guerre, — répondait Catherine (14 juillet), — je bâtis Azof et Taganrog où il y a un port commencé et ruiné par Pierre Ier. Voilà deux bijoux que je fais enchâsser et qui pourraient bien n'être pas du goût de Moustapha. L'on dit que le pauvre homme ne fait que pleurer. Ses amis l'ont engagé dans cette guerre malgré lui et à son corps défendant. Ses troupes ont commencé par piller et brûler leur propre pays. A la sortie des janissaires de la capitale, il y a eu plus de mille personnes de tuées ; l'envoyé de l'empereur, sa femme, ses filles battues, volées, traînées par les cheveux et sous les yeux du sultan et de son vizir, sans que personne osât empêcher ce désordre, tant ce gouvernement est faible et mal arrangé. Voilà donc ce fantôme si terrible dont on prétend me faire peur ! — Si Moustapha n'est pas rossé, — disait-elle dans une autre lettre (15 août), — ce ne sera pas assurément votre faute, ni la mienne, ni celle de mon armée. Mes soldats vont à la guerre contre les Turcs comme s'ils allaient à la noce. Si vous pouviez voir tous les embarras dans lesquels ce pauvre Moustapha se trouve, à la suite du pas précipité qu'on lui a fait faire, contre l'avis de son divan et des gens les plus raisonnables, il y aurait des moments où vous ne pourriez

vous empêcher de le plaindre comme homme, et comme homme très-mal dans ses affaires. Mais que direz-vous, Monsieur (lettre du 22 septembre), lorsque vous saurez que les belles Circassiennes, indignées d'être renfermées dans le sérail de Constantinople comme des animaux dans une écurie, ont persuadé à leurs pères et à leurs frères de se soumettre à la Russie? Le fait est que les Circassiens des montagnes m'ont prêté serment de fidélité. Ce sont eux qui habitent le pays appelé Cabarda, et c'est une suite de la victoire remportée par nos Kalmouks, soutenus de troupes régulières, sur les Tartares du Couban, sujets de Moustapha. Adieu, Monsieur, portez-vous bien, et moquons-nous de Moustapha le Victorieux. »

De Voltaire (17 octobre 1769). « Voilà tout à coup la nouvelle consolante qui se répand de tous côtés, que votre armée a battu complètement les esclaves de Moustapha vers le Niester. Je renaîs, je rajeunis! ma législatrice est victorieuse !... Allons donc! héritier des Césars, chef du saint empire romain, avocat de l'Église latine, allons donc! voilà une belle occasion. Poussez en Bosnie, en Servie, en Bulgarie. Allons! Vénitiens, équipez vos vaisseaux, secondez l'héroïne de l'Europe. Et votre flotte, Madame, et votre flotte! que Borée la conduise, et qu'ensuite un vent d'occident la fasse entrer dans le canal de Constantinople! Léandre et Héro, qui êtes toujours aux Dardanelles, bénissez la flotte de Pétersbourg. Envie, taisez-vous; peuples, admirez! » C'est ainsi que parle le malade de Ferney; mais ce n'est pas un transport au cerveau, c'est le transport du cœur. « Monsieur (18 octobre), vous direz que je suis importune avec mes lettres, et vous aurez raison; mais prenez-

vous-en à vous-même ; vous m'avez dit plus d'une fois que vous souhaitiez d'apprendre la défaite de Moustapha : eh bien, ce victorieux empereur des Turcs a perdu la Moldavie entière. Yassi est pris ; le vizir s'est enfui en grande confusion au delà du Danube. Voilà ce qu'un courrier m'annonce ce matin. — Je crois ma flotte à Gibraltar (13 décembre)... Que Dieu conserve Moustapha ! Il conduit si bien ses affaires, que je ne voudrais point que quelque malheur lui arrivât. — Nous continuons à nous fortifier dans la Moldavie et la Valachie (19 janvier 1770), et nous travaillons à nettoyer cette rive-ci du Danube. Mais ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on sent si peu la guerre dans l'empire, qu'on ne se souvient pas d'avoir vu un carnaval où généralement tous les esprits fussent plus portés à inventer des amusements que pendant celui de cette année. Je ne sais si l'on en fait autant à Constantinople. Peut-être y invente-t-on des ressources pour continuer la guerre. Je ne leur envie point ce bonheur, mais je me félicite de n'en avoir point besoin, et me moque de ceux qui ont prétendu qu'hommes et argent me manquaient. Tant pis pour ceux qui aiment à se tromper! Ils trouvent aisément pour de l'argent des flatteurs qui leur en donneront à garder. »

Pétersbourg, 31 mars 1770. « Il faut que je vous parle de l'armement turc de l'année passée. Il vous fera juger de ce fantôme selon sa vraie valeur. Au mois d'octobre, Moustapha trouva à propos de déclarer la guerre à la Russie. Il n'y était pas plus préparé que nous. Lorsqu'il apprit que nous nous défendions avec vigueur, cela l'étonna, car on lui avait fait espérer beaucoup de choses qui n'arrivèrent pas. Alors il ordonna que des différentes provinces de son

empire 1,100,000 hommes se rendraient à Andrinople pour prendre Kiovie, passer l'hiver à Moscou et écraser la Russie.... Le train d'artillerie pour cette armée était à proportion de la multitude. Il devait consister en 600 pièces de canon. Mais lorsqu'il s'agit de les mettre en mouvement, on fut forcé de laisser là le plus grand nombre, et il n'y eut qu'une soixantaine de pièces qui marchèrent. Enfin au mois de mars plus de 600,000 hommes se trouvèrent à Andrinople; mais comme ils manquaient de tout, la désertion commença à s'y mettre. Cependant le vizir passa le Danube avec 400,000 hommes. Il y en avait 180,000 sous Choczim le 28 auguste (août). Vous savez le reste ; mais vous ignorez peut-être que le vizir repassa, lui septième, le pont du Danube, et qu'il n'avait pas 5,000 hommes lorsqu'il se retira à Balada. C'était tout ce qui lui restait de cette prodigieuse armée. Ce qui n'avait pas péri s'était enfui dans la résolution de retourner chez soi. Notez, s'il vous plaît, qu'en allant et en venant ils pillaient leurs propres provinces, et qu'ils brûlèrent les endroits où ils trouvèrent de la résistance. Ce que je vous dis est vrai. J'ai plutôt diminué qu'augmenté les choses, de peur qu'elles ne parussent fabuleuses. »

De Voltaire, 18 mai 1770. « Les glaces de mon âge me laissent encore quelque feu, il s'allume pour votre cause. On est un peu Moustapha à Rome et en France. Je suis Catherin, et je mourrai Catherin.... Si votre majesté veut me rendre la santé et prolonger ma vie, je la conjure de vouloir bien me faire parvenir quelque bonne nouvelle qui ne plaise pas à frère Ganganelli (Clément XIV), mais qui réjouira beaucoup le capucin de Ferney tout prêt à étrangler les Turcs avec son cordon. »

La nation française, comme nous l'avons dit, était hostile à la Russie ; elle s'indignait de la voir s'avancer d'un côté sur Varsovie et de l'autre sur le Danube. Un grand nombre d'officiers français allaient bientôt s'enrôler dans les rangs des confédérés de Bar, et d'autres avaient déjà pris du service à Constantinople, où le fameux baron de Tott occupait une position éminente. Les journaux, expression de la pensée intime du peuple, et surtout de celle du duc de Choiseul, alors ministre, manifestaient hautement leur sympathie pour les Turcs en annonçant sans cesse des défaites de l'armée russe, nouvelles que des informations plus exactes les forçaient presque invariablement de démentir le lendemain ; et Voltaire d'écrire à Catherine : « Il ne reste plus d'autre ressource à vos ennemis que de mentir. Les gazetiers ressemblent à M. de Pourceaugnac qui disait : Il m'a donné un soufflet, mais je lui ai bien dit son fait. » Voltaire pourtant s'abstient de parler des tendances politiques du gouvernement, car il était lié d'amitié avec M. de Choiseul. Il ne lui restait qu'à s'indigner contre les *Welches*, qui, après s'être jadis levés les premiers pour exterminer les musulmans, profanateurs du tombeau du Christ, étaient devenus les partisans déclarés du Grand-Turc.

C'était là, cependant, un phénomène que l'auteur du *Dictionnaire Philosophique* aurait dû constater en battant des mains et en criant victoire, lui l'ennemi du fanatisme, l'apôtre de la tolérance et l'Annibal de la nouvelle Rome. Quoi qu'il en soit, la persistance des gazettes à faire pourfendre les armées moscovites par les janissaires de Moustapha venait souvent donner à l'ermite du mont Jura de terribles venettes pour son héroïne, sa législatrice, son étoile

du nord, et aussi pour ses chers Grecs, comme il se plaît à appeler les descendants de Thémistocle et de Léonidas, dont il plaide auprès de Catherine la cause avec une chaleur qui rappelle les belliqueux enthousiasmes de nos Welches d'il y a trente ans. « Je n'entends plus parler (lettre du 4 juillet 1770) de la révolution prétendue arrivée en Égypte. Tout cela m'inquiète pour mes chers Grecs et pour vos armées victorieuses, qui ne me sont pas moins chères. La France envoie une flotte contre Tunis; j'aimerais encore mieux qu'elle envoyât trente vaisseaux de ligne contre Constantinople. Votre entreprise sur la Grèce est sans contredit la plus belle manœuvre qui ait été faite depuis deux mille ans; mais il faut qu'elle réussisse pleinement. Ce n'est pas assez qu'elle vous fasse un honneur infini. *Où est le profit, là est la gloire,* disait notre roi Louis XI qui ne vous égalait en rien. » Aiguillonné par sa haine contre les Turcs et par sa sollicitude pour les Grecs, Voltaire redoutait la paix. « Vous renouvellerez sans doute les jeux isthmiques (lettre du 20 juillet), dans lesquels les Romains assurèrent la liberté aux Grecs par un décret public, et ce sera l'action la plus glorieuse de votre vie. Mais comment maintenir la force de ce décret, s'il ne reste des troupes en Grèce?... Enfin, que votre majesté donne des lois à deux mille lieues de pays après avoir donné sur les oreilles à Moustapha! »

Du 21 juillet au 27 septembre, sept lettres de l'impératrice au pauvre malade de Ferney! Voltaire a beau jeu contre les gazetiers; il peut à son tour leur *faire nazarde et allonger les visages de ceux qui attristaient le sien.* Il peut chanter des *Te Deum* ou des *Te Deam* pour la tzarine, et des *De profundis* pour le *seigneur Moustapha.* Il peut ré-

galer sa législatrice et son amazone de ces vers délicats tournés par le grand Frédéric sous les ombrages de Potsdam :

Si monsieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachi....

Voici, en effet, ce que la veuve de Pierre III annonçait à Voltaire dans ces sept lettres : La défaite de Kaplan Ghéraï, khan de Crimée, par le comte de Romanzof ; la grande victoire du Kogul, remportée par le même général sur le grand-vizir Ali-bey, qui avait perdu son camp, ses bagages et 130 canons ; une victoire navale gagnée devant Napoli de Romanie ; la prise d'Ismaïlof ; la soumission des Tartares du Boudjak et de Bolgorod ; la prise de Kilia ; la victoire navale de Scio et la destruction totale de la flotte turque dans la baie de Tchesmé. Quelle campagne ! C'est l'âge d'or de l'histoire militaire de la Russie. Mais en lisant la correspondance de Catherine, on regrette, au milieu du récit de ces triomphes éclatants, de ne rencontrer qu'une seule fois, et sans la moindre louange sous sa plume, le nom d'Elphinstone, cet intrépide marin, ce capitaine habile auquel l'impératrice dut tous ses succès sur mer, et qui peut-être aurait pris Constantinople si son génie n'eût été paralysé par la jalousie et l'incapacité d'Alexis Orlof, chef suprême. — Dans les lettres dont nous venons de parler, un passage surtout attire notre attention. « Il est plaisant, — dit Catherine, — qu'on fasse accroire aux Turcs que nous ne pourrons point soutenir longtemps la guerre. Si la passion n'inspirait ces gens-là, comment pourraient-ils avoir oublié que Pierre le Grand soutint pendant trente ans la

guerre, tantôt contre ces mêmes Turcs, tantôt contre les Suédois, les Polonais, les Persans, sans que l'empire en fût réduit à l'extrémité. Au contraire, la Russie est toujours sortie de la guerre plus florissante qu'auparavant, et ce sont les guerres qui ont mis l'industrie en branle. Chaque guerre chez nous a été la mère de quelque nouvelle ressource qui donnait plus de vivacité au commerce et à la circulation. »

Voltaire ne cesse d'encourager sa législatrice à continuer la guerre. Toute négociation tendant à faire cesser les hostilités lui est pénible et presque odieuse. Les affaires sont en si bon train ! Il veut à tout prix voir Moustapha et les Turcs chassés en Asie et l'impératrice installée dans le palais du padischah. Catherine lui répond (9 octobre) : « Je veux sincèrement la paix, non parce que les ressources me manquent pour faire la guerre, mais parce que je hais l'effusion du sang humain. Si monsieur Moustapha fait l'opiniâtre, j'espère qu'il nous trouvera, l'année qui vient, partout où nous pourrons le persuader qu'il vaut mieux céder aux circonstances pour sauver son empire que de pousser l'entêtement jusqu'à l'extrémité. » La tzarine parlait-elle de l'abondance du cœur? Il est permis d'en douter et de soupçonner dans sa réponse une pointe de cette malice taquine si familière aux femmes, et même sans doute aux impératrices. « Si le mamamouchi ne fait pas la paix cet hiver, — écrivait-elle, le 18 octobre, — je ne réponds point de ce qui lui arrivera l'année prochaine. Encore un peu de ce bonheur dont nous avons vu des essais, et l'histoire des Turcs pourra fournir un nouveau sujet de tragédie pour les siècles futurs. » Voilà quelque chose de plus clair et de mieux senti. On sent percer sous ces quelques mots une grande

espérance ardemment caressée. La tzarine donnait à Voltaire un peu moins d'encouragement pour ses *chers Grecs*. « Les Grecs, les Spartiates ont bien dégénéré. Ils aiment la rapine mieux que la liberté. Ils sont à jamais perdus s'ils ne profitent point des dispositions et des conseils du héros (Orlof) que je leur ai envoyé. » Voltaire en entendant ces tristes vérités pouvait se sentir un moment découragé, et s'écrier dans un accès d'aimable bouderie : « Mon chagrin, c'est que les Grecs soient indignes de la liberté qu'ils auraient recouvrée s'ils avaient eu le courage de vous seconder. Je ne veux plus lire ni Sophocle, ni Homère, ni Démosthènes. Je détesterais jusqu'à la religion grecque, si votre majesté n'était à la tête de cette église. » Il n'en persistait pas moins à soutenir chaudement leur cause. « Aurais-je,— disait-il, — la douleur de voir les enfants du galant Alcibiade obéir à d'autres qu'à Catherine *la Grande?* » Cependant il commençait à craindre sérieusement la paix. « Il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Je vois qu'on obligera ce gros Moustapha à vous demander la paix. Mais, au nom de Jésus-Christ notre sauveur, faites-la lui payer bien cher. »

Dans la dernière lettre écrite par Catherine vers la fin de l'année 1770, on trouve de la famille impériale de Constantinople un curieux tableau dont nous ne prétendons pas soutenir la parfaite exactitude. « Moustapha ne sait que le turc, et il est douteux qu'il sache lire et écrire. Ce prince est d'un naturel farouche et sanguinaire. On prétend qu'il est né avec de l'esprit ; cela se peut ; mais je lui dispute la prudence. Il n'en a point marqué dans cette guerre. Son frère est moins imprudent ; c'est un dévot, il

lui a déconseillé la guerre, et je ne crois pas qu'on l'envoie jamais commander. Mais ce qui vous fera rire peut-être, c'est que ces deux princes ont une sœur qui est la terreur de tous les pachas. Elle avait, avant la guerre, au delà de soixante ans. Elle avait été mariée quinze fois, et lorsqu'elle manquait de mari, le sultan qui l'aimait beaucoup lui donnait le choix de tous les pachas de son empire. Or, quand un pacha épouse une princesse de la maison impériale, il est obligé de renvoyer tout son harem. Cette sultane, outre son âge, était méchante, jalouse, capricieuse et intrigante. Son crédit chez monsieur son frère était sans bornes, et souvent les pachas qu'elle épousait *sans têtes*, ce qui n'était pas du tout plaisant pour eux; mais cela n'en est pas moins vrai. » Pour compléter le portrait de Moustapha, d'après Catherine, nous citerons encore un passage de sa lettre du 2 août 1770 : « Je vous dirai que le sultan a eu recours aux prophètes, aux sorciers, aux devins et aux fous, qui passent pour saints chez les musulmans. Ils lui ont prédit que le 21 août serait un jour extrêmement fortuné pour l'empire ottoman. Tout de suite sa hautesse a envoyé un courrier au vizir pour lui dire de passer le Danube ce jour-là et de profiter de l'heureuse constellation. »

Tel est le résumé de la correspondance de Voltaire et de Catherine pour l'année 1770. « Il me semble, écrivait l'impératrice à l'*ermite* de Ferney (26 janvier 1771), que vous devriez être content de cette année. » Cette année, en effet, est l'une des plus glorieuses qui aient jamais brillé sur la Russie. Elle délivra en outre Catherine de son plus redoutable adversaire, le duc de Choiseul, précipité du pouvoir par les intrigues de la Dubarry. « Madame,— lui répondait Vol-

taire, le 12 mars suivant, — vous êtes bénie par-dessus toutes les impératrices et par-dessus toutes les femmes.... Il est vrai que le vizir français (M. de Choiseul), qui n'est plus vizir, n'avait à se reprocher que son peu de coquetterie avec votre majesté impériale; mais il était d'autant plus coupable en cela, qu'il est d'ailleurs très-galant et qu'il aime les actions nobles, généreuses et hardies. Je ne l'ai pas reconnu à ce procédé; j'ai eu avec lui de grandes disputes. Je n'ai jamais cédé, je lui ai toujours mandé que je vous serais fidèle, que vous seriez triomphante et que son Moustapha n'était qu'un gros bœuf appelé *sultan*. Mes disputes avec lui n'ont point altéré la bienveillance qu'il m'a toujours témoignée, et actuellement qu'il est malheureux, je lui suis attaché plus que jamais; comme je suis plus que jamais *Catherinien* contre ceux qui sont assez mal avisés pour être *Moustaphistes*. »

On conçoit bien que Voltaire ait été le partisan, et même le partisan enthousiaste de Catherine. Cette princesse faisait cause commune avec les philosophes; elle riait avec eux du pape, du lama, des muftis, et de la religion catholique, apostolique et romaine, et de toutes les religions du monde; elle faisait des lois, et au frontispice de son code elle écrivait : tolérance. Elle avait la prétention de civiliser la Russie, et les encyclopédistes entrevoyaient déjà le jour où, suivant l'expression de Voltaire, la lumière nous arriverait du nord. Ces messieurs allaient vite en besogne; mais les philosophes ont leurs illusions comme le troupeau vulgaire des humains. Malheureusement leur grand coryphée ne revenait de ses contemplations vers le septentrion que pour médire de cette pauvre France à laquelle il devait....

jusqu'aux bonnes grâces de Frédéric et de Catherine. Tout était grand, beau, digne d'admiration sur les bords de la Neva et du Dnieper; tout était ridicule et petit sur les bords de la Seine. « A l'égard des Welches qui sont à l'occident de l'Allemagne et vis-à-vis de l'Angleterre, ils ne font actuellement nulle conquête depuis qu'ils ont perdu la fertile contrée du Canada. Ils font toujours beaucoup de livres, sans qu'il y en ait un seul de bon; ils ont de mauvaise musique et point d'argent. Les parlements du royaume, qui se croyaient le parlement de l'Angleterre, à cause de l'équivoque du nom, bataillent contre le gouvernement à coups de brochures; les théâtres retentissent de mauvaises pièces qu'on applaudit, et tout cela compose le premier peuple de l'univers, la première cour de l'univers, les premiers singes de l'univers. Ils ont une guerre civile par écrit qui ne ressemble pas mal à la guerre des rats et des grenouilles. » Tous ces traits, sans doute, ne portent pas à faux, et la France devait à cette époque paraître bien mesquine à Voltaire qui, après avoir vu Pierre le Grand simple ouvrier constructeur à Saardam, voyait la mer Noire et l'Archipel couverts des flottes de la Russie. Mais le *très-vieux* malade du Jura était passé définitivement à l'état quinteux.

Dans la Turquie tout allait bien.... pour Catherine. Le dôme de Sainte-Sophie brillait à ses yeux d'un éclat toujours plus magique. Si le cœur de Voltaire était comme l'aimant et se tournait vers le nord, celui de la tzarine, au contraire, était invinciblement attiré vers le midi. « Si la paix ne se fait cette année (lettre du 31 mai 1771), vous pouvez commander votre litière pour me venir voir à Constantinople. N'oubliez pas, Monsieur, d'y faire mettre une

pendule de votre fabrique de Ferney; nous la placerons dans Sainte-Sophie, et elle fournira aux futurs antiquaires le sujet de quelques savantes dissertations. » Et Voltaire de lui rimer un galant madrigal où il raille, suivant son habitude,

Républiques, grands potentats,
Qui craignirent que Catherine
N'achevât bientôt la ruine
Du plus pesant des Moustaphas.

Cette lettre était du 6 juillet, et elle se croisait avec celle de sa législatrice destinée à lui apprendre que, « le 14 juin 1771, Moustapha avait reçu une nouvelle croquignole, » et que le prince Dolgorouki avait franchi les lignes de Pérékop. Bientôt après (27 juillet) Catherine lui annonçait la conquête de toute la Crimée. Il était encore question de la paix. « Mais si vous accordez la paix à ce vieux Moustapha, — lui écrivait Voltaire, — que deviendra ma pauvre Grèce? Que deviendra ce beau pays de Démosthène et de Sophocle? J'abandonne volontiers Jérusalem aux musulmans; ces barbares sont faits pour le pays d'Ézéchiel, d'Élie et de Caïphe. Mais je serai toujours douloureusement affligé de voir le théâtre d'Athènes changé en potagers et le Lycée en écuries. Je m'intéressais fort au sultan Ali-bey; je me faisais un plaisir de le voir négocier avec vous du haut d'une pyramide. Faudra-t-il donc que je renonce à toutes mes belles illusions? Il est bien dur pour moi que vous n'ayez conquis que la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, la Scythie, le pays des Amazones et celui de Médée; cela fait environ quatre cents lieues. Ces bagatelles-là ne me suffisent pas. Je comptais bien que vous feriez rebâtir Troie, et que votre majesté impériale se promènerait en bateau sur le Scaman-

dre. Je vois qu'il faut que je modère mes désirs, puisque vous modérez les vôtres. » Mais en attendant la paix, Catherine lui annonçait sans cesse de nouvelles victoires. « N'est-il pas vrai, disait-elle avec une bouffée d'orgueil, fort légitime assurément,— n'est-il pas vrai que nous faisons des conquêtes comme quatre ? — Cependant, répétait-elle, je n'ai pas d'ambition. Je vous dirai que, pour épargner le sang humain, je souhaite sincèrement la paix ; mais cette paix est très-éloignée encore, *quoique* les Turcs la désirent ardemment. — Si la guerre continue (lettre du 30 mars 1772), il ne nous restera guère plus que Byzance à prendre, et en vérité je commence à croire que cela n'est pas impossible ; mais il faut être sage et dire avec ceux qui le sont que la paix vaut mieux que la plus belle guerre du monde. Tout cela dépend du seigneur Moustapha. Je suis prête à l'un comme à l'autre, et quoiqu'on vous dise que la Russie est sur les dents, n'en croyez rien ; elle n'a pas encore touché à mille ressources que d'autres puissances ont épuisées, même en temps de paix. Depuis trois ans elle n'a imposé aucune nouvelle taxe, parce que nous avons suffisamment ce qu'il nous faut. Je sais que les chansonniers de Paris ont débité que j'avais fait enrôler le huitième homme. C'est un mensonge grossier et qui n'a pas le sens commun. »

Le reste de la correspondance renferme encore des choses charmantes. Mais la paix arrive, paix glorieuse qui donne à Catherine tout le pays situé depuis le Don jusqu'au Boug, les pays baignés au nord et à l'est par la mer d'Azof, le Kouban et la libre navigation de la mer Noire et des détroits, sans compter une large indemnité pour les frais de la guerre, et une convention qui ouvrait à Catherine les

portes de la Crimée plus russe déjà qu'ottomane. Cette paix, comme on pense, ne contentait point Voltaire, constant dans sa haine pour Mahomet et pour le croissant. « J'en reviens toujours, dit-il, à mon premier roman ; vous finirez par là. Il arrivera que dans dix ans Moustapha se brouillera avec vous ; il vous chicanera sur la Crimée, et vous lui prendrez Byzance. Vous voilà tout accoutumée à des partages ; l'empire turc sera partagé, et vous ferez jouer l'Œdipe de Sophocle dans Athènes. » Cette lettre est du 13 février 1772 ; elle fait allusion au traité éphémère qui venait d'être conclu entre la Porte et la Russie. Mais après le traité de Koutchouh Kaïnardjé, Voltaire parle absolument de la même manière. Il ne fut pas prophète, puisque Byzance resta turque ; mais il arriva précisément, suivant son pressentiment, que, dix ans après le traité auquel il fait allusion, Catherine se brouilla avec la Porte au sujet de la Crimée et s'empara définitivement de cette province qui lui assurait l'empire de la mer Noire et la plus forte position qu'elle pût désirer pour son attaque toujours projetée contre Constantinople.

Quelle part revient à Voltaire dans la politique de Catherine ? Nous n'avons pas la prétention de faire à cette question une réponse positive. Mais quand on songe que l'illustre écrivain était pour elle un oracle, un prophète et un révélateur ; lorsqu'on sait quel prix elle attachait à ses conseils, à ses idées et à son approbation, on ne saurait douter qu'il n'ait exercé une influence puissante sur le règne de Catherine, sur les grands évènements qui l'ont signalé, et par suite sur la politique de ses successeurs.

ALEXANDRE BONNEAU,
rédacteur de *la Presse*, etc.

LE BOSTAN DE SAADI.

Saadi est le seul écrivain persan dont le nom soit populaire en Europe. De ses deux principaux ouvrages, le Bostan, qui est entièrement en vers, et le Gulistan [1], qui est en prose entremêlée de vers, ce dernier est le plus connu, et il suffirait sans doute pour mériter à Saadi sa brillante réputation ; mais le Bostan n'est pas moins célèbre. Quoiqu'il ait paru en Orient plusieurs éditions de ce poëme, on n'en avait jamais publié en Europe, et il n'en existait pas non plus de traduction ; mais le savant érudit M. Graf, après en avoir donné une traduction en vers allemands [2], vient d'en publier, sous les auspices de la Société orientale d'Allemagne, à l'imprimerie impériale de Vienne, une magnifique édition [3] dédiée à S. M. le roi de Saxe, édition faite avec le soin le plus scrupuleux et accompagnée d'un commentaire, en persan comme le texte, tiré principalement de Sururi, le célèbre glossateur turc. On peut seulement regretter que l'habile orientaliste n'ait pas connu le commentaire choisi publié à Madmudnagar, lequel élucide de la manière la plus satisfaisante tout ce qui peut embarrasser un lecteur, même persan.

---

[1] Ces deux mots signifient l'un et l'autre « parterre de fleurs », de *bo* « odeur » et de *gul* « rose et fleur », suivis dans l'un et l'autre cas de la désinence *stân* « séjour », etc.

[2] *Mosliheddin Sa'di's Lustgarten*. Jena, 1850, 2 vol. in-16.

[3] Le Bostan de Saadi, texte persan. Vienne, 1858, in-4°.

Je ne répéterai pas ici ce qu'on sait sur Saadi. Sa vie, qui avait commencé vers 1176, ne se termina pas avant 1292, et ce qu'elle offre de plus extraordinaire, c'est qu'il fut fait prisonnier par les croisés, qui, ignorant son mérite, l'employèrent comme homme de peine aux fossés des remparts de Tripoli de Syrie. Un autre fait moins connu, mais qui a néanmoins un grand intérêt littéraire, c'est que plusieurs biographes indiens[1] lui attribuent, je crois avec raison, des vers hindoustanis. Il est certain que ce poëte éminent voyagea beaucoup; il fit, dit-on, quatorze fois le pèlerinage de la Mecque; il visita l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, et il alla quatre fois dans l'Inde, nommément à Dehli et à Somnath ou Pattan-Somnath, port du Guzarate et lieu célèbre de pèlerinage pour les Hindous. Il raconte dans le livre VIII du Bostan ses aventures en ce dernier endroit et comment il découvrit la supercherie des brahmanes pour faire croire à un miracle[2]. A Dehli Saadi visita le célèbre poëte Amir Khusrau, auteur entre autres d'un *khumsa* ou série de cinq poëmes sur des légendes populaires; et ce fut, dit-on, à l'exemple de Saadi que Khusrau fit à son tour des vers hindoustanis, entremêlés, à la vérité, de vers persans. Quoi qu'il en soit, il est certain que Saadi a dû parler l'hindoustani, et ainsi les vers dont on assure qu'il est auteur étaient une production toute naturelle pour lui.

Le Bostan se compose d'environ quatre mille *bait* (vers)

---

[1] Voyez le mémoire intitulé : Saadi, auteur de poésies hindoustanies (*Journ. Asiat.*, 1843), et Mas'ud, poëte persan et hindouï (Ibid., 1853).

[2] Voy. la traduction de ce passage dans le mémoire précité : Saadi, etc., p. 10 et suiv. du tirage à part.

divisés en dix livres que Saadi nomme *portes*, lesquels, à l'exception du dernier, sont, ainsi que les huit chapitres du Gulistan, formés d'une série d'anecdotes dont l'auteur tire des leçons non-seulement morales et religieuses, mais relatives à la philosophie mystique des sofis que Saadi, aussi bien que Attar, Roumi et Hafiz, ont rendue célèbre par leurs chants. Ils sont précédés d'une invocation et d'une préface l'une et l'autre en vers. Ces vers, ainsi que ceux de tout le poëme, sont sur le mètre du *Schâh-nâma*, de l'Alexandréide de Nizami et des Aventures de Kamrup, c'est-à-dire que les deux hémistiches dont ils sont formés se composent de trois bacchiques et d'un ïambe, comme on le voit dès le premier hémistiche du poëme :

Bănăm-ĭ khŭdăwănd-ĭ jăn ăfĭrĭn « Au nom du Seigneur créateur de l'âme ».

Voici la traduction de la partie de la préface dans laquelle Saadi expose le motif qui l'a décidé à écrire le Bostan, et donne le résumé des matières qu'il y a traitées[1] :

« J'ai beaucoup voyagé dans les différentes contrées de la terre; j'ai vécu avec toute sorte de gens : il n'y a pas un coin du monde d'où je n'aie tiré quelque profit, pas une moisson de laquelle je n'aie su prendre un épi; mais je n'ai trouvé nulle part des hommes bons et modestes comme ceux de la province de Schiraz[2] (que la miséricorde divine repose sur elle!). Ce pays mérite l'affection des hommes; aussi ni la Syrie, ni l'Asie Mineure ne purent me le faire oublier.

---

[1] Vers 99 et suiv.

[2] Saadi était né à Schiraz, capitale du Farsistan.

Toutefois je ne voulus pas quitter ces belles contrées les mains vides et retourner ainsi auprès de mes amis. On rapporte, me dis-je, du sucre de l'Égypte[1] pour en faire présent à ses connaissances; mais si ma main ne peut offrir du sucre, je puis fournir des discours plus doux que le sucre, non celui qu'on mange, mais celui que les gens d'esprit appliquent au moyen de l'encre sucrée[2] sur le papier.

« Mon poëme est comme un palais d'enseignement à dix portes. La première, c'est la justice, l'ordre, l'intelligence des choses, le gouvernement des hommes, la crainte de Dieu. J'ai posé les fondements de la seconde porte sur la bienfaisance : répandre des bienfaits, c'est rendre grâce à la bonté de Dieu. La troisième porte, c'est l'amour, l'ivresse (spirituelle) et le trouble; mais non l'amour matériel auquel on cède par l'entraînement de la passion. La quatrième est consacrée à l'humilité, la cinquième au contentement *αὐτάρκεια*. La sixième offre le tableau de l'homme content de son sort et qui sait s'abstenir. A la septième porte on voit l'administration du monde; à la huitième, le bienfait de la santé; la neuvième, c'est le repentir et la voie droite; la dixième enfin contient des prières et termine le livre.

« C'est dans un jour heureux d'une année fortunée, entre les deux fêtes[3], je veux dire en 655 (1257), que mon

---

[1] C'est ainsi que, dans l'Inde, le sucre raffiné se nomme *misri* (égyptien). On réserve le nom de *chini* (chinois) à la cassonade.

[2] Les Orientaux mettent du sucre dans leur encre pour la rendre brillante.

[3] Il s'agit ici des deux principales fêtes musulmanes : le *id fitr*, qui équivaut à Pâques, et le *id zuha* (en turc, *curbân baïram*), qui peut se comparer à la Pentecôte.

livre a été rempli, comme un trésor précieux, des perles de l'éloquence; mais ces perles sont encore dans le pan de ma robe, et je tiens humblement ma tête courbée sur ma poitrine[1]; car dans l'océan il n'y a pas de perles sans huîtres, et dans les jardins il y a de grands et de petits arbres.

« O toi qui es sage et d'un heureux naturel, sache que je n'ai jamais ouï dire qu'un homme d'esprit s'évertuât à découvrir des imperfections dans autrui. Quoique la pelisse soit de soie ou même de brocard, elle ne saurait se passer d'une ouate de simple coton. Si tu ne trouves pas d'étoffe de soie pour ta pelisse, ne sois pas en colère, mais contente-toi de bonne grâce de la ouate. Je ne tire pas vanité du capital de mon mérite : en bon derviche j'avance la main pour mendier. On dit qu'au jour de la crainte et de l'espérance (le jour de la résurrection), Dieu dans sa générosité pardonnera aux méchants en faveur des bons. Toi aussi, lecteur, si tu trouves quelque chose de répréhensible dans mon discours, imite la bienveillance du Créateur du monde. Si sur mille de mes vers un seul te paraît heureux, eh bien, au nom de ta générosité, ne cherche pas à me déprécier. »

Maintenant, pour faire connaître la manière dont Saadi a traité son sujet, je vais donner, d'après le texte original et en consultant occasionnellement les commentaires et la version hindoustanie, comme je l'ai fait pour les passages précédents, je vais donner, dis-je, la traduction de quel-

---

[1] On représente généralement Saadi accroupi, la tête courbée sur sa poitrine. Voyez le portrait que j'en ai publié dans mon mémoire intitulé : Saadi, auteur de poésies hindoustanies.

ques-unes des anecdotes qui constituent l'ensemble du poëme.

Le roi bienfaisant [1].

Un des hommes les plus distingués par son esprit raconte qu'Ibn abd ul-'Aziz [2] avait une bague ornée d'un diamant dont la valeur surpassait celle de toute autre pierre. Pendant la *nuit* ce diamant aussi brillant que le *jour* éclairait le monde. Il survint malheureusement une année de sécheresse telle, que la *pleine lune* du visage des hommes se changea en croissant [3]. Lorsque le monarque dont il s'agit vit ses sujets dans l'agitation et le découragement, il comprit qu'il ne devait pas demeurer impassible. Comment, en effet, celui qui peut s'abreuver d'eau douce verrait-il de sang-froid du poison dans le gosier d'autrui? Ému de compassion, Ibn abd ul-'Aziz ordonna de vendre le diamant de sa bague pour en distribuer le prix aux pauvres et aux orphelins. En une semaine il donna au pillage cet argent comptant pour soulager les derviches, les malheureux, les nécessiteux. Les critiques *tombèrent sur lui* en lui disant qu'il ne pourrait jamais plus avoir en sa possession un diamant pareil. On rapporte qu'il répondit, tandis que des larmes coulaient sur ses joues comme de la bougie les gouttes de cire : « Un bijou que porte le roi cesse d'être un ornement

---

[1] Livre Ier, vers 334 et suivants.

[2] Il s'agit ici de Omar, fils de Abd ul-Aziz, troisième khalife Ommiade, célèbre par sa justice et sa bonté.

[3] C'est-à-dire que leur embonpoint diminua par l'effet des soucis et des privations.

lorsque les habitants de son royaume ont le cœur abattu par la détresse. Il importe peu que ma bague soit privée de son chaton; mais il ne faut pas qu'un seul de mes sujets soit dans la tristesse. Heureux celui qui préfère le bonheur des autres au sien propre! Les gens de bien ne désirent pas une satisfaction acquise au prix d'afflictions étrangères. De ce que le roi dort paisiblement sur son lit, il ne s'ensuit pas qu'il en soit de même de l'indigent; mais si le roi vivifie les longues nuits en s'occupant de ses sujets, ceux-ci reposeront avec contentement et sécurité. »

L'homme compatissant [1].

Il y eut une année à Damas une telle disette, que les amants oublièrent l'amour. Le *ciel* fut tellement avare envers la *terre*, que les champs ensemencés de grain et les palmiers ne furent pas humectés par la moindre goutte d'eau. Les sources les plus abondantes se desséchèrent: il ne resta pour toute eau que les larmes des yeux des orphelins et que la vapeur des soupirs des veuves qui s'élevait comme la fumée des cheminées. Les arbres étaient dépourvus de feuilles, comme le gymnosophiste de vêtements; aussi les hommes les plus *forts* étaient-ils *faibles* et découragés. Il n'y avait plus de verdure sur les montagnes, plus de verte branche dans les jardins; les sauterelles dévoraient les plantes, et les hommes étaient réduits à manger les sauterelles. Dans ces circonstances, je reçus la visite d'un de mes amis auquel il n'était resté que la peau sur les os, bien que par son rang il fût dans une position avantageuse et qu'il possédât tout

[1] Livre Ier, vers 430 et suiv.

à la fois honneur et fortune. « Mon noble ami, lui dis-je, d'où vient l'extrême abattement où je te vois? — Est-ce une demande à me faire, répondit-il avec humeur, puisque tu dois savoir d'avance ma réponse? Ne vois-tu pas que la dureté des temps est arrivée à son comble et que la détresse a atteint sa dernière limite? La pluie ne *descend* pas du ciel, et il semble que les soupirs des malheureux n'y *montent* pas non plus. — Mais, lui dis-je, tu ne crains rien pour toi-même : le poison ne tue que ceux qui n'ont pas de thériaque. Si d'autres périssent faute de nécessaire, certes tu n'en manques pas. Le cygne craint-il le déluge? »

Mon ami, qui était *faquih*[1], me regarda d'un air fâché, comme le savant regarde quelquefois le sot, et me dit : « Quoiqu'on soit sur le rivage, on n'y est pas tranquille si on voit ses compagnons se noyer. Comprends donc que ce n'est pas de misère que mon visage est pâle ; mais parce que je ressens le chagrin des malheureux. Le sage n'aime pas plus voir de blessure sur les membres d'autrui que sur les siens. Quoique, grâce à Dieu, je sois exempt de mal, je suis dans l'agitation quand je suis témoin des souffrances de mon prochain. Bien que celui qui est au chevet d'un malade languissant soit en parfaite santé, il n'en éprouve pas moins une émotion pénible. Lorsque j'apprends qu'un malheureux indigent n'a pas mangé, le morceau que je viens d'avaler me paraît détestable et devient pour moi comme du poison. Si on met tes amis en prison, peux-tu te divertir dans le jardin? »

---

[1] Ce titre équivaut à celui de « docteur en théologie ».

On doit faire du bien sans acception des personnes [1].

On dit que pendant toute une semaine il ne s'était présenté personne à la maison où Abraham exerçait l'hospitalité. Or ce saint personnage avait l'habitude de ne rien manger le matin, à moins qu'un pauvre voyageur ne vînt partager son déjeuner. Il alla donc regarder de tous côtés pour voir s'il n'apercevrait pas quelqu'un, et il découvrit dans un ravin du désert, tout seul et tremblant comme le saule, un vieillard dont les cheveux et la barbe étaient blancs de la neige des années. Il le salua affectueusement, et, d'après l'usage des hommes généreux, il l'invita à manger en lui disant : « Toi que je considère en ce moment comme la prunelle de mes yeux, veuille bien accepter le pain et le sel. Le voyageur consentit, et incontinent il se disposa à suivre Abraham, car il connaissait les nobles sentiments de l'ami de Dieu [2]. Les gens de service de l'hôtellerie de bienfaisance d'Abraham reçurent avec honneur ce vieillard, et d'après les ordres du patriarche on prépara la table et on y fit asseoir d'autres personnes avec cet étranger. Tous commencèrent par réciter le *bismillah*, etc. [3]; mais Abraham n'entendit pas le vieillard prononcer la moindre parole, et il lui dit : « O *pir* qui as vécu tant de jours, je ne vois pas que tu sois animé de zèle pour la vérité comme les *pirs* [4]. Ne

[1] Livre II, vers 37 et suiv.

[2] Surnom que les musulmans, d'accord avec le Coran, donnent à Abraham.

[3] C'est-à-dire le premier chapitre du Coran, qui équivaut à notre *Pater* et qui sert de *Benedicite*.

[4] Pour comprendre ce jeu de mots, il faut savoir qu'en persan le mot *pir* signifie « vieillard », et par suite « directeur spirituel, *presbyter* ».

dois-tu pas en prenant ta nourriture invoquer le nom de Dieu qui te la fournit?— Je ne puis employer, répondit-il, une formule que mon directeur, adorateur du feu, ne m'a pas enseignée. »

Le *bienheureux* patriarche reconnut alors que ce *malheureux* vieillard était un guèbre. Il le chassa avec mépris lorsqu'il sut qu'il était infidèle; car les gens *purs* trouvent l'homme *impur* détestable. Toutefois Dieu envoya aussitôt l'ange Gabriel à Abraham, lequel lui dit au nom du Très-Haut d'un ton de reproche : « O mon ami, j'ai accordé à cet homme cent années d'existence, et je lui ai donné pendant ce temps son pain quotidien. Aujourd'hui cependant tu as de l'aversion pour lui! Pourquoi, parce qu'il adore le feu, retirerais-tu loin de lui la main du bienfait? »

Les revers de fortune [1].

Un malheureux se plaignait à un riche marchand de sa fâcheuse situation; mais cet homme au cœur noir, bien loin de lui donner un *dinar* [2], ni même un *dang* [3], poussa contre lui avec hauteur un cri de colère, au point que le cœur du pauvre solliciteur fut ensanglanté par cette violence et qu'il leva la tête en disant : « Il est étonnant que ce riche au visage sévère ne craigne pas l'amertume de la demande. » Alors le marchand aux vues étroites donna à son esclave l'ordre de chasser l'importun, ce qu'il fit en effet avec dédain et violence.

---

[1] Livre II, vers 191 et suiv.

[2] Pièce d'or qui vaut environ onze francs.

[3] Pièce de billon d'environ cinq centimes.

On rapporte que la fortune se détourna de ce riche qui n'était pas reconnaissant des bienfaits du Créateur. Sa hauteur fut abaissée par la ruine, et Mercure[1], de son calam trempé dans l'encre, l'effaça de la liste des heureux. L'infortune le fit asseoir en effet nu comme une gousse d'ail ; elle ne lui laissa ni mobilier, ni bête de somme pour le transporter. Le destin répandit sur sa tête la poussière de l'indigence ; sa bourse devint vide comme la main du jongleur, enfin sa situation fut tout à fait changée.

Cependant le temps se passa, et son esclave échut en partage à un contemplatif libéral qui avait un heureux naturel, un noble cœur, une main généreuse, qui était aussi content de voir un homme désolé recourir à lui que ce dernier de recevoir du soulagement à sa peine. Une nuit, un inconnu que ses pieds pouvaient à peine soutenir, tant il avait supporté la détresse, vint demander une bouchée de pain à la porte du contemplatif. Celui-ci ordonna à son esclave de le satisfaire. L'esclave obéit, et comme il lui porta quelque chose de la table de son maître, il poussa malgré lui un cri d'étonnement et retourna aussitôt le cœur brisé, exprimant par ses pleurs la peine qu'il ressentait, de même qu'une préface annonce le contenu d'un livre. L'excellent contemplatif lui dit : « As-tu quelque motif particulier de verser des larmes, ou pleures-tu simplement à cause de l'extrême misère de cet homme ? » L'esclave répondit : « Si mon cœur est vivement affecté de la situation de ce malheureux vieillard, c'est qu'anciennement j'ai été son esclave, lorsqu'il

[1] Il s'agit ici de la planète de Mercure personnifiée, et non de la divinité mythologique.

possédait des biens et des trésors. Actuellement sa main n'atteint plus aux honneurs et aux richesses, et il la tend aux portes pour mendier. »

Le contemplatif sourit et dit : « Mon enfant, il n'y a pas d'injustice de la part de Dieu, et l'infortune qui est survenue à ce marchand n'est pas l'effet des révolutions du temps. N'est-il pas celui-là même qui tenait fièrement la tête haute en regardant le ciel? Eh bien, je suis le derviche qu'il chassa un jour de sa porte, et c'est à cause de cette action qu'il a éprouvé les rigueurs du sort. Dieu, au contraire, a tourné ses regards vers moi, et il a enlevé de mon visage la poussière du chagrin. Si dans sa sagesse Dieu ferme une porte, il en ouvre aussitôt une autre par bonté et par générosité. Bien des malheureux dénués de tout ont été rassasiés, et les affaires de beaucoup de riches ont été en désordre[1]. »

Compassion d'un derviche envers une fourmi [2].

Si tu es honnête homme, et que tu veuilles marcher d'un pas ferme dans la bonne voie, écoute un exemple de la conduite que tiennent les gens de bien. Un jour le grand contemplatif Schabli acheta un sac de blé et le porta de chez le marchand à sa demeure. En arrivant il s'aperçut qu'il avait enlevé avec le blé une fourmi qui, dans son trouble, se mit à aller et venir de tous côtés. Le bon faquir ne put dormir de la nuit, tant il fut touché de compassion pour la pauvre bestiole. Au matin, il la rapporta à l'endroit où il

---

[1] Conf. saint Luc, I, 52.

[2] Livre II, vers 217 et suiv.

l'avait prise, en se disant à lui-même : Ce serait manquer de générosité que d'éloigner de sa demeure cette fourmi désolée. Consolons les êtres affligés, si nous voulons être consolés aussi. Oh ! qu'a bien dit l'illustre auteur du Schâh-Nâma (que la miséricorde de Dieu repose sur son tombeau sans tache !) : « Ne fais pas de mal à la fourmi qui transporte un grain de blé ; car elle a la vie en partage, et la vie est une belle chose. Il a une âme noire et un cœur de pierre celui qui se plaît à tourmenter une fourmi. Ne frappe pas de ta forte main la tête de celui qui ne peut se défendre ; car il peut se faire qu'un jour tu sois écrasé sous ses pieds comme la fourmi. »

Le dévot avare [1].

Ayant entendu dire qu'il y avait un homme recommandable par sa sainteté qui résidait aux confins de l'Asie Mineure, j'allai le visiter en compagnie de quelques voyageurs qui avaient déjà parcouru le désert. Il nous baisa les yeux et les mains, et il nous fit asseoir avec honneur avant de s'asseoir lui-même. Je vis son or, ses champs ensemencés, ses domestiques et tout son mobilier ; mais je m'assurai que la générosité lui était inconnue et qu'il était un bel arbre sans fruit. Il était très-poli et fort affable, mais ses fourneaux étaient tout à fait froids. Il n'avait ni repos ni sommeil pendant la nuit, parce qu'il s'occupait à dire le chapelet et le *la ilâh*[2]. Quant à nous, nous ne dormions pas non plus, à

---

[1] Livre II, vers 266 et suiv.

[2] C'est-à-dire la profession de foi musulmane : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son envoyé. »

cause de la faim que nous éprouvions. Le lendemain matin notre hôte ceignait sa ceinture[1], rouvrait sa porte, et il recommençait à déployer la même affabilité et à prodiguer les mêmes caresses à l'égard des voyageurs. Un de ceux qui étaient avec nous dans la maison du dévot, lui dit, quoiqu'il fût d'un caractère doux et paisible : « Change le *bosa* en *toscha*[2], car pour le pauvre le *toscha* est préférable au *bosa*. Ne me rends pas le service d'ôter mes babouches, donne-m'en plutôt des coups sur la tête et fais-moi manger. C'est par la générosité qu'on acquiert la prééminence, et non en veillant la nuit lorsqu'on a le cœur mort. Tu es comme la sentinelle tartare qui a le cœur mort et l'œil ouvert pendant la nuit. La noblesse du caractère consiste à donner généreusement. De vaines paroles sont semblables au tambour vide. Au jour de la résurrection tu verras entrer au ciel celui qui aura préféré l'esprit de la religion aux pratiques extérieures. Par la pure intention tu peux sanctifier la prière ; mais des prières sans des actes de charité sont un pauvre oreiller. »

L'hippophage généreux[3].

On dit que Hâtim Taïyi[4] avait parmi ses chevaux un cour-

---

[1] Les Orientaux ne se déshabillent pas pour se coucher et n'ont pas de lits proprement dits.

[2] Pour entendre ce jeu de mots, il faut savoir que *bosa* signifie « caresse (baiser) », et que par un simple changement des points diacritiques, il se change en *toscha*, qui signifie le « viatique d'un voyageur ».

[3] Livre II, vers 271 et suiv.

[4] Hâtim était chrétien ; mais sa fille, qui vivait du temps de Mahomet, embrassa l'islamisme.

sier au pied leste, noir comme la fumée; il avait la rapidité du zéphyr, son hennissement était pareil au tonnerre, et il devançait l'éclair. Par l'effet de sa course il lançait une grêle de petits cailloux sur la montagne et dans la plaine; on aurait dit que le nuage d'avril avait passé par là. Il avait l'allure du torrent, et il traversait le désert si rapidement, que le vent restait en arrière de lui comme la poussière qu'il faisait voler. On entretint l'empereur grec des vertus de Hâtim, dont on parlait partout. « Personne, lui dit-on, n'est plus généreux que lui, et aucun cheval n'est plus agile pour la course et plus courageux pour le combat que le sien : il franchit le désert avec autant de facilité que le vaisseau l'Océan, et le corbeau ne peut suivre sa course. — Mais, dit l'empereur à son prudent ministre, sans doute les prétentions de Hâtim tourneraient à sa honte[1] si on devait les vérifier. Je veux lui demander ce cheval arabe : s'il me le donne libéralement, je saurai qu'il a vraiment les nobles qualités dont on le dit doué; mais, dans le cas contraire, il sera pour moi comme le son du tambour vide. »

L'empereur grec envoya donc à Hâtim un officier habile et instruit avec une suite de dix personnes. C'était le moment où la terre est encore morte et où les grandes pluies printanières viennent la rendre à la vie. L'envoyé de l'empereur descendit à la demeure de Hâtim aussi satisfait que l'homme altéré à la vue du *Zinda-rûd* (ruisseau d'Ispahan). Dans son empressement, Hâtim tua son beau cheval, et il en servit des *kababs* (bifteks) à son hôte sur sa

---

[1] Je ne suis pas ici la leçon de M. Graf, que ne portent pas les autres éditions que j'ai sous les yeux.

nappe de cuir ; puis il lui donna du sucre dans le pan de sa robe et des pièces d'or dans la main. La nuit se passa, et au matin l'envoyé s'acquitta de son message. Mais Hâtim, agité comme s'il eût été dans l'ivresse, se déchira de désespoir les mains avec ses dents et s'écria : « O sage et distingué commensal, pourquoi n'as-tu pas délivré plus tôt ton message? Je t'ai fait manger hier des *kababs* de ce *Duldul*[1] rapide comme le vent, parce qu'à cause de la pluie et des torrents qu'elle produisait, on ne pouvait aller chercher un autre cheval, et que je ne vis pas d'autre moyen pour satisfaire aux devoirs de l'hospitalité que de sacrifier ce cheval, le seul que j'eusse dans ma maison. D'après la règle que je me suis imposée, je ne trouvais pas qu'il fût généreux de laisser un hôte se coucher sans avoir satisfait son appétit. Ma réputation doit se maintenir dans le monde; peu importe qu'un cheval célèbre ne soit plus. »

Hâtim donna ensuite aux gens de l'envoyé des pièces d'argent, des vêtements et des chevaux. Les bons procédés étaient en lui chose naturelle, et non l'amour du lucre.

L'empereur grec connut ainsi la générosité de Hâtim, et il se répandit en louanges sur son beau caractère.

Un petit bienfait et une grande récompense[2].

Un jeune homme avait fait l'aumône d'un dang[3] à un saint derviche dont il avait ainsi satisfait le désir. Tout à coup, par l'effet du destin, il commit une faute pour laquelle le sultan

---

[1] Nom de la mule blanche de Mahomet qu'il donna à Ali.

[2] Livre II, vers 447 et suiv.

[3] Voyez une note antérieure.

l'envoya au lieu de l'exécution à mort. Il y eut alors l'aller et le venir des Turcs chargés de lui faire subir la peine capitale, ainsi que l'agitation de la foule et la curiosité des spectateurs dans les rues, aux portes des maisons et sur les toits. Cependant le bon derviche, dont ce jeune homme avait eu pitié, reconnut au milieu de ce tumulte son bienfaiteur qu'une troupe de gens emmenaient garrotté. Son cœur fut ému de compassion et de reconnaissance, et il s'écria : « Le sultan est mort ; il a laissé le monde et emporté une bonne réputation. » Et en prononçant ces mots il frappait ses mains l'une contre l'autre en signe de désespoir. A cette nouvelle les Turcs, qui avaient l'épée nue, jetèrent tumultueusement des cris, et dans leur saisissement ils se frappèrent au visage, à la tête et sur les épaules. Puis ils coururent au palais du roi ; mais ils le trouvèrent assis sur son trône. Dans la confusion, le jeune homme se sauva ; toutefois on arrêta le derviche et on le conduisit enchaîné par le cou auprès du roi, qui lui dit avec effroi et agitation : « Pourquoi, toi qui proclames ma bienveillance et ma droiture, désires-tu ma mort qui serait préjudiciable aux hommes ? » Le derviche délia hardiment sa langue, et répondit au roi : « O toi qui as pour esclave le monde entier, songe que mon discours mensonger ne t'a pas donné la mort, tandis qu'il a sauvé la vie à un malheureux. » Le roi, satisfait de la réponse du derviche, lui pardonna et ne lui fit aucun reproche.

Cependant le pauvre jeune homme s'en allait courant à l'aventure par monts et par vaux, lorsque quelqu'un lui demanda comment il avait fait pour se sauver de la potence. Il lui répondit tout bas à l'oreille : « J'ai été sauvé par une vie qu'on a exposée pour un *dang* que j'avais donné. C'est

ainsi qu'on jette en terre la semence pour qu'au jour de la détresse on puisse en manger le produit. Souvent la plus petite chose empêche un grand malheur ; un coup de bâton de Moïse tua le géant Og. Il existe un *hadis* (sentence) authentique de Mahomet qui dit que l'aumône et les bonnes œuvres repoussent le mal. »

Principiis obsta [1].

« Oh ! qu'eut raison de dire Bahram-ger [2], lorsqu'étant à la chasse dans le désert, le beau cheval qu'il affectionnait le jeta par terre : « Allez me chercher, dit-il, un autre cheval dans mes écuries, et s'il est récalcitrant, je le corrigerai.

« En effet, mon fils, c'est à sa source qu'on peut arrêter un fleuve (le Tigre, par exemple), et non lorsqu'il est devenu un torrent impétueux. Quand un loup malfaisant se laisse prendre, tue-le, sinon renonce à tes brebis. L'adoration de Dieu ne saurait avoir lieu de la part du diable, ni le bien se manifester d'un mauvais naturel. Ne donne au méchant ni la possibilité ni l'occasion de nuire. Il vaut mieux que l'ennemi soit dans le puits et le dive dans la bouteille [3]. N'hésite pas à te servir du bâton pour tuer inexorablement le serpent que ta pierre a blessé. Un écrivain dont la main trace des ordres iniques mérite d'avoir la main coupée comme son calam lorsqu'il le taille. Prends garde de ne pas te laisser conduire par un conseiller qui te

---

[1] Livre II, vers 508 et suiv.

[2] Nom d'un roi célèbre de Perse.

[3] Un puits sert quelquefois de prison en Orient, et les lecteurs des Mille et une Nuits se souviennent du dive enfermé dans une bouteille.

donne de mauvais avis et qui finisse par te précipiter dans le fond de l'enfer. Ne crois pas qu'un tel conseiller soit propre au pays; ne l'appelle pas *mudabbir* (conseiller), mais *mudbir* (misérable). »

La foi récompensée [1].

Je me trouvai par hasard en voyage avec un derviche de Faryab [2], et nous arrivâmes à une rivière près d'une ville de l'Occident. Comme j'avais un diram à donner, on me prit sur le bateau de passage, mais on laissa mon compagnon, car le patron ne craignait pas Dieu [3], et les rameurs, qui étaient nègres, firent avancer le bateau aussi vite que la fumée. En quittant le bon derviche je me mis à pleurer à cause de la peine que je pensais qu'il éprouverait; mais il se mit à rire aux éclats en me voyant agir ainsi, et il me dit : « O toi qui es plein d'intelligence, ne te tourmente pas à mon égard; celui qui en réalité conduit la barque saura bien me conduire aussi. » Le derviche étendit alors son tapis de prière sur la surface de l'eau et il traversa la rivière. Je crus que c'était un effet de mon imagination ou que je rêvais, et à cause du saisissement que j'éprouvai je ne pus fermer mes yeux pendant la nuit suivante. Au matin le derviche me regarda et me dit : « Tu es étonné de ce qui s'est passé, ô excellent ami! mais si le bateau t'a porté, c'est Dieu même qui m'a conduit. Pour-

---

[1] Livre III, vers 213 et suiv.

[2] Ville du Turquestan.

[3] Il y a dans le texte un jeu de mots intraduisible entre *na-khuda* (pour *nao-khuda*) « maître du navire » et *na-khuda* « sans dieu, athée ».

quoi les gens du monde ne croient-ils pas que les amis de Dieu puissent marcher sur l'eau et traverser le feu? La mère affectueuse ne veille-t-elle pas sur son enfant qui ignore le danger du feu? Mais ceux qui sont plongés dans l'océan de l'amour de Dieu, restent jour et nuit sous la protection spéciale du Très-Haut. Ce fut ainsi qu'il préserva Abraham du feu [1], et le berceau de Moïse de la submersion dans le Nil. L'enfant qu'un bon nageur soutient de sa main ne craint rien, quand même il s'agirait de traverser le large fleuve du Tigre. »

L'humilité récompensée [2].

Une goutte d'eau qui tombait d'un nuage de pluie fut couverte de confusion en voyant le vaste Océan : « Que suis-je, dit-elle, au milieu de cette immense quantité d'eau? Absolument rien. »

L'huître, qui fut témoin de l'humilité de la goutte d'eau, la recueillit dans son sein et l'y garda précieusement [3]. Le ciel favorisa la chose, et cette goutte d'eau trouva ainsi l'élévation, parce qu'elle fut humble ; elle frappa à la porte du néant [4], et elle trouva l'existence.

GARCIN DE TASSY,
membre de l'Institut.

---

[1] Tradition rabbinico-musulmane.

[2] Livre IV, vers 5 et suiv.

[3] Les Orientaux croient que les perles sont le résultat des gouttes de pluie qui tombent par hasard, pendant le mois d'avril, dans des huîtres entr'ouvertes.

[4] C'est-à-dire, elle se considéra comme un pur néant, et elle devint un objet consistant et précieux.

QUELQUES REMARQUES SUR LE CHILI.

On est très-peu d'accord sur les bornes du Chili (en espagnol *Chile*) : suivant les uns, et particulièrement M. Perez-Rosales, qui vient de faire un ouvrage important sur ce pays, la limite septentrionale serait, vers la Bolivie, le parallèle de Mexillones, c'est-à-dire le 23e degré de latitude, et la limite méridionale serait le cap Horn lui-même, de manière que la Terre de Feu et toute la Patagonie seraient comprises dans la république chilienne ; les Andes, suivant ces prétentions, ne limiteraient pas rigoureusement à l'est le Chili. Ce qui se trouve à l'est de la Cordillère et au sud du Rio Negro de Pâtagones formerait le *Chili oriental.* — Nous ne pouvons assumer la responsabilité de l'indication de semblables frontières : nous craindrions d'offenser la confédération Argentine, qui, à son tour, a, dit-elle, des droits sur la Patagonie ; nous craindrions enfin de ne pas être justes non plus envers les Patagons et d'autres Indiens, qui ne relèvent, suivant eux, d'aucun état. Nous dirons cependant que, *physiquement*, le Chili nous paraît pouvoir être considéré comme se prolongeant dans la région à l'ouest des Andes jusqu'au détroit de Magellan, où le gouvernement chilien a même établi de petites colonies au *Port-Famine* (*Puerto de Hambre*) et à *Punta-Arenas.*

Les règnes animal et végétal de cette contrée offrent de grandes richesses ; les Cordillères nourrissent, dans leurs

forêts immenses, des arbres d'une grandeur démesurée : le pehuen ou piñon, ou pin du Chili (*Araucaria imbricata*), le cèdre des Andes ou alerce. Deux arbres semblables au myrte (*Myrtus luma* et *maxima*) parviennent ici à une élévation de 13 à 14 mètres. Les oliviers ont jusqu'à un mètre de diamètre. Le canelo ou winteriana est un beau magnolia, dont l'écorce très-aromatique est employée dans les tanneries et dans la médecine ; le voquil, aux branches sarmenteuses et grimpantes, produit un fruit très-délicat ; le michai est un berberis recherché pour la teinture en jaune et dont le fruit excellent donne une boisson spiritueuse très-estimée. Le maqui est compté parmi les vulnéraires et les plantes textiles. L'algarrobo a un bois d'une dureté remarquable, et, de son fruit broyé, très-sucré, on fait des gâteaux renommés. L'algarrobilla offre, dans le péricarpe de son fruit, des principes astringents très-prononcés, qui sont utilisés pour la fabrication de l'encre. Le patagua, l'ulmo ou muermo, le maiten, le molle, le quillai, qui donne un savon naturel, le roble, la coihue, le leu, sont parmi les plus grands et les plus beaux arbres. Le litre ou liti est un arbre à l'aspect sombre, dont les exhalaisons produisent de fortes éruptions cutanées. Des espèces de pois, de haricots, de fèves, de lentilles, sont des productions fort répandues au Chili. L'alfalerillo et l'alfalfa sont les meilleurs fourrages des bestiaux. Le tabac, le piment (qui a reçu dans plusieurs pays le nom de *chile*), la pomme de terre, abondent. Les herbes cachent le bétail dans les prairies. On voit des pommes de la grosseur d'une tête, et des pêches énormes. Plusieurs arbrisseaux abondent en matière colorante d'un noir très-foncé. Le *puya*, arbre peu élevé, mais très-épais,

se couvre d'une espèce d'écailles; les fruits à noyau et autres de nos pays d'Europe réussissent parfaitement.

Il y a, au Chili, des vigognes, des lamas, des viscaches, des chinchillas, le guemul (*cervus chilensis*), qui tient du cheval et de l'âne et habite les hautes régions des Andes; le versadito (*cervus humilis*, Bonnet), qui se trouve dans le sud. Le pagi ou puma est le lion du Chili. Le coypu est une espèce de loutre.

Les oiseaux indigènes sont innombrables : on remarque les colombes, les perroquets, onze espèces de gallinacés, des quantités de canards et autres oiseaux d'eau.

Les animaux domestiques de l'Europe ont admirablement réussi : les races bovine, ovine, caprine, porcine, chevaline se sont multipliées et répandues d'une manière si prodigieuse, qu'elles en sont devenues sauvages dans quelques cantons.

Il règne au Chili une fraîche température et des saisons régulières. Le printemps s'étend depuis septembre jusqu'en décembre ; l'été, de décembre à avril ; il est tempéré par les brises de mer. Les vents du nord soufflent depuis le milieu de mai jusqu'à la fin de septembre : c'est la saison de l'automne. D'abondantes rosées humectent la terre et rafraîchissent les plantes. Les pluies, de courte durée, ne tombent qu'en avril et août. Au nord, les pluies sont excessivement rares; elles deviennent de plus en plus abondantes à mesure qu'on descend vers le sud. Dans la province de Copiapo, il pleut à peine une ou deux fois par année, tandis qu'à Chiloé les pluies sont tellement abondantes, que la pomme de terre est à peu près la seule grande culture annuelle qui puisse y réussir. — Les tremblements de terre sont un des malheurs

du Chili : les plus terribles qu'il a éprouvés sont ceux de 1647, 1730, 1751, 1822, 1835.

Presque toutes les cultures européennes et équinoxiales réussissent ; mais le climat n'est pas partout favorable à toutes. Au nord, certains produits des tropiques peuvent s'y obtenir : la banane, le chirimollo, la canne à sucre, le coton ; au sud, on trouve certaines contrées où le blé ne peut mûrir.

Deux grandes industries constituent la principale source de richesse du pays : l'industrie minière et l'industrie agricole. La première est concentrée dans le nord, et en particulier dans les provinces de Coquimbo et de Copiapo, où l'on extrait des quantités considérables d'argent et de cuivre. *Chanarsillo* et *Tres Puntas* sont les plus riches centres d'exploitation de l'argent. Le cuivre s'exploite plus particulièrement dans la province de Coquimbo. On exploite aussi du lapis-lazuli, du soufre, du plomb, de la houille ; l'or se trouve aux territoires de Chillan, de Copiapo, de Petorça. C'est dans l'industrie minière que se créent les plus grandes fortunes chiliennes.

L'industrie agricole est surtout l'apanage des provinces situées au sud de Santiago, et l'on peut dire, à un point de vue général, qu'elle se fonde sur deux seuls éléments : le bétail et le blé ; puis viennent, tout à fait comme accessoires, la vigne, le maïs, les légumes, les fruits, etc. Mais l'agriculture, susceptible d'aussi beaux résultats dans un pays aussi avantageusement doté que le Chili, y est encore presque dans l'enfance.

Les Cordillères du Chili se divisent en deux systèmes : d'abord la grande et majestueuse chaîne des *Andes*, qui s'élève sur la frontière orientale ; ensuite la *Cordillère de*

la Côte, chaîne modeste, qui longe assez régulièrement le rivage de l'Océan, mais qui est plus remarquable et plus isolée dans les parties méridionales que dans le nord. Entre les deux systèmes s'étendent des bassins souvent parsemés de lacs. Cependant, quelquefois aussi, il y a une troisième Cordillère intermédiaire entre celle des Andes et celle de la Côte : on l'appelle *Cordillera del Medio*. Des sommets gigantesques des Andes chiliennes, le plus élevé est l'*Aconcagua*, qu'on a cru quelque temps haut de plus de 7,000 mètres, d'après M. Fitz-Roy, mais que des mesures plus récentes de M. Pissis ont rabaissé à 6,797 mètres. Il faut encore remarquer le volcan de *Llullaillaco*, l'énorme *Descabezado*, entouré des plus magnifiques aspects, le plateau de *Los Patos*, les *Nevados* de *Tupungato*, de *Yuncas*, de *San-José*, de *Plomo*, les volcans de *Peteroa*, de *Maypu*, de *San-Fernando*, de *Chillan*, d'*Antuco*, de *Villarica*.

Parmi les plus célèbres passages des Andes au Chili, on remarque ceux de Come-Caballos, de Dona Ana, de la Laguna, d'Uspallata, de Los Patos, de Portillo-Peuquen.

Dans ce pays si étroitement resserré entre les Andes et l'Océan, il ne peut y avoir de grandes rivières. Le *Biobio* est la principale ; on remarque ensuite le *Maule*, qui fut la limite méridionale du grand empire des Incas ; le *Maypu* ou *Maypo*, qui rappelle l'émancipation moderne du Chili.

Peu de rivières du Chili sont navigables, et quand elles le sont, c'est seulement pour des *lanchas*, barques couvertes, d'une capacité de 20 à 30 tonneaux. Le Biobio, par exemple, dont la navigation par lanchas remonte assez haut vers sa source, a un fond mouvant de sable qui à chaque

crue se déplace et oblige les *lancheros* à beaucoup de prudence[1].

Après ces traits généraux de la géographie physique du Chili, nous jetterons un coup d'œil sur la géographie politique.

D'après la constitution de 1833, le pouvoir exécutif est confié à un président élu pour 5 ans, et le pouvoir législatif à un congrès, composé d'un sénat de 20 membres se renouvelant par tiers tous les 3 ans, et d'une chambre des députés, dont les membres sont élus par les départements à raison d'un pour chaque fraction de 10 à 20 mille habitants.

La république est divisée en 13 provinces et 2 territoires de colonisation. Chaque province est divisée en départements, dont le nombre total s'élève à 51 ; ceux-ci, à leur tour, se divisent en subdélégations, et les subdélégations

---

[1] On remarque au Chili, suivant l'observation de M. de Ginoux, un de ces systèmes aériens inventés par le génie des indigènes pour le passage des rivières. Selon toute vraisemblance, ces machines, fort simples au Chili, compliquées au Pérou, ont fourni l'idée-mère de nos ponts suspendus, si perfectionnés en Europe. On profite d'un étranglement du fleuve, causé par deux roches fermes formant un défilé assez étroit ; de fortes cordes de cuir, solidement arrêtées, tendues d'une rive à l'autre au-dessus de l'abîme, portent suspendu un grand panier de cuir. Le voyageur s'assied dans le panier, et, au moyen d'un va-et-vient qu'il fait jouer avec les bras, il arrive sur la rive opposée. Il existe des ponts moins exigus, sur lesquels peuvent passer les bêtes de somme. Plusieurs câbles en cuir, roidis horizontalement, supportent un tablier en planches et en peau de bœuf, large d'un mètre environ ; ce tablier, bien cousu aux câbles de support, est en outre maintenu, autant que possible, à l'état horizontal, et non mobile, par des cordes d'étai décrivant une courbe au-dessus de lui.

en inspectorats. Chaque province est administrée par un intendant, choisi par le président ; chaque département est régi par un gouverneur nommé également par le président, et subordonné à l'intendant de la province respective.

La justice est rendue, dans chaque province, par un ou plusieurs tribunaux des juges lettrés (*juzgados de letras*), qui ressortissent à 3 cours d'appel, établies à La Serena, à Santiago et à La Concepcion. Enfin, à la tête de tout le pouvoir judiciaire, est la cour suprême, siégeant à Santiago. Un conseil d'état est appelé à trancher les questions de patronage, à prononcer sur les conflits de l'administration judiciaire, etc. La liberté de l'exercice public est interdite à tout autre culte qu'à celui de la religion catholique ; mais on tolère, d'ailleurs, tous les cultes. Il y a un archevêché à Santiago, et 3 évêchés suffragants, ceux de La Serena, de La Concepcion et d'Ancud. D'après le recensement de 1854, la population, sans y comprendre les Indiens, atteignait 1,340,000 âmes. Dans ce nombre, l'élément étranger entre pour 20,000 ; tout le reste des habitants appartient à la race européenne née au Chili et au croisement des Indiens avec les Espagnols ; ce sont ces métis qui composent la presque totalité de la population de la république. Il n'y a pas de nègres ; à peine trouve-t-on quelques mulâtres. L'esclavage est aboli. On peut fixer à 10,000 le nombre des Indiens qui ont conservé la pureté de leur race.

E. CORTAMBERT.

BIBLIOGRAPHIE.

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS, par **M. Alfred Assolant.** *Paris* (Hachette et Cie, éditeurs), 1859, in-12.

Les écrivains français qui ont parcouru l'Amérique ont tous rapporté des études et des livres du Nouveau-Monde. L'un d'eux, M. de Tocqueville, nous a initiés aux lois politiques et sociales de ce grand peuple. D'autres publicistes nous ont raconté leurs impressions de voyage et les choses dont ils ont été les témoins pendant leur séjour dans la vaste et florissante république. M. Alfred Assolant vient, à son tour, de payer sa dette de voyageur aux États-Unis. Il a publié, à la librairie Hachette, un livre remarquable, dans lequel il ne s'est point borné à entretenir ses lecteurs des faits plus ou moins curieux dont il a été frappé : ses observations partent de plus haut. Sous une forme gaie, vive, enjouée, M. Assolant, avec le style pétillant d'esprit et de gaieté qu'on lui connaît, a décrit les mœurs américaines, celles des hommes et celles des villes. On pourrait assurément lui reprocher la sévérité avec laquelle il juge le peuple américain ; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que la plupart de ces personnages sont daguerréotypés de main de maître.

Il faut lire, l'un après l'autre, ces romans remplis d'originalité, où la page qui suit dispute toujours l'intérêt à la page précédente, où la verve étincelle ; ils sont de ceux qu'on n'analyse pas.

Ce dernier éloge vaut bien tout ce qu'on pourrait dire en faveur des charmants récits de M. Alfred Assolant. — JULES MAHIAS.

ÉTUDES D'AGRICULTURE ALGÉRIENNE, par **Léon de Rosny**. *Paris* (Challamel aîné, éditeur), 1858, in-12.

Ce petit volume renferme des renseignements utiles et curieux sur trois végétaux importants de notre belle colonie algérienne. La première notice est consacrée à l'Ortie blanche (*Urtica nivea*, Linn), plante textile qui fournit des linéaments avec lesquels on fabrique des tissus soyeux comparables à la plus belle batiste. Les documents que nous fournit M. de Rosny sur l'Ortie blanche sont entièrement nouveaux et pleins d'intérêt pour les colons algériens. La seconde notice a trait à l'Opuntia ou Cactus-raquette, un des végétaux les plus communs et les plus productifs de l'Afrique française. Enfin, l'auteur a inséré, dans une troisième notice, l'histoire et la culture du Thuya, dont le bois magnifique a acquis dès l'antiquité la réputation la plus grande et la plus méritée. — CH. DE LABARTHE.

CHRONIQUE ORIENTALE.

JANVIER 1859.

Nous publions en tête de ce numéro un article sur le Monténégro, qui présentera, nous osons l'espérer, à nos lecteurs, un véritable intérêt d'actualité.

La seule nouvelle que nous ayons à signaler ce mois-ci en Turquie, est l'annonce d'un exposition universelle projetée pour l'année 1860. Inutile de dire que Constantinople est peut-être, de toutes les villes de l'Europe, la plus propre à assurer un plein succès à une pareille entreprise. Située sur les rives du Bosphore, Constantinople occupe une position centrale entre l'Europe et l'Orient, qui permettra à toutes les nations de l'Asie et de l'Afrique d'envoyer leurs produits dans ce concours général de l'agri-

culture, de l'industrie et des arts. Le projet a été accueilli favorablement par l'ambassade britannique, et il va être communiqué aux autres légations. Une compagnie s'est déjà présentée pour entreprendre à ses frais la construction du *Palais de cristal*. Nous faisons tous nos vœux pour la réalisation et le succès de ce beau et utile dessein.

Il n'est pas venu à Paris de nouvelles lettres de Perse; et bien que des avis de Constantinople nous aient annoncé la promotion de Ferroukh-khan à la dignité de grand vizir, nous ignorons encore quels sont les premiers actes d'administration du nouveau sedré-hazem.

Les affaires de l'Inde paraissent s'améliorer... pour les Anglais. Il commençait à être temps.—Mais est-il bien sûr qu'elles s'améliorent? Les nouvelles sont tellement contradictoires, que je ne sais trop ce qu'il faut en penser.

Nana-Sahib, le fameux Nana-Sahib est pris... Du moins telle est la supposition de plusieurs organes de la presse quotidienne qui ont cru pouvoir tirer cette déduction de ce qu'une dépêche annonçait que l'illustre Nana avait demandé grâce aux Anglais pour les membres de sa famille.

Le Nana, comme autrefois, dit une correspondance particulière de *la Presse*, a reparu presque simultanément sur plusieurs points. Les uns prétendent qu'il avait, le 6 courant, réussi à rejoindre les rebelles commandés par Firouz-chah, et qu'il avait traversé le Gange avec eux près de Khanpour (Cawnpore). De là, il se serait rendu à Bithour, son ancienne résidence, où il aurait fait déterrer certains trésors qu'il y avait prudemment enfouis. Mais voici qu'un autre récit nous représente le Nana à deux cents lieues de Bithour, à la tête de 1,500 cipayes, à Chardah, dans le royaume d'Aoude. Laquelle de ces deux histoires est la vraie? — Je n'en sais rien ; mais il est bon de se rappeler que les Anglais ont annoncé déjà une dizaine de fois la reddition, la mort ou la prise du Nana. En attendant, Nana a continué à se bien porter et à boire à la santé de Messieurs d'Albion.

L'empereur des Barmans, S. M. Mendoh-men, dont nous connaissions déjà l'esprit fin et diplomate, vient de donner une nouvelle preuve de perspicacité en refusant toute relation avec les Anglais. Vers le commencement de 1857, le gouverneur des Indes envoya une ambassade extraordinaire à la cour d'Ava, dans le but d'ouvrir de nouvelles relations avec la Barmanie. L'ambassade fut reçue avec honneur, et tous les membres qui la composaient reçurent de riches présents : mais S. M. Mendoh-men déclara que son intention n'étant pas d'entretenir des relations suivies avec l'Angleterre, il ne pouvait admettre la résidence d'un agent diplomatique à sa capitale. En conséquence, il présenta ses respects à l'envoyé de la Grande-Bretagne, qui, faisant contre fortune bon cœur, s'en revint... comme devant. Au mois d'août dernier, le gouverneur des Indes a cru devoir renouveler ses propositions à la cour d'Ava ; mais l'entêté Mendoh-men eut l'audace de persévérer dans sa décision, et il laissa partir l'envoyé anglais comme il était venu.

Il a été de nouveau question du percement de l'isthme de Krâ qui sépare le golfe de Bengale de celui de Siam. *La Presse* avait annoncé ce projet il y a plus de huit mois [1]. Depuis lors la nouvelle a fait le tour du monde, et après s'être retrempée dans je ne sais quelle fontaine de Jouvence, elle est revenue à Paris, aussi fraîche, aussi jeune que si elle venait de naître. C'est, comme on sait, une compagnie anglaise qui a proposé à la cour de Bangkok de réaliser les travaux de percement de l'isthme de Krâ. Nous croyons savoir de bonne source que le gouvernement siamois n'a encore accordé aucune concession et qu'il est assez peu disposé à confier le soin d'une pareille entreprise à une compagnie anglaise.

Les affaires de Cochinchine ne marchent pas si vite que le désireraient ceux qui, assis sur un bon fauteuil et drapés dans leur robe de chambre, lisent leurs journaux au coin du feu. Ceux-là commencent à s'impatienter de ne pas apprendre que la garde

---

[1] Voyez *la Presse* du 25 mai 1858.

impériale de Hué est tombée sous les coups de nos soldats, et que cette capitale est aujourd'hui complètement en notre pouvoir.

L'amiral Rigault de Genouilly ne fait pas de tels prodiges, et nous l'en félicitons. D'après les dernières nouvelles, cet habile chef de l'expédition hispano-française avait jugé sage de commencer par se bien fortifier à Tourane avant de s'engager à l'aventure dans l'intérieur du pays. Il avait en outre décidé l'attaque de Saï-gon, un des ports les plus importants de l'Annam et la principale ville de la Cochinchine méridionale. Nous avons le ferme espoir que M. Rigault de Genouilly persévérera dans ce projet intelligent, et que l'occupation de Saï-gon par nos troupes déterminera bientôt la prépondérance de la France par tout l'empire annamique.

A propos de Cochinchine, la *Correspondencia autografa* de Madrid nous rapporte sérieusement le fait suivant relatif au trésor si souvent vanté de l'empereur d'Annam. « Dans le palais de Hué est un vaste réservoir entouré de murailles élevées, et sur lequel il n'existe de vue que par une fenêtre de la chambre de l'empereur. Par cette fenêtre, on jette tous les ans dans le réservoir un tronc d'arbre de bois incorruptible rempli de lingots et de monnaies d'or et d'argent, obtenus par les exactions. Ce qui entre dans le réservoir n'en sort jamais, et c'est là que s'entassent des métaux précieux à jamais enlevés à la circulation. Les gardes chargés de veiller sur ces trésors sont les plus vigilants, les plus terribles, les plus incorruptibles de tous : des crocodiles qui ont ce réservoir pour domicile. » (!)

Si on en croit une dépêche d'un mandarin chinois de Tchen-kien-fou, l'escadre anglaise de lord Elgin, qui avait entrepris de remonter le cours du Yang-tseu-kiang, aurait été attaquée par les insurgés à environ vingt-cinq lieues de Nanking, et un engagement s'en serait suivi, à la suite duquel un armistice, signé entre les deux partis, aurait accordé aux Anglais la faculté de poursuivre leur promenade d'exploration. Ce seul traité d'armistice, si la nouvelle est exacte, constitue en quelque sorte une reconnaissance par l'Angleterre du parti insurrectionnel. Puisse la France com-

prendre, à son tour, que le seul parti vital en Chine est celui dit de Taï-ping, qui représente la nationalité chinoise dans l'empire conquis par les Tartares-Mandchous. Un jour ou l'autre — bientôt peut-être — la nouvelle dynastie des Ming, déjà maîtresse de Nanking, poursuivra de ses armes victorieuses la dynastie chancelante des Taï-tsing, et la chassera de Péking jusque dans les déserts de la Tartarie. Alors que deviendra le traité que nous avons arraché avec tant de peine aux mandarins de Tien-tsing, et qu'ils n'auront garde de violer à la première occasion? — Ne serait-ce pas déjà dans le but de se soustraire à nos réclamations qu'un décret impérial, inséré dans le *King-Pao* (Moniteur officiel de Péking), a ordonné la fonte de trois pièces de canon en bronze du poids de 2,000 kilogrammes l'une, pour la défense des forts du Peï-ho?

Nous n'avons pas de nouvelles du Japon; mais un journal d'ordinaire très-bien informé, le *Courrier du Dimanche*, publie une correspondance très-intéressante de Nafa, qui nous fait connaître la situation actuelle des îles Lou-tchou. La condition des Européens est sensiblement améliorée, et les quelques Français qui y résident ont pu se familiariser avec la langue loutchouane, grâce aux maîtres indigènes qui leur ont été accordés. Depuis la visite du plénipotentiaire français, le baron Gros, la cour de Chouï se montre plus tolérante et plus amicale envers nos compatriotes, qui jouissent désormais de toute la liberté d'action qu'ils pouvaient souhaiter. Il serait très à désirer qu'un comptoir français fût fondé à Nafa, et que l'attention du commerce se tournât du côté de l'archipel Lou-tchouan qui paraît destiné à un grand avenir dans les mers de la Chine et du Japon.

Faisons maintenant une petite tournée du côté de l'Océanie.

Le *Journal du Hâvre* du 27 janvier annonce qu'une expédition doit partir avant peu de Batavia pour Boni, le principal état des Célèbès. Elle comprendra environ 5,000 hommes et doit être rendue à destination avant que les trafiquants Bugis ne soient revenus avec des armes et de la poudre à canon. Le siége du gou-

vernement situé dans la baie de Boni est, dit-on, très-bien fortifié. — Quelle est la cause de cet envoi de forces ? Le sultan de Boni a-t-il provoqué la colère des Hollandais, ou bien ces derniers veulent-ils tenter de fonder un nouvel établissement européen ? Les journaux de Batavia ne donnent aucun éclaircissement à cet égard.

Voulez-vous que je vous parle des îles Fidji ? C'est un vilain pays : on y mange des hommes. — Cependant, je vous en prie, n'ayez pas peur. Il s'agit tout simplement cette fois d'un trait de cannibalisme des insulaires, qui du reste a été puni par la marine des États-Unis. « Pendant que la *Vandalia* était à Ovolao, dans les îles Fidji, le commandant Sinclair apprit par le consul de Levouka, que les habitants de Lomati, tribu de cannibales féroces, avaient surpris un petit vaisseau, et avaient assassiné, tué et mangé tout l'équipage. » Là-dessus une expédition composée de 60 hommes fut envoyée contre les insulaires, qui refusèrent de livrer aux Américains ceux qui avaient pris part au gala. — Par suite, grand embarras du côté des Yanki, qui ne s'étaient pas attendus que ces gaillards de Fidjiens iraient se réfugier dans une ville forte située au sommet d'une haute montagne, à 1,600 pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Toutefois, après plusieurs marches longues et fatigantes, de roc en roc et de précipice en précipice, les Américains atteignent la ville, la prennent d'assaut et brûlent 115 habitations. Mais à leur retour, ils furent de nouveau attaqués par 300 Fidjiens, et un second combat s'engagea, dans lequel les insulaires perdirent environ 50 hommes tués ou blessés, dont deux de leurs principaux chefs ; les Américains n'eurent à déplorer que six blessés.

Nous avons peu de nouvelles intéressantes du côté de l'Afrique. Le seul fait important à signaler est l'arrêté pris par S. A. I. le prince Napoléon interdisant tout recrutement d'émigrants à la côte d'Afrique et de Madagascar. On trouvera ce document dans le *Moniteur de la Colonisation* et dans la plupart des feuilles quotidiennes qui l'ont reproduit d'après ce journal.

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

JANVIER 1859.

Les nouvelles d'Amérique ont été apportées au commencement de ce mois par le steamer *Persia,* qui avait quitté New-York le 22 décembre dernier. Le Congrès s'était principalement occupé de la discussion du projet du chemin de fer au Pacifique. Un autre fait important était l'arrivée en Amérique, par le câble transatlantique de signaux assez distincts pour faire espérer que le télégraphe électrique sous-marin pourait être remis en état de servir.

L'*Atrata,* parti de Saint-Thomas le 19 décembre, apportait avec la malle l'avis qu'une forte escadre anglaise s'était assemblée à San-Juan de Nicaragua pour résister, au besoin par la force, aux flibustiers américains et pour s'opposer à leur débarquement dans l'Amérique centrale.

On annonce de la Nouvelle-Orléans, en date du 7 novembre 1858, l'ouverture de la route de transit établie au travers de l'isthme de Téhuantépec, depuis la petite ville de Suchil, principal entrepôt de la compagnie américaine, sur la rivière de Coatzocoalcas, que remonte un petit bateau à vapeur d'un facile tirant d'eau, jusqu'à Ventosa sur le Pacifique, en passant par Almaya. Les départs pour la Californie par l'isthme de Téhuantépec ont lieu, de la Nouvelle-Orléans, les 12 et 27 de chaque mois.

L'isthme de Téhuantépec est divisée en deux districts : celui de Téhuantépec, dont relèvent les deux sous-préfectures de Juchitan et de Santa-Maria-Fetapa, et celui de Minatitlan, avec la sous-préfecture d'Acayacam. La population est de 67,588 habitants.

Les productions principales de l'isthme sont : l'indigo, la canne

à sucre, le café, le cacao, le tabac, la gomme arabique ; et, dans le district de Minatitlan, le coton.

Les *Canadian News* nous fournissent des renseignements sur ce que l'Angleterre a fait durant les trois dernières années pour les chemins de fer du Canada. MM. Peto et Cᵉ ont fait construire et mettre en exploitation 1,200 kilomètres représentant une valeur de 225,000,000 francs. Cette entreprise a fourni du travail à un nombre moyen de 35,000 hommes.

Le *Star* de Los Angeles annonce la découverte récente en Californie de mines bien définies des minéraux suivants : sulfure d'argent et de cuivre, carbonate d'argent, minerai d'argent rouge, minerai d'argent rouge et d'azur blanc, sulfure bleu d'argent, cuivre et fer, carbonate de cuivre, plombagine, or et rubis. Ces minéraux sont en grande abondance, et les veines, suivant le *Star*, paraissent inépuisables.

Une dépêche datée de Londres, 19 janvier, a annoncé que cinq présidents de l'Amérique centrale doivent se réunir à Guatémala, dans le but de s'occuper de la formation d'une Confédération centrale américaine.

On signale une assez grande augmentation dans le prix des esclaves aux Etats-Unis. Un journal américain, le *Lafayetteville Observer*, donne les résultats d'une vente publique de 20 esclaves, faite au comptant, au mois de décembre dernier. Un enfant de quatre ans a été adjugé pour 415 dollars (2,241 fr.); des hommes de vingt-quatre à vingt-six ans ont obtenu 1,320 dollars (7,120 fr.) environ. Dans une autre vente publique faite dans l'état de Tennessée, on a payé pour 12 esclaves âgés de dix à vingt-cinq ans le prix moyen de 1,817 dollars (9,811 fr.). Le maximum, 2,016 dollars (10,886 fr.), a été obtenu pour une jeune fille âgée de seize ans.

Terminons en annonçant une curieuse invention due à un Américain et soumise en ce moment à l'examen de l'Amirauté anglaise. Il s'agit d'un *bateau sous-marin* qui, s'il réalise la moitié des avantages qu'annonce le brevet pris par son auteur, opérerait

un notable changement dans le mode actuel des guerres maritimes et paralyserait la puissance des plus rapides bâtiments à vapeur, comme celle des forteresses les mieux armées.

Ce bateau, destiné à agir sous l'eau, a la forme d'un marsouin et peut renfermer de 8 à 15 hommes, ainsi qu'une certaine quantité de matières explosives. L'inventeur assure qu'avec un modèle de 8 tonneaux il a pu expérimenter son système dans le lac de Michigan, où il a fait plonger son bateau, après quoi il est demeuré sous l'eau quatre heures, sans avoir besoin de tubes, de cloche, ou de tout autre appareil aboutissant à la surface de l'eau pour prendre de l'air ; il a de la sorte fait pénétrer son bateau au fond du lac et a parcouru plusieurs milles, à la vitesse de 3 milles à l'heure. Ce bateau peut, suivant son inventeur, plonger, disparaître de la surface de l'eau presque instantanément, et manœuvrer à la profondeur voulue.

Nous avons à annoncer la mise sous presse d'un nouveau livre de M. Brasseur de Bourbourg, intitulé : *Gramatica de la lengua Quiché ó Utlateca*. L'ouvrage formera un beau volume grand in-8° et sera accompagné d'un vocabulaire.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Secours contre l'incendie en Chine, au onzième siècle. — Dans chaque rue de la ville de Lo-yang [1], on voit des corps-de-garde, éloignés les uns des autres d'environ trois cents pas : c'est le poste ordinaire des inspecteurs de nuit, au nombre de cinq ou six. Ils parcourent l'espace qui leur est assigné, afin de donner l'éveil en cas

[1] Cette ville était, au onzième siècle, la capitale de l'empire chinois.

d'incendie. Dans la partie la plus haute de la ville s'élève une tour en briques, appelée *Wang-ho-leou*, c'est-à-dire tour pour découvrir les incendies. Sur cette tour on place un homme qui reste toute la nuit en observation ; au bas de la tour sont construites plusieurs salles spacieuses, qui servent de poste à une centaine de soldats. Un magasin, attenant à ces salles, renferme tous les objets propres à arrêter le feu, des seaux, des haches, des scies, des échelles, des crocs de fer, de grosses cordes, des grappins de fer, etc. Aussitôt qu'un incendie s'est déclaré dans un endroit, un cavalier court en toute hâte avertir le commandant du quartier ; celui-ci arrive à la tête d'un détachement, et ordonne aux soldats placés sous ses ordres de puiser de l'eau et d'arrêter le feu par tous les moyens qui sont à leur disposition, afin d'épargner toute espèce de peine et d'embarras aux paisibles habitants de la ville. — Traduit du chinois par Stanislas Julien, de l'Institut.

— Les présents de l'empereur du Japon au roi de Hollande ont été envoyés par le gouvernement néerlandais à l'Exposition internationale de la Haye.

— L'île Tasmania doit être reliée à Victoria, sur le continent australien, par un câble sous-marin de 240 milles anglais.

— Au nombre des souscripteurs pour le percement de l'isthme de Suez, on doit mentionner Abd-el-Kader, qui vient d'envoyer une somme de 5,000 fr. place Vendôme, au siége de la compagnie, en manifestant son regret de ne pouvoir faire plus en faveur d'une œuvre qui intéresse l'humanité tout entière.

L. LÉON DE ROSNY.

Meulan. — Imprimerie orientale de Nicolas.

LA RÉGENCE DE TUNIS.

[Notice sur la régence de Tunis, par J. HENRY DUNANT. *Genève*, in-8o].

Chaque jour voit s'étendre le cercle de nos relations avec le Levant et se consolider l'influence de la civilisation européenne au sein des sociétés musulmanes. L'organisation de nos troupes, notre système administratif deviennent chaque jour de plus en plus l'objet des études des princes de l'Orient et le modèle qu'ils se proposent d'imiter dans leurs réformes. Enfin la colonisation de l'Algérie par la France, en soumettant mahométans et chrétiens à un contact prolongé et réciproque, aura pour but nécessaire de faire tomber toutes les barrières qui séparent encore le sectateur de l'islam de celui de Jésus-Christ. Tout ce qui touche à l'Orient a donc aujourd'hui plus que jamais droit à notre intérêt, et nous espérons faire une œuvre à la fois utile et agréable au lecteur en lui présentant ici un résumé aussi complet que possible des notions recueillies jusqu'à ce moment sur l'état musulman le plus voisin de nos possessions africaines[1].

CLIMAT ET MÉTÉOROLOGIE.— Située entre les 33 et 37o

[1] Un certain nombre des renseignements curieux renfermés dans cette notice nous ont été communiqués par un savant arabe, M. Soliman el-Haraïri, notaire et interprète du consulat général de France à Tunis.

lat. N. et les 5 et 8° long. E., la régence de Tunis possède une superficie de plus de 150,000 kilom. carrés. Ses limites sont, au nord la Méditerranée, à l'est les golfes de Bizerte, de Cabès et la province de Tripoli; au sud le désert, à l'ouest l'Algérie. Le climat, bien que sec et très-chaud, passe pour salubre. A Tunis même, le thermomètre ne descend guère en hiver au-dessous de + 10° C. Presque jamais il n'y gèle, et la chute de la neige est un phénomène que l'on ne remarque pas une fois en dix ans. Les chaleurs s'élèvent au cœur de l'été jusqu'à 30 et même 40° C. dans certaines régions. Le baromètre varie peu et monte rarement au-dessus de 4°. De mai à septembre, c'est-à-dire pendant toute la saison sèche, les vents d'est règnent exclusivement. Le reste de l'année, les vents d'ouest amènent des pluies prolongées et fréquentes. C'est généralement au moment des équinoxes qu'éclatent les bourrasques de ce vent connu des Latins sous le nom d'*Africus*. De tous les vents qui soufflent au Maghreb, le plus redoutable, à cause de la chaleur accablante qu'il amène avec lui, est à coup sûr le *Simoun* ou vent du désert. Plus que tous les autres, il favorise le dégagement de l'hydrogène carboné et hâte la décomposition des substances animales corrompues. Aussi ses approches sont-elles dans toutes les villes du littoral annoncées par une puanteur insupportable.

Chaque averse dure rarement plus de deux à trois jours de suite, et parfois, dans la saison chaude, des mois entiers s'écoulent sans qu'il tombe une goutte d'eau. La sécheresse dans l'hiver, heureusement fort rare, annonce presque infailliblement la disette pour l'été suivant. Dans le *Bil oul-Djérid*, au sud de la régence, la pluie est à peu près inconnue.

Hydrographie. — On rencontre sur les bords de la Méditerranée plusieurs lacs salés en communication directe avec la mer, tels que le *Bayrah* auprès de Tunis et la lagune de Djerribe. La plus vaste des nappes d'eau que possède la régence, c'est le lac salé de *Sebkat el-Aoudyeh*, à l'entrée du Sahara tunisien, et dont la longueur du nord au sud n'est pas estimée à moins de 35 lieues. Les états du bey sont très-riches en eaux chaudes et minérales. Citons, par exemple, la source ferrugineuse de *Hamman el-Leyf* à trois lieues sud de la capitale, celle de *Gourbos* non loin des ruines de Carthage, les thermes de *Trouzzah*, etc., etc. La population du littoral est obligée, vu la rareté de l'eau potable dans cette région, de se contenter du liquide saumâtre et souvent nauséabond que lui fournissent les citernes. Ce n'est que dans la montagne que l'on rencontre des sources d'eau vive.

Les fleuves et rivières de la régence, sans excepter le *Medjerdeh*, le plus considérable de tous, ont un caractère éminemment torrentiel. Presqu'à sec à certains moments de l'année, ils s'enflent rapidement lors des premières pluies.

Géologie et minéralogie. — Le sol, généralement calcaire ou marno-argileux, se trouve le long des côtes recouvert d'une épaisse couche de terre végétale à laquelle il doit sa merveilleuse fertilité. Ce qui caractérise l'intérieur du pays, c'est une suite de collines élevées qui lui donnent quelque chose de la physionomie des *Highlands* d'Ecosse. Dans le *Biloul-Djérid*, l'œil n'aperçoit que des plaines de sable mouvant entrecoupées d'oasis et semées çà et là d'affleure-

ments de sel gemme, de chaussées basaltiques, de troncs d'arbres pétrifiés.

Les richesses minérales de la Tunisie sont incalculables. On y rencontre des mines de plomb, de soufre, de tripoli, d'antimoine dont les femmes d'Orient se servent pour teindre leurs sourcils; les sables du goulet contiennent quelques paillettes d'or. L'existence de filons argentifères a été constatée sur plusieurs points. Il ne faut pas oublier enfin les mines de fer du *Kef* exploitées par des Kabyles.

Flore. — Le voyageur qui arrive dans la régence pendant la saison humide est agréablement surpris de l'aspect verdoyant des campagnes. La flore du littoral diffère peu de celle de Sicile ou du midi de l'Espagne. Le Sahara tunisien est caractérisé par la présence d'un grand nombre de plantes grasses et munies d'aiguillons. On y trouve le lentisque épineux et cette bruyère connue sous le nom d'*alfa*, dont se nourrit le chameau. Les forêts sont composées d'yeuses, d'ormes, de pins parasols et d'une espèce de chênes plus petits que ceux d'Europe. On y trouve également de forts beaux thuyas, des myrtes, des cyprès, etc., etc. Toutes les cultures de pays chaud, le tabac, la garance, le figuier de Barbarie, le henné, le coton et même la canne à sucre réussissent à Tunis. Au nombre des arbres fruitiers les plus répandus, nous devons citer l'oranger, le figuier, le limonier, l'abricotier qui donne des produits de qualité supérieure. Les oliviers du nord de la régence, dont les premiers plants furent, dit-on, apportés par Annibal, fournissent une huile qui serait excellente si les habitants savaient

la préparer. Les raisins surtout sont magnifiques. L'on n'a malheureusement pas songé encore à en faire de vin. De nombreux champs de blé, de *dourrah* ou millet blanc se voient aux environs des villes. Enfin les bords des rivières sont couverts de plantations de riz et de pastèques. Dans les régions du sud, la culture principale est celle du dattier. Cet arbre exige peu de soins, vit près de deux siècles et se propage surtout par bouture. Les Arabes d'Afrique possèdent, ainsi que leurs frères d'Asie, l'art de féconder les grappes de fleurs femelles en agitant au-dessus une grappe de fleurs d'un dattier mâle. La datte constitue le fond de l'alimentation de tous les bédouins. Plusieurs tribus la réduisent en une espèce de pâte qui pour elles remplace le pain. Les jeunes pousses du dattier s'accommodent en salade. La moëlle de cet arbre passe pour un mets délicat. Enfin des incisions que l'on pratique chaque printemps à la base de sa couronne de feuilles sort un liquide qui acquiert en fermentant la saveur du cidre.

Faune. — La faune de Tunis est la même que celle de toute la région barbaresque. Parmi les animaux sauvages les plus remarquables, nous mentionnerons le magot, le chakal, la hyène rayée, la mangouste, le lion, la panthère, la gerboise, le porc-épic, etc. On y rencontre à foison toutes sortes de gibier, tel que lapin, lièvre, gazelle, canard sauvage, caille, ortolan, pélican, poule de Numidie, etc., etc. L'autruche se montre de temps à autre sur les confins du désert. Les montagnes de l'intérieur sont habitées par diverses espèces d'aigles. Enfin la cigogne et le flamant au

brillant plumage viennent se fixer auprès de l'habitation des hommes.

L'élève du chameau reçoit une grande extension chez les tribus méridionales. Introduit en Afrique à la suite de la conquête musulmane, cet animal s'est fort bien acclimaté dans sa nouvelle patrie. Un chameau de force moyenne fait facilement 25 lieues par jour avec une charge de 400 kilog. Les *méharis* ou dromadaires de course, qui ne se trouvent que sur la lisière du Sahara, possèdent, nous assure-t-on, une vitesse supérieure. Les chevaux tunisiens sont de la même race que ceux d'Algérie. L'âne s'y distingue, ainsi que dans tout l'Orient, par sa force et sa beauté. Bien que de petite taille, les vaches sont bonnes laitières.

Les animaux venimeux les plus communs sont le scorpion et le serpent. Dans les anfractuosités des rochers, dans les cavités des vieux arbres se rencontrent de nombreux essaims d'abeilles sauvages dont le miel est exquis. La sauterelle si redoutée de l'agriculteur sert d'aliment aux tribus les plus pauvres.

Les sources chaudes d'*Al-Tarmid*, dont la température s'élève à 40° C., nourrissent un petit poisson cartilagineux, dépourvu d'yeux et qui meurt sitôt qu'on le plonge dans l'eau froide.

Le nombre des espèces de poissons qui fréquentent la mer de Tunis passe pour très-considérable. Le thon surtout s'y trouve en abondance. Beaucoup d'habitants du littoral se livrent à la pêche de l'éponge, du corail et même du poulpe dont on expédie chaque année de grandes quantités en Grèce.

POPULATION, RACES D'HOMMES, MALADIES. — La population de la régence doit à ses fréquentes relations avec l'Europe cet esprit de trafic, cette tolérance à l'égard des chrétiens qui forment le côté le plus saillant de son caractère. Inférieure, d'après quelques auteurs, à un million, elle s'élève, suivant d'autres, à plus de quatre fois ce nombre. Elle est d'ailleurs composée d'éléments fort divers. Les villes sont habitées par des Maures, des noirs et des gens de couleur. On y compte plus de dix mille Européens commerçants, répartis sur tout le littoral, et environ quarante mille juifs. Les Arabes nomades qui habitent la plaine constituent avec les Kabyles montagnards, la grande masse de la nation tunisienne.

Là comme partout les principales occupations des juifs sont le commerce, le prêt à intérêt et souvent l'usure. Ils ont le monopole de la ferme des impôts et le privilége exclusif de la vente de l'eau-de-vie, de la cire et des pelleteries. Nul Européen n'a droit de se livrer au commerce sans les employer comme courtiers. On les dit intéressés, superstitieux et dénués de tout courage guerrier. Les fréquentes avanies qu'ils subissent de la part des musulmans les rendent très-attentifs à dissimuler leurs richesses. Ils ne montrent pas au reste moins de charité et de bienveillance envers leurs correligionnaires que de dureté à l'égard des sectateurs d'un culte différent, et leur conduite, vis-à-vis de ces derniers, s'explique facilement par les preuves de mépris qu'ils en reçoivent. Obligés jusqu'au règne d'Akhmet de n'employer dans leur habillement que des étoffes de couleur grise ou bleue, ils remplaçaient par une espèce de bonnet évasé le turban réservé aux seuls mahométans, et

ne pouvaient monter ni chevaux ni mulets. L'alphabet arabe leur étant interdit, ils devaient se servir pour leur correspondance de lettres particulières ; seuls ils étaient astreints au *karadj* ou impôt personnel, qui institué dans le but de garantir leur sécurité individuelle, ne les affranchissait cependant pas de bien des insultes et des vexations.

Les nègres et gens de couleur, très-nombreux dans la régence, sont généralement des captifs du Darfour, du Fezzan, du Bournou enlevés par les caravanes et vendus comme esclaves. Ils périssent en grand nombre chaque année pendant la traversée du désert par suite de la barbarie avec laquelle les traitent leurs ravisseurs, toutefois dans une proportion bien moindre qu'à bord des vaisseaux négriers. Ce n'est qu'à leur arrivée à Tunis qu'ils commencent à jouir d'un sort plus doux. La plupart de ces malheureux ont le visage, les bras, le corps ornés d'incisions et de dessins bizarres au moyen desquels chaque peuplade se distingue des peuplades voisines. Quelques nègres appartenant à une tribu d'antropophages seraient même, selon la croyance populaire, naturellement pourvus d'une petite queue que les marchands ont bien soin de couper avant la vente. Le docteur Frank mentionne ce fait, que nous avons cru devoir rapporter à cause de sa singularité, et sans prétendre d'aucune façon en garantir l'exactitude.

Avant la clôture du marché à esclaves, prescrite par Akhmet, les nègres étaient publiquement mis en vente. Pour s'assurer des qualités physiques et morales des jeunes filles noires qu'elles désiraient acheter, les femmes mauresques avaient recours à un moyen tout à fait caractéristique. Il consistait à déguster, en la mettant sur la langue, une goutte

de sueur de la négresse que l'on examinait. Les dames même de la plus haute classe avaient journellement et sans la moindre répugnance recours à ce procédé, qui d'ailleurs passait pour infaillible.

La vente se faisait aux enchères. En cas de vice rédhibitoire, l'acheteur avait trois jours pour demander la résiliation. Le droit d'acheter et de posséder des nègres était réservé aux seuls musulmans.

Les esclaves étaient, comme dans tous les pays de l'Orient, beaucoup plus humainement traités qu'ils ne le sont aujourd'hui encore aux États-Unis. Celui que son maître ne pouvait entretenir convenablement devait être vendu. Blessé ou grièvement frappé, il avait droit de réclamer son affranchissement immédiat. Les mariages entre esclaves étaient sacrés. Le fils d'une négresse et d'un homme libre naissait libre. Des tuteurs choisis autant que possible parmi leurs plus proches parents surveillaient les garçons esclaves jusqu'à la majorité, les filles jusqu'à l'époque de leur mariage. Enfin les nègres avaient un défenseur naturel dans la personne du chef des eunuques noirs sous la juridiction duquel ils se trouvaient directement placés.

Les affranchissements, regardés par le Koran comme la plus méritoire des œuvres de charité, étaient fréquents. La plupart des gens riches, lorsqu'ils étaient sur le point de mourir, donnaient la liberté au moins à quelques-uns de leurs serviteurs. On ne formait guère de projets importants sans faire le vœu préalable d'affranchir, en cas de réussite, un nombre donné d'esclaves. Au reste, depuis les réformes d'Akhmet, l'esclavage, ainsi que nous le verrons par la suite, peut être considéré comme véritablement aboli à Tunis.

Une fois libérés les nègres n'ont pas à craindre, comme leurs confrères des Antilles, que la couleur de leur peau reste pour eux un sujet d'opprobre et de vexations. Ils jouissent des mêmes priviléges que les autres musulmans et épousent même assez souvent des femmes blanches.

Les Maures proviennent d'un mélange de toutes les races qui tour à tour ont occupé la régence. Ils sont fatalistes, indolents, amoureux du luxe, de la poésie et de la musique, et fort affables à l'égard des étrangers. Chez eux l'homme du peuple le plus misérable montre une politesse, une exquise dignité de manières que l'on ne retrouve guère dans les classes pauvres d'Europe. On leur reproche d'être superstitieux et fort intéressés.

Le Maure se distingue facilement de l'Arabe par la blancheur de son teint, sa tendance à l'obésité et son humeur paisible. Les femmes mauresques passent pour être, avec les Égyptiennes, les plus belles de toute l'Afrique. On donne le nom de *koulouglis* aux fils d'un Turc et d'une Mauresque. Les Mogrebins ou Maures venus d'Espagne forment une espèce d'aristocratie qui ne se mêle jamais au reste de la population. La plupart de ces Mogrebins conservent encore les clefs de leurs maisons de Séville et de Grenade, où ils espèrent, grâce à la protection divine, rentrer un jour.

A Tunis, la population mauresque est divisée en plusieurs corporations ayant chacune à leur tête un syndic. La haute classe se compose des corporations des ministres du culte, des notaires et des bonnetiers. Presque tous les Maures, quelle que soit d'ailleurs la noblesse de leur sang, se livrent au négoce ou à l'industrie. Ils ont le monopole de plusieurs professions, celles, par exemple, d'orfèvres, de chapeliers,

de brodeurs, etc., etc. On ne voit presque jamais de mariages entre des individus de race mauresque et arabe.

Il serait difficile de trouver deux hommes plus dissemblables que l'Arabe et le Kabyle. L'Arabe a le teint basané, l'œil cave, le visage ovale, les cheveux toujours noirs, le cou long, la taille élancée. Il est indolent, rêveur, montre un goût très-vif pour la poésie. Ses défauts sont la cupidité, le manque de franchise et la légèreté de caractère. Il est nomade, vit sous la tente, n'a d'autre richesse que ses troupeaux, obéit à des chefs héréditaires et épouse plusieurs femmes qu'il soustrait soigneusement à l'œil de l'étranger. Enfin, chez toutes les tribus arabes, les meurtres se rachètent à prix d'argent.

Le Kabyle, descendant des anciens aborigènes du nord de l'Afrique, au contraire, a le front carré, le cou assez court, le teint clair. Chez lui les yeux bleus et les cheveux roux ne sont pas rares. Son corps trapu offre l'image de la force. Confiné dans les districts montagneux, il est sédentaire, vit dans des maisons de pierre ; ses principales occupations sont le jardinage et la culture des oliviers. Il est laborieux, véridique, d'une habileté prodigieuse dans tous les arts mécaniques. Sa vengeance est implacable et ne cède pas comme celle de l'Arabe à l'attrait d'une rançon. Essentiellement monogame, il laisse jouir sa compagne d'une liberté égale à celle des Européennes, et n'a rien du fanatisme de l'Arabe en matière religieuse. L'organisation rigoureusement démocratique de la société kabyle, l'indépendance municipale où se trouve chaque village vis-à-vis des villages voisins, ont fait donner à ces montagnards le surnom de *Suisses de l'Afrique*. Enfin ce vice contre nature si fréquent parmi

les Arabes et les Turcs est chez les habitants de l'Atlas puni de mort.

Une des institutions les plus curieuses de ce peuple est celle de l'*anaya*. Ce mot désigne un gage donné par un homme à un autre homme, par un village à un autre village. Le donateur doit assister en toute circonstance le donataire et le venger s'il vient à souffrir quelque dommage. La cessation de l'alliance est annoncée par la restitution de l'*anaya*.

Les enfants européens doivent à la salubrité du climat de Tunis d'échapper à ces fièvres malignes qui les déciment sur tout le reste du littoral africain. Rien n'est au contraire plus rare que d'y voir des enfants nègres parvenir à l'âge d'hommes. Moins commune à Tunis qu'en Égypte, la peste n'arrive qu'avec les étrangers et par les étrangers. On la guérit au moyen de frictions oléagineuses. L'affreuse maladie connue sous le nom d'éléphantiasis, regardée jusqu'à ce jour comme incurable, y est très-commune ; les ophtalmies sont également fréquentes et se déclarent presque toujours pendant l'automne. C'est un fait depuis longtemps constaté qu'il est infiniment plus facile à un Européen qu'à un nègre de se faire au climat de la régence. Les noirs y sont fort souvent atteints de la petite-vérole, de rhumatismes aigus et d'une espèce de gale qui n'est pas contagieuse.

Culte, instruction publique, langues. — Les Tunisiens suivent le rite orthodoxe des Malékites, et se montrent très-zélés dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, tels que prières, aumônes, jeûnes du Rhamadan. Ils ne commencent ni une affaire, ni une partie de plaisir sans se mettre sous la protection divine. Leurs saluts, leurs marques

de politesse sont toujours empreints d'un caractère religieux, et ils placent en tête de tous leurs livres et de leurs chroniques l'invocation suivante : بسم الله الرحمن الرحيم *Bismillah errahmani errahimi* (Au nom de Dieu puissant et miséricordieux).

L'iman est le chef religieux de la mosquée; sa dignité correspond à celle de curé ou plutôt d'évêque dans l'église catholique. Les oulémas sont les docteurs en théologie. Le marabout correspond au moine; néanmoins il conserve le droit de se marier. On entend par mouezzin, le sacristain de la mosquée; c'est lui qui cinq fois par jour appelle le peuple à la prière. Le *thaleb* ou maître d'école jouit dans les pays musulmans de la même considération que le professeur et l'homme de lettres en Europe. Les écoles ne sont guère que des fondations pieuses toujours jointes à une mosquée. La zaouïa est un établissement à la fois scientifique et religieux. Outre l'interprétation du Koran, on y enseigne les mathématiques, le droit, l'astronomie, etc., etc. En laissant de côté tous ceux qui, comme saint Cyprien et saint Augustin, ont vécu avant l'établissement de l'islamisme, nous citerons au nombre des plus grands littérateurs qu'ait produits la régence : le poëte *Khalifa ben el-Cayed* qui vivait vers 1750; les chroniqueurs *El-baji*, *Tijani*, le savant *Mohamed ben Hussein*, vers 1760.

Le langage courant en Tunisie est une forme corrompue de l'arabe vulgaire. Moins riche sous le rapport de la grammaire que l'arabe littéral, ce dernier idiome s'est augmenté d'un grand nombre de mots turcs, persans, italiens, etc., etc. L'antique idiome berbère, dans lequel nous devons peut-

être chercher le prototype des langues sémitiques avant qu'elles n'aient subi l'influence de la langue grecque, se parle encore chez les Kabyles ; toutefois cet idiome est fort altéré par suite des nombreux emprunts qu'il a faits à la langue arabe. Les juifs se servent entre eux d'un mauvais jargon qui est à l'hébreu ce qu'est le bas-normand au français de l'Académie. Enfin le patois italien, connu sous le nom de langue franque, est exclusivement employé dans les transactions avec les Européens.

Mariages. — La réclusion dans laquelle vivent les femmes tunisiennes ne permet pas aux hommes de considérer les traits de leur fiancée avant le mariage. Néanmoins on les voit assez souvent en tomber amoureux fous sur une simple description ; se rendant alors sous les fenêtres de leur maîtresse, de telle sorte qu'elle puisse voir sans être vue, ils se soumettent sous ses yeux aux épreuves les plus bizarres ou les plus pénibles, s'appliquant un fer rouge sur le bras, se déchirant, se blessant parfois grièvement, afin de lui exprimer toute la violence de leur amour.

La polygamie est fréquente à Tunis, surtout chez les tribus de bédouins. Les Maures jouissant d'une certaine aisance ne manquent pas, pour assurer la tranquillité du ménage, d'assigner un logement séparé à chacune de leurs femmes. Ceux auxquels la modicité de leur fortune interdit cette ressource, n'ont d'autre moyen d'avoir la paix, que de distribuer de temps en temps quelques volées de coups de bâton à leurs compagnes. Ajoutons cependant qu'un grand nombre de Maures, même parmi les plus riches, n'épousent qu'une seule femme avec laquelle ils vivent

d'une manière qui passerait pour exemplaire, même en Europe.

Toutes les personnes du sexe féminin, à l'exception des négresses esclaves, se couvrent le visage d'un voile lorsqu'elles sortent. On reconnaît facilement les femmes de mauvaise vie au soin qu'elles prennent d'écarter de temps en temps le voile dont elles sont enveloppées.

Bien que les Tunisiennes soient naturellement très-portées à l'amour, cependant la surveillance dont elles sont l'objet de la part de leurs maris rend les cas d'infidélité fort rares. Les parties de bain, les visites aux tombeaux vénérés de quelques saints de l'islam, telles sont les seules occasions dont elles puissent profiter pour nouer des intrigues galantes. Il arrive parfois qu'une veuve accouche vingt mois et même plus après la mort de son mari. Cela tient uniquement, dit-elle alors, à ce que son fruit a passé tout ce temps à dormir dans le sein maternel. Personne ne songe à révoquer en doute une assertion aussi plausible, et l'on a vu des enfants ne s'éveiller qu'au bout de sept ou huit ans, sans que cette léthargie obstinée de leur part ait porté la moindre atteinte à l'honneur de la mère.

De tous les mérites que peut posséder une femme, le premier, aux yeux des habitants de la régence, c'est l'embonpoint. Pour cette qualité, il n'y a jamais à craindre qu'elle soit poussée trop loin. Aussi les Mauresques ont-elles recours, afin de se la procurer, à différents procédés tous fort ingénieux, comme de boire du bouillon de scarabée, de manger des lézards vivants, etc., etc.

Les fiançailles se célèbrent souvent bien des années avant le mariage, et il n'est pas rare de voir des enfants au maillot

qui ont déjà engagé leur foi. Quant au mariage lui-même, il est généralement précédé d'un contrat. Ce n'est qu'après cette formalité que la nouvelle épouse peut se découvrir le visage devant son mari. Si ce dernier ne trouve pas la femme à son goût, il a droit de la répudier à l'instant, mais en perdant tous les avantages que lui assurait le contrat. En outre, celui des deux conjoints qui divorce sans alléguer un motif grave doit renoncer à ses apports.

Les mariages des juifs de la régence sont accompagnés d'un grand nombre de cérémonies dont nous ne relaterons que les plus curieuses. Quarante jours avant la célébration on commence à engraisser la mariée; les juifs ne sont en effet pas moins curieux que les mahométans de l'obésité de leurs femmes. La jeune fille est soigneusement enfermée dans une chambre sombre et humide, dont elle ne peut plus sortir. On lui donne à boire beaucoup de lait et de liquides nourrissants; on lui fait avaler force boulettes de semoule ou de graines oléagineuses. Surtout on tâche de la faire dormir le plus longtemps possible. Néanmoins à minuit elle doit se relever pour faire une dernière collation. La femme qui au bout de ce temps resterait maigre passerait pour être d'une bien mauvaise santé et probablement aussi d'un méchant caractère. Ajoutons toutefois que ce malheur est peu à craindre, et toutes les fois que la future ne meurt pas du régime qu'on lui fait suivre, non-seulement elle acquiert le plus respectable embonpoint, mais encore elle s'assure la chance à peu près certaine de le conserver tout le reste de sa vie. C'est seulement après que le mari a passé un anneau d'or au doigt de sa femme que le mariage est considéré comme valide. Il arrive parfois que la jeune fille ayant

été fiancée contre son gré, un prétendant s'élance du sein de la foule et vient lui passer l'anneau au doigt avant que le mari ait pu le prévenir : dès lors les deux amants sont irrévocablement unis, et le fiancé se retire sans oser dire un mot. La polygamie est au reste presqu'aussi fréquente chez les juifs que chez les musulmans.

Funérailles. — La vénération pour les morts est une des qualités dominantes des Tunisiens, comme de tous les peuples de l'Orient. Les cimetières sont généralement placés hors des villes. L'on a soin de tourner la tête du défunt du côté de la Mecque. Les tombes mauresques sont recouvertes d'une dalle de pierre ou de marbre au milieu de laquelle est ménagé un enfoncement destiné à recueillir l'eau de pluie. C'est là que les oiseaux du ciel pressés par la soif viennent se désaltérer. Les mères, épouses, filles des défunts se rendent à certains jours de la semaine, et accompagnées de leurs amies, aux tombeaux de ceux qu'elles ont perdus. Elles se lamentent, s'arrachent les cheveux, se déchirent le visage; sitôt qu'elles ont fini, elles reviennent trouver les amies qui les attendaient paisiblement à l'entrée du cimetière en prenant une collation.

Mœurs et coutumes. — Un des traits les plus caractéristiques de la population arabe est son profond respect pour les lois de l'hospitalité. Celui qui refuserait par avarice d'accueillir un voyageur sous sa tente serait presqu'aussi méprisé que le serait un voleur parmi nous. Sans pousser cette qualité aussi loin que les Arabes, les Maures des villes de l'intérieur montrent néanmoins beaucoup d'empresse-

ment à accueillir les étrangers. L'Européen qui se présente dans un café trouvera les habitués disposés à se disputer à coups de poings, s'il le faut, l'honneur de le recevoir. Il va sans dire qu'à Tunis et dans toutes les cités du littoral, le contact avec les Francs a depuis longtemps fait tomber ces pratiques hospitalières en désuétude.

Les divertissements des Tunisiens sont peu variés et se réduisent à aller au café, à contempler les poses licencieuses et souvent cyniques des danseuses publiques ou à fumer de l'opium. Les fumeurs d'opium forment une espèce de confrérie assez mal vue du reste de la population et qui se console en chassant le porc-épic, des témoignages de mépris auxquels elle est parfois en butte. Au nombre des amusements les plus en vogue, il ne faut pas oublier les tours des joueurs de gobelets et ceux surtout des dompteurs de serpents. Ces descendants des anciens *psylles* manient, sans en jamais recevoir de morsures, les reptiles les plus venimeux. Parfois même ils les déchirent à belles dents et les dévorent tout vivants en présence des spectateurs ébahis.

On compte à Tunis un certain nombre de maisons de débauche, peuplées presque exclusivement de femmes mauresques, mais dont l'accès n'est permis qu'aux musulmans. L'étranger qui voudrait sur ce point usurper les priviléges réservés aux vrais croyants, s'exposerait à être puni comme adultère.

Hygiène. — Le bain est à la fois pour les Tunisiens une véritable partie de plaisir et une recette hygiénique d'une utilité incontestable. On fait beaucoup d'usage dans la ville de Tunis de bains de vapeur d'eau marine. Quant à cette

sorte de bains connue sous le nom de bains turcs ou bains maures, leur vogue n'est pas moins grande dans la régence que dans les autres pays de l'Orient. Il est bon de remarquer que les établissements de bains sont exclusivement tenus par des Mzabites. Ces habitants de l'oasis de *Ouad-Mzab* en Algérie, jouissent d'une grande réputation de probité, de douceur et d'activité.

On rencontre à Tunis une multitude de médecins européens, juifs et maures. Il va sans dire que les premiers seuls sont un peu instruits. Tout le savoir des derniers se borne à poser une ventouse scarifiée ou à pratiquer une saignée. Les docteurs juifs ne sont pour la plupart que d'anciens garçons pharmaciens, lesquels, après quelques années passées au service d'un médecin européen, ont fini par se constituer une petite clientèle qu'ils se transmettent ensuite de père en fils comme un véritable patrimoine. La plupart des docteurs maures joignent à leur profession de médecin, celle de barbier, de dentiste, et même au besoin celle de pédicure. Enfin tout ce qui concerne les accouchements est confié à la *kibla* ou sage-femme.

Nourriture. — Le mets national des Tunisiens, comme de tous les habitants du Maghreb, c'est le couscoussou. Il se compose de boulettes de semoule entremêlées de quartiers de bœuf, de mouton ou de volailles. Stricts observateurs du *Koran*, les habitants de la régence ne voudraient pour rien au monde faire usage d'aliments défendus par la loi, tels que la viande de porc ou de lièvre, etc., etc. Les habitants de l'île de Djerbi paraissent cependant avoir hérité du goût des anciens Carthaginois pour la chair de chien,

dont ils font chaque année une effrayante consommation. Enfin les épices jouent un grand rôle dans la cuisine de ce pays, et les fruits ne sont réputés mangeables qu'à une double condition, la première, d'être encore parfaitement verts, la seconde, d'être assaisonnés de quelques condiments de haut goût, tels que piment, poivre ou clou de girofle, etc.

H. DE CHARENCEY.

(La suite à un prochain numéro.)

LE PERCEMENT DE L'ISTHME DE SUEZ

RÉUSSIRA-T-IL?

La science moderne, bien différente de sa devancière, a depuis longtemps abandonné le champ des utopies spéculatives pour nous habituer à des solutions pratiques dont le positivisme et l'infaillibilité ont presque perdu le droit de nous étonner, tant ses verdicts sont fréquents et presque toujours empreints d'un double caractère d'exactitude et de prévoyance universelle. Or de consciencieuses études ont été faites, et elles ont eu pour résultat de constater sous leurs dehors les plus avantageux, les questions qui avaient été posées, et c'est en partant de ces études, que cette question du percement des isthmes a été reconnue possible, praticable et ne différant pas essentiellement de tant d'autres travaux dont l'industrie moderne a donné l'exemple.

Nous devons ici nous recueillir, car rien n'est plus digne de nos réflexions : ce travail est *facile*, tout au moins est-il

très-possible, c'est un point trop bien établi pour souffrir la moindre contestation. Pourquoi donc n'est-il pas accompli? Pourquoi n'est-il pas en voie d'accomplissement? Pourquoi, et nous souffrons presque de faire cette question, pourquoi, malgré tant d'assertions contraires et tant de fois répétées, l'œuvre n'est-elle donc pas même entamée?

Ces questions nous conduisent tout droit en face et aux pieds de ce terrible bastion devant lequel viennent si souvent échouer les efforts humains. Ce bastion, c'est la force et l'immensité des choses naturelles qui se dressent devant nous en souriant de notre faiblesse, et qui pourtant sont quelquefois vaincues par notre génie. L'immensité de la tâche n'est pas toujours un présage d'insuccès, et nous en pouvons citer un exemple à nos portes. Qu'on demande à la Hollande, par exemple, comment elle s'y est prise, ce qu'il lui en a coûté de temps, de patience, de combinaisons préparatoires, de dépenses et de travaux, pour avoir enfin raison de cette méprisable petite mare qui, négligée d'abord, devint la mer de Haarlem, et croissant toujours, menaçait de tout engloutir. Et pourtant ici il ne s'agissait que de combiner et établir des machines, machines immenses il est vrai, mais qui, fonctionnant avec la patience et la puissance des machines, ne réclamaient que la mise en marche et l'entretien, sans fatiguer ou rebuter l'industrie humaine. Si juste et exacte que soit une comparaison, une comparaison n'a jamais été un argument d'une valeur bien solide. Arrivons maintenant à la question de l'isthme de Suez.

L'espèce humaine, à défaut d'archives précises, a sa mémoire et ses souvenirs qu'elle nomme *tradition*. Ces traditions rappellent une communication naturelle qui aurait dû

exister entre la mer des Indes et la Méditerranée. La mer Rouge actuelle n'eût été qu'un détroit, un canal analogue à la Manche. L'histoire naturelle et la géologie se montrent disposées à ne pas nier cette ancienne communication, qu'elles ne se croient pas néanmoins autorisées à admettre comme démontrées[1].

En admettant la réalité de cette communication, si ancienne qu'on la veuille supposer, le fait seul de son ensablement subséquent serait un fâcheux présage pour la réussite et la conservation de l'entreprise actuelle. Ce fait aurait une gravité d'autant plus sérieuse, que tout tend à nous faire voir cet ensablement comme le résultat d'un *alluvium*, et non point comme la création soudaine de quelque secousse ou soulèvement volcanique. Si donc on suppose un dépôt d'alluvions progressif, augmentant la largeur de l'isthme aux dépens de la nappe liquide, et cela sur les rives de la mer Rouge, et *plus encore* sur celles de la Méditerranée, il est naturel de croire qu'un canal, dans lequel les deux eaux au-

---

[1] L'étude des couches de terrain qui composent la surface de l'isthme semble confirmer, en effet, la réunion à une époque très-ancienne, de la mer Rouge avec la Méditerranée et sa séparation absolue d'avec la mer des Indes. Toutefois la double révolution à laquelle cette partie du globe doit sa configuration actuelle, remonte sans aucun doute beaucoup plus haut que l'apparition de l'homme sur la terre, et plus haut même que les faunes et les flores aujourd'hui vivantes. C'est ce que prouve la différence à peu près complète des espèces animales et végétales qui habitent le bassin de la Méditerranée et de celles qui peuplent la mer Rouge, la similitude si frappante, au contraire, que ces mêmes espèces nous offrent depuis Suez jusqu'aux rives de la mer de Chine. — H. DE CHARENCEY.

raient un libre accès, ne tarderait pas à voir sa profondeur compromise par une couche sédimentaire très-active qui ne saurait manquer, dans un point quelconque de ce parcours rétréci et obéissant à deux impulsions contraires, de devenir une véritable barre[1] qui croîtrait promptement et toujours, à moins d'un dragage incessant. Cet ensablement qui nous semble inévitable parce qu'il doit résulter de l'action de deux mers dans des conditions fort différentes de celles qui président à la communication de l'Atlantique avec la mer du Nord par le canal de la Manche, cet ensablement est un élément de la question si important, qu'on serait impardonnable de l'avoir négligé. Aussi pensons-nous bien qu'il ne l'a pas été.

Deux projets sont en présence :

L'un de ces projets consiste à couper l'isthme directement, selon son axe naturel et dans la ligne de sa moindre largeur. C'est le projet primitif, le plus court, le plus naturel, celui auquel on revient et on reviendra probablement toujours. Il soulève néanmoins de sérieuses objections.

L'emplacement de son parcours est un désert. Il pourra,

---

[1] On voit facilement l'analogie que nous présente l'élargissement de l'isthme de Suez par suite de dépôts marins poussés par les vents, avec la formation des *dunes* sablonneuses de notre département des Landes. Ces dépôts paraissent avoir été la principale cause de l'engorgement du vieux canal des Ptolémées. Le seul moyen d'arrêter leur marche serait la plantation de conifères propres aux pays chauds et capables de vivre dans un fond stérile; tel serait par exemple le cèdre déodora (*Larix himalayensis*). C'est grâce à de nombreuses plantations de pins maritimes, que Brémontier parvint à arrêter les progrès des sables qui menaçaient de s'étendre jusqu'à la vallée du Rhône. — H. C.

dit-on, se peupler, du moins sur les bords du canal. Peupler un désert, un désert de sable! Ceci est plus que douteux; puis, cette agglomération même deviendrait un danger en attirant les hordes pillardes, à l'égard desquelles il n'existe d'autre moyen de persuasion que le glaive. Il faut pourtant sortir de ce dilemme; car le canal ne saurait rester exposé à leurs déprédations dans les longues solitudes qu'il aurait à franchir.

Seconde objection: tout est sable et paraît être sable jusqu'à une profondeur considérable. Quels fonds, quelles berges pourrait-on établir? Et de plus, quelle protection contre les ouragans qui viendraient en quelques heures verser dans le canal des centaines de mètres cubes de sable? Des travaux d'art ne sauraient manquer de devenir indispensables. Tout travail de ce genre, si mince qu'il soit, exige un appui; où le trouver?... Construire sur du sable!

L'autre tracé obvie en partie à ces difficultés.

Il prend à gauche, c'est-à-dire vers l'ouest, et partant de Péluze, viendrait aboutir à Alexandrie, en profitant sur son passage de tous les travaux anciens et même modernes qu'il devrait rencontrer. Ce dernier projet paraît au premier coup d'œil offrir plus de garanties; il traverse des régions peuplées, l'on pourrait alors utiliser les travaux anciens dont quelques vestiges subsistent encore. Mais ce parcours *est plus long d'une vingtaine de lieues;* mais il fait aboutir le canal à un port qui se bouche rapidement; mais il rencontre plusieurs fois le Nil qu'il coupe obliquement, et les ingénieurs comprendront sans peine l'extrême gravité de cette circonstance. Enfin, le Nil charrie et charriera toujours un limon d'une excessive abondance. Le ré-

sumé sera donc que ce tracé rencontre et devra vaincre des difficultés fort sérieuses pour aboutir à la tâche peu encourageante de faire aboucher le canal à un point du littoral qui s'ensable et progresse à vue d'œil, et dont il est fort douteux que l'industrie humaine puisse jamais parvenir à enrayer l'ensablement. Disons en passant et une fois pour toutes, que pour l'isthme de Suez comme pour celui de Panama, aucune différence de niveau bien importante n'a été découverte entre les mers qu'il s'agit de relier.

Notre tâche devient presque pénible en abordant un autre ordre de faits, et qu'on ne se méprenne pas sur la portée de nos paroles. Poursuivant la ligne de concessions que nous nous sommes imposée, nous laisserons à des études spéciales et topographiques, fort intéressantes d'ailleurs, le soin d'énumérer les difficultés à vaincre, ou les facilités offertes par la configuration du sol et la construction des travaux d'art. Nous n'avons qu'un but, c'est d'obtenir une conviction pour nous-même et pour nos lecteurs par des vues d'ensemble, simples à présenter, simples et faciles à saisir. L'orgueil ne nous aveugle en aucune façon ; nous désirons nous tromper, nous nous humilierons respectueusement devant la vérité de quelque part qu'elle veuille venir.

— Qu'est-ce qu'un canal ? Qu'est-ce qu'un chenal ?

Le canal peut se définir : une prise d'eau primitive qui doit dans son parcours en recevoir de nouvelles, et qui par des biefs successifs dans lesquels l'eau se trouve retenue par des écluses, tient toujours la masse d'amont à un niveau un peu plus élevé que celle d'aval. — Le chenal est un cours d'eau quelconque, qui sans obstacle, comme sans artifice,

coule d'un lac à un autre lac, d'une mer à une autre mer qui communiquent ainsi par cet intermédiaire.

Le canal a pour mission de répartir sur un espace plus ou moins long une différence de niveau entre deux masses aqueuses dont la communication, si elle n'était contenue par cet artifice, ne saurait avoir lieu que par un torrent rapide et dangereux. Le canal de Suez ne peut donc s'établir que pour obvier à une différence de niveau insensible entre la mer Rouge et la Méditerranée[1].

Pourtant, qu'on ne se trompe pas sur cette assertion ; nous ne saurions la garantir, car les nivellements les plus consciencieux dans ces localités défavorables sont sujets à erreurs. Si une pareille différence venait à se manifester, il faudrait attendre, peut-être bien longtemps, peut-être toujours, que le niveau s'établisse. Nous sommes même tenté de croire qu'il ne s'établira *jamais*, et que des phénomènes non encore prévus et peu faciles à déterminer, pourraient surgir des énormes marées de la mer des Indes. Ce point est un problème plein de réserves et d'inconnues ; nous n'essaierons pas de le résoudre.

Supposons, supposition toute gratuite, mais qui nous est permise, supposons la nécessité d'un canal avec des écluses et tout ce qui constitue un canal proprement dit : les navires de commerce, les bâtiments de guerre, les vaisseaux de ligne, y devraient être remorqués d'écluse en écluse. Le cap

---

[1] Les calculs faits au commencement de ce siècle par la commission d'Égypte donnaient une différence de plus de 9 mètres entre le niveau de la Méditerranée et celui de la mer Rouge ; les calculs les plus nouveaux permettent de réduire cette différence à 68 centimètres. — H. C.

de Bonne-Espérance est abandonné sans retour ; de tous les points du globe, les bâtiments viendront faire queue à Alexandrie pour y attendre leur tour d'être remorqués, car le remorquage par des chevaux, des bras d'Arabes ou des machines fixes un peu multipliées, est une condition *sine quânon.* Les vaisseaux ne sauraient marcher seuls d'écluse en écluse ; les palettes et les hélices sont vouées à l'immobilité, sous peine de détruire les berges les plus solides, et les nôtres sont établies sur du sable. Ce canal devrait en outre jouir d'une largeur toute exceptionnelle, et nous frémissons en songeant aux immenses écluses qu'il faudrait d'abord construire, puis manœuvrer *vingt* fois par jour, et assez lestement pour ne pas entraver et retarder la navigation, au point de donner au dernier navire arrivé l'envie de faire une supputation qui le ferait retourner sur ses pas pour doubler la pointe africaine ; car il faudrait attendre son tour, et si longs que fussent les convois, il ne pourrait toujours y en avoir que quelques quatre ou cinq sur la voie.

Occupons-nous un peu du *contrebord,* c'est-à-dire des bâtiments qui viendraient par l'autre extrémité de l'isthme. Ici surgissent des complications de temps et de manœuvres pendant lesquels les avisos pressés s'impatienteraient beaucoup ; complications dont nous ne voulons sortir qu'au moyen d'un *second* canal pour établir le va-et-vient.

Creuser un second canal est, nous en convenons, une chose laborieuse qui augmenterait singulièrement la dépense et doublerait toutes les difficultés ; cette nécessité n'est pourtant que trop constante, car le va-et-vient est aussi indispensable que le canal lui-même ; sans lui des retards désastreux rendraient l'opération principale à peu près illusoire.

Un chenal change toutes les données du problème. Ici à la rigueur les bâtiments de toute nature peuvent naviguer seuls et avec les uniques moyens de propulsion qui leur sont naturels. Pourtant il faudrait reconnaître que cette liberté absolue d'action ne serait pas sans danger, et si des chocs déplorables, si des collisions désastreuses sont tellement fréquentes en plein océan, on ne songe pas sans frémir à l'immense augmentation de chances qu'éprouveraient ces accidents dans un chenal, si large qu'on veuille le supposer. Une bonne police exigerait donc que le parcours se fît régulièrement par convois et à l'aide de remorqueurs qui garderaient invariablement tel côté que les règlements auraient déterminé.

Mais si puissante que soit l'action d'un remorqueur, les bâtiments remorqués sont bien un peu sujets à faire le *lacet*, surtout alors qu'une puissante marée modifiant le cours naturel de l'eau, ferait diverger les bouts extrêmes de deux convois marchant en sens inverse avec une vitesse de douze ou quinze nœuds. Ces deux extrémités pourraient se broyer mutuellement sous la puissance de cette double impulsion.

Une grande largeur du chenal serait donc indispensable. Quant à la profondeur, de puissantes et nombreuses dragues l'entretiendraient à une moyenne que la prudence ne permettrait pas de réduire à moins de DIX MÈTRES.

Si nous envisageons la longueur du parcours, il nous apparaîtra tout d'abord qu'une largeur régulière de deux ou trois kilomètres serait à peine suffisante. Peut-être même faudrait-il la doubler pour satisfaire à une multitude d'éventualités maritimes, ne fût-ce que pour virer de bord.

Pour écarter de nous jusqu'au moindre soupçon d'exagé-

ration, réduisons nos exigences à une largeur de CINQ CENTS MÈTRES SUR DIX MÈTRES de profondeur.

En partant de ces données, l'on établira une ligne d'ouvriers égale à peu près en longueur à la distance qui sépare le Garde-Meuble du péristyle du palais du Corps-Législatif.

Ces piocheurs attaqueront le terrain de front en établissant une tranchée de dix mètres de profondeur sur une largeur de cinq cents mètres.

Cette tranchée devra conserver une pente régulière, quels que soient les obstacles qui se rencontreraient.

Ayant été commencée aux Champs-Élysées, elle devrait se continuer jusqu'à Rouen, et même un peu au delà.

En multipliant les ateliers, on pourrait aller beaucoup plus vite.

En supposant un terrain régulier, ce ne seraient guère que *six cent mille mètres cubes* du sol qu'il faudrait déplacer.

On voit du premier coup d'œil que cette petite opération n'est en réalité qu'une bagatelle bien peu faite pour arrêter les moins entreprenants, et cependant, qu'on ne l'oublie pas, nous nous sommes efforcé de réduire les difficultés de l'entreprise à un point qui certainement reste bien au-dessous de la réalité.

LE Dr CORREA DE SERRA.

LA VILLE ET LES MONUMENTS D'ÉDESSE

[aujourd'hui ORFA] en Mésopotamie.

Aujourd'hui, comme au temps de Justinien, Orfa, l'ancienne Édesse, est regardée comme la clef de la Mésopotamie. Elle commande toutes les régions situées entre l'Euphrate et Mossoul. Il y a vingt ans elle devint entre les mains de Méhémet-Ali le poste avancé de son armée pour tourner le Taurus et menacer l'Asie Mineure. Orfa est en même temps le lieu d'étape et d'entrepôt des grandes caravanes qui viennent de l'Irack-Arabi pour passer l'Euphrate à Bir. Elle est rarement visitée par les voyageurs; cependant elle mérite une attention particulière. Édesse est regardée par ses habitants comme une des plus anciennes villes de la Mésopotamie, puisqu'elle passe pour avoir été fondée par Nemrod. Possédée successivement par les Arabes, les Syriens, les Grecs et les Romains, elle fut toujours occupée par une population nombreuse et commerçante. Après la retraite des Perses, elle fut restaurée par l'empereur Justinien, et ces travaux équivalent à une reconstruction totale; aussi serait-il superflu de chercher dans son enceinte des vestiges de monuments antérieurs au sixième siècle; mais le nom du fondateur a traversé les âges, et les habitants d'Orfa, la moderne Édesse, montrent encore avec un certain orgueil le trône de Nemrod. Il est inutile d'ajouter que ce monument est du temps de Justinien, et qu'il n'a aucun rapport avec le prince babylonien.

Toute cette région de la Mésopotamie inférieure est encore trop peu connue pour qu'il ne soit pas utile de compléter les documents épars contenus dans divers auteurs. Je ferai donc précéder la description de la ville d'un examen de la topographie du pays que j'ai parcouru.

TOPOGRAPHIE DU PAYS.

Le désert de Mésopotamie forme, entre le Tigre et l'Euphrate, une vaste plaine sans ondulations, qui est bornée au nord par la chaîne du mont Masius (Cara-dagh). Mais avant d'arriver à Édesse, on doit traverser un pays accidenté, et ces contreforts de la montagne donnent naissance à de nombreux ruisseaux qui arrosent d'excellents pâturages. Nous avions rencontré, depuis Arbelles jusqu'à Mardin, un nombre infini de collines factices qui portent dans ce pays le nom de tépés, et qui sont presque toutes couronnées par un village. L'utilité de ces collines s'explique assez bien pour mettre, dans les pays plats, les habitations à l'abri de l'invasion des eaux ; mais en approchant d'Édesse nous remarquâmes un aussi grand nombre de tépés dont la construction ne peut être attribuée au même motif. Devons-nous voir dans ces monticules d'anciens tombeaux ou des retranchements faits par les Perses quand ils occupèrent le pays ? C'est ce que des fouilles pourraient seules décider. Je pense cependant que la plupart de ces tertres remontent à la plus haute antiquité, et que Strabon veut désigner ces sortes de monuments lorsqu'il dit : « Quant à Sémiramis, outre ses travaux à Babylone, on nomme beaucoup d'autres de ses ouvrages dans toute l'étendue de l'Asie, tels

que les tertres dits de Sémiramis, des murailles, etc. (χώματα Σεμιράμυδος).» On sait que cet usage était particulier à toutes les contrées asiatiques, et Diodore dit positivement que ces tertres étaient couronnés par des villages, ἐπὶ χειροποιήτων χωμάτων κειμέναι (Diodore, II, § 36). Je ne dois pas omettre de citer un village du nom de Tchamourli (*le boueux*), situé sur la route de Bir à Alep, où nous rencontrâmes un tumulus colossal d'une conservation parfaite. Il est supporté sur un soubassement circulaire construit en grands blocs assemblés à joints irréguliers. Ce monument m'a paru d'une très-haute antiquité.

La veille de notre entrée à Édesse, nous avons fait halte sur l'emplacement d'une ville antique, dont le nom ne nous fut révélé par aucune inscription. Ce qui reste de constructions paraît être des temps byzantins; mais dans les rochers environnants on observe de vastes grottes qui sont d'une époque plus ancienne, probablement du temps de Trajan ou de Sévère. Cette situation peut très-bien convenir à Batna, ville de peu d'importance.

« Et Cosroës arriva à Batna, petite ville qui ne mérite aucune mention, distante d'un jour de route d'Édesse (Procope, *Bell. Pers.*, lib. II, ch. XII). » Cette petite ville fut cependant l'objet de l'attention de Justinien, car il la fit fortifier et lui donna un certain lustre, d'après le témoignage du même historien. « Il y avait une forteresse à Batna qui était anciennement ruinée faute d'entretien; Justinien l'entoura de fortes murailles et la remit dans le bon état où elle est aujourd'hui. » On voit que l'historien grec donne indistinctement à cette place les noms de Βάτνη au singulier, et Βάτναι au pluriel. Ces différences sont assez fréquentes

dans les auteurs grecs. La table de Peutinger donne le nom Batna. Ce qui m'a surtout frappé dans cette localité, ce sont les vastes carrières qui ont dû fournir à une exploitation considérable. Une grande partie des matériaux qui ont servi aux constructions d'Édesse en a sans doute été tirée. Buckingham, qui a traversé cette ancienne ville (*Voyage en Mésopotamie*, t. I), sans hasarder aucune conjecture sur son nom, signale les nombreux tombeaux taillés dans le roc, les salles avec des portes carrées dans le style égyptien. Cette petite ville est mentionnée par Étienne de Byzance comme appartenant à l'Osrhoëne sous le nom de Batnæ, Βάτναι πόλις τῆς Ὀρρόηνης ; elle est citée comme lieu d'étape par Ammien-Marcellin (l. XXIII, ch. XII), dans le récit de l'expédition de Julien : « Enfin, avec son armée et les renforts des Scythes, il passa l'Euphrate et vint à Batna, ville municipale de l'Osdroëne. »

Après avoir franchi une colline peu élevée, nous entrâmes dans un pays plus cultivé et assez peuplé ; nous y reconnûmes plusieurs villages, tous bâtis sur des collines factices et portant des noms conformes à leur situation topographique. L'un s'appelle Tĕpé-Reqrbeïn ; il est voisin d'une petite source. La forme du tépé est ovale et en cône tronqué. Un autre village à quarante-cinq minutes de distance porte le nom de Yarem-Tépé. Nous observâmes aussi quelques tertres sans constructions. Après avoir franchi plusieurs collines de formation volcanique, nous arrivâmes bientôt en vue de la ville d'Édesse, qui présente de loin un aspect grandiose.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de donner une

idée de la situation de Rhoa qui fut appelée par les Grecs Édesse et Callirhoë. La ville est assise au pied d'une roche escarpée qui donne naissance à une source très-abondante et d'une eau douce et limpide. C'est sans doute cette circonstance qui motiva la fondation de la ville. Le petit fleuve Scirtus coule dans la plaine voisine. Voilà certainement des caractères marqués qui ont pu déterminer le nom que les indigènes donnèrent à leur ville et servir de type à une médaille d'Édesse, dans laquelle on voit une représentation de la ville sous la forme d'une femme couronnée de la couronne murale, assise sur une montagne, et à ses pieds le fleuve Scirtus (ou Daisan en langue syrienne), sous la forme d'un jeune homme dont les jambes sont baignées par les eaux.

Il ne faut pas s'étonner si les lieux les plus marquants de cette contrée portent des noms arabes; nous savons en effet par plusieurs auteurs, et notamment par Strabon (liv. XVI, 736) et Pline (liv. V, ch. XXXVII), que toute la région de la basse Mésopotamie était dans l'origine habitée par des Arabes, et par conséquent que la plupart des villes ou rivières devaient avoir des noms arabes.

Les Arabes du pays portaient le nom de Rhoali. « Arabia supra dicta habet oppida Edessam, quæ quondam Antiochia dicebatur, Callirhoen a fonte nominatam... Mox Arabes... qui cohærent Mesopotamiæ Rhoali vocantur. »

Les Rhoali ont sans doute pris leur nom de la source de Rhoa, *aïn rhoa* عين رها, près de laquelle ils habitaient. Le mot رها *rhoa*, dans la bouche d'un Arabe الرها, devient avec l'article *errhoa*, le ر étant une lettre solaire ; *errhoa* devient dans la langue grecque *orrhoa*. Le pays fut appelé par les

Grecs Ὀρροήνη, et par adoucissement Οσροήνη, Orrhoëne et Osrhoëne. Ammien-Marcellin l'appelle Osdroëne. Toutes ces indécisions des historiens montrent combien ce nom était peu arrêté chez les Grecs.

Il n'est pas facile de trouver à placer dans la période arabe un Orrhoës, roi qui, selon la chronique d'Édesse, vivait 130 ans avant Jésus-Christ, qui aurait fondé la ville d'Édesse et aurait donné son nom à l'Osrhoëne ; mais on sait que les Grecs ne se sont jamais fait faute de trouver un héros apocryphe pour justifier les noms des différents peuples asiatiques. (Selon eux, Médée n'a-t-elle pas donné son nom aux Mèdes et Persée aux Perses?) Cette observation n'a pas échappé à Bayer, qui dit à ce sujet : « Nam frequens hoc est ut diversa regnorum initia consignentur a diversis regibus. »

Les témoignages des écrivains sont là pour prouver que les tribus arabes étaient en possession de la contrée dès les temps les plus reculés. Si, à cette époque, Rhoa n'était pas une ville comme en bâtirent depuis les Grecs et les Romains, c'était du moins un grand douair de la tribu des Rhoali, une grande place de commerce, comme est de nos jours la ville de Souk el-Chiouk سوق الشيوك (le marché des scheiks), sur le bord de l'Euphrate.

Ce document de la chronique d'Édesse me paraît emprunté à Procope (*Bell. Pers.*, liv. I, ch. VII). Édesse, dit cet historien, et tout le pays d'alentour ont été nommés Osrohëne du nom d'Osrohës qui y commandait au temps que cette ville était dans l'alliance des Perses. Ce nom étant aspiré devient Khosroës.

Bayer rejette cette supposition qui est incompatible avec

la forme orientale du nom de Cosroës خسرو (*cosrou*) ; mais il admet un chef syrien, Orrhoï bar Chevis, qui commença à régner l'an 176 de l'ère des Séleucides.

Nous n'avons aucun document historique qui nous permette de supposer que Rhoa fut constituée en ville fortifiée avant le règne de Séleucus Nicanor, qui y conduisit une colonie macédonienne, et qui donna à la ville le nom d'Antioche et plus tard d'Édesse. La similitude entre le nom ܪܗܐ et le mot ῥοά des Grecs, qui signifie source, a aidé singulièrement au passage d'une dénomination à une autre, Καλλιῤῥοή, la belle source, et pourrait tout aussi bien signifier la belle Rhoa. Pour les Grecs, la ville arabe devint Callirhoë, située sur l'étang du même nom, ἐπὶ τῆς Καλλιῤῥοῆς λίμνης. Etienne de Byzance concourt à prouver que cette source remarquable, et dont les bienfaits devaient être bien plus appréciés dans le pays brûlant de la Mésopotamie, domine dans les noms qui furent successivement donnés à la ville. Le nom d'Édesse, plus doux aux oreilles des Grecs et qui leur rappelait une ville de leur pays, fut transféré par les Macédoniens à l'antique Rhoa : Εδεσσα, πόλις Συρίας, διὰ τὴν τῶν ὑδάτων ῥύμην οὕτω κλειθεῖσα ἀπὸ τῆς ἐν Μακέδονι « Édesse, ville de Syrie, ainsi nommée d'après celle de Macédoine, à cause de l'abondance de ses eaux, fut ainsi appelée d'après la ville de Macédoine. » La ville de Rhoa avait reçu du premier conquérant grec le surnom d'Antioche de Callirhoë, Αντιοχεία πρὸς Καλλιῤῥόην (Et. Byz.) ; elle reçut ensuite le nom d'Édesse qu'elle conserva pendant les premiers temps de la conquête romaine. Durant toute cette période, Édesse fut gouvernée par des dynastes qui étaient

des sortes de kalifats recevant leur investiture de Rome. (Voy. *Hist. Edessena,* de Bayer.)

Trajan prit et brûla Édesse ; il y mit une colonie romaine, en donnant à la ville le nom de Trajanopolis. Elle reprit quelques années après son nom grec, et le conserva jusqu'à l'époque byzantine. L'empereur Justin en réparant ses murailles lui donna le nom de Justinopolis. Sous les princes chrétiens de la maison de Courtenay, elle reprit son nom d'Édesse ; enfin de nos jours elle est connue sous le nom d'Orfa. Néanmoins le nom de Rhoa lui reste comme son véritable nom indigène. « Einheimisch Name von diesen hat man den Namen Orrhoe Errhoa wol hergeleitet obwol umgekehrt eher des Plinius Bezeichnung von einem solchen einheimischen Namen verstümmelt sein mochte, wahrend Andere dieselbe Benennung aus einer Verstümmelung des griechischen Wortes Callirrhoe herleiten Wollten. » Ritter, *Erdkunde,* vol. II, p. 336.

De ces derniers développements il reste, j'espère, la probabilité que le nom de Rhoa est arabe, qu'il vient du nom indigène Rohali, que les noms Orroha et Orrohene viennent également de la population primitive ; cela ne suffit-il pas pour mettre un terme aux indécisions des historiens et des géographes sur l'origine de ces différents noms ?

Dominée par sa forteresse, entourée de murailles solides et environnée de nombreux jardins, Édesse n'est pas aujourd'hui au-dessous de la renommée qu'elle a conservée dans l'histoire. Nous reconnûmes au premier coup d'œil, dans les murailles, les constructions de l'époque byzantine, le château, les sources d'eau vive, et le fleuve qui fut si fatal aux murs de l'ancienne Édesse ; tout existe encore comme aux jours de Jus-

tinien. Nous allons donc suivre le récit de Procope pour étudier ce qui reste des ouvrages de ce prince. L'auteur grec s'exprime en ces termes : « Le moment est venu de parler de ce que fit Justinien en Mésopotamie ; je dois donc mentionner Édesse, Carrara, Callinique et d'autres places de cette sorte, attendu qu'elles sont situées entre le Tigre et l'Euphrate. La ville d'Édesse est traversée par le courant d'un fleuve dont le parcours est peu étendu ; on l'appelle Scirtus. Réunissant les eaux de plusieurs localités voisines, il entre dans le milieu de la ville ; ensuite sortant de l'enceinte, il poursuit son cours. Un ancien canal creusé de main d'homme lui sert de lit dans son parcours, et l'on a ménagé dans les murailles des issues pour l'entrée et la sortie des eaux. Quelquefois, gonflé par les pluies, il devient impétueux et paraît menacer la ville d'une destruction entière. Un jour donc, ayant renversé une grande partie du rempart et du chemin couvert (προτειχίσματος καὶ περιβόλου), il se répandit dans toute la ville et y causa de notables dommages. Il détruisit les plus beaux édifices et fit périr le tiers des habitants. Aussitôt l'empereur Justinien, non-seulement rétablit les bâtiments qui avaient été détruits, au nombre desquels on comptait l'église des chrétiens et ce que l'on appelle l'Antiphorus ; mais il fit étudier les moyens d'empêcher à jamais de pareils événements de se renouveler. Il fit en effet creuser un nouveau lit à la rivière, le long des murailles, et le fit disposer de cette manière : à droite s'étendait auparavant, le long du fleuve, une plaine très-basse, à gauche, une montagne coupée à pic qui ne permettait pas de détourner le cours, mais qui le contraignait d'entrer tout entier dans la ville, car il n'y avait à droite rien qui

pût l'arrêter. Ayant entièrement nivelé la montagne et pratiqué un fossé le long de la rive gauche du fleuve, il le fit creuser à un niveau plus bas que le lit, et à droite il fit faire une grande levée de pierres de taille, de sorte que tant que le fleuve conservait son volume d'eau ordinaire, la ville ne fût pas privée des avantages qu'elle en retirait. Mais s'il venait à déborder, une partie seulement de ses eaux entrait dans la ville, et le reste était forcé de s'écouler par le canal imaginé par Justinien, et de passer derrière l'hippodrome. Soumise ainsi à l'intelligence humaine et à la prévoyance de l'empereur, la partie du fleuve qui était contrainte d'entrer dans la ville coulait dans un canal en ligne droite, revêtu de chaque côté d'une berge de pierres qui l'empêchait de s'écarter de son lit ; la ville ne perdit rien de ses agréments, et toute crainte fut dissipée.

Il arriva aussi que le rempart et la courtine (τεῖχος καὶ προτείχισμα) de la ville d'Édesse tombaient de vétusté. L'empereur fit refaire l'un et l'autre beaucoup plus solidement qu'auparavant. Un château s'élevait près d'une partie des murailles qui était commandée par une colline. Les anciens habitants l'avaient enclavée dans l'enceinte de la ville, pensant que les ennemis ne pourraient pas s'en emparer ; mais ils avaient au contraire rendu la ville plus facilement expugnable (ἐπιμαχωτέραν) ; ce mur, en effet, était très-bas et très-dominé, ce n'était qu'un jeu d'enfant de s'en emparer. Justinien l'ayant fait détruire, fit construire un autre château (διαπόνημα) sur le sommet de la montagne. Ce dernier ouvrage n'a rien à redouter des hauteurs environnantes et va se rattacher à l'enceinte par des murailles qui suivent la pente de la montagne.

Le texte de Procope est si conforme à la topographie de la ville, qu'il paraît avoir été écrit sur les lieux mêmes. On pourrait sans peine retrouver l'emplacement de la montagne qui a été rasée et l'ancienne direction du fleuve. Pour le sujet qui nous occupe, il suffit qu'on se rende bien compte de la situation du Scirtus. Παραῤῥεῖ τὴν πόλιν, il traverse la ville ; par conséquent sa source n'est pas dans l'intérieur des murailles ; on a pratiqué deux issues pour l'entrée et la sortie ; enfin le nouveau lit qu'on lui creuse est dans une plaine plus basse que son ancien lit. Ces remarques deviendront nécessaires quand nous examinerons les opinions des auteurs qui ont traité de la topographie d'Édesse ; mais dès à présent nous pouvons affirmer que le Scirtus, le Daisan des indigènes, est la petite rivière qui coule le long des murs au nord de la ville.

Nous ne retrouvâmes près de la rivière aucun vestige de l'hippodrome mentionné par Procope[1], mais nous savons par le même historien que la fondation de cet édifice remontait au siècle d'Auguste, et qu'elle était due au roi Abgare. Ce prince, prisonnier à Rome, obtint sa liberté, et l'empereur lui permit de demander ce qu'il désirerait. Il demanda à Auguste de bâtir un cirque à Édesse. Arrivant dans sa capitale, il répondait à ses sujets, qui lui demandaient ce qu'il avait obtenu à Rome en leur faveur : J'ai obtenu une tristesse sans perte et une joie sans profit. C'est ainsi qu'il désignait la nature et les conditions du cirque. Ce monument subsista, d'après les témoignages historiques, pendant

[1] Procope, *Bell. Pers.*, liv. Ier, ch. XII.

550 ans ; il aura été détruit pendant les siéges que la ville eut à soutenir au moyen âge.

Pour entrer dans Édesse nous franchîmes le Scirtus sur un pont de deux arches. Ce petit fleuve coule de l'ouest à l'est et va mêler ses eaux à celles d'une autre petite rivière que nous avions traversée la veille.

Les murailles d'Édesse présentent un aspect imposant ; elles sont défendues par un grand nombre de tours très-rapprochées les unes des autres. C'est un détail de fortification sur lequel Justinien veillait attentivement. Il fit démolir et reconstruire le mur de Constantine d'Asie, parce qu'il jugeait que les tours étaient trop écartées les unes des autres (Procope, t. II, ch. VI). Dans la haute antiquité on n'attachait pas une si grande importance au voisinage des tours, et il est un fait à constater, c'est que toute fortification dont les tours sont très-rapprochées ne remonte pas plus haut que l'âge des Byzantins.

La ville d'Édesse n'est défendue aujourd'hui que par cette simple muraille flanquée de tours ; elle n'a pas d'ouvrage avancé. La fortification byzantine se composait de plusieurs parties qui correspondent aux *vallum*, *agger* et *mænium* des fortifications romaines. C'est le τεῖχος, le mur ou la courtine, sur la face de laquelle s'élèvent les tours ; en avant de ce mur s'élève le mur du parapet, première défense de la courtine[1], προτείχισμα. Ce mur est espacé (du τεῖχος) de la courtine d'un quart environ de la hauteur totale. L'espace

[1] Procope, *Æd.*, liv. II, ch. III.

compris entre ces deux murs est le περίβολος, le péribole, le chemin couvert. Ce mot est appliqué aussi au chemin intérieur de l'agger, qui longe le fossé, τάφρος. L'agger, qui se compose, comme on sait, des terres du fossé, est soutenu par un mur quelquefois flanqué de tours, qui est le ἀντιτείχισμα, mur de l'avant-rempart. Les tours, πύργοι, sont appliquées à l'une et à l'autre murailles. La courtine est surmontée d'un parapet. C'est la partie des remparts qui porte le nom de ἐπιτείχισμα, muraille supérieure; sur cette muraille sont placés les créneaux, ἐπάλξεις, qui sont quelquefois réunis par un mur dans la partie supérieure, et forment des espèces de barbacanes, θυρίδαι, pour lancer des traits. Le créneau était quelquefois surmonté d'un pyramidion, d'autres fois il était fendu par une encoche pour appuyer le trait.

On ne saurait douter que la ville d'Édesse n'eût été munie d'un double rempart; car ces deux parties, προτείχισμα καὶ περίβολος, sont spécialement mentionnées par Procope, dans la relation du siége d'Édesse.

C'est la muraille extérieure, ἐκτὸς τεῖχως, qui soutient l'agger, et par conséquent forme le chemin couvert, ὁ μεγάλος περίβολος.

Nous pûmes reconnaître ces différents détails de la fortification antique. Il est probable que tous les ouvrages du péribole ont été détruits dans le moyen âge comme étant d'un entretien trop dispendieux.

La ville avait trois portes principales qui sont mentionnées par Procope, dans la relation du siége d'Édesse, mais dont la position ne peut être qu'indiquée, attendu qu'elles ont changé de nom. Au-dessus de la porte principale était

gravé un extrait de la lettre qu'on supposait avoir été écrite au roi Abgare, par Jésus-Christ lui-même[1]. La porte principale, la grande porte[2], était sans doute à la place qu'occupe aujourd'hui la porte moderne.

Bab el-kebir (*Genghi kapousi*), ce point fut attaqué et fut franchi par les Perses; mais ils furent repoussés par les habitants.

La porte Soïna devait se trouver au sud-est, près des collines de l'ancien château démoli par Justinien, dans le quartier qu'on appelait Tripyrgia ou des trois tours. Ozarète restait à combattre avec ses compagnons aux environs de la porte Soïna, dans le quartier qu'on appelle Tripyrgia. Μόνος δὲ Αζαρέτης ἀμφὶ πύλας τὰς Σοίνας καλουμένας ξὺν τοῖς ἑπομένοις ἐμάχετο· οἱ δὴ Τριπυργίαν καλοῦσιτὸν χῶρον (2,27, ibid). La troisième porte, dite de Barlaüs, se trouvait du côté de la plaine, à l'est; c'est là que se porta ce dernier effort de l'armée de Cosroës qui attaqua, τοῦ Βαρλαοῦ καλουμέναις πύλαις. Il y a aujourd'hui quatre portes à la ville d'Orfa; elles n'ont pas changé depuis Niébuhr.

L'œil de l'étranger, entrant dans Édesse, est surtout frappé de l'imposant aspect que présente l'antique château qui domine la ville de plus de cent mètres, et dont les murailles, à peine ébréchées par le temps, forment un fond de tableau pittoresque et grandiose.

Il est situé sur le premier plateau de la montagne qui défend la ville des vents brûlants du midi. On arrive au pied

---

[1] Procope, *Bell. Pers.*, liv. II, iv, 12.

[2] Aujourd'hui Harran-kapousi.

des murailles par un chemin tortueux taillé dans le roc, et qui, par conséquent, est toujours sous les traits de la place. C'est ce même château qui fut construit par Justinien, après qu'il eut détruit l'ancienne et inutile fortification de la vieille Édesse. Sa forme est celle d'un rectangle de quatre cents mètres environ de longueur sur cent mètres de largeur ; il est défendu par un certain nombre de tours carrées, et par deux maîtresses tours octogones. Les murailles ne se prolongent pas en ligne droite, mais forment plusieurs saillies, qui sont autant de donjons d'où l'on domine la vaste enceinte de la ville.

Il y avait deux portes au château, celle de la ville qui existe encore et qui communiquait avec l'intérieur de la place, et celle de la campagne qui était close par un pont-levis. Cette dernière est à l'extrémité occidentale du château.

L'intérieur de l'enceinte était occupé par les casernes et les arsenaux qui existent encore presque complets. Les arcs des arcades qui composent la grande caserne sont à cintre surhaussé, caractère de l'architecture de Justinien. Le style de cette architecture avait attiré l'attention du voyageur anglais Buckingham : il compare les bâtiments du château à certaines églises qu'il a observées dans le Hauran, et pense que certaines ruines dans le château ont appartenu à une église chrétienne. Tavernier vit l'enceinte de ce château encore habitée. Il y avait une salle destinée aux janissaires, dans laquelle il observa des restes de mosaïque.

Les fossés de cet immense ouvrage ne sont pas ce qu'il y a de moins remarquable. Justinien fit déraser cette partie de la montagne pour y établir la forteresse; or toute cette montagne est de roche. Il a donc fallu creuser les fossés

à la masse et au poinçon dans la pierre calcaire. Ces fossés, comme on peut les voir d'après le plan, comprennent les trois quarts du périmètre du château ; la quatrième partie est en rapport avec la ville ; ils ont trente mètres de large et vingt mètres de profondeur, le tout creusé dans le roc vif. Pour les anciens qui n'avaient pas, comme nous, la ressource de la poudre, c'est un travail prodigieux dont le calcul sommaire, que j'ai fait sur place, pourra donner une idée. Le développement des fossés est de sept cent cinquante mètres de long, la largeur trente et la profondeur vingt, 750 × 30 × 20, ce qui produit quatre cent cinquante mille mètres cubes de roche qu'il a fallu enlever à la masse et au poinçon [1]. Les murailles du château ont un développement de neuf cent quatre-vingt-douze mètres, trois mètres d'épaisseur, et douze mètres de haut, ce qui donne un cube de maçonnerie de pierre de taille de 35,702 mètres.

En appliquant à ces quantités les prix de construction et de main-d'œuvre des ouvrages de nos jours, nous aurons pour le creusement des fossés à la main dans la roche, à dix francs le mètre, une dépense de . . . 4,500,000
et pour 35,702 mètres cubes de maçonnerie de pierre de taille, à 150 fr. le mètre, une dépense de. 5,355,300

TOTAL. 9,855,300

ce qui permettrait d'évaluer la construction du château

[1] Pococke mesure : largeur, 25 à 30 pieds ; profondeur, 35 à 40. Il ne tient pas compte des décombres qui sont accumulés au fond.

d'Édesse à près de dix millions de francs. Mais cette somme peut être considérablement réduite pour la dépense effective, attendu que le trésor public n'avait aucune dépense à faire pour les matériaux qui se trouvaient à proximité dans la montagne même ou dans le voisinage.

LES COLONNES CORINTHIENNES.

Un des avant-corps du château forme, du côté de la ville, une terrasse d'où l'œil découvre, non-seulement tout l'ensemble de la cité, mais encore une immense étendue de pays. Sur cette terrasse on a élevé deux colonnes qui existent encore en parfait état de conservation ; elles sont d'ordre corinthien, supportées par de hauts piédestaux, qui sont espacés l'un de l'autre d'environ huit mètres. Le diamètre de chaque colonne est d'à peu près deux mètres ; elles sont composées chacune de vingt et un tambours de pierre de taille. On voit que ce monument n'a jamais été terminé ; car tous les tambours portent ces boutons de pierre qui servent à la pose et en même temps à l'évaluation de la taille. On enlève ces exubérances de pierre lorsqu'on fait le ravalement final. Chacun des chapiteaux est surmonté d'un dé de pierre qui indique que ces colonnes devaient porter quelque décoration, probablement les statues de Justinien et de Théodora. On sait que cet empereur avait coutume d'associer sa femme à toutes ses grandes entreprises, témoin la mosaïque de Ravenne, l'inscription de l'arc de triomphe de Télessa et un grand nombre d'autres, qui commencent par ces mots : *Dominis nostris Justiniano et Theodoræ.*

Le piédestal de gauche, celui du levant, porte une in-

scription, mais qui jusqu'à ce jour n'a pu être d'aucun secours pour éclaircir les conjectures que fait naître la vue de ces monuments, car elle est en caractères inconnus que quelques savants ont jugé être du syriaque. Elle était composée de neuf lignes ; mais par l'effet de la dégradation de la pierre, elles sont presque toutes incomplètes.

La face de l'autre piédestal est lisse. Peut-être avait-on l'intention d'y tracer une inscription grecque, lorsque des événements inconnus, peut-être la mort de Justinien, firent suspendre et abandonner définitivement les travaux. On ne doit pas s'étonner de trouver en ce lieu une inscription syriaque, puisque la population d'Édesse fut depuis les temps les plus reculés toujours composée d'une agglomération de nations différentes. Du temps d'Alexandre le Grand on parlait à Édesse syriaque, grec et arabe. La première de ces langues était en usage dans toute la Syrie et la Chaldée. Le plus pur dialecte était parlé par les habitants d'Édesse. « Distinguitur lingua syriaca in tres dialectos; quarum elegantissima est aramæa, quæ est lingua incolarum Edessæ, etc. » Les Chaldéens faisaient à eux seuls presque tout le commerce de l'Asie centrale. Les Arabes étaient les courtiers et les guides de ce grand commerce quand ils n'en étaient pas le fléau. Les Grecs et plus tard les Romains étaient les consommateurs.

On n'a jamais vu une inscription arabe qu'on pût supposer écrite par des mains grecques ou romaines; mais le chaldéen et le syriaque ont été en usage dans plus d'une ville ayant le titre de colonie romaine.

Ce sont ces deux colonnes que les habitants du pays appellent *Tact y Nemroud* (le trône de Nemrod). On ne doit

donner aucune importance à cette dénomination qui est commune à un trop grand nombre de localités antiques dans l'Asie moyenne, comme on le voit par les noms de Tact y Djemchid, Tact y Tigrane, Tact y Taous, etc.

Les murailles qui ferment la ville du côté du couchant sont toutes bâties en grandes pierres de taille ; elles suivent les ondulations d'une colline qui est comme un des contreforts de la montagne du château, et qui va mourir dans la plaine au bord de la rivière. C'est là que nous nous trouvons en face d'un des grands travaux que Justinien fit pour embellir Édesse.

Nous savons par Procope que dans l'origine le fleuve Scirtus traversait la ville au moyen d'un passage qui lui avait été ménagé entre les murailles, et que les inondations qu'il causa décidèrent Justinien à diriger son cours en deux parties, l'une qui devait alimenter un canal en ligne droite pris dans l'ancien lit, et l'autre, par une dérivation faite au moyen de grands travaux de terrassement, devait être conduite dans la plaine voisine dont le niveau est beaucoup plus bas que celui de la ville. Or il arriva ce qu'on devait prévoir, c'est que les eaux prenant leur niveau naturel, se rejeteraient de préférence dans le nouveau lit, et que dès que le canal ne serait plus entretenu par des barrages, il s'encombrerait et se dessècherait. Le fleuve Scirtus, en effet, coule à pleins bords au-devant de la ville. Peut-être les habitants ont-ils favorisé dans les siècles suivants cette dérivation pour combler le canal ; car on sait que, dans ces contrées chaudes, les eaux stagnantes engendrent facilement des maladies. Mais ce n'était pas même nécessaire, car par la pente même les eaux du fleuve devaient se creuser un lit

toutes seules dans le terrain meuble de la plaine, et c'est ce qu'on voit aujourd'hui. Un pont de pierre a été jeté sur le fleuve, et désormais la ville n'a plus rien à craindre des inondations ni des miasmes d'un canal.

Les eaux du Scirtus ne sont pas les seules qui arrosent le territoire d'Édesse. Nous avons déjà nommé la source de Rhoa, la fontaine Callirhoe, qui dans l'origine formait un vaste étang, *Callirhoe palus*. Elle est aujourd'hui aussi abondante que dans l'antiquité et fait toujours la joie et l'ornement de la ville.

Nous avons dit que cette source sortait de terre au pied de la montagne du château. Les eaux ont été aménagées de manière à former un grand bassin qui peut avoir soixante-quinze mètres de longueur sur vingt de largeur ; les eaux prennent leur écoulement vers l'est et vont se jeter dans la rivière Scirtus qui poursuit son cours du même côté. Nous n'avons pu nous assurer par quelle voie il se jette dans l'Euphrate ; mais nous doutons que ses eaux puissent se joindre à celles du Chabour. Procope dit que le cours du Scirtus était peu étendu, et le bassin du Chabour est éloigné d'Édesse de plus de vingt lieues.

La plupart des voyageurs qui ont visité Édesse ont signalé cette source et le ruisseau auquel elle donne naissance comme l'ancien fleuve Scirtus. Ainsworth est de cet avis ; Olivier pense également que cette source peut être identifiée avec l'ancien Scirtus. Nous avons fait voir, d'après la description de Procope qui parle toujours des travaux publics en véritable ingénieur et avec une lucidité parfaite, que le Scirtus prenait naissance hors de la ville. Procope mentionne son entrée et sa sortie. Enfin, d'après la position

de la source Callirhoë, il serait impossible d'expliquer les travaux qui ont été faits pour régler le régime de ses eaux.

Un second bassin provenant d'une source moins abondante existe entre le château et le petit lac que nous avons mentionné. Mais ces deux sources sont si rapprochées, que les écrivains les ont considérées comme une seule ; elles ont leur écoulement du côté de l'est et se répandent dans les nombreux jardins qui ornent les abords de la ville en dehors des murailles. Il est bon de noter que le terrain de la ville est en pente et que cette source se trouve dans les quartiers supérieurs.

La chronique d'Édesse recueillie par Assemani, nous a conservé des documents précieux qui, joints au passage de Procope, ne laissent aucun doute sur les noms et la disposition topographique des différents cours d'eau qui arrosent la ville. Il me paraît suffisamment démontré, dans ce document, que la source et la rivière Daisan sont deux choses distinctes; le fleuve Daisan est le même que les Grecs appellent Scirtus, sans doute du mot σκίρτος, *sauteur*, à cause de ses promptes et subites inondations. Je reproduis en entier ce passage de la chronique d'Édesse, parce qu'il contient en outre plusieurs renseignements curieux sur la topographie de la ville.

« L'an 513 (des Séleucides, de J.-C. 200), Sévère étant empereur, et Abgare, fils de Maanou, roi d'Édesse, pendant le mois de novembre, la source qui sort de terre près du grand palais du roi déborda avec une telle abondance, qu'elle envahit les cours, les portiques et les bâtiments royaux. Notre roi Abgare, effrayé, se retira sur le plateau

de la montagne qui domine le palais où sont situés les ateliers royaux.

Tandis qu'on tient conseil pour mettre obstacle à l'inondation, par une nuit orageuse on vit tomber d'effroyables torrents de pluie; ils gonflèrent outre mesure le fleuve Daisan qui arrose la ville; augmenté encore par les torrents voisins, le torrent ne peut franchir les grilles de fer revêtues de lames et fermées avec des serrures; il se répand alors dans la plaine voisine et inonde le pays d'alentour, de telle sorte que les campagnes paraissaient être devenues une vaste mer.

Mais de nouvelles crues étant survenues, les eaux furieuses s'accumulent et s'élèvent, renversent les murailles et se répandent dans la ville avec une rapidité effrayante. Le roi Abgare, monté au sommet de la grande tour qu'on appelle des Perses, ordonne qu'on allume des flambeaux, et voyant le ravage des eaux, ordonne de fermer l'entrée (du fleuve) et de relever les vannes au nombre de huit qui sont au mur occidental. Mais ce fut en vain : la violence des eaux devançant les ordres, elles se frayent des issues de tout côté, renversent la ligne de murailles qui est au couchant, et par un choc impétueux détruisent en un instant le magnifique palais du roi. Cette voie étant ouverte à la fureur des eaux, elles entrent dans la ville, détruisent les nobles et splendides maisons et tous les édifices placés sur la rive, soit au couchant, soit au nord. Poussées par la tempête, elles détruisent l'église des chrétiens. Deux mille hommes périrent dans cette inondation, parmi lesquels un certain nombre, surpris au milieu de leur sommeil, furent noyés par les eaux montantes. On entendait de tous côtés dans la ville les cris de détresse des hommes qui périssaient.

Le roi, frappé d'un tel désastre, eut l'idée de faire élargir le lit du fleuve. Il ordonna en outre que tous les artisans fissent établir leurs ateliers loin du fleuve. Des architectes et des ingénieurs furent délégués pour veiller à cette opération, afin que l'ancien lit du fleuve fût élargi et pût recevoir le surcroît des eaux apportées par les crues. Il était d'autant plus sage de mettre ainsi la ville à l'abri des inondations subites, que le Daisan joint à ses eaux les eaux de vingt-cinq torrents venant de divers points.

Il fut ordonné par édit royal que tout artisan qui avait sa boutique sur les bords du fleuve allât passer la nuit en d'autres quartiers depuis le mois d'octobre jusqu'au commencement d'avril. Il fut en outre décrété que les Gaziréens (habitants de Gazira ou Djéziré), qui formaient la garnison de la ville, fissent des patrouilles de cinq hommes pendant tout l'hiver, vers cette partie des murailles par laquelle le fleuve entre dans la ville. Il leur était enjoint d'avertir les citoyens dès qu'ils entendraient le bruit des eaux menaçant la ville d'une inondation, tout cela sous des peines édictées contre ceux qni négligent les ordres du roi. Cette loi fut décrétée à perpétuité. Le seigneur notre roi Abgare fit construire son palais d'hiver sur le mont Tabara; il descend au commencement de l'été dans le nouveau palais qu'il a fait reconstruire à la source de la fontaine. La noblesse d'Édesse, imitant le roi, fit établir des habitations dans le voisinage, dans le quartier dominant de la ville qui a pris son nom des Saharites. Le roi, pour assurer la tranquillité et la sécurité des citoyens, voulut que tous les impôts, non-seulement de ces derniers, mais encore des habitants des bourgs et châteaux voisins, fussent remis pour

cinq années; aussi la ville vit-elle s'augmenter le nombre de ses habitants et s'embellit des splendides édifices qui s'élevèrent dans son enceinte.

LES SOURCES DE ROHA.

Nous avons démontré par des témoignages historiques et topographiques que le nom de Scirtus ou Daisan devait être uniquement donné à la petite rivière qui passe au sud d'Édesse et se dirige vers le sud-est.

La célèbre fontaine que les Grecs ont appelée Callirhoë et les Arabes Aïn-Roha, doit être regardée comme complètement distincte du Scirtus, en ce qui touche le territoire d'Édesse. Elle forme, il est vrai, un des affluents de cette rivière; mais leurs eaux ne vont se mêler que plusieurs milles à l'est de la ville.

La source sort de terre au pied de la montagne du château; ses eaux sont recueillies dans un vaste bassin entouré d'une margelle de pierre; le canal d'écoulement traverse les immenses et fertiles jardins d'Orfa, et ses eaux sont assez abondantes pour faire tourner un moulin. Une autre source prend naissance dans le voisinage de la première, mais est bien loin d'être aussi abondante.

Si l'on en croit la chronique d'Édesse, cette source a été quelquefois sujette à des crues subites qui ont aussi causé quelques dégâts dans la ville. Ce fait n'a rien d'étonnant: la fontaine de Vaucluse, dont le régime a été bien observé depuis de longues années, présente le même phénomène; tantôt les eaux forment un petit ruisseau qui prend naissance dans une grotte profonde; tantôt elles surgissent avec tant d'abondance qu'elles remplissent la grotte et prennent leur cours

par une excavation située à plus de six mètres au-dessus du sol de la grotte. Il est à remarquer que ces deux sources, ainsi que la source Aïn-Roha de l'Algérie, prennent naissance dans des terrains calcaires (système crétacé).

Près du bassin de la source d'Orfa s'élève un monument d'un style arabe élégant, quoique moderne; on l'appelle la mosquée d'Abraham (*Ibrahim Djamisi*), et le bassin porte aussi le nom de ce patriarche, Birket-Ibrahim, le lac d'Abraham. Au milieu du cristal des eaux on distingue des myriades de poissons qui atteignent jusqu'à la longueur de quarante ou cinquante centimètres; ces poissons sont extrêmement familiers et suivent en foule les promeneurs qui s'approchent des bords du bassin. Ils sont respectés comme des poissons sacrés, et quiconque tenterait d'en prendre ou même de les tourmenter exciterait l'indignation unanime de la population.

Les habitants de Roha, Syriens pour la plupart, rendaient un culte particulier à la déesse Atergatis ou Derceto (Strab. XVI, 748; Pline, liv. V, ch. XXIII), monstre moitié femme et moitié poisson (Ovide, *Métam.*, lib. IV, 144). Bien qu'on regarde comme démontrée la confusion faite par Strabon entre les villes de Bambyce et d'Édesse, il n'en est pas moins certain que la divinité syrienne était adorée dans toute cette région. Cette superstition à l'égard des poissons est répandue dans tous les lieux où le culte d'Atergatis a été pratiqué. Niebuhr cite plusieurs localités où il l'a observée; je la trouve encore en vigueur aux environs d'Ispahan, dans un imamzadé, près de Koumichah. Ce sanctuaire est consacré au schah Riza, un des enfants d'Ali. Deux bassins placés au milieu de l'enceinte contien-

nent des poissons sacrés que l'on nourrit avec soin. Mais on ne pouvait laisser la source et les poissons d'Édesse sous la protection de la déesse syrienne ; les chrétiens, maîtres d'Édesse, les ont consacrés à Abraham. C'est en effet dans cette ville que la tradition place la scène entre Abraham et Nemrod, et la deuxième source passe pour être celle qui est sortie de terre dans le but d'éteindre le bûcher d'Abraham.

Les Grecs d'Orfa conservent une autre tradition au sujet de cette source ; ils lui donnent le nom de source du linceul. C'est dans cette source qu'on aurait retrouvé le voile sur lequel était empreinte la figure du Christ.

Toute cette histoire est longuement racontée par Cedrenus, qui rapporte aussi les deux lettres apocryphes du roi Abgare et de Jésus-Christ. (*Chr.*, t. I, p. 176-9.)

Pendant la domination des comtes de Courtenay, la ville d'Édesse fut embellie de plusieurs monuments, et notamment d'églises qui existent encore pour la plupart, mais qui sont converties en mosquées. Elles sont toutes flanquées de clochers carrés dans le genre italien, et l'architecture n'a aucun caractère particulier qui appelle l'attention. Nous n'avons recueilli aucun renseignement sur le tombeau d'Ephraïm et sur l'église de Saint-Ephraïm mentionnée par Tavernier. Il existe au centre de la ville plusieurs grands édifices que nous n'avons pas eu le temps d'observer.

LES TOMBEAUX D'ÉDESSE.

Puisque le château actuel fut bâti par Justinien, il est évident qu'au quatrième siècle, sous le règne de Constance, toute la partie occupée par cette construction offrait une sorte de plateau praticable ; mais ce n'est que le premier

étage de la montagne. A moins d'un kilomètre de distance s'élève une autre crête rocheuse, percée d'une infinité de grottes, de galeries et de chambres sépulcrales qui servirent aux anciens habitants, mais qui, on doit le croire, étaient déjà vides et dépouillées au quatrième siècle. Ce sont les tombeaux d'Édesse où Sabinien, général en chef de l'armée de Constance, envoyé contre Sapor, passa honteusement tout le temps du siége d'Amida, pendant que cette ville succombait après d'héroïques efforts. Il faut laisser parler Ammien-Marcellin, témoin oculaire. « Au milieu de ces préparatifs, Sabinien, ce chef si bien choisi pour conduire une guerre sanglante, au lieu de profiter de moments précieux, comme s'il eût fait la paix avec les morts, passait tranquillement son temps près des tombeaux d'Édesse, et se divertissait secrètement à faire danser la pyrrhique au son des instruments, faute de pouvoir réunir des troupes d'histrions. Triste occupation et triste présage à tirer du lieu de la scène! »

C'est pendant cette inaction fatale que Sapor employa les soixante-treize jours de siége à réduire la ville. Quand on lit dans Ammien-Marcellin les détails de ce siége mémorable, quand on voit les sorties victorieuses des assiégés, et surtout des Gaulois, dont l'épée a toujours son poids comme au temps des Attales, il est hors de doute que si Sabinien eût fait avancer son armée, Amida était sauvée et l'armée des Perses anéantie; mais le général en chef se tenait prudemment à soixante lieues du théâtre de la guerre. Malgré les ordres qu'il alléguait, ce n'était guère la place d'une armée de réserve.

La distance entre Édesse et Amida est, en effet, de qua-

rante-cinq heures de marche à six kilomètres à l'heure. Nous mîmes quatre jours à la parcourir, marchant douze heures par jour et nous reposant douze heures.

Il paraît positif que c'était dans les grottes sépulcrales que Sabinien avait établi ses quartiers. Ce passage avait paru à Valois mériter quelque explication; ce fut le sujet de la note suivante : « Sabinus igitur extra Edessam milites exercebat in campo quodam in quo cadavera humari solebant. » Une surface très-étendue de terrain est occupée par cette nécropole, et la plupart des monuments portent le caractère de la haute antiquité grecque. Les tombeaux sont aussi variés de dimension que de caractère. Il y en a une infinité qui sont taillés sur le penchant du rocher à peine aplani, et qui n'ont que les dimensions d'un simple sarcophage; mais en montant un peu plus haut on rencontre la nécropole composée de chambres sépulcrales et de grottes plus étendues. Quelques-unes sont composées de chambres communiquant les unes avec les autres et s'enfonçant assez avant dans la montagne; des éboulements empêchent presque toujours d'aller très-avant. Les portes sont pour la plupart décorées d'ornements d'architecture. Olivier et Buckingham, qui ont visité ces grottes, les comparent aux catacombes d'Alexandrie.

La résistance d'Amida valut à cette vaillante armée les remercîments de Constance. C'est encore dans le territoire d'Édesse que furent placés les monuments de la reconnaissance impériale.

L'empereur, après la prise d'Amida, fit dresser, dans un lieu célèbre près d'Édesse, des statues militaires aux officiers de cette troupe qui, se distinguant par la bravoure, avait

donné un si bel exemple. On les y conserve encore aujourd'hui intactes (Ammien-Marcellin, l. c.). L'auteur de ce récit était parvenu à s'échapper des ruines fumantes d'Amida et avait gagné les rives de l'Euphrate, non sans éprouver de sérieux dangers.

Sous la domination musulmane, Édesse perdit en même temps son nom grec et son titre de ville chrétienne; les Arabes lui ont donné le nom d'Orfa. Elle fut successivement soumise au pouvoir des Orthokides, des Ata-begs, et entra enfin dans les possessions des sultans de Constantinople. Prise par Méhémet-Ali en 1833, elle fut occupée pendant six ans par les Égyptiens, et pendant cette même période la diplomatie européenne fit de vains efforts pour décider le pacha d'Égypte à abandonner sa nouvelle conquête. La bataille de Nézib, qui eut lieu en juillet 1839, fut le dernier éclair de la puissance de Méhémet-Ali en Asie. Forcé d'abandonner la Syrie et la Mésopotamie, il rendit la ville au sultan, et la question du pachalik d'Orfa est allée s'ensevelir dans la poussière des chancelleries.

CH. TEXIER, de l'Institut.

ESSAI HISTORIQUE

SUR LES SOURCES DE LA PHILOLOGIE MEXICAINE ET SUR L'ETHNOGRAPHIE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

A MM. LES MEMBRES DE L'ILLUSTRE SOCIÉTÉ AMÉRICAINE ETHNOGRAPHIQUE DE NEW-YORK.

La découverte de l'Amérique, en ménageant un champ si vaste d'exploitation et d'activité industrielles à l'Europe,

n'a pas ouvert une mine moins féconde de recherches et d'explorations intellectuelles au génie entreprenant de notre race. Tout y était nouveau pour tous, la nature, les plantes, les hommes et les animaux. Aussi, dès la première apparition de ces îles et de ce continent inconnus, l'esprit humain s'engagea-t-il dans des dissertations à perte de vue sur l'origine de ce monde lointain. Mais là même une question plus pratique s'offrait. Sans se laisser éblouir par le côté brillant de ces spéculations, les missionnaires envoyés par l'Espagne pour travailler à la conversion des peuples habitant ces vastes contrées, ne virent en eux que des enfants issus d'une même souche, que des hommes rachetés comme eux-mêmes par le sang de Jésus-Christ et qui venaient se jeter dans leurs bras pour échapper à la persécution, ainsi qu'à l'esclavage que leur imposaient leurs impitoyables conquérants. En leur ouvrant les portes de l'Église, les religieux des divers ordres comprirent la nécessité de communiquer directement avec eux, autant pour les instruire dans la doctrine chrétienne, que pour les arracher aux violences iniques de leurs compatriotes. Dès ce moment ils se consacrèrent sans relâche à l'étude des langues indigènes : c'est à leur zèle, à leur dévouement presque sans exemple pour ces victimes infortunées de la cupidité et de l'avarice espagnoles, que la science doit ces nombreux et magnifiques monuments de linguistique et d'histoire indigènes, les uns manuscrits, les autres imprimés, et qui font encore aujourd'hui, malgré les pertes cruelles que leur ont fait éprouver trente années de révolutions, une des gloires de l'Église catholique dans les anciennes colonies de l'Espagne.

Je ne parlerai pas des premiers travaux entrepris par les hiéronymites et les dominicains à Haïti et dans les autres Antilles; les résultats nous en ont échappé jusqu'à présent[1]. Les premiers qui s'occupèrent des langues indigènes de la Nouvelle-Espagne, furent Jean Dutoit, flamand, successivement gardien des couvents des récollets de Bruges et de Gand; Jean de Aora, religieux du même monastère, ainsi que leur compagnon, le frère Pierre de Moor, ou de Mura, dit ordinairement Pierre de Gand[2]. Ils arrivèrent au Mexique au mois de septembre 1523 et fondèrent leur première école au palais même du roi Nezahualcoyotl, où ils furent logés à Tetzcuco. Le frère Pierre, que son âge et ses inclinations rendaient plus propre à ce travail, s'appliqua particulièrement à l'étude de la langue nahualt, et il ne tarda pas à se faire

---

[1] Les seuls mots de la langue haïtienne que l'on connaisse, recueillis par Acosta, Oviédo, Pedro Martir et Las Casas, se trouvent dans Gilii, *Saggio di Storia Americana*, tome III, de la page 220 à 227, et M. Raffinesque en a donné un vocabulaire comparé, à Philadelphie, en 1836. Il est fort probable que les archives et les bibliothèques d'Espagne contiennent des vocabulaires plus complets, composés par les premiers missionnaires chargés de la conversion des Haïtiens.

[2] Jean Dutoit paraît avoir vu le jour dans la Flandre française, et ce fut lui qui fonda la province des Récollets à Bruges. Il fut confesseur de Charles V et fort estimé de ce prince. Jean de Aora passait pour être frère naturel du roi d'Écosse, et Pierre de Moor ou de Mura, né à Ighem, près de Ninove, dans la Flandre occidentale, passait pour être frère naturel de l'empereur. Son nom est célèbre parmi les plus grands bienfaiteurs des Indiens de l'Anahuac. Il fonda les premières écoles indigènes, et mourut simple frère lai au couvent de San-Francisco de Mexico, en 1572, après avoir refusé l'archevêché de cette ville que l'empereur lui offrit à plusieurs reprises.

entendre avec une facilité qui étonna tout le monde. C'est lui qui composa les premiers *abécédaires* et les premiers livres de *doctrine chrétienne* pour les jeunes Mexicains, et qui leur enseigna avec un grand fruit les éléments de la lecture et de l'écriture espagnoles appliqués à leur propre idiome. L'arrivée à Mexico, en 1524, du père de Valencia et de ses compagnons, envoyés par le saint-siége pour organiser l'Église de la Nouvelle-Espagne, en régularisant l'enseignement chrétien, donna aussi de plus larges bases à l'étude des langues, dont ils comprirent promptement la nécessité. Du nombre des nouveaux venus étaient le célèbre père Torribio de Benavente, dit Motolinia, et le père Luis de Fuensalida, qui possédèrent admirablement la langue et l'histoire de ces contrées, sur lesquelles le premier surtout laissa des ouvrages importants.

Le premier usage que les princes vaincus firent de l'art de l'écriture latine fut de recueillir les monuments historiques de leur pays et de les recopier dans leur langue avec les caractères usités par leurs nouveaux maîtres, afin de les mettre à l'abri du fanatisme et de l'ignorance qui, au commencement de la conquête, poursuivirent leurs annales comme des œuvres de magie et de perdition : c'est ainsi qu'ils préservèrent de la destruction tant de documents relatifs à l'ancienne civilisation du Mexique; et l'un des plus précieux, dont je me suis servi plus d'une fois dans la composition de mon *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale*[1], est le manuscrit écrit avec tant d'é-

[1] *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des docu-*

légance dans la langue nahuatl, en 1528, par un des nobles guerriers, restés des derniers auprès de Quauhtemotzin, à la défense de sa patrie[1].

Le nombre des religieux, et surtout des franciscains, qui s'étaient mis les premiers à l'œuvre, se multiplia rapidement en un petit nombre d'années, dans toutes les régions de la Nouvelle-Espagne. Sous leur direction habile, les études indigènes s'accrurent dans une proportion égale. Le français Jacques de Testera, d'une famille noble de Bayonne et frère d'un des chambellans de François Ier, après avoir prêché avec un grand succès à la cour de l'empereur, avait traversé les mers, en 1529, accompagné de plusieurs autres franciscains. Ne pouvant apprendre aussi vite qu'il l'aurait voulu les langues des Indiens pour leur prêcher, et impatient du retard, il se livra par interprète à un autre mode de prédication, ayant avec lui les mystères de la foi peints sur une toile, et un Indien habile qui expliquait aux autres, dans leur langue, ce que disait le missionnaire ; il en retira beaucoup de fruit, ainsi que des tableaux dont il se servait constamment. Élu, en 1533, gardien du monastère de San-Francisco de Mexico, il travailla avec un zèle extrême à la propagation de la religion chrétienne dans tous les états de la Nouvelle-Espagne, fonda des maisons de son ordre en Michoacan et au Guatémala, où il alla à plusieurs

---

ments originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes. 4 vol. grand in-8°. Paris, Arthus Bertrand, éditeur.

[1] Ce document, qui faisait partie autrefois de la collection de Boturini, appartient aujourd'hui à celle de M. Aubin.

reprises, et il n'y avait pas alors, dit Torquemada[1], un pouce de terre ici découverte qu'il ne parcourût. En 1529 et en 1530, on le trouve à Mexico ; en 1531, à Champoton. Chassé de l'Yucatan par les Espagnols dont il voulait contenir les excès, on l'y retrouve de nouveau en 1534. Étant retourné en Europe, en 1541, pour assister au chapitre général de Mantoue, il revint bientôt en Amérique, avec la dignité de commissaire général des Indes, menant avec lui cent quarante franciscains de diverses nations qu'il dispersa dans toutes les provinces du Mexique et de l'Amérique Centrale.

Sahagun, Ximenez, Fuensalida, Pierre de Gand, Motolinia, tous les franciscains, entraînés par son influence, ayant adopté les tableaux de leur gardien, la peinture indigène, auparavant persécutée, reparut et s'y mêla dans une partie considérable des possessions espagnoles. Jusque-là, conquérants et missionnaires n'avaient vu, dans les manuscrits mexicains, que des livres de magie et des images servant à perpétuer l'idolâtrie, et l'on ne peut trop vivement déplorer la perte de tant de documents précieux pour l'histoire, pour la science et les arts américains, que le zèle ignorant du pieux Zumarraga, et de tant d'autres avant lui, livra aux flammes. Les travaux de Testera arrêtèrent cette des-

---

[1] Torquemada, *Monarquia Indiana*, lib. XIX, cap. I, II, XIII et XVIII ; et lib. XX, cap. XLVII.—La mémoire de Testera s'est longtemps conservée au Chiapas et au Yucatan, et au temps de Barezzo Barezzi (*Chroniche dell' Ordine Seraphico*, part. IV, lib. III, c. XLVIII), les Indiens y célébraient, tous les ans, une fête en l'honneur de leur saint et glorieux ami. Il mourut dans une heureuse vieillesse, au monastère de Mexico, en 1543, vivement regretté de ses frères.

truction, et une fois entrés dans cette voie, les franciscains, déjà plus instruits des langues et des coutumes des indigènes, en utilisant leurs livres pour la prédication, y prirent un intérêt chaque jour plus senti, et travaillèrent dès lors efficacement à sauver du naufrage le reste de ces peintures et de ces documents jusque-là si injustement poursuivis.

Le lecteur étranger voudra bien nous pardonner l'empressement que nous mettons à signaler ici l'impulsion que le caractère français imprima à cette restauration remarquable. Déjà d'autres moines français s'étaient associés aux travaux des franciscains espagnols, flamands et italiens, qui avaient traversé les mers pour les aider à l'œuvre de la conversion des indigènes ; tandis que *Pierre de Gand* continuait l'éducation des plébéiens dans l'école de San-Joseph, fondée par lui, dans son monastère, le père Arnaud de Bassace ou Bassac, Français de la province d'Aquitaine, était choisi le premier pour enseigner le premier la grammaire et les lettres latines au collége de Santa-Cruz de Platilolco, érigé à grands frais par le vice-roi Mendoza, pour l'avancement de la noblesse indigène. *Arnaud de Bassac* possédait avec une rare élégance la langue nahuatl, dans laquelle il traduisit les *Épîtres et Évangiles*, longtemps conservés manuscrits au monastère de San-Francisco de Mexico et qu'on avait coutume de lire aux Indiens ; il prêchait également avec un grand succès dans la même langue. On ne cite pas avec moins d'éloge pour l'ordre de Saint-François le nom du père *Bernardino de Sahagua*, qui écrivit d'abord en langue nahuatl son *Historia general de las casas de*

Nueva-España[1]; celui d'*Andres de Olmos*, si profondément versé dans la connaissance des langues mexicaine, huaztèque et totonaque[2]; enfin celui du père *Juan de Gaona*, qui écrivit avec une extrême pureté ses *Colloquios de la paz cristiana* en langue nahuatl. A ceux-ci joignons encore le père *Jean Foucher*, Français, qui des premiers composa une grammaire, *Arte de la lengua mexicana*, langue dans laquelle il parlait et prêchait avec non moins de succès ; et le père *Jacques de Danemark*, de la maison royale de cette contrée, qui, sous l'humble habit de la religion de Saint-François, cachait son rang illustre ; il prêcha au Michoacan et il fut le premier à s'instruire de la langue tarasque qu'il possédait admirablement. Dans la même contrée se distinguèrent encore les franciscains *Juan de San-Miguel* et *Pedro de Garovillas*, également instruits dans les langues du Michoacan ; le Flamand *Michel de Boulogne*, qui posséda cinq idiomes indigènes différents, et le Français *Mathurin Gilbert*, auteur d'un *Vocabulario* et d'une *Arte de la lengua de Michoacan*, etc., l'un et l'autre non moins illustres par leur science profonde que par leur

---

[1] Don Carlos Maria Bustamante édita la traduction espagnole, faite par Sahagun lui-même. Elle fut imprimée à Mexico en 1829. On ignore ce qu'est devenu l'original en langue nahualt. Les *Épîtres et Évangiles* de Sahagun, dans la même langue, ont été dernièrement imprimés avec grand luxe à Milan.

[2] Nous donnerons, à la suite de cette dissertation, une liste des ouvrages de philologie que nous connaissons et qui sont omis dans l'excellent volume du Dr Hermann Ludewig (*The literature of the american aboriginal languages*).

truction, et une fois entrés dar ut prise sous leur
déjà plus instruits des lang
gènes, en utilisant leurs li ut dans toutes les
rent un intérêt chaque jou ligieux des divers
lors efficacement à sauv ur à l'œuvre de la
peintures et de ces do tion personnelle en ce
poursuivis. . Dans les états d'Oaxaca,
s dominicains se montrent

Le lecteur étrang ains ; la religion et la science
pressement que no on *Francisco Marroquin*, pre-
le caractère franc ia, est aussi le premier à s'instruire
quable. Déjà d'r quel, et on lui doit la *Doctrina cris-*
travaux des fr *teca* (quiché) ; il fut le premier encore
qui avaient tr . il avait appris aux compagnons de son
conversion d s célèbre de ceux-ci fut le père *Domingo*
nuait l'éduc nicain, martyrisé par les Lacandons en 1555.
fondée pa qui embrassait à la fois toutes les branches,
sace ou T alée dans la philologie par un *Vocabulaire cak-*
choisi l *t quiché*, ainsi que de quatre autres langues de la
et les az, par des *grammaires* et une compilation considé-
érigé d'instructions en langue quichée, intitulée *Theologia*
cer *liorum* [1].
da
il Tel est en abrégé le récit des travaux que les ordres de
Saint-François et de Saint-Dominique entreprirent dans
l'intérêt de l'Église et de la philologie indigène dans le court

[1] Je possède ce dernier ouvrage. Le reste a disparu durant les pillages de la révolution de Morazan, ainsi que le fameux ouvrage dont parle Remesal, et où le père de Vico traitait avec étendue de toute l'histoire et des antiques idolâtries des royaumes guatémaliens.

ula entre l'époque de la conquête et la fin
: encore n'ai-je fait que les esquisser et
ce un grand nombre d'autres noms,
ièmes ordres ou à ceux qui vinrent s'im-
cet intervalle, dans les portions de la Nou-
auxquelles je me suis spécialement borné.
e d'après cela, de ce que ces travaux seraient,
és dans leur ensemble, si on parvenait à en faire un
é général.

La typographie vint de bonne heure stimuler leurs efforts. Au mois d'octobre 1535, don Antonio de Mendoza, premier vice-roi du Mexique, était arrivé pour se mettre en possession de son poste; il s'était fait accompagner d'une presse et d'ouvriers typographiques dépendants de la célèbre imprimerie de Juan Comberger, de Séville, et Juan Pablos, représentant de cette maison à Mexico, imprima bientôt après le premier ouvrage qui eût vu le jour sur le continent américain. Ce fut un livre ascétique intitulé *la Escala espiritual de San-Juan Climaco*, imprimée en 1536. Cependant, si nos renseignements sont exacts, les rudiments de la *doctrine chrétienne* et l'*abécédaire*, composés en langue nahuatl, par Pierre de Gand, auraient précédé ou suivi de peu ce livre[1]. D'autres œuvres typographiques en cette langue et dans d'autres idiomes indigènes se succédèrent rapidement. En 1550, on imprimait la *Doctrina cristiana*

[1] La seule édition connue de la *Doctrina cristiana en lengua mexicana por Fra Pedro de Gante*, est de 1553. Mais il est à peu près certain qu'il y en eut d'autres auparavant et que ce fut un des premiers ouvrages sortis des presses de Mexico.

en lengua española y mexicana, hecha por los religiosos de la orden de Santo-Domingo. De l'an 1553 date la seule édition connue de la *Doctrina cristiana en lengua mexicana, por Fr. Pedro de Gante* (Pierre de Gand), et deux ans plus tard, en 1555, paraît la première édition du *Vocabulario en lengua castellana y mexicana,* d'Alonzo de Molina. En 1556, don Francisco Marroquin, premier évêque de Guatémala, livre à la presse de Mexico son livre intitulé *Doctrina cristiana en lengua utlateca.* Trois ans après, la langue tarasque a son tour, et l'on imprime, en 1559, le *Dialogo de doctrina cristiana en la lengua de Mechoacan,* par le franciscain français Mathurin Gilbert. Ce livre est suivi la même année par le *Vocabulario en lengua de Mechoacan,* du même auteur, dédié à l'illustre Vasco de Quiroga, premier évêque et bienfaiteur de cette contrée.

Au témoignage de Clavigero, le père Andrès de Olmos donne, de 1556 à 1560, à la presse mexicaine, sa vaste et érudite compilation intitulée *Grammatica et lexicon linguæ mexicanæ, totonacæ et huaxtecæ.* En 1560, on voit paraître encore l'*Arte del idioma maya,* du père Francisco Gabriel de San-Bonaventura, ainsi que le livre du père Francisco de Cepeda, intitulé : *Arte de las lenguas de Chiapa, Zoque, Celdales y Cinacanteca.* Molina rivalise avec tous de zèle et d'activité : il donna successivement, en 1565, son *Confessionario breve en lengua mexicana y castellana,* et son *Confessionario mayor,* puis enfin, en 1571, la seconde et magnifique édition de son *Vocabulario,* ainsi qu'une *Arte de la lengua mexicana,* qui fut encore réimprimée cinq ans après. En 1574, le franciscain Juan Baptista de Lagunas fait imprimer son ouvrage intitulé : *Tratados*

en lengua de Michoacan, comprenant *Arte, dictionario, instruccion para confessar,* etc.; et en 1575, l'infatigable Mathurin Gilbert met au jour son *Thesoro espiritual de pobres, en lengua de Michoacan.* La même année, le père Juan de la Anunciacion, chanoine régulier de Saint-Augustin, publie sa *Doctrina cristiana muy cumplida, para doctrinar à los Indias en lengua castellana y mexicana.* Alonzo de Molina réimprime, en 1576, la seconde édition de son *Arte;* et Joannes Metinensis, chanoine régulier de Saint-Augustin, fait paraître, en 1577, son livre *Doctrinalis fidei in Mechuacanensium Indorum lingua.* La même année, le père Juan de la Anunciacion donne son *Sermonario en lengua mexicana,* etc. Molina continue : en 1578, il publie la seconde édition de son *Confessionario mayor,* etc., ainsi que la première de sa *Doctrina cristiana en lengua mexicana.* La même année voit paraître le *Vocabulario en lengua çapoteca* et l'*Arte de la lengua çapoteca,* du père Juan de Cordoba, dominicain. En 1582, viennent *Los colloquios de la paz y tranquillidad cristiana en lengua mexicana,* par le père Juan de Gaona; en 1593, le *Vocabulario en lengua mixteca,* par le père Francisco de Alvarado, dominicain, et l'*Arte en lengua mixteca,* par le père Antonio de los Reyes, du même ordre. L'année 1595 voit mettre au jour une *Arte mexicana,* par le père Antonio del Rincon, de la Compagnie de Jésus, et en 1598 le père Elias de San-Juan Baptista publiait ses *Dialogos en lengua mexicana.* Enfin, pour terminer dignement ce siècle, si fécond d'ailleurs en grandes choses de tout genre, le franciscain Joan Baptista, gardien du monastère de Santiago de Tlatilolco, éditait avec les presses même de son couvent, en 1599, un *Confessionario en lengua mexicana y castellana.*

Dans ce coup d'œil rapide sur les travaux de cette époque, nous omettons certainement plus d'une œuvre importante, faute de renseignements plus complets ; il suffit toutefois pour donner une idée de ce que la science doit aux hommes savants et modestes qui s'en occupèrent si longtemps avant nous. Nous indiquerons plus loin, dans un catalogue spécial, les ouvrages qui, à notre connaissance, ayant vu le jour dans les siècles suivants ou qui étant demeurés manuscrits dans les bibliothèques d'Europe ou d'Amérique, sont omis dans les nomenclatures de la philologie américaine publiées dans les temps modernes. Depuis la fin du dernier siècle, les recherches laborieuses du jésuite Lorenzo Hervas et de Clavigero ont conduit la science aux compilations importantes d'Adelung et de Vater, en Allemagne ; de Benjamin Smith Barton et de Gallatin, en Amérique, ainsi que des Sociétés historiques de Massachusets et de Rhode-Island, de la Société philosophique américaine de Philadelphie et de la Société américaine ethnographique de New-York, dont les résultats se trouvent si admirablement réunis aujourd'hui dans le beau travail du docteur Hermann Ludewig. C'est en parcourant cette savante compilation [1], accrue par les additions heureuses du professeur Wm. W. Turner, de Washington, et dans le désir de rectifier quelques erreurs ou omissions inséparables d'une œuvre si vaste, que nous

---

[1] *The literature of the american aboriginal languages*, by Hermann E. Ludewig. *With additions and corrections*, by professor Wm. W. Turner. — Edited by Nicolas Trübner and C°, 60, Paternoster Row. 1858. — Le Dr Ludewig est mort à New-York, en décembre 1856, universellement regretté par la science et ses nombreux amis.

avons conçu la pensée de cet *Essai sur les sources de la philologie mexicaine et sur l'ethnographie de l'Amérique Centrale*, à laquelle nous allons passer maintenant.

Les erreurs auxquelles nous faisons ici allusion proviennent d'ordinaire des noms différents donnés fréquemment à une même langue par les écrivains et les voyageurs qui s'en sont occupés, ainsi que de l'ignorance topographique des lieux où certaines langues sont en usage, comme des populations qui les parlent. C'est pour obvier à cet inconvénient que nous croyons devoir, en quelque sorte, localiser celles dont nous avons quelque notion et les grouper suivant les rapports que nous leur avons trouvés : ce travail ne peut que faciliter les études de la philologie comparative et aider la science à sortir de la confusion que la multiplicité des idiomes américains n'a pas manqué de créer. Sans entrer ici dans aucune question relative à leur origine, ni à celle des nations entre lesquelles elles sont usitées, nous nous contenterons d'en présenter un tableau aussi clair que possible, ainsi que de la connexion qu'elles paraissent avoir les unes avec les autres.

Nous ne répéterons pas ici davantage ce qui a été dit souvent de la ressemblance qui paraît exister généralement dans les constructions grammaticales des langues américaines, et qui sont *peut-être* bien moins générales qu'on se l'imagine ; mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est la filiation qu'elles ont en certaines contrées et la facilité qu'elles présentent pour les grouper autour d'un même tronc. Le *maya*, langue parlée même par les descendants des conquérants espagnols, qui souvent n'en connaissent pas d'autre aujourd'hui, est indubitablement la mère de la plupart

de celles qui se parlent dans l'Amérique Centrale. Juarros, qui n'a fait presque jamais que suivre ou abréger Fuentes, dont la chronique menteuse existe manuscrite aux archives municipales de Guatémala, parle pompeusement des vingt ou vingt-cinq langues usitées dans son pays. Malheureusement Juarros pas plus que Fuentes n'en savait lui-même un seul mot, et il le prouve par les nombreuses erreurs dont son livre fourmille. L'autorité du dominicain Francisco Ximenes, qui écrivait dans les premières années du dix-septième siècle et qui était profondément versé dans les langues guatémaliennes, est bien autrement compétente dans cette matière. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet[1] : « Ce que l'on peut conclure de toutes les langues du royaume de Guatémala, à commencer par le *zotzil*, le *tzendal*, le *chanabal*, le *coxoh*, le *mam*, le *lacandon*, le *peten*, l'*ixil*, le *caxchiquel*, le *cakchi* (kecchi), le *pokonchi*, sans en compter une foule d'autres qui se parlent en différentes régions, c'est que toutes n'en formaient qu'une seule qui, en diverses provinces et localités, se corrompit de diverses manières ; mais les racines des verbes et des noms se trouvent pour la plupart être encore les mêmes, et il n'y a guère à s'en étonner : c'est ce que l'on voit dans notre castillan, puisque les langues de l'Europe étant filles du latin, les Italiens le corrompirent d'une façon, les Français d'une autre et les Espagnols d'une autre, etc. »

Au commencement de nos études sur les idiomes du Mexique et du Guatémala, nous hésitions à laquelle des deux, du *maya* ou du *tzendal*, nous donnerions la priorité, guidés

---

[1] Ximenes, *Arte de las tres lenguas cakchiquel, quiche y tzutuhil*, MS en el Prologo.

que nous étions encore par les théories du chanoine Ordonez ; ce savant compilateur était né à Cuidad-Real de Chiapal, ville toute voisine des Tzendales, et il se laissait influencer par des préférences nationales. Nous n'avons aucune raison pour céder à une théorie plutôt qu'à une autre, et nous avons suffisamment approfondi maintenant cette matière pour déclarer que la langue maya doit être à tous égards considérée comme la mère et la source de toutes celles qui ont quelque relation avec elle dans les régions environnantes. Malgré l'assertion de certains ethnographes qui, à tout prix, veulent faire prévaloir l'opinion qu'il n'y a en Amérique que des langues dites par eux *agglutinatives*, nous assurons, nous, qu'ils se trompent, et à commencer par le maya, nous pouvons certifier en toute connaissance de cause que c'est là une langue presque entièrement monosyllabique, comme la plupart de celles qui en sont dérivées.

Si l'on en juge par les idiomes et dialectes existant encore dans la plupart des régions de l'Amérique Centrale et dans les provinces méridionales du Mexique, le maya doit avoir été originairement la langue générale des populations répandues sur ces diverses régions[1]. On ne saurait douter

---

[1] Ces lignes et celles qui suivent serviront, j'espère, à rectifier l'erreur que m'attribue M. H. de Charencey, dans le n° 3 de la *Revue Américaine*, page 210. La langue maya serait, d'après cet article, *la langue indigène* de l'Amérique Centrale, et la population espagnole ne parlerait que celle-là. L'un et l'autre sont également erronés. Les langues indigènes de l'Amérique Centrale, l'yucatan *seul* excepté, ne sont pas le maya, et les Espagnols de l'Amérique Centrale qui sont instruits de ces

que l'invasion successive des tribus étrangères, de celles surtout qui du dixième au treizième siècle descendirent du nord, lors de la ruine de l'empire toltèque de l'Anahuac, n'aît contribué puissamment à l'altérer et à la fractionner en tant de langues différentes. Sa conservation dans la péninsule Yucatèque, où le maya paraît être resté pur de tout alliage jusqu'à la conquête espagnole, doit être attribuée naturellement à la position isolée de cette péninsule. Les plus méridionales, exposées davantage à l'invasion, furent aussi celles qui éprouvèrent le plus de changement : à la langue mère se substituèrent ainsi des langues et des dialectes plus ou moins rapprochés de leur origine, suivant les circonstances et les lieux, et qu'on peut encore aujourd'hui grouper avec facilité, selon le degré plus ou moins éloigné de leur parenté avec le tronc principal. C'est ainsi, par exemple, que le *lacandon*, parlé par les tribus et les populations qui bordent à l'est l'Uzumacinta, le *peten*, usité par celles qui habitent les affluents orientaux de ce grand fleuve, ainsi que les plateaux du Peten-Itza, le *chol* et le *mopan*, en usage également dans ces contrées et qui paraissent n'être en réalité que des dialectes du maya, peuvent composer le premier groupe autour de ce tronc antique. Le groupe le plus rapproché ensuite serait l'ensemble des langues parlées dans la haute Vera-Paz ; car on ne peut plus dire ici que ce soient de simples dialectes ; elles sont aussi éloignées de leur origine que l'espagnol l'est du latin. Ce sont le *cakchi* ou *quecchi*, parlé par les Indiens de Cahbon

---

langues sont en fort petit nombre. Les Espagnols et les Ladinos (sang-mêlés) parlent espagnol.

et de Lanquin ; le *caichi*, qui n'en diffère pas beaucoup, parlé par ceux de Carcha et de Coban (anciennement *Uxab* et *Pokomam*); le *chanabal*, usité un peu plus bas ; le *pokomchi*, de San-Cristobal, de Taktic, de Tukuru, dans l'intérieur de la Vera-Paz, et qui n'est qu'une variété fort peu sensible du pokomam, langue riche, élégante et sonore, dont les autres ci-dessus ne sont que des dialectes. Le *pokomam*, ailleurs appelé encore *pokomchi*, continue d'être parlé par des populations isolées en diverses parties de la république guatémalienne, à droite et à gauche du fleuve Motagua, jusqu'aux frontières même du San-Salvador, et au sud jusqu'aux environs de Guatémala, à Mixco, à Palin et à Amatitan, au pied du volcan de Pacaya.

Le groupe le plus intéressant, toutefois, c'est celui des langues véritablement guatémaliennes. Le *quiché*, *qiché* ou *kiché*, y tient le premier rang : plusieurs auteurs lui donnent en outre le nom de *utlateca*, d'Utlatlan, ancienne capitale du royaume des Quichés. Cette langue est particulièrement usitée dans la basse Vera-Paz, ainsi que dans la région renfermée dans la grande courbe du fleuve Uzumacinta, à Rabinal, à Cobulco, à Xoyabah, à Chichicastenango, à Jocopilas, Sakabah, Sacapulas, Santa-Cruz del Quiché (Utlatlan), à Quetzaltenango, à Totonicapan, à Santa-Catarina Ixtlahuacan, etc. ; puis, en contournant le bord occidental du lac d'Atitlan, dans la plus grande partie de la province dite de Suchitepeques. Le *cakchiquel*, ainsi dit du royaume de ce nom, rival de celui du Quiché, appelé par excellence *la langue de Guatémala*, parce que la ville de ce nom (l'ancien *Tecpan-Quauhtemala*) en était la capitale, est encore aujourd'hui la langue la plus usitée entre

les populations indigènes du département de Guatémala, de ceux de Sacatepeques et de Chimaltenango, ainsi qu'entre une partie de celles qui habitent au nord et à l'est du lac d'Atitlan. Le *tzutohil* ou *subtugil* n'est en usage que dans un petit nombre de localités au sud et à l'ouest du même lac. Le quiché, le cakchiquel et le tzutohil sont des dialectes d'une même langue, comme l'étaient ceux de la Grèce antique : le premier en est le plus expressif et le plus élégant. De ce groupe se rapproche plus ou moins le *mam* ou *mem*, aussi dur peut-être que le cakchiquel, mais non moins riche et varié que le quiché et le pokomam ; il est usité encore par des populations considérables à l'est de l'état de Guatémala, au département de Huehuetenango, et par celles du territoire de Soconusco. La langue *ixil*, usitée par celles des montagnes froides de Nebah, au nord-ouest du Quiché, s'éloigne déjà beaucoup plus de ces divers dialectes, en se rapprochant de celui des Lacandons ses voisins. Nous n'avons pu nous procurer suffisamment de données sur les langues dites *chorti* et *sinca*, pour pouvoir en parler avec la même connaissance de cause. La première, appartenant aux localités des montagnes de Chiquimala et d'Esquipulas, paraît être un dialecte du pokomam ; la seconde, usitée dans celles de Jutiapa, de Guazacapan, de Chiquimulilla, de Taxisco et de Cinacantan, vers la côte de l'océan Pacifique, se rattache selon toute apparence à un dialecte de la langue nahuatl.

Quant à langue dite *papuluka*, ce n'est autre chose que le cakchiquel même : c'est sous ce nom que les Indiens Cakchiquels des montagnes de Sacatepeques désignaient et désignent encore leur idiome. Lorsque je demandais à un de mes paroissiens de San-Juan Sacatepeques, en quelle

langue il s'exprimait, il me répondait incontinent en bon cakchiquel : « *Pa puluka,* » c'est-à-dire, en puluka[1]. Il faut donc bien se garder d'admettre ici le mot *pupuluka,* que donne Juarros par erreur, et encore moins le confondre avec la langue *popoloka,* parlée par les habitants d'une province de ce nom au Mexique, au sud-ouest d'Orizaba, et dont Tecamachalco était une des cités principales[2].

Nous n'entrerons ici dans aucune considération spéciale sur les langues des populations qui s'étendent à l'est de San-Salvador et de Honduras, sur lesquelles on n'a jusqu'ici que des notions fort inexactes. Nous attendons des documents plus sûrs et plus complets pour en parler. Nous dirons seulement que la langue nahuatl (mexicain) plus ou moins altérée, était usitée en un grand nombre de provinces, surtout entre les nations dites *Pipiles* et *Cuzcatecas,* à l'est de Guatémala et dans l'état de San-Salvador. D'anciennes migrations antérieures même, à ce qu'il paraît, à celles qui suivirent les désastres de l'empire Toltèque, avaient porté cette langue au delà même des limites actuelles de l'état de Costa-Rica et de Panama. Ce qui est certain, c'est qu'un grand nombre de noms, étrangers au premier aspect à la

---

[1] C'est à la langue de Tecamachalco qu'appartient le livre de l'évêque Fr. Francisco de Toral, *Arte y vocabulario de la lengua popoloca,* que l'estimable et savant Hermann Ludewig confond avec la *papuluka.* Voir *The literature of the american aboriginal languages*, London, 1858, p. 153.

[2] *Puluk* ou *Papuluka,* d'où vient apparemment cette dénomination, est le nom d'une localité ruinée, à peu de distance de *San-Juan Sacatopeques* (Guatémala), et qui aurait été originairement le chef-lieu des Cakchiquels de cette grande bourgade.

langue nahuatl, en tiennent plus qu'on ne pourrait le croire : par exemple, tous les noms terminés en *ique* qui embarrassent si fort l'honorable M. Squier, dans ses travaux sur le Honduras et le Nicaragua, nous pouvons lui certifier qu'ils appartiennent également à la langue de Mexico, quelque défigurés qu'ils semblent; c'est aussi un peu la faute des Espagnols, qui les ont changés sans le vouloir, en les suavisant; ainsi, en lisant *ic*, au lieu de *ique*, on a la préposition mexicaine *avec*, finale d'un grand nombre de noms de lieux, et si l'on substitue *tic* ou *itic*, à *tique* ou *itique*, on a une autre terminaison qui signifie *au milieu de*. Ainsi, au lieu de *Santo-Tomas* des Belges, cité en bien des historiens comme Santo-Tomas de *Atique*, on dira donc *Atic* (au milieu de l'eau); du golfe *Amatique*, on lira *Amatic* (entre les *amates*, nom d'un arbre bien connu); au lieu de *Chapanistique*, ancien nom de la province de San-Miguel au Salvador, on lira *Chapanistic*, c'est-à-dire, au milieu des terrains boueux et marécageux, dont en réalité se compose une partie de ce pays. Au lieu de *Jaitique*, le *j* étant presque toujours substitué à l'*x* dans l'orthographe moderne, on lira *Xallitic* (au milieu des sables); au lieu de *Llepaterique*, on lira *Yepantelic* ou mieux *Yepantlic* [1], c'est-à-dire, entre trois rangées ou trois murs, etc.

J'en dirai autant des noms de *Comayagua*, de *Motagua*, de *Tegucigalpa*, de *Matagalpa*, etc., qui appartiennent

---

[1] On sait que les Hispano-Américains confondent fort souvent le son *ye* ou *ya* avec leur *lle* ou *lla*, etc. C'est ainsi que pour *Yopaa*, nom zapotèque de Mictlan, on trouve fréquemment *Llopaa* ou *Lyobaa*, et ainsi des autres.

également à la langue mexicaine ; c'est ainsi qu'il faut lire *Comallahua*, évidemment composé de *comalli*, la tourtière, de l'*a* et du possessif *hua*. Des autres il faut faire *Motlahua*, qui indique la rencontre d'un confluent, puisqu'il s'agit d'un fleuve ; *Tecochi-cal-pan*, c'est-à-dire, en avant ou en face de la maison des mines ou des trous ; enfin, *Matlac-calpan* veut dire également devant les dix maisons ou devant la maison des filets. Je me borne à ces citations qui suffisent pour donner la clef de ces noms, attribués par certains voyageurs à une langue aujourd'hui inconnue à leur avis, mais qui est fort connue, excepté d'eux[1].

Si maintenant des régions situées à l'est de l'Amérique Centrale nous passons à celles qui s'étendent au nord-ouest, nous trouvons également un grand nombre de langues issues de la langue maya ou au moins apparentées avec elle. Le *tzendal*, parlé surtout dans la province de ce nom, et dont Palenqué, Cancue et Ococingo sont les localités principales, est de toutes celle qui s'en rapproche davantage, quoiqu'à un moindre degré que les idiomes du premier groupe dont nous parlons plus haut ; si nous en jugeons d'après les noms d'un grand nombre d'autres localités dans l'état de Chiapas, il faudrait y joindre encore divers dia-

---

[1] Il est fort possible que bien des langues parlées à l'est de Honduras et de Nicaragua, se réduisent encore à des dialectes du maya ou du nahuatl ; le défaut de vocabulaires bien faits et complets empêchera longtemps la comparaison qu'on pourrait en faire : les listes de mots, rapportées par beaucoup de voyageurs, sont loin d'être suffisantes ; elles sont trop souvent écrites d'une manière arbitraire et imprimées sans soin ni correction.

lectes du même pays, tel que le *quelène*, usité par les indigènes de Comitan. N'ayant aucune donnée positive sur le *chiapanèque*[1] proprement dit, nous nous abstenons quant à présent de le classer. Quant au *tzotzil*, en usage encore dans une partie du même état, Ximenes affirme avec raison qu'il est venu de la même source; mais ce que nous en avons vu nous démontre qu'il s'en éloigne bien plus que tous les autres idiomes dont je viens de parler. La langue *zoqui* ou *zoque*, qui avait son siége principal à Tecpantlan, dans l'état de Chiapas, ne s'en éloigne pas beaucoup, et, d'après Burgoa, paraît devoir servir d'intermédiaire entre les langues de cette province et celles de l'état limitrophe d'Oaxaca.

Ce département, un des plus riches et des plus peuplés du Mexique, était habité avant la conquête espagnole par plusieurs nations illustres, dont les plus connues étaient les Mixtèques, les Zapotèques, les Mixi, les Chontales et les Wabi. Davila Padilla évaluait à dix le nombre des langues qu'on y parlait. Du temps de la découverte du continent américain, les Mixi ou Mijes, refoulés d'année en année par les rois zapotèques, auxquels ils refusaient de se soumettre, s'étaient retranchés dans les sections les plus inac-

---

[1] Le mot *chiapan*, d'où *chiapanèque*, est mexicain, et nous ignorons le nom que ce peuple se donnait. D'après ses propres traditions, il serait sorti du dixième au onzième siècle des régions voisines de Nicaragua et se serait emparé des bords du fleuve *Chiapan*, où il aurait bâti la forteresse de ce nom, longtemps sa capitale, et remplacée aujourd'hui par la grande bourgade de *Chiapa de Indios*, à trois lieues de Ciudad-Real (Remesal, *Hist. de la prov. de San-Vicente, de Chiapas y Guatemala*, etc., lib. V, cap. XIII).

cessibles de la Sierra d'Oaxaca ; les sombres forêts du Cempoaltepec, au nord-est de l'isthme de Tehuantepec, étaient le seul asile qui eût été laissé à leur indépendance. Les Mixi avaient possédé anciennement la plus grande partie des royaumes de Tehuantepec et du Zapotecapan, et peut-être même les rivages plus occidentaux de Tututepec lui devaient-ils leur première civilisation. Malgré l'état à demi sauvage auquel ils avaient été réduits depuis plusieurs siècles, on retrouvait encore dans ce peuple les traces d'une grande nation. Sous le rude vêtement de peau qui recouvrait leur nudité, on reconnaissait les formes matérielles d'une des plus belles races de l'Amérique ; la barbe touffue qui leur ombrage le visage annonce même quelque chose de supérieur aux autres.

La langue *mixi* (mixe ou mije) est encore usitée par les populations montagnardes qui habitent le centre de l'isthme de Tehuantepec, ainsi que les chaînons qui environnent au nord-est le pied du mont Cempoaltepec. La ressemblance qu'elle présente avec la choche, la zotzile et la tzendale, signale dès l'abord sa parenté avec le maya : les sons gutturaux et brefs dont elle abonde sont une preuve de plus en faveur de cette filiation. Ceci, non moins que leurs superstitions où l'on retrouve encore des restes déformés des rites antiques, comme la coutume de circoncire les enfants, ainsi que l'usage du calendrier tzendal, témoigne également en faveur de la civilisation et de l'origine reculée des Mixi. Contigus aux Mixi, on trouve, en s'avançant au nord-ouest des mêmes montagnes, les populations de l'ancienne province de Chinantla, qui donne son nom à la langue *chinanteca*, qu'il ne faut pas confondre avec la *cincanateca*, dont il

est question plus haut; puis, plus à l'ouest encore, la *mexica*, parlée par les Beni-Xono, nation marchande, et la *cuicateca*, ainsi appelée de l'ancienne ville de Cuicatlan, dont on traverse les cantons comme ceux de Beni-Xono pour entrer des provinces supérieures du Mexique dans l'intérieur de l'état d'Oaxaca.

C'est alors qu'on trouve les deux langues principales de cette contrée qui se partageait naturellement autrefois en provinces de la langue *mistèque* à l'ouest et de la langue *zapotèque* à l'est. Le *chontal*, ainsi appelé par les Mexicains, sans doute à cause de la rudesse de ceux qui le parlaient, et qu'il faut se garder de confondre avec un idiome du même nom usité entre les populations habitant sur le rivage septentrional du lac de Nicaragua, n'est plus en usage que dans un petit nombre de localités de la chaîne de Quyecolani, au sud-est du Cempoaltepec, entre Tehuantepec et Oaxaca. En outre de ces langues et de la *wabi* (huabi), parlée par les pêcheurs des lagunes de Tehuantepec, on en trouve encore d'autres mentionnées quelquefois dans les anciens auteurs qui se sont occupés de ces contrées; mais, malgré cette variété et cette multiplicité, Burgoa affirme que tous les Indiens du Mixtecapan s'entendaient les uns avec les autres, les différences consistant uniquement dans le retranchement, l'adjonction ou le changement de quelques syllabes et dans le mode de leur prononciation. Cet écrivain si au courant des choses de son pays, n'admet en réalité que quatre langues, qui étaient la mixtèque, la zapotèque, la mixi et la wabi, encore les trois premières ont-elles, disait-il, plus d'un point de contact.

Les premières populations qu'on trouve en conflit avec

les Mixi, dans les vagues traditions conservées à ce sujet dans leur contrée, sont les Wabi. Chassés de leur pays par un concours d'événements absolument ignorés aujourd'hui, les Wabi seraient remontés des régions méridionales de Nicaragua, et, suivant une autre version, du Pérou à Tehuantepec. Il paraît démontré, au moins, que leur langue a de grandes analogies avec quelqu'une de celles qu'on parlait à Nicaragua (apparemment la *mangne* ou *nagarandée*), et c'est un fait positif qu'ils arrivèrent par mer à Tehuantepec, en naviguant à voiles et à rames, le long des rivages de l'océan Pacifique. Les Wabi, du reste, étaient regardés comme d'habiles navigateurs; après avoir été les maîtres de cette belle province dont ils avaient chassé les Mixi, ils en furent repoussés à leur tour par les Zapotèques, un siècle ou deux avant la conquête espagnole, et refoulés entièrement sur les côtes et dans les îles de Calagune où ils avaient fait leur première apparition. C'est là qu'on les retrouve encore aujourd'hui, conservant leur langue et observant en secret les rites de leur antique idolâtrie.

J'ajouterai, pour en finir avec cette question, qu'en outre des langues que je viens d'énumérer, il en est encore au Mexique plusieurs auxquelles on a reconnu une parenté assez remarquable avec le maya. C'est d'abord la langue *cuexteca*, plus connue aujourd'hui sous le nom de *huaxteca*, parlée dans la partie septentrionale du département de la Vera-Cruz et dans les régions limitrophes de celui de Tamaulipas, en tirant vers l'ouest; c'est ensuite l'*othomi*, usité à l'ouest et au nord de la vallée de l'Anahuac, dans les montagnes qui environnent Mexico, et plus à l'ouest encore, le *tarasque*, parlé dans une grande partie du Michoacan et

auquel on a trouvé des analogies assez nombreuses avec les langues de l'Amérique Centrale. Un Yucatèque instruit, le senor Caceres, ancien député de l'Yucatan, qui avait séjourné en Californie, m'assura en outre, à Mexico, qu'il avait distinctement reconnu un dialecte *maya* parmi les Indiens d'une tribu du même nom, habitant à cette époque un des districts de la Haute-Californie, entre San-Francisco et Monterey.

L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG,
administrateur ecclésiastique des biens du Rabinal (Guatémala).

(A suivre.)

L'ILE DE YÉSO

ET SES HABITANTS,

D'APRÈS LES GÉOGRAPHES JAPONAIS ET LES RELATIONS DES VOYAGEURS EUROPÉENS.

(Suite et fin [1].)

Matsmayé est situé à l'extrémité méridionale de l'île de Yéso, sur le détroit de Tsougar, dans une position très-avantageuse pour le commerce avec le Japon; aussi s'y fait-il un négoce très-actif avec les insulaires du Nippon. Cependant cette ville tend, de nos jours, à perdre de son importance, surtout depuis que le port de Hakodadé a été ouvert au commerce de l'Europe et de l'Amérique [2].

---

[1] Voyez le 1er article, page 177.

[2] Et cela d'autant plus, que le hâvre de Matsmayé n'est ni sûr ni com-

La distance qui sépare Matsmayé de Hakodadé est d'environ 30 milles. Une route excellente, peu éloignée des côtes, réunit les deux localités[1] et leur permet d'entretenir un grand commerce tant entre elles qu'avec les différentes villes du Japon. La population de Matsmayé est d'environ 65,000 âmes.

La ville de Hakodadé est située sur le banc occidental d'une petite péninsule qui forme un des côtés du port, par 41° 49′ 22″ de latitude nord et par 137° 27′ 36″ de longitude orientale (méridien de Paris). Il y a un port intérieur et un port extérieur : le premier, formé par le bras sud-est de la baie, est parfaitement abrité et présente des sondages réguliers; le second, formé par la baie, simule un fer à cheval. « Pour ce qui est de l'étendue et de la sûreté contre tous les vents, dit Hawks[2], le port de Hakodadé n'a pas son pareil dans le monde, avec un ancrage de cinq à sept brasses, et la place nécessaire pour amarrer cent navires. »

L'aspect de la ville, flanquée sur le versant d'une colline, est très-pittoresque. Les rues sont généralement beaucoup plus larges que celles des cités de la Chine, et la grand'rue ne mesure pas moins de 10 à 12 mètres de largeur[3]. Les

---

mode, même pour les vaisseaux japonais eux-mêmes. Voy. Langsdorff, *Bemerkungen auf einer Rese um die Welt*, tom. I, p. 278.

[1] Voy. *Narrative of the expedit. of an American squadron*, etc., chap. XXIII, p. 506.

[2] *Narrat. of an American squadron*, etc., chap. XXII, p. 499.

[3] Voy. le P. Furet, *Lettre à M. Léon de Rosny sur l'Archipel japonais et la Tartarie orientale*, p. 2.

Nous en citerons cependant quelques-unes. Soya et Notsyab[1] sont les deux points les plus septentrionaux de Yéso. Soya est le dernier poste placé par les Japonais au nord de l'île. Les environs sont très-boisés et le sol susceptible de culture. La température y est très-rude ; et Krusenstern, qui visita ces parages au milieu du mois de mai, remarqua avec étonnement qu'il restait encore beaucoup de neige en plusieurs endroits, que les arbres n'avaient pas encore de feuilles, et que la seule verdure que l'œil pouvait découvrir se bornait à quelques pieds d'ail sauvage ou d'oseille[2]. Le célèbre voyageur russe vante le caractère doux et désintéressé des Aïno ou indigènes de la baie de Soya. « L'avidité, si ordinaire parmi les sauvages habitants de l'Océan oriental, dit-il, leur est absolument étrangère.... Ils nous apportaient généreusement du poisson, et nous l'abandonnaient sans demander la moindre chose en échange ; ils ne voulaient pas même recevoir les présents que nous leur offrions, quelque plaisir qu'ils parussent leur faire, jusqu'à ce que, par nos signes plusieurs fois répétés, nous leur eussions fait comprendre qu'ils étaient absolument pour eux[3]. »

Les habitants de Soya portent, pour la plupart, une sorte de vêtement fabriqué de peau d'ours, de chien ou de phoque, ou une espèce de veste large et à basque faite de toile

---

[1] Krusenstern écrit *Notzambou*, ce qui n'est du reste qu'une altération euphonique du mot *notsyab*.

[2] Krusenstern, *Voyage autour du monde de* 1803 *à* 1806, tom. II, chap. xv.

[3] *Libr. cit.*, II, xci.

grossière ou de tissu ligneux[1]. Beaucoup d'entre eux portent un chapeau de bambou assez inégalement tressé. Leur chaussure consiste en pantoufles de paille qui paraissent de provenance japonaise.

Ils habitent des huttes qui ne se composent généralement que d'une seule grande chambre avec une petite antichambre. Le foyer se trouve au milieu de la grande chambre, et tout autour se rangent les membres de la famille. L'ameublement se réduit d'habitude à une espèce de lit fort large couvert d'une estère, et à quelques coffrets, vases et ustensiles de bois.

La nourriture des habitants de la baie de Soya consiste surtout en poissons secs dont ils conservent une quantité souvent considérable dans de grands hangars élevés pour cet usage auprès de leurs habitations. Krusenstern a remarqué avec étonnement que les Aïno de cette partie de Yéso préféraient pour leur boisson l'eau de neige à celle de la rivière qui se décharge dans la baie, quoique l'eau en fût très-bonne.

Nous citerons encore pour mémoire les villages de Nemora et d'Akkesi, peuplés par des tribus aïno et situés sur la côte orientale de l'île de Yéso. Les faits que nous venons de rapporter à propos de Soya peuvent généralement s'appliquer à ces deux autres localités qui n'ont pas encore été décrites, et dont nous ignorons par conséquent toutes les particularités intéressantes.

---

[1] Ces tissus sont ordinairement fabriqués par les femmes avec les fils d'un arbre appelé *atsouni*. Voyez plus loin, p. 387. Cf. Siebold, *Archiv zur Beschreibung von Japan*, VII, p. 188.

Les Aïno du nord de Yéso entretiennent un commerce actif avec les habitants de Karafto et les insulaires de quelques-unes des îles avoisinantes [1]. Ils fréquentent la baie d'Aniva. Les bateaux qu'ils emploient pour la traversée sont communément formés de troncs d'arbres creusés et sans ailes [2].

Yéso est généralement un pays montagneux et volcanique. L'intérieur de l'île est très-rocheux et n'est cultivé presque nulle part [3]; les bords de la mer seuls présentent quelques terres labourables.

La géologie de cette contrée est encore presque inconnue. Le peu de documents que nous possédons sur ce sujet est dû aux membres de l'expédition américaine envoyée au Japon, en 1852, sous la direction du commodore Perry. La constitution des collines des environs de Hakodadé présente une variété de granite, la siénite de couleur généralement grise, bien que parfois d'une teinte rougeâtre, plus ou moins incrustée de cristaux de tourmaline. Du côté sud-ouest du promontoire, le roc a été séparé par une force souterraine, laissant une crevasse d'environ vingt pieds de large, et subséquemment un autre soulèvement a rempli partiellement l'espace d'une substance rocheuse, semblable à celle de la montagne, sans tourmaline, mais mêlée de feldspath plus tendre et ayant le caractère d'une formation porphyritique. A cet endroit une source minérale sort des crevasses du rocher. Elle est considérablement imprégnée de gaz hydro-

---

[1] Siebold, *Archiv zur Beschreibung von Japan*, t. VII, p. 187 et *pass.*

[2] Wilten, *Noord-en-Oost Tartarye*, ed. 2, p. 138.

[3] Bernhardi Vareni *Descriptio regni Japoniæ*, lib. I.

gène sulfuré, — ainsi qu'on a pu en juger par le goût et par l'odeur ; — elle était chaude au toucher, et on l'a reconnue « légère à l'estomac. » Ses gaz et son odeur se perdent, néanmoins, quand on la conserve, même pendant un court délai. L'eau renferme du chlorure de sodium, et probablement quelque sulfate minéral ou sulfure.

Le docteur Green, auquel on doit ces informations, rapporte ultérieurement qu'elle est, au point de vue médical, tant soit peu diurétique et légèrement apéritive, et il infère qu'elle serait probablement avantageuse pour quelques affections cutanées ou maladies chroniques dans lesquelles les sécrétions sont dérangées ou supprimées. Les indigènes qui ont accompagné les Américains à la source ont fait signe qu'elle n'était pas bonne à boire, mais excellente pour se baigner ; et la présence de la statue d'une divinité tutélaire dans les environs, ainsi que l'usage fréquent que font les habitants de l'eau de cette source pour se laver, prouve combien ils apprécient ses qualités [1].

La minéralogie de Yéso n'est guère mieux connue que la géologie. Il paraît y avoir dans cette île d'importantes mines d'or, d'argent, de plomb, de fer et de cuivre ; mais l'ignorance des indigènes fait qu'elles ne sont jamais exploitées. C'est tout au plus s'ils recueillent les parcelles de sable d'or que charrient quelques-unes de leurs rivières, parce que l'inclémence du climat rend ce travail très-pénible et souvent insupportable. Suivant la relation du capitaine Ricord, on extrait le plomb d'une mine située à dix-huit lieues à l'ouest de Matsmayé.

---

[1] Hawks, *American expedition to Japan*, p. 518.

Le climat de Yéso [1] n'accorde pas à cette île la riche et luxuriante végétation du Nippon et des parties méridionales de l'archipel japonais ; cependant les environs de Matsmayé et de Hakodadé sont bien cultivés, et l'aspect est généralement très-verdoyant.

On rencontre de tous côtés des champs de patates, de raves, d'oignons, de phaséolées de diverses sortes. Le millet y croît en abondance ; on y voit des champs de blé.

Le boisement des montagnes et des collines est magnifique. Aux alentours de Hakodadé se trouvent des bosquets de pins et d'érables très-vigoureux.

Parmi les arbres le plus communément répandus dans la partie sud de l'île de Yéso, il faut citer l'orme, le bouleau, le chêne, le cormier, le tilleul, le saule, l'alisier, le cyprès odorant, ainsi qu'un grand nombre d'autres conifères et d'essences forestières dont on n'a pas encore déterminé la synonymie botanique. L'écorce d'un arbre du genre *Broussonetia*, et appelé par les indigènes *atsouni*, est recueillie à Yéso pour ses fibres. Une fois l'écorce détachée de sa souche, les Aïno la font sécher au soleil, puis ils la plongent dans de l'eau soufrée et en extrayent les filaments, avec

---

[1] Golovnin a observé que la température de Matsmayé, ville située à peu près sous la même latitude que Livourne en Italie, Bilbao en Espagne, ou Toulon en France, était beaucoup plus rigoureuse que celle des trois localités. Ainsi les étangs et les marais de Matsmayé gèlent durant l'hiver, et les vallées et les plaines ne cessent d'être couvertes de neige depuis novembre jusqu'à avril. Ces fortes gelées y sont cependant assez rares, bien qu'on ait vu le thermomètre Réaumur descendre à 15° au-dessous de zéro. Voy. Schültz, *Begebenheiten des Capit. Golovnin*, t. II, p. 6-7.

lesquels ils tissent une étoffe solide dont ils fabriquent leurs vêtements[1].

Les arbres à fruits les plus communs à Yéso sont : le cerisier, le prunier, le pêcher, le pommier et le poirier ; les fruits de ce dernier arbuste sont pour la plupart de grosse dimension, mais d'une qualité inférieure.

Les végétaux sarmenteux fourmillent par toute l'île ; il en est de même des tussilages[2]. Des roseaux de grandes dimensions entourent, dans la campagne, la plupart des habitations pour lesquelles ils servent de haies de clôture.

Parmi les plantes les plus intéressantes que l'on connaisse jusqu'à présent à Yéso, il faut mentionner une espèce de lis à fleurs noires et à racines comestibles, une sorte de renoncule[3] qui fournit la substance avec laquelle les Aïno empoisonnent leurs flèches, une espèce d'ortie[4] dont les filaments textiles servent à fabriquer une toile forte et nerveuse très-répandue dans certaines parties des Kouriles.

Les animaux domestiques sont en assez petit nombre à Yéso, et ne sont généralement pas propagés pour servir à l'alimentation du peuple.

Les bestiaux ne sont employés que pour tirer la charrue, ou comme bêtes de somme. Les chevaux, bien que de petite

---

[1] Voy. *Yésono hon-zô no dzou* (Botanique de l'île de Yéso). Siebold, *Archiv zur Beschreibung von Japan*, sect. VII.

[2] Surtout le *Petasites vulgaris*.

[3] Probablement la *Ranunculus flammula*.

[4] Sans doute l'ortie blanche (*Urtica nivea*, Linn.). Voyez la notice que nous avons consacrée à cette curieuse plante textile, dans nos *Études d'Agriculture algérienne*. Paris, 1858, in-12 (Challamel aîné, éditeur).

taille, sont vifs, robustes et d'une grande utilité pour les habitants de Matsmayé et de Hakodadé, qui s'en servent soit pour porter des fardeaux, soit comme monture.

La volaille est abondante dans le sud de l'île de Yéso. On y trouve des canards, des oies sauvages, des cailles, des courlieux, des pluviers, des bécassines et quelques rares faisans[1].

L'occupation principale des Aïno éloignés des centres de commerce russe et japonais, ainsi que nous l'avons dit, consiste dans la chasse et la pêche. Les montagnes leur fournissent un gibier assez abondant, composé principalement d'ours, de renards, de rennes, d'élans, de castors, de chèvres sauvages et de lièvres, ainsi que d'oiseaux dont ils retirent les pennes nécessaires pour la fabrication de leurs flèches. La mer qui baigne les côtes de Yéso et des îles Kouriles renferme des produits abondants, et notamment des espèces de harengs, des saumons, des morues, des soles, des cachalots, des marsouins, et une foule d'autres poissons dont il ne nous est point possible de déterminer la synonymie européenne, mais qui n'en sont pas moins précieux pour la nourriture des pauvres insulaires.

La pêche de la baleine n'est point pratiquée par les habitants de Yéso. Cela vient, dit-on, de ce que ce grand cétacé chasse sur les côtes de cette île les petits poissons qui font la principale richesse du pays.

En effet, on trouve sur les côtes de Yéso des saumons, et surtout des espèces de sardines en quantité prodigieuse,

---

[1] *American exped. to Japan*, p. 523.

à tel point que, pendant les solstices, la mer en paraît toute blanche.

Telle est sommairement la condition du pays de Yéso. Colonisée par les Japonais, la partie méridionale de cette île est devenue le centre d'un commerce actif et florissant. La partie septentrionale, au contraire, abandonnée à la seule initiative des tribus Aïno, est demeurée jusqu'à présent dans un état à peu près sauvage et inculte, et il y a tout lieu de croire que cette vaste portion de Yéso ne jouira des bienfaits de la civilisation et ne se couvrira de villes nouvelles et populeuses, que lorsque les Russes, déjà établis dans la plupart des Kouriles, se seront décidés à fonder des comptoirs dans ces lointains parages.

L. LÉON DE ROSNY.

LÉGENDE DU PROPHÈTE ADAM

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS DU MALAY.

Le fragment dont je publie ici la traduction est le début de la légende malaye d'Alexandre le Grand, ou du moins de ce conquérant que l'islamisme a fait connaître à tous les fidèles sous le nom d'*Alexandre aux deux cornes* (Iskander dzou 'lqarneïn). J'ai cherché à conserver dans ma traduction jusqu'aux répétitions emphatiques de l'auteur.

J'ai trouvé le texte de cette légende dans un manuscrit assez exact appartenant au fonds malay de la Bibliothèque Impériale. Il contient un assez long fragment de l'*Hikâyet*

râdja Iskander (Histoire d'Alexandre le Grand), ouvrage très-célèbre parmi les Malays, qui le mettent au rang de leurs principaux ouvrages historiques. Les *Chedjaret Malayou* (Généalogies malayes) y renvoient très-souvent.

TRADUCTION.

Il est raconté dans cette histoire que DIEU (qu'il soit glorifié et exalté!), lorsqu'il eut créé les *lignées* de la race d'Adam, leur dit: *Alastou birabbikoum*, c'est-à-dire: « Ne suis-je pas votre maître? » Et toutes les lignées s'inclinèrent en disant : « En vérité, tu es notre Seigneur! »

Alors le prophète *Adam* abaissa avec amour ses regards sur ces lignées, et il vit que la moitié formait comme des rangées blanches, l'autre moitié comme des rangées noires; et le prophète de Dieu *Adam* (la paix soit avec lui!) s'inclina en disant: « O mon Seigneur! que signifient ces deux espèces de rangées? » — Et DIEU TRÈS-HAUT lui répondit : « O Adam! les rangées blanches sont ceux de tes descendants qui viendront dans le ciel, et les rangées noires sont ceux qui iront dans l'enfer. »

Puis le prophète de Dieu *Adam* (la paix soit avec lui!) continua : « O mon Seigneur! je vois parmi eux quelques individus que leurs compagnons élèvent en leur jurant fidélité. » — Et DIEU TRÈS-HAUT répondit : « Ces personnages sont les rois; je les ai créés pour être les premiers parmi mes serviteurs. Si les rois n'existaient pas, il n'y aurait aucune sécurité pour les sujets : ils seraient comme des chèvres sans troupeau, on les dévorerait; c'est ce qui arrive aux esclaves par la tyrannie de leurs maîtres, aux faibles par la cruauté des forts. Tu seras le premier de ces personnages, ô Adam!

J'enjoindrai à tes petits-enfants de pratiquer le bien ; je leur défendrai de commettre des exactions ; je leur ordonnerai de soutenir les faibles, d'accorder à ceux qui leur demanderont, de donner à ceux qui auront besoin. »

Le prophète de Dieu *Adam* (la paix soit avec lui !) dit encore : « O mon Seigneur ! je vois parmi ces lignées quelques gens briller d'un vif éclat. » — Et DIEU TRÈS-HAUT répondit : « O Adam ! ce sont mes envoyés et mes prophètes, mes bien-aimés, mes témoins, gens de bien qui viendront après toi. »

Et le prophète de Dieu *Adam* (la paix soit avec lui !) s'inclina encore et dit : « O mon Seigneur ! je vois parmi ces personnages un vieillard dont l'aspect est très-vénérable et qui brille d'un éclat extrême. » — Et DIEU TRÈS-HAUT répondit : « O Adam ! c'est l'éclat d'*Abraham*, mon bien-aimé[1], le père de tous mes autres prophètes : je m'appuierai sur lui pour annoncer et publier mes volontés. » — Mais le prophète de Dieu *Adam* (la paix soit avec lui !) demanda encore : « O mon Seigneur ! quelle est la raison pour laquelle celui-là sera ton bien-aimé ? » — Alors DIEU TRÈS-HAUT lui répondit : « Parce qu'il me servira en toute sincérité. Je l'éprouverai par mille sortes de maux, et il sera patient dans ses souffrances ; j'exaucerai avec bonté ses prières, et il sera reconnaissant de mes faveurs. Il brisera les idoles pour me plaire ; il forcera tous les hommes à faire acte de soumission envers moi. »

Or le prophète de Dieu *Adam* (la paix soit avec lui !) aperçut parmi ces lignées un homme beaucoup plus bril-

---

[1] On sait que les musulmans donnent toujours à Abraham le nom d'*Ibrahim khalîl Allah* (Abraham l'ami de Dieu).

lant que les autres ; il se prosterna et dit : «O mon Seigneur ! quel est celui-ci dont l'éclat est si vif et la noblesse si grande ?» — Et DIEU TRÈS-HAUT répondit : « Celui-ci est ton petit-fils *Mahomet*. Si je n'avais voulu qu'il existât, je ne t'aurais pas mis au monde. Ce Mahomet sera beaucoup plus magnifique à mes yeux que tous tes autres descendants, et je l'aimerai à l'excès. »

Puis le prophète de Dieu *Adam* (la paix soit avec lui !) regarda encore, et il aperçut parmi ces gens David et Salomon, et il dit en s'inclinant : « O mon Seigneur ! quels sont ces deux-ci ?» — Et DIEU TRÈS-HAUT répondit : « Celui-ci est *David*. J'adoucirai les traits de sa jolie figure. — Cet autre là-bas est *Salomon*. Je mettrai sous sa dépendance tous les djins[1], les chîtâns[2], les hommes, les bêtes, les oiseaux, les poissons de la mer ; je lui donnerai autant de puissance qu'aux mots BISMI 'LLAHI 'L ADHAMI (au nom de Dieu très-grand) écrits dans un traité. Si quelqu'un des djins ou des chîtâns résiste à ses paroles, il aura la force de le contraindre au repentir. Il commandera au vent de le transporter partout où il voudra, et, soufflé par le vent, il franchira dans un jour la distance que l'on mettrait au moins un mois pour parcourir. Je ferai pour lui une voile immense sur laquelle monteront hommes, djins et animaux ; le vent, par-dessous, les soutiendra, et il les enlèvera en l'air jusqu'au point où ils entendront les hymnes des anges dans le ciel ; et les

---

[1] Génies du bien.

[2] Génies du mal ; c'est l'extension à une classe d'êtres désignés sous le nom de שטן satan, que l'hébreu applique à un individu.

oiseaux du ciel lui feront de l'ombre pour que l'ardeur du soleil ne vienne pas jusqu'à lui. »

Et le prophète de Dieu *Adam* (la paix soit avec lui!) ajouta : « O mon Seigneur! de combien sera la vie de David? — Soixante ans, répondit Dieu. — Oh! ajouta Adam, cette vie est bien courte! — Voudrais-tu, lui dit Dieu, en rajouter de la tienne? — Et de combien est la mienne? demanda Adam. — Mille ans, » répondit Dieu. Alors le prophète de Dieu *Adam* s'inclina et dit : « O mon Seigneur! la vie de ton serviteur est assurément bien courte ; cependant je t'en donne volontiers quarante ans pour pour compléter à cent celle de David. » Là-dessus le prophète Adam redescendit sur terre.

Notre récit passe maintenant à neuf cent soixante ans plus tard. Voilà que l'ange de la mort se présente devant Adam et lui parle en ces termes : « O Adam! presse-toi de mourir. — Eh quòi, répond Adam, Dieu (qu'il soit glorifié et exalté!) ne m'a-t-il pas fait la grâce de me dire que ma vie durerait mille ans? Il n'y a pas de cela mille ans accomplis, il m'en reste encore quarante. » L'ange de la mort alla se prosterner devant la majesté du DIEU TRÈS-HAUT, qui répondit : « Va lui dire, ô ange de la mort! N'est-il pas vrai que tu as reporté quarante ans de ta vie sur ton petit-fils David? » L'ange de la mort s'en retourna vers Adam lui transmettre les paroles du Très-Haut ; mais le prophète Adam répondit : « Je ne donne rien de ma vie pour lui. »

C'est à cause de cela que jusqu'à nos jours encore Dieu a décidé de faire des écrits et des mémoires comme les enfants du prophète Adam, pour ne pas être exposé à douter.

Dieu accorda au prophète Adam d'attendre l'accomplissement de ses mille ans; mais alors l'ange de la mort vint et emporta son âme.

LÉON RODET,
ancien élève de l'école Polytechnique, etc.

L'ASCENSION AU CIEL,

Épisode du *Mahâbhârata*,

TRADUIT DU SANSCRIT.

Nous avons donné dans un précédent article une traduction de la *Descente aux enfers*, épisode final du grand poëme indien intitulé Mahâbhârata ou Bhâratide. Nous adressant surtout aux orientalistes, et oubliant peut-être trop le public littéraire et studieux qui prend intérêt à cette *Revue*, nous avons négligé de faire connaître le sujet et la contexture de cette œuvre immense, qui partage avec le Ramâyâna, la Râmaïde, contemporaine comme elle de l'époque homérique, les honneurs du Parnasse indien. Maintenant encore nous hésitons à le faire sous la simple forme d'introduction; car la tâche en est trop vaste, trop complexe pour ne pas exiger un article à part. D'ailleurs, la meilleure manière de faire pressentir et goûter l'ordonnance générale de ce monument si étrange et si imposant, nous paraît être d'en détacher d'abord quelques fragments d'un mérite incontestable.

Celui que nous présentons aujourd'hui n'a pas encore été publié en français, quoique le texte et la traduction allemande aient été donnés à Berlin par M. Bopp. Nous nous serions peut-être abstenu de reproduire ici notre traduction française, faite en 1853 sur le texte même, si plusieurs de nos lecteurs n'avaient paru désirer voir

figurer dans la *Revue* le contraste et le complément naturel de la scène déjà insérée [1].

Arjunas, frère puîné de Yudhisthiras, héros du poëme, son appui fidèle dans la lutte contre les Kuruides, a mérité par sa sagesse la protection spéciale des dieux et surtout celle d'Indras, génie de l'éther et roi des immortels, dont il passe pour être le fils. Averti miraculeusement qu'il sera appelé vivant en sa présence, afin de recevoir de lui des armes magiques pour défendre ses frères, Arjunas se prépare par de longues abstinences, dans une retraite inaccessible, à mériter cette insigne faveur.

Au milieu de tous les phénomènes qu'offrait dans l'Inde une nature magnifique, aucun ne devait être plus émouvant et plus grandiose que l'aspect de ces montagnes de neige dont la cime domine les nuages, tandis que de leurs sombres flancs s'élancent avec fracas de vastes fleuves semant au loin les moissons et les fleurs. Aussi, est-ce vers les hautes montagnes, asile sacré de leurs ancêtres, que se portaient sans cesse les regards des Indiens, et que se dirigeaient leurs prières dans une constante aspiration vers le ciel. Des sommets de l'Himalaya qui bornaient le lointain horizon, les âmes s'élevaient, selon eux, dans leur épuration graduelle, vers les sphères successives de la lune, du soleil, de l'Esprit suprême, dernier terme de leur béatitude. C'était dans les gorges des montagnes que vivaient les anachorètes, élite de l'humanité militante en lutte avec un monde trompeur; c'était là que les prêtres et les rois se retiraient aux heures solennelles où les attendaient de grands devoirs. Il est donc naturel que, dans la Bhâratide, Arjunas, l'heureux et sage guerrier, se retire comme anachorète sur la cime du mont Mandara, où, après une austère pénitence, lui apparaît le char d'Indras, dont la faveur spéciale l'appelle dans l'empyrée. Laissons ici parler le poëte :

Après avoir salué la montagne, Arjunas rayonnant de joie s'élance dans le char d'Indras, qui l'emporte au haut

---

[1] *Revue Orientale et Américaine*, deuxième livraison, page 91.

de l'empyrée. Parvenu ainsi aux régions inaccessibles aux terrestres humains, il y trouve des myriades de chars étincelants. Ce n'est ni le soleil, ni la lune, ni la flamme qui les illumine; car ils brillent de leur propre vertu ces météores ignés, faibles lampes à nos yeux placés beaucoup trop loin pour sonder leur grandeur. Mais Arjunas, affranchi de la terre, put contempler de près leur splendeur animée et leur magnifique harmonie. Devant lui planaient par centaines les rois pieux, les sages accomplis, les héros martyrs de la guerre, les ascètes conquérants du ciel. Puis, voyant en foule les Gandharves, les Guhyakes, les Rishis, les Apsarâs, tous éblouissants de lumière, le prince saisi d'admiration questionne l'écuyer céleste. « Ce sont, répondit celui-ci, des légions d'âmes vertueuses dans leurs stations diverses, qui, de la terre, te semblent des étoiles. »

Bientôt il vit debout, sous le portique céleste, Eravat l'éléphant victorieux, dont la tête à quatre défenses s'élève comme le mont Kailaça ; et, poursuivant radieux la voie des sages, comme jadis le puissant roi Mandhâtre, le prince aux yeux de lotus parcourut les régions éthérées jusqu'à la cité immortelle, la glorieuse Amaravati[1].

Il l'aperçut enfin ce séjour de délices des sages et des pénitents, émaillé de fleurs aux nuances pures, d'où s'exhalent et se mêlent sous la brise les parfums des plus douces vertus. Il vit la forêt Nandana, où les chœurs des Apsarâs se jouent à l'ombre d'arbres toujours verts ornés de fleurs impérissables : retraite réservée aux fidèles, où ne seront jamais ad-

---

[1] En grec Ἄμορος, immortelle. Les Birmans actuels nomment *Amarapura* la capitale de leur royaume.

mis ceux qui dédaignent la pénitence, qui négligent l'offrande du feu, qui fuient lâchement le combat, qui se dispensent du sacrifice, de l'abstinence, des prières des Védas ; que ne contempleront jamais ceux qui s'éloignent des lieux saints, négligeant l'ablution et l'aumône, ni les impies profanateurs du culte, ni les ivrognes, les carnivores, les adultères.

C'est à travers cette magnifique forêt retentissant d'une mélodie divine qu'Arjunas parvint à la cité d'Indras, où des milliers de chars animés s'élançaient ou s'arrêtaient devant lui ; où ses louanges étaient célébrées par la voix des chantres et des nymphes, pendant qu'un délicieux zéphyr l'inondait du parfum des fleurs.

Là les dieux et les saints accomplis accueillirent avec joie le guerrier aux bras forts. Salué de leurs bénédictions mêlées au bruit des instruments célestes, au son des conques et des cymbales, il suivit la route étoilée, l'orbite lumineux des soleils. Entouré des Sadhyas, des Marutes, des Açvinos, des dieux des éléments, des mois, des météores, de l'élite des brahmanes et des rois, il arriva comblé d'honneurs en présence du souverain du ciel[1].

Voici ce même morceau, sauf quelques légères coupures, reproduit vers pour vers en hexamètres latins :

Divino Arjunas curru de vertice montis
Emicat impavidus, purasque elatus in auras,
Terrigenis ignota sequens mortalibus, æquor
Cernit inexhausto rutilum fulgore rotarum.
Aureus haud ibi sol, haud luna argentea tempus

[1] Extrait du Mahâbhârata, livre III.

Dividit; effulgent propriâ virtute decora
Agmina magna virûm, radianti splendida luce
Quam procùl in tremulos stellarum vertimus ignes.

Cernit ibi regesque bonos animasque fideles
Quas ardens pietas, quas fortis dextera clarâ
Morte beat, vatesque sacros, nymphasque decoras,
Curribus aligeris tranantes cœrula cœli...
Millia conveniunt ubi candidus ætheris axe
Armipotens elephas celso stat major Himavo.
Obstupuit juvenis, cœtusque ingressus ovantes,
Divinam, aurigæ monitu, contendit ad urbem.

Protinùs attonito supremæ apparuit arcis
Immortale jubar; vidit per amœna vireta
Auricomos flores flatu virtutis odoros,
Undanti roseos zephyro miscente colores;
Vidit et Apsaridum silvas, ubi frondibus altis
Serta relucentes innectunt florida gemmas.

Hæc loca nullus adit virtutem exosus avitam,
Aut patriam oblitus, pugnæ desertor honestæ;
Quique focos nemorum neglexit et alma lavacra,
Vedorumque preces et amicum munus egenti;
Quique sacerdotum turbavit vota scelestus,
Helluo, carnivorus, mendax, crudelis, adulter.

Hos autem Arjunas, fretus virtutibus, hortos
Dùm petit exsultans, illum vatesque patresque,
Dî maris et terræ, dî quos tenet ignis et aer,
Gandarvûmque chori solemni laude salutant;
Tympana pulsa tonant conchis immista canoris,
Dulcisono graciles respondent carmine nymphæ;
Sidereâque viâ, quam lux æterna serenat,
Victor, cœlipotens, summo volat obvius Indræ.

F. G. EICHHOFF,
Correspondant de l'Institut.

CRITIQUE LITTÉRAIRE ET POLÉMIQUE.

A M. le Directeur de la Revue Orientale et Américaine.

Monsieur,

Dans l'appréciation critique que M. de Charencey a bien voulu faire de mon mémoire *sur l'universalité du déluge* [1], le savant membre de la Société Asiatique, tout en tombant d'accord avec moi sur le résultat final de mes recherches, semble cependant ne pas approuver les moyens qui m'ont conduit à le constater, car il dit : « Tel est le système adopté par M. Schœbel. Sans entrer ici dans le détail des preuves empruntées soit au récit de Moïse, soit aux recherches des géologues, *par lesquelles il a cru devoir l'appuyer*, nous nous bornerons aux observations suivantes. »

Cependant, Monsieur, celui qui veut contribuer à élucider cette grande question du déluge, à quelles sources pourrait-il avoir recours, si ce n'est avant tout au récit de la Genèse, qui est le document le plus ancien et le plus authentique que nous possédions sur ce sujet ? Je persiste donc à penser que je devais principalement fonder ma démonstration sur les faits linguistiques que nous offre ce document vénérable.

Il y a longtemps qu'on a senti qu'en rendant le mot אדמה *adama* simplement par le mot *terre*, on n'exprimait pas tout le sens que ce terme a en hébreu. Voilà pourquoi Théodotien et Symmaque ne le traduisent pas; ils le laissent tel quel : ἀδαμὰ. Aquila le traduit; mais le traduit-il par ἡ γῆ la terre, le globe terrestre ? Non ; il le rend par ἡ χθῶν terroir, pays, contrée. Ce sont là des indications qui ne sont pas à dédaigner; elles nous mettent sur la voie.

[1] Voy. *Revue Orientale et Américaine*, oct. 1858.

En effet, si nous consultons le récit du déluge, nous voyons que le mot *haadama* y a toujours le sens de *terroir*, *contrée*, *humus*, jamais celui de terre en général, le globe. Comment le voyons-nous? En comparant l'emploi du mot dans ce récit avec celui qu'il reçoit en premier lieu, au ch. II, v. 5, de la Genèse, où on lit : « L'homme n'était pas encore sur la terre (*haarets*) pour cultiver le *sol* (HAADAMA).» Et quel est ce sol ? Ce sol, c'est la contrée adamique, celle dont Dieu prit la poussière pour former l'homme, ainsi qu'il est dit dans le v. 7 du même chapitre.

Voilà donc le sens du mot *haadama* nettement défini par le texte même de la Genèse. C'est le sol dont Adam fut formé, cette partie de la terre que cultivèrent les premiers hommes, qui vit le désastre du déluge, et c'est ce que le texte dit tout d'abord en arrivant au récit du cataclysme : « Je veux exterminer l'homme que j'ai créé de dessus la terre *haadama* (VI, 7). » Sans doute que le terme *haarets* est employé ensuite indistinctement avec le terme qui prédomine, avec *haadama*, mais cela ne saurait étonner personne. *Arets*, en effet, est le terme général, le terme générique ; il peut dès lors, le sens de *adama* étant préalablement fixé, prendre la place du terme spécial, celui dont l'acception est restreinte. Nous en faisons tous les jours autant. Mais de l'inverse, de l'emploi d'*adama* à la place de *arets*, il n'y a pas un seul exemple dans le Pentateuque, dans toute la Bible.

Ainsi, celui qui voudrait m'opposer que le mot *haarets* désigne aussi la terre dans le sens de *haadama*, donne un coup d'épée dans l'eau. En bonne critique et pour bien définir les mots, il faut toujours partir de leur emploi premier. Or, de même que le *haadama* signifie d'abord, ainsi qu'on l'a vu, une certaine partie de la terre, de même aussi le mot *haarets* signifie avant tout la terre entière, le globe, comme le prouve le premier verset de la Genèse. « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre *haarets*. »

Le déluge, d'après le même texte de la Genèse, est donc venu fondre sur une partie restreinte (*adama*) de la terre (*arets*), sur une contrée, par conséquent.

Maintenant, je n'ai pas dit du tout, ainsi que me le fait dire M. de Charencey, que cette contrée était « la partie de notre globe connue des

juifs au temps de Moïse. » C'est une autre question et dont je n'avais pas à m'occuper dans mon mémoire. Mais ce qu'on voit de nouveau par ce qui précède, c'est que, si *j'ai cru devoir appuyer* ma thèse par des preuves empruntées au récit de Moïse, j'y étais pleinement autorisé.

Car que peut-on objecter contre ces preuves linguistiques? La tradition? La tradition, certes, est souverainement respectable, j'entends la tradition vérifiée et avérée. Cette tradition est en quelque sorte la base de la doctrine, et comme telle son critérium infaillible est l'universalité. Toute tradition qui n'est pas universelle dans ses origines n'est pas une vraie tradition. Or, la tradition du déluge *universelle* est si peu universelle, que la moitié certainement de l'espèce humaine ne la connaît pas. Les peuples nègres et tatars ne la connaissent pas; ils n'ont aucune espèce d'idée qu'il y eut jadis un déluge, et cela me conduit à la preuve ethnologique.

Les voyages récents des héroïques explorateurs de l'intérieur de l'Afrique ont établi que les peuples nègres n'ont pas la tradition du déluge, mais qu'ils ont la tradition d'une malédiction primitive qui les aurait faits ce qu'ils sont au physique et au moral: au physique, en déformant les traits de leur visage et en lui donnant une autre couleur que *la couleur blanche qu'avaient leurs ancêtres*; au moral, en affaiblissant leurs facultés intellectuelles. Il s'ensuit que cette tradition, dont ces peuples ont gardé la mémoire, n'est pas celle de Cham. Si c'était celle de Cham, ils auraient nécessairement aussi celle du déluge, puisque ces deux événements sont si voisins, qu'il est impossible de se rappeler l'un sans penser à l'autre. D'ailleurs, les deux événements étant donnés, celui du déluge l'emporte en gravité, et il devait laisser un souvenir plus ineffaçable, certes, que la malédiction de Noé. La malédiction dont parlent les nègres remonte, par conséquent, au delà du déluge; donc, c'est celle de Caïn.

Oui, c'est celle de Caïn. Car, si c'était celle de Cham, et que par conséquent ces peuples fussent des Chamites, ils n'insisteraient pas sur la couleur blanche de leurs ancêtres, la chose étant toute naturelle. En effet, les peuples que nous savons positivement être des Chamites, tous ceux qu'on peut comprendre sous le nom ethnique de Βαρβαροφώνοι,

qu'Homère donne aux Cares [1], n'ont pas cette tradition, parce qu'ils sont une race blanche, bien que la couleur de leur peau, comme chez quelques tribus de la race lybienne, soit accidentellement très-foncée et même très-noire. Il y a d'autre part des nègres blancs ou plutôt jaunes, quoique la liaison de ces deux mots paraisse un contre-sens, et parmi eux la race la plus nombreuse est celle des Tatars. Ce n'est pas, en effet, la couleur noire qui est la marque distinctive des Caïnites, mais bien cette face aplatie, ce nez écrasé, ces joues saillantes, cette conformation du crâne, signes qui sont communs aux nègres et aux Tatars et qui indiquent l'identité de leur origine avec une netteté qui ne laisse place à aucun doute. Du reste, il y a aussi des Tatars noirs, ou, si vous voulez, des nègres jusque dans les hauts plateaux de l'Asie centrale et au fond des vallées de l'Himalaya [2]. M. de Charencey argue des Finnois et des Esthoniens pour nous prouver que les Tatars, « au sein desquels on remarque fréquemment des familles, parfois des peuplades entières, qui rappellent d'une manière plus ou moins frappante les types européens », n'ont rien à faire avec la race nègre. Que les Finnois aient des affinités avec la race tatare, j'ai garde de le nier ; mais pour y voir une race tatare pure, il faudrait pouvoir en dire autant des Chinois et des Hongrois. De même qu'on prend des Finnois pour des Tatars, de même aussi on donne indistinctement ce nom à des peuples qui ne font que demeurer parmi eux ou dans leur voisinage, ainsi que cela a lieu pour tant de peuplades tourkes, mandchoues et tibétaines [3]. Dites donc à un de ces prétendus Tatars du sud-est de la Russie qu'il est Tatar ; vous l'entendrez protester avec énergie. Cette susceptibilité a sa raison dans la certitude historique que les origines de la race tourke n'ont rien à démêler avec celles de la race tatare.

Remarquez en outre que les langues de la race jaune et noire n'offrent absolument aucun rapport lexicographique, c'est-à-dire vraiment

---

[1] *Iliad.* II, v. 867.

[2] V. Will. Traill, *Statistical Sketch of Kamaon*, dans *Asiat. Res.* Calc. 1828, tom. XVI, p. 137, 175 ; et *Bull. de la Soc. de Géogr.* 1832, n° 107, p. 175 seqq.

[3] V. Ritter, *Die Erdkunde von Asien*, II, 274 seqq.

fondamental, avec celle de la race blanche (Sémite, Japhétique, Chamite). Je dis aucun, pas même pour ces mots primitifs, *père*, *mère*, *moi*, *toi*, *etc.*, dont les radicaux sembleraient devoir être constitutivement identiques chez tous les peuples, et qui le sont en effet dans toutes les langues de la race blanche. Comment expliquer ce phénomène, sinon par une scission ethnographique et par une séparation géographique qui se sont opérées dans l'espèce humaine antérieurement au fait de la confusion des langues et de la dispersion de la famille Noachide ? La confusion n'est pas l'aliénation. La confusion laisse subsister des traces nombreuses de l'identité détruite, et c'est ce qu'on voit en effet, comme je viens de le dire, dans les langues sémitiques, indo-européennes et berbère. L'aliénation ou la séparation est d'un effet radical, et les langues nègres et mongoles, qui n'ont point subi le contact des langues de la race blanche, sont là pour en rendre un témoignage difficile à récuser.

Étant admis que ce que nous venons de dire est conforme aux données de la science linguistique, ethnologique et historique, et ce que faute d'espace il nous est interdit de développer, il reste avéré qu'il y a réellement une scission profonde et constitutive entre la race blanche d'un côté, et la race jaune et noire de l'autre. Comment l'expliquer ? Comment résoudre l'énigme ethnologique et historique que la race jaune et principalement la race noire ont posée de tout temps aux méditations du penseur? Y a-t-il un moment dans l'histoire où un observateur quelconque a constaté que telle fraction de la race blanche s'est radicalement transformée en membre de la race jaune ou noire, qu'un rameau Sémite, Japhétique ou Chamite s'est greffé sur la souche tatare ou nègre, de manière à lui être identique? Je ne le pense pas, et ceux qui voudraient arguer des Toungouses ou des Fouls de la Sénégambie tomberaient dans une grave erreur. Les Chinois ne sont pas devenus des Tatars ni les Fouls des nègres ; ils s'en distinguent d'une manière très-reconnaissable : ils n'en ont pas le type.

Sans doute, des individus appartenant aux races Sémite, Japhétique ou Chamite, ont pu, en se fusionnant avec la race jaune ou noire, devenir dans leurs descendants partie intégrante des Tatars ou des nègres; mais cette concession faite, le problème n'en reste pas moins entier, car on n'aura pas dit par là, où et dans quoi la *souche* des Tatars et des

nègres a ses origines. Le genre humain est un; tous les hommes descendent d'un premier homme : c'est une vérité irréfragablement démontrée. Mais le premier homme n'était assurément ni un Tatar ni un nègre, parce que les Tatars et les nègres occupent dans l'échelle des races le degré le plus inférieur, et que le premier homme devait absolument occuper la place normale : il était la norme de l'humanité. Donc les races inférieures sont des races dégénérées. Quand sont-elles ainsi déchues et par quelle cause? Voilà la question.

M. de Charencey rejette l'hypothèse d'une déchéance primordiale ou d'une parenté avec Caïn; il incline à penser que cette dégénérescence des races s'est produite « au moyen de la double influence du climat et d'un retour à la barbarie. » Serait-ce possible? Les physiologistes, et j'ai cité l'autorité d'un des plus éminents, M. Claude Bernard, disent que l'espèce humaine ne peut pas former par voie de dégénérescence des races permanentes, mais seulement des variétés accidentelles. L'expérience nous démontre par les albinos, les crétins et d'autres monstruosités humaines, que la science peut en effet se prononcer ici avec une certitude entière. Mon savant critique n'a pas tenu compte de cette observation; cependant, le fait existe. Il faut donc s'appliquer à trouver une autre explication de la race jaune et noire que le climat et le retour à la barbarie. Il me semble toujours que par celle que j'ai indiquée, appuyée sur des preuves fort nombreuses, susceptibles d'un plus grand développement, le grand problème historique de la race nègre pourrait être considéré comme résolu.

Quelques hébraïsants distingués et aussi sincèrement dévoués à la religion que je le suis moi-même, mais dont cependant je ne me crois pas autorisé à divulguer déjà le nom, m'ont dit que le texte de la Genèse ne s'oppose pas aux preuves que je tire du récit du déluge. D'autres personnes, au contraire, me disent que je vais en cela contre la tradition de l'Église. Mon Dieu, non. La tradition de l'Église reste intacte et elle s'accorde fort bien avec le déluge tel que le décrit la Genèse. Le tout est d'entendre la valeur des termes, et l'Église, sur ce point, ne s'étant pas prononcée catégoriquement, a laissé dans sa sagesse à la science la mission qui lui incombe et qu'elle revendique. Quand il s'agit d'éclaircir un point de l'histoire primitive du genre humain, il ne suffit pas de lire la

Bible dans la Septante ou dans la Vulgate ; il faut recourir au texte original. La Vulgate contient la pure doctrine de la Bible, sous le rapport du dogme et de la morale, *in rebus fidei et morum* ; mais elle est loin d'être irréprochable sous le rapport de l'exactitude linguistique. « Maints passages de la Vulgate, dit le docteur Haneberg [1], pourraient être améliorés, en ce sens qu'on peut démontrer souvent, par les raisons les plus scientifiques, qu'une leçon s'écartant de la Vulgate offre la forme originale de la révélation biblique. » Aussi, le concile de Trente, en définissant dans sa quatrième session l'emploi de la Vulgate, et en réservant à l'Église seule le droit de décider dans les questions bibliques qui servent à régler notre foi et nos mœurs, n'a-t-il voulu en aucune manière, dit encore le savant et pieux Haneberg, entraver l'activité des savants. C'est ce qu'en France quelques catholiques oublient entièrement. Le moindre acte d'indépendance en fait de recherches scientifiques, quelque juste et légitime qu'il soit d'ailleurs, leur fait ombrage, et peu s'en faut qu'ils ne crient à l'hérésie. A Rome, Monsieur le directeur, on est plus libéral, et l'Index est à Rome seulement.

Agréez, etc.

C. Schoebel, orientaliste.

CHRONIQUE ORIENTALE.

FÉVRIER 1859.

Les événements importants que nous rencontrons, ce mois-ci, sur la scène de l'Orient, nous assaillent en si grand nombre et avec une telle impétuosité, que nous sommes dans l'obligation d'avouer cette fois que le temps et la place nous manquent également pour

---

[1] Haneberg, *Geschichte der biblischen Offenbarung*, trad. franç. par Goschler, I, 448.

les enregistrer et les développer comme ils le méritent. Nous avons à redouter deux reproches également graves : on nous trouvera ou trop bref et partant sec et ennuyeux, ou très-incomplet. Que faire, dans une telle alternative ? Implorer l'indulgence du lecteur et sans plus ample préambule entrer en toute hâte en matière.

Un des faits les plus considérables que nous ayons à mentionner est la double élection du colonel de Couza comme hospodar de Moldavie et de Valachie, qui réalise de la manière la plus inattendue l'union des deux principautés. Dans la proclamation publiée lors de son avénement, Couza, sous le titre d'Alexandre-Jean Ier, promet d'être un prince constitutionnel et de régner conformément à la convention conclue entre la Sublime-Porte, le 7/19 août, et les puissances garantes des droits consacrés par le traité de Paris.

On a reçu, au ministère des affaires-étrangères à Paris, une dépêche télégraphique annonçant que les deux principaux fauteurs des massacres des chrétiens à Djeddah, Abdallah Moutessib, chef de la police, et Seïd Amoudi, chef des Adramouts, avaient été condamnés à mort et avaient subi leur peine le 12 janvier sur la place de la Douane. Quant au kaïmakam et aux autres accusés, ils avaient été envoyés à Constantinople pour qu'il y soit statué sur leur sort.

Telle est la fin de cette triste et épouvantable affaire de Djeddah, dont la nouvelle a soulevé une si grande indignation en France et en Angleterre. On pensait alors qu'une punition rare et exemplaire devait être infligée à la ville où avaient été massacrés nos consuls, que Djeddah enfin devait être rasée et son sol livré aux cultures. Cette punition, qui eût paru outrée en Europe, était peut-être nécessaire en Orient. On aurait élevé sur le territoire où était jadis Djeddah, un monument avec cette inscription :

LES CONSULS DE FRANCE ET D'ANGLETERRE
ONT ÉTÉ ASSASSINÉS A DJEDDAH DANS L'EXERCICE DE LEURS FONCTIONS.
DJEDDAH FUT.

Nous avons enfin des détails exacts sur la réception de l'ambas-

sadeur de Perse, Ferroukh-khan, à la cour de Teheran. Le *Rouz naméi vekaié-ittifakié* « Journal des événements » nous fournit sur cette réception des détails très-circonstanciés.

S. M. Naçir-Eddin Chah, en considération des services rendus par son envoyé, avait donné des ordres pour qu'il fût reçu avec tous les honneurs dus à son mérite. Plusieurs dignitaires de la cour, suivis de 200 cavaliers et accompagnés des officiers français en grand uniforme, vinrent à la rencontre de Ferroukh-khan, et le personnel des légations étrangères se joignit au cortége pour lui présenter ses félicitations. Ferroukh-khan eut, dès son arrivée, une conférence avec le Chah, et après un repos de deux jours, pendant lequel il reçut la visite des principaux dignitaires et fonctionnaires persans, il obtint une seconde audience de son souverain, qui écouta avec bienveillance et approuva les observations que lui présenta son ambassadeur au sujet des diverses branches de l'administration. Le Chah voulut même témoigner d'une manière toute particulière sa satisfaction à Ferroukh-khan, en le gratifiant d'une riche ceinture ornée de pierreries, et d'une robe d'honneur en étoffe de cachemire.

S. M. Naçir-Eddin, qui travaille sans relâche au bien-être de ses sujets, a ordonné d'instituer, dans toutes les provinces du royaume de Perse, des chancelleries ou administrations spéciales du ressort du ministère de la justice. Le ministre de la justice a été chargé de désigner les plus capables d'entre ses employés pour les fonctions de directeurs desdites chancelleries. Pour maintenir l'unité d'action, ces fonctionnaires ont reçu des instructions particulières réunies en une sorte de manuel divisé en trente points et conçues dans un esprit de progrès et de bon ordre qui fait augurer pour le mieux de l'influence que la nouvelle organisation aura sur l'avenir du pays.

Si l'on en croit le *Bombay Times*, le royaume d'Aoude est entièrement pacifié, et une notification du gouvernement aurait déclaré que les provinces d'Aoude et de Rohilkound étaient de nouveau ouvertes aux familles européennes. Quant à la révolte, elle paraissait s'être déplacée. On parlait du prochain départ du Général

en chef de l'armée anglaise pour le Népaul où s'étaient concentrées les forces insurrectionnelles.

Les affaires de Cochinchine continuent à battre tantôt d'une aile, tantôt de l'autre. Hué, cette fameuse capitale que nous devions naguère avaler d'une seule bouchée, n'est pas encore prise. Les Anglais prétendent que nous avons eu les yeux plus grands que le ventre. Les fats! Ils osent encore affirmer que nous n'avons pas *la tête coloniale.*

Si le canon ne fait pas de prodiges dans les champs et sous les murs des villes de Cochinchine, du moins, à Tourane, la pioche et la truelle remplissent au mieux leur office. La population arrive à flots, et déjà Tourane, fière d'être française, fait la belle pour satisfaire ses nouveaux habitants. Un négociant de Manille vient d'y fonder un superbe estaminet, tenu par deux charmantes Andalouses. On y boit d'excellent café ; on y rencontre l'élite des soldats gaulois et ibères, et qui plus est on y entend une musique, des chansons et de petits propos qui ne pêchent en rien contre les règles de la gaieté.— Un autre industriel vient de fonder à Tourane un beau magasin de nouveautés, dans lequel se pressent les lions et les lionnes de l'endroit, et en un mot tout le monde fashionable, depuis la cantinière castillane aux yeux noirs, jusqu'au sapeur français au bonnet de poil d'ours. — Après avoir songé au diable, on commence à songer au bon Dieu, et déjà on parle des fondations d'une belle église où l'on placera sans doute *una Madona de los peccadores* à côté d'un confessionnal.

Nous avions bien raison de supposer, dans une de nos dernières chroniques, que lord Elgin avait entrepris de remonter le cours du Yang-tseu-kiang, dans le but de rétablir sa santé altérée. Sa seigneurie est, dit-on, très-contente de sa promenade. Nous en sommes également très-satisfait. Nous avouerons toutefois que nous n'aurions pas attendu de l'expédition anglaise un aussi piteux dénouement.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de notre correspondant particulier de Hong-Kong, la nouvelle (en date du 12

janvier) d'un engagement qui aurait eu lieu entre les alliés et les Chinois aux environs de Canton. Le gouvernement chinois, peu préoccupé sans doute des derniers traités, passe pour avoir en dessous main déterminé cet engagement. On ne nous donne point de détails suffisants sur ce grave événement, qui, du reste, réalise au mieux nos prévisions. Nous avons toujours pensé que les derniers traités n'aboutiraient pas aux résultats qu'on en attendait, et que non-seulement la Chine n'est pas encore ouverte, mais qu'elle ne le sera que lorsqu'on emploiera contre elle des mesures tout à la fois énergiques et radicales. Si la France et l'Angleterre avaient pris fait et cause pour le parti insurrectionnel et avaient songé à reléguer les Tartares dans la Tartarie d'où ils sont venus, la Russie n'aurait pas englobé en quelques mois le vaste territoire au delà de l'Amour, l'équilibre international aurait été assuré dans l'Asie centrale, et on aurait pu s'écrier avec orgueil et vérité : « La Chine est ouverte. » On a cru devoir en agir autrement. L'avenir démontrera un peu tard, peut-être, de quel côté aura été l'erreur.

Du Japon, les nouvelles sont en date du 10 novembre dernier. Le Syô-goun ou Grand-général Fourou-Tsigo, successeur de Daï-Nippon, mort au mois de septembre dernier, venait de rendre un édit ayant pour but de réglementer l'exécution des traités récemment conclus avec les puissances étrangères. D'après cet édit, toutes les difficultés qui pourraient survenir sur l'interprétation de ces conventions seront soumises à l'examen d'un conseil permanent qui siégera à Yédo, et qui sera composé de Fayasi-Daï gakuno-Kami, prince conseiller privé de l'empereur, du prince Mimasaki et du prince de Tsousima, de la famille impériale. Cet édit, dont la traduction n'était pas arrivée à Hong-Kong au départ du paquebot, est, dit-on, rédigé dans un esprit libéral. Il rappelle que l'exercice du culte catholique est permis dans les ports de Simoda, d'Hakodade, de Nangasaki, de Désima, ouverts aux Européens, et il déclare que l'introduction de l'opium est sévèrement prohibée dans toute l'étendue de l'empire du Japon. Nous espérons sincèrement qu'en dépit des prétentions et des menaces des Anglais,

le Grand-général persistera dans cette prohibition qui deviendrait tôt ou tard funeste à ses sujets, et même à l'indépendance du Japon.

Si vous n'êtes pas fatigués, nous ferons ensemble une petite tournée en Océanie.

Vous savez assurément que le centre de l'Australie, ce troisième continent absorbé par l'Angleterre, n'est pas encore connu. Point de routes, des forêts épaisses, des déserts et des marais impraticables, une suite de dangers de toute nature à encourir, voilà ce qui a jusqu'à présent détourné les explorateurs de cette intéressante partie du monde. Eh bien, malgré tout cela, les Anglais ont résolu de visiter bon gré mal gré l'intérieur de ce vaste pays qui leur appartient et qu'ils ne connaissent pas.— Comment s'y prendront-ils? allez-vous me dire.— Patience donc, écoutez.— On s'occupe en ce moment à Victoria de préparer une escadrille de ballons [1], à l'aide desquels on parcourra à vol d'oiseau ces contrées mystérieuses *fermées aux voyageurs terrestres*, et que de longtemps il ne sera sans doute pas possible d'étudier autrement. On sait quelle épouvante superstitieuse saisit les sauvages de l'Amérique à la vue des premiers vaisseaux qui approchèrent de leurs rivages : ils les prirent pour de prodigieux oiseaux qui, leurs blanches ailes déployées, glissaient sur la surface de la mer. Quelle sera l'émotion des indigènes australiens (s'il y en a dans ces régions inconnues) lorsque, levant les yeux vers le ciel, ils apercevront les ballons de l'expédition anglaise qui viendra les visiter par les chemins de l'air.

La situation de la France continue à être excellente aux îles Marquises. La reine Pomaré, dans le discours d'ouverture de l'assemblée législative de Tahiti, a exprimé combien était cordiale et parfaite l'entente qui régnait entre elle et le Commissaire impérial français. S. M. a ensuite engagé les députés à continuer à aider le Commissaire impérial à améliorer la législation locale et à répandre l'instruction parmi le peuple.

---

[1] Voy. le *Journal du Hâvre* du 18 février 1859.

La France décidément veut devenir une grande puissance maritime et coloniale. Il y a à peine deux mois, nous prenions possession de la Nouvelle-Calédonie, qui est devenue pour nous un point de relâche important dans les mers de l'Australie. Nous apprenons aujourd'hui que l'île à guano, connue sous le nom de Clipperton, vient d'être déclarée possession française. Nous reproduisons plus loin l'acte d'occupation de cette île.

A la Nouvelle-Zélande, les établissements deviennent de jour en jour plus florissants, et tout porte à regretter que la France ait abandonné l'occupation de la portion de la grande île qui lui avait été reconnue.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'article que nous avons consacré en tête de ce numéro à la régence de Tunis. Il résume aussi brièvement et aussi nettement que possible les faits les plus intéressants qui concernent ce pays limitrophe de nos possessions algériennes, et avec lequel nous sommes appelés à engager de jour en jour de plus fréquentes relations.

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

FÉVRIER 1859.

L'événement le plus important que nous ayons à signaler ce mois-ci est la révolution qui s'est opérée à Haïti et la proclamation officielle de la république dans l'empire nègre de Soulouque. Le 28 décembre 1858, ce prince, accompagné de ses trois ministres, sortit de sa capitale à la tête de son armée et prit la route de Saint-Marc pour engager un combat avec les forces de Geffrard, chef de la révolte. Le 9 janvier 1859, il était arrivé à Bois-Neuf, à trois lieues seulement de la ville de Saint-Marc, quartier général de l'insurrection. Après une retraite simulée des forces républicaines, Soulouque se trouva en face d'un camp retranché d'où quelques

volées de canons chargés à mitraille suffirent pour mettre son armée en déroute. Craignant bientôt une défection générale parmi ses troupes qui commençaient à témoigner de leurs sympathies pour Geffrard, Soulouque reprit en toute hâte la route de Port-au-Prince, où il arriva le 10 janvier, harassé de fatigues et atteint d'une dyssenterie. Toutefois le vieux nègre ne voulut pas se donner pour battu, et il fit proclamer dans sa capitale la défaite des rebelles et la victoire remportée sur eux par ses fidèles sujets. Il fit même chanter un *Te Deum* à l'église où il se rendit en grande pompe, et il ordonna des réjouissances publiques dans toute la localité en l'honneur de ses hauts faits.

Après une halte de trois jours à la Croix des Bouquets, Geffrard vint, à trois heures du matin, camper à l'improviste devant Port-au-Prince. Quelques heures après, les forces insurrectionnelles fraternisaient avec l'armée de Soulouque, et Geffrard, maître des fortifications, entrait librement dans la ville et délivrait les prisonniers, parmi lesquels se trouvaient sa femme et ses filles.

Bientôt le drapeau blanc fut arboré à Port-au-Prince comme symbole de paix, et la population confiante dans le succès des révoltés descendit dans les rues aux cris sans cesse répétés de : A bas Soulouque! vive la république! vive la liberté! vive la réforme! Soulouque, qui dormait alors tranquillement, fut réveillé subitement, et il ne tarda pas longtemps d'apprendre que sa cause était perdue et que Geffrard était maître de Port-au-Prince.

Reconnaissant toute résistance impossible, Soulouque fit implorer la clémence de Geffrard pour sa vie et celle de sa famille. Le chef de l'insurrection l'assura de sa protection, mais à la condition expresse qu'il abdiquerait sans délai. Soulouque n'avait qu'à obéir, et Geffrard le fit conduire sous bonne escorte au Consulat français. L'ex-empereur, accompagné de sa famille et de ses amis, parmi lesquels on remarquait le général Delva, traversa la ville au milieu d'une affluence de peuple qui assista avec calme et dignité à ce genre de convoi funèbre d'une royauté déchue. — Le lendemain Soulouque s'embarquait sur la frégate anglaise *Melbourne*, qui le conduisit à la Jamaïque.

Telles sont les principales phases de la révolution opérée à Haïti, du 22 décembre 1858 au 15 janvier suivant. On trouvera à la suite de cette chronique, l'acte officiel de déchéance de l'empereur nègre Soulouque Ier.

La colonisation ne peut manquer de devenir très-florissante au Brésil, si l'on s'en rapporte, du moins, à une lettre de Santa-Cruz (province de Rio-Grande du sud) publiée par le *Volks-Zeitung* de Berlin : « Les autres colons et moi, dit l'auteur de cette lettre, nous n'avons pas de contributions à payer, nous recevons des lots de forêts à vil prix, nous jouissons d'une liberté complète sous tous les rapports, et nous sommes exemptés du service militaire. Pour peu que l'on veuille travailler ici, on arrive promptement à l'aisance. Au Brésil, les esclaves nègres sont mieux traités que ne le sont en Allemagne les pauvres journaliers dans leurs rapports avec les riches propriétaires fonciers. »

L'Islande tient pour le moins autant à l'Amérique qu'à l'Europe ; elle a donc droit à une place dans cette *Revue*. En ce moment la population de cette île commence à sentir le besoin de se gouverner elle-même et de jouir de son indépendance. Le mécontentement est général contre l'autorité danoise, et il se manifeste non-seulement dans la Chambre, mais encore dans les journaux de l'île. La Chambre créée en mars 1843, et composée de 24 députés, a seulement voix délibérative. Il paraîtrait que la seconde Chambre, à Copenhague, serait favorable au parti islandais. La Commission des finances, dans son rapport relatif au budget de l'Islande, exprime le regret qu'on connaisse si peu les affaires et les intérêts de cette île, et déclare que le moment est venu d'accorder à ses habitants le droit de gérer leurs propres affaires.

Suivant un journal allemand, la *Deutsche Auswanderer Zeitung*, on compte environ 180,000 Scandinaves aux États-Unis, savoir : 100,000 Norwégiens, 75,000 Suédois et 5,000 Danois. On publie dans l'Union américaine trois journaux en langue suédoise et trois en langue norwégienne ou danoise. La seule ville de Chicago

renferme, assure-t-on, 6,000 Norwégiens, et l'état d'Illinois, près de 50,000.

La compagnie du canal de Nicaragua s'occupe activement de la réalisation de son magnifique projet. Déjà dans les premiers jours de ce mois, une expédition ayant à sa tête M. Belly, est partie pour l'Amérique centrale, afin de s'occuper des travaux préparatoires nécessaires pour mettre les ouvriers à l'œuvre. Le 28 février, une seconde expédition a pris passage à bord du steamer de Southampton pour se rendre également à San-Juan de Nicaragua. Cette expédition se compose de quatre sous-ingénieurs et conducteurs-géomètres et d'un grand nombre d'arpenteurs et d'ouvriers de divers états. L'expédition doit partir le 2 mars de Southampton sur le vapeur *la Plata*.

— Il vient de paraître à la librairie Dentu, au Palais-Royal, une brochure pleine d'actualité de M. François Lenormant, intitulée : « *La question Ionienne devant l'Europe.* »

ACTES OFFICIELS ET DOCUMENTS DIVERS.

Prise en possession de l'île de Clipperton au nom du gouvernement français.

PROCLAMATION.

« Au nom de l'empereur, et conformément aux ordres qui nous ont été transmis par S. E. le ministre de la marine, nous soussigné, comte de Kerveguen, lieutenant-commissaire du gouvernement, proclamons et déclarons qu'à partir de ce jour, la souveraineté de l'*île de Clipperton* (située par 10 degrés 19 minutes de latitude nord et 111 degrés 33 minutes longitude ouest du méridien de Paris) appartient à Sa Majesté l'empereur, ou à ses héritiers et successeurs à perpétuité.

« Délivré sous notre sceau, à bord du navire marchand *Amiral*, le 17 novembre 1858.

« Le comte de KERVEGUEN. »

ACTE DE DÉCHÉANCE DE SOULOUQUE.

Au nom de la nation ;

Le comité départemental séant aux Gonaïves, considérant que le général Soulouque a abusé du pouvoir qui lui avait été conféré en prodiguant à flots le sang innocent ;

Considérant que toute son administration n'est qu'une suite de déprédations, sous laquelle des citoyens intègres sont tombés victimes, notamment les ministres C. Ardoin, David Troy et J.-B. Francisque, d'honorable mémoire ;

Considérant que le général Soulouque a parjuré à la foi nationale en renversant les institutions avec lesquelles il reçut l'autorité ;

Il est en conséquence déchu du pouvoir,

Pour avoir : 1° encombré les prisons de citoyens, sans jugement ; 2° détourné les fonds du Trésor général ; 3° détourné le produit du cinquième des cafés ; 4° détourné le produit de la vente des bois d'acajou fabriqués sur le terrain de l'État ; 5° fait faire de secrètes émissions de billets de caisse à son seul profit ; 6° organisé un pillage à main armée par la marine sur les côtes, méfaits qui ont compromis l'honneur de plusieurs Haïtiens et de beaucoup d'étrangers en les empêchant de répondre à leurs engagements. De tout quoi, nous octroyons acte pour être soumis à la haute cour de justice.

Donné au quartier-général des Gonaïves, le 23 décembre 1858, an 55e de l'indépendance.

AIMÉ LEGROS, E. MAGNY, F. GEFFRARD, N. SAMBOUR, J. LAMOTHE, SAINT-AUDE, I.-J. MENDOZA, ZAMOR père.

L. LÉON DE ROSNY.

Meulan. — Imprimerie orientale de NICOLAS.

INDEX DES ARTICLES.

Pages

Amérique et Orient..... 1

Épisode de l'Épopée du Monténégro, traduit pour la première fois du *Serbe*, par ALEXANDRE CHODZKO..... 4

Fables indiennes traduites pour la première fois sur une ancienne version *chinoise*, par STANISLAS JULIEN, de l'Institut..... 20

Fragment du Mahâbhârata, grande épopée indienne, traduit pour la première fois du *sanscrit*, par PH. ÉD. FOUCAUX..... 25

Madagascar et la France, par L. DE FOUCQUEVILLE..... 31

Sur un ancien manuscrit américain inédit, par JOSÉ PÉREZ..... 35

Le Déluge et les livres bibliques, par H. DE CHARENCEY..... 39

La Cochinchine et l'occupation française du port de Tourane, par LÉON DE ROSNY..... 57

Appendice. Documents sur l'empire annamique. Géographie — Chronologie —Numération, poids et mesures..... 72

Études sur la constitution du Nouveau-Monde et sur les origines américaines, par CHARLES DE LABARTHE..... 77

La descente aux enfers. Épisode du Mahâbhârata, traduit du *sanscrit* par F. G. EICHHOFF, correspondant de l'Institut..... 91

Découverte des Scandinaves en Amérique du Xe au XIIIe siècle. Fragments de *Sagas islandaises* traduites pour la première fois par E. BEAUVOIS. 97, 157

Al-raoui, scène de la vie arabe, traduite en français par A. KUHLKE..... 114

L'île de Bornéo, par LÉON RODET..... 155

Saint-Grégoire, légende du XIe siècle traduite pour la première fois du *paléo-slave* par A. CHODZKO..... 167

Les émeraudes et leur culte en Amérique, par FERDINAND DENIS..... 173

L'île de Yéso et ses habitants, d'après les géographes japonais, par LÉON DE ROSNY..... 177, 350

Les Monténégrins. Étude historique, par FRANÇOIS LENORMANT..... 217

Voltaire, Catherine II et Moustapha III, par ALEXANDRE BONNEAU (de la *Presse*)..... 237

Le Bostan, poème persan, de Saadi, par GARCIN DE TASSY, de l'Institut..... 259

Quelques remarques sur le Chili, par E. CORTAMBERT..... 379

La régence de Tunis, par H. DE CHARENCEY..... 297

Le percement de l'isthme de Suez réussira-t il? par le Dr CORREA DE SERRA... 316

La ville et les monuments d'Édesse (aujourd'hui *Orfa*) en Mésopotamie, par CH. TEXIER, de l'Institut..... 326

Essai historique sur les sources de la philologie mexicaine et sur l'ethnographie de l'Amérique centrale, par BRASSEUR DE BOURBOURG..... 334

Légende du prophète Adam, traduite pour la première fois du *malay*, par LÉON RODET..... 390

L'ascension au ciel. Épisode du Mahâbhârata, traduit du *sanscrit*, par F. G. EICHHOFF, correspondant de l'Institut..... 395

BIBLIOGRAPHIE.—NOUVELLES ET MÉLANGES.

BIBLIOGRAPHIE. Histoire des nations civilisées du Mexique, par *Brasseur de Bourbourg*, 43. — Mémoires de Hiouen-Thsang, trad. par *Stanislas Julien*, 45. — *Trübner's* Bibliotheca glottica, 46. — Géographie universelle, par *Cortambert*, 122. — Légendes slaves, par *Al. Chodzko*, 123. — Inscriptions cunéiformes, par *de Gobineau* (J. OPPERT), 191. — Grammaire française-arabe, par *Soliman-al-Harairi*, 199. — Scènes de la vie des États-Unis, par *Assolant* (J. MAHIAS), 286. — Études d'agriculture algérienne, par *de Rosny* (LABARTHE), 287.

CHRONIQUE ORIENTALE (1858-59). — Octobre, 46; — novembre, 124; — décembre, 200; — janvier, 287; — février, 406.

CHRONIQUE AMÉRICAINE (1858-59). — Octobre, 50; — novembre, 128; — décembre, 206; — janvier, 293; — février, 412.

MÉLANGES. — Nouvelles du voyageur Anderson, etc., 53. — La presse en Turquie, 130. — Locomotives à vapeur des chemins de neige, etc. 134. — Académie des inscriptions, 210; Influence des langues indigènes de l'Amérique sur les idiômes européens parlés dans le Nouveau-Monde, 40; Exploration du Spitzberg, etc., 212. — Secours contre l'incendie en Chine au XIe siècle, etc., 295. — Universalité du déluge (polémique), 400.

ACTES OFFICIELS. — Prise de possession par la France de l'île Clipperton, 415. — Acte de déchéance de l'empereur Soulouque Ier, d'Haïti, 416.

PLANCHES.

I. *Fac-simile* d'un ancien manuscrit américain. 36
II. CARTE de l'île de Yéso. 383

ERRATA.

Page 21, note, au lieu de : *Les Membres et l'Estomac*, lisez : *La Tête et la Queue du Serpent*. (Livre VII, fable 17.)

Page 174, ligne 3, lisez : *aux Dieux. Pinoletel, le principal*, etc.

TABLE ANALYTIQUE.

A

Adam. Légende malaye d'—, 390.
Afrique. — méridionale, 53.
Amérique. — et Orient, 1. | Constitution de l'—, 77. | Découvertes des Scandinaves en —, 97, 137, | Culte des émeraudes en —, 172. | Ancien manuscrit, 35. | Linguistique, 210, 356.
Anderson, voyageur suédois, 53.
Arabe. Al-Raouï, scène de la vie —, 114.
Architecture. Voy. Édesse.

B

BEAUVOIS (E.). Découvertes des Scandinaves en Amérique; trad. de l'Islandais, 97, 137. | Nouvelles du voyageur suédois Anderson, 53. | Exploration du Spitzberg, 212.
BONNEAU (Alex.). Voltaire, Catherine II et Moustapha III, 237.
Bornéo (l'île de), 153.
Bostan, poème persan, traduct. 259.
BRASSEUR DE BOURBOURG. Les sources de la philologie mexicaine et l'ethnographie de l'Amérique centrale, 334.
Buchanan, président des Etats-Unis. Son message, 206.

C

CHARENCEY (H. de). Le déluge et les livres bibliques, 39. | Influence des langues indigènes de l'Amérique sur les idiômes européens parlés dans le Nouveau-Monde, 210. | La régence de Tunis, 297.
Château (l'antique) d'Edesse, 339.
Chili. Remarques sur le —, 279.
CHODZKO (Alexandre). La bataille de Grahovo, épisode de l'épopée du Monténégro, 4. | Saint-Grégoire, légende du xie siècle, trad. du paléoslave, 167.
Ciel des Indiens (Ascension au), 395.
Climat du Spitzberg, était plus doux autrefois, 215. | — de Cochinchine, 57. | — du Chili, 281. | — de Tunis, 297. | — de Yéso, 387.
Cochinchine (la) et l'occupation française, 57. | Géographie, 72. | Chronologie, 73 | Numération, poids et mesures, 74.
CORREA DE SERRA (le docteur). Le percement de l'isthme de Suez, 316.
CORTAMBERT (E.). Le Chili, 279.

D, E

Déluge (le) et les livres bibliques, 39, 400.
DENIS (Ferdinand). Les émeraudes et leur culte en Amérique, 172.
Dominique (L'ordre de St). Travaux sur la philologie américaine, 362.
Edesse (aujourd'hui *Orfa*) et ses monuments, 326.
EICHHOFF, corresp. de l'Institut. La descente aux enfers, trad. du sanscrit, 91. — L'ascension au ciel, trad. du sanscrit, 395.
Emeraudes. Leur culte en Amérique, 172.
Enfers des Indiens (la descente aux), 91.
Esclaves. Prix des — aux Etats-Unis, 294. | — à Tunis, 305.
Etats-Unis. Voies de communication, 128. | — Richesses des —, 208. | Prix des esclaves, 294.

F, G

Fables indiennes, d'après une ancienne version chinoise, 293.
Femmes. Condition des — en Cochinchine, 59. | — à Yéso, 178, 183. | — au Monténégro, 222. | — à Tunis, 310.
Fidji. (Anthropophagie aux îles), 292.
FOUCAUX (Ed.). Fragment du *mahâbhârata*, trad. du sanscrit, 25.
FOUCQUEVILLE (L. de). Madagascar et la France, 31.
François (L'ordre de St). Travaux sur la philologie américaine, 362.
GARCIN DE TASSY, de l'Institut. Le *Bostan* de Sadi, poésies persanes, trad. en français, 259.
Geffrard, président d'Haïti. La révolution. 413.
Géologie — de Tunis, 299. | de Yéso, 385.
Grahovo. La bataille de —, poème, 4.
Grégoire (saint). Légende paléoslave de—, 167.
Groënland. Voyages des Scandinaves au —, 97, 137.